UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284567 5

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s11cahiersdelaqui10pg

P
Rabit

DIXIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

DANIEL HALÉVY

apologie pour notre passé

139955
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
ser. 11
no 10-14

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Daniel Halévy, — *Michelet et Quinet;* — et dans le même cahier présentation des quelques textes (IV-21, *mardi 21 juillet 1903*..... deux francs 250 et 253

— — *Histoire de quatre ans,* 1997-2001 (V-6, *mardi 22 décembre 1903*..... deux francs 300

— — *Louis Ménard,* une étude préliminaire à la réimpression de Louis Ménard, *Prologue d'une Révolution* (V-18, *mardi 28 juin 1904*..... quatre francs 384

— — *un épisode* (IX-6, *mardi 10 décembre 1907.* ÉPUISÉ

— — *le travail du Zarathoustra* (X-12, *mardi 20 avril 1909*..... deux francs

1399 5-5 4/10

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

DANIEL HALÉVY ET ROBERT DREYFUS. — une traduction française (1893) de FRÉDÉRIC NIETZSCHE. — **le Cas Wagner**, *un problème musical*..... ÉPUISÉ

DANIEL HALÉVY. — **Vénétie et Toscane**, Paris, 1898..... un franc

DANIEL HALÉVY. — **Essai sur le mouvement ouvrier en France.** — *Société Nouvelle de Librairie et d'Édition.* 1901..... trois francs cinquante

DANIEL HALÉVY. — **Émile Duclaux** (1840-1904) *d'après un travail inédit de madame Duclaux.* Librairie de *Pages Libres.* 1907..... cinquante centimes

DANIEL HALÉVY. — **la Vie de Frédéric Nietzsche**; avec un portrait. Calmann-Lévy, éditeur. 1909..... trois francs cinquante

apologie pour notre passé

139955
4/10/16

APOLOGIE POUR NOTRE PASSÉ

I

Dix années ont passé depuis celle-là qui nous a divisés, dix courtes années, longues en nos vies. Nous avons connu jeunes le combat et la victoire. Ce sont de beaux souvenirs : ils nous laissent sans joie. Voici quelques années, nous ne pouvions nous rencontrer sans causer de nos luttes, comme de vieux soldats causent de leurs campagnes. C'est un sujet que nous négligeons aujourd'hui, et peut-être nous l'évitons. D'où vient cela ? d'où vient qu'ayant été si heureux de notre dreyfusisme, et mieux qu'heureux, si fiers, d'où vient qu'il nous inspire aujourd'hui un mouvement si faible ? Cette année 1898, qu'ignorent les jeunes gens d'aujourd'hui, nous aura sans doute marqués pour la vie ; nous la considérons avec une sorte de lassitude, et

nos esprits ne sont pas entièrement satisfaits par le souvenir de ces passions qui, soulevées d'un seul coup, mais survivant à leurs causes même, persistent après un temps si long, et nous gênent toujours.

Nos vies désormais seront courtes. Nous avons passé l'âge où l'âme est souple, nos souvenirs sont déjà nos maîtres, nous n'aurons plus d'occasion. Nos arrière-grands-pères ont eu 1789, 1793, les guerres pour la liberté; nos grands-pères ont eu 1815 et les cosaques, 1830, 1848; nos pères ont eu 1848, la guerre et la commune. Nous avons eu cette unique affaire — quatre années, moins encore, trois, deux années, pour choisir nos amis, nos ennemis, pour affermir en nous ces partis-pris nécessaires, ces haines, ces instincts, qui maintenant régissent nos pensées. Une seule et redoutable crise nous a pris et marqués.

Vainqueurs, que nos voix sont discrètes! mais voici qui est singulier : ceux-là même que nous vainquîmes, aujourd'hui parlent haut. D'abord ils furent humbles, ils s'abstinrent d'écrire; on entendait nous seuls. Puis (l'affaire marocaine en fut cause peut-être), nous baissâmes la voix, tûmes nos souvenirs, et pendant trois ou quatre années, vainqueurs trop vainqueurs, vaincus trop vaincus, tous humbles, semblèrent gênés d'avoir dû faire

leurs choix irrévocables, et gênés à bon droit : car ils s'étaient engagés à fond, et de telle sorte qu'ils restaient, en cas d'erreur, disqualifiés. Mais voici que depuis deux ans les attitudes se sont modifiées. Le silence est de nouveau rompu, et ce sont nos vaincus qui parlent seuls, qui nous insultent.

Quels anniversaires sont les nôtres ! Tout est prétexte à réunions, banquets, excepté nos souvenirs. Voyez nos adversaires : ils commémorent ce qu'ils appellent (comme ils sont humbles !) des victoires nationales : Dreyfus condamné, Dreyfus dégradé, Dreyfus une deuxième fois condamné. Paradoxe, sans doute; reste à expliquer pourquoi un tel paradoxe, il y a cinq ans impossible, réussit aujourd'hui; reste à expliquer pourquoi nous laissons passer ces défis sans risquer un mot de réplique.

Pourquoi ne nous rencontrons-nous plus, est-ce que nos regards se fuient? Pourquoi ne causons-nous plus, est-ce qu'une vérité nous gêne ? Connaissons-la. Que cette dure affaire, qui fut pour trop des nôtres une douteuse école, demeure au moins pour nous ce qu'elle fut d'abord, une école de véracité. Demeurons, s'il se peut, tels que nous fûmes, et célébrons nos anniversaires en définissant nos pensées, malgré notre ennui et nos pudeurs même.

II

Donc, nous aurions eu quelque tort. La nouveauté d'un tel doute nous étonne; jamais nous ne fûmes si sûrs de notre droit qu'aux jours dont nous parlons. Mais cet obscurcissement de nos souvenirs, qu'est-ce donc enfin, sinon le signe d'un regret inavoué, l'effet du sentiment d'un tort? Acceptons le problème : bientôt il nous surprendra moins. Car nous le reconnaissons et il nous est familier.

Que de fois nous l'entendîmes, cette question des armées défaites, des peuples malheureux : qui est fautif? Tous les libéraux français, de madame de Staël à Prévost-Paradol, à Renan, ont constamment mené cette recherche de nos torts. Ils n'aimaient pas les révolutions, pourtant ils en faisaient toujours, leur destinée les dirigeait ainsi. Puis, au sortir de ces crises, jamais cherchées, toujours subies, observant la vie plus amère et plus dure autour d'eux, les manières avilies, la culture abaissée, ils s'inquiétaient, ils examinaient le passé : Nous devions mieux défendre la vieille monarchie, disent madame de Staël, La Fayette, Camille Jordan. Nous ne devions pas renverser M. de Martignac, disent Guizot, Barante, le duc Victor de

Broglie, serviteurs mal rassurés de Louis-Philippe. Louis-Philippe tombe; Renan s'accuse d'avoir été heureux au lendemain de ce désastre. 1848 est la date d'un crime, dit-il; nos châtiments ne s'arrêteront plus... Prévost-Paradol compare la France libérale, « touchante créature remplie d'instincts sublimes », au Sisyphe de Virgile,

... Et semper victus tristisque recedit.

« C'est cette tristesse, dit-il, que nous respirons tous, jeunes et vieux, traversant ce siècle, et c'est en proportion de notre patriotisme et de nos lumières que nous la sentons plus ou moins peser sur nos cœurs. »

Au lendemain de la guerre, quand il était si justifiable, sinon si juste, d'accuser l'Empire, et de l'accuser seul, quelle clairvoyante énergie anime ces libéraux et les retourne contre eux-mêmes! Ils ne s'intéressent passionnément qu'à leurs fautes. Renan publie sa *Réforme intellectuelle et morale de la France,* Taine conçoit le terrible réquisitoire qui régit nos pensées, consentantes ou non consentantes. Les conversations graves suscitées par ces livres — elles touchèrent tant de fois nos oreilles d'enfant — font en nous comme un bruit qui ne peut s'éteindre, un incessant murmure dont la mélancolie nous rend incertains de nous-

mêmes, nous incline à tous les regrets. Écoutons cette voix triste et sûre, quittons pour elle nos pâles certitudes.

III

Soit! mais la séparation est malaisée. Dès le premier instant, nous sommes tentés d'écrire : le cas Dreyfus n'est pas un cas politique; c'est une question particulière, et de fait. L'homme était-il innocent, coupable? Telle était la question qui se posait à nous, et il fallait répondre.

Non, la question qui nous troublait n'était pas telle, ou nous devrions vivre dans un trouble constant, car il y a toujours dans nos prisons des innocents auxquels nous pensons peu. Si d'aventure nous avons suivi leur procès, nous leur faisons l'aumône d'un doute; si la sentence est portée contre eux, c'est bien, nous ne nous fatiguons pas à lutter contre une décision légale. A peine conservons-nous le souvenir de leurs noms. Rappelons, pourtant, un Brière; il était accusé d'avoir assassiné ses enfants; aucune preuve n'était apportée contre lui; pourtant il fut condamné, voici quelque dix ans. Qui s'en inquiéta? Un membre de la Ligue des Droits de l'Homme, non bouleversé mais surpris, écrivit à un personnage

considérable dans la Ligue pour lui demander une étude de l'affaire et une intervention. « Sans doute, répondit le personnage, contre Brière les preuves sont légères; mais son crime s'explique par l'amour de la terre, source de tous les vices et de toutes les vertus paysannes... » N'est-ce pas de même que les nationalistes disaient : « Sans doute, contre Dreyfus les preuves sont légères; mais son crime s'explique par l'amour du trafic, source de toutes les fortunes et infortunes d'Israël... » Cette manière de juger, qui avait paru faible contre l'un, ne persuada pas contre l'autre. Mais que pouvait notre protestataire isolé? Il classa son curieux document, et vécut en grande paix. Des mois passèrent; une fois, deux fois, les journaux imprimèrent quelques fragments des lettres que Brière envoyait du bagne aux siens. Ces humbles protestations d'illettré étaient touchantes; il nous arriva d'en causer entre amis. « Ce serait une affaire à étudier », dîmes-nous; et nous ne l'étudiâmes pas. — Il y a quelque temps, les journaux annoncèrent que Brière allait être gracié. La nouvelle ne fut pas confirmée. Sans doute quelqu'un travaille et s'entremet pour lui. Qui? Nous l'ignorons. Il serait intéressant de savoir si cette, ou ces personnes bienfaisantes, furent jadis dreyfusardes. C'est probable, ce n'est pas sûr. L'homme est toujours au bagne, et nous n'y pensons pas.

Retenons de cet incident que nous ne sommes ni assez justes, ni assez bons, ni assez pourvus de loisirs, pour nous laisser bouleverser par l'idée d'une injustice particulière. Nous n'avons, il est vrai, sur un Brière, que des doutes. Mais c'est par le doute que commence toute recherche, et nous n'en essayons aucune. Il reste donc une différence inexpliquée entre notre attitude ordinaire, qui est l'inertie, et ce fait que nous sacrifiâmes pour Dreyfus deux années de nos vies, nos vies entières peut-être ; pourquoi cette différence?

Ne prenons pas la peine de chercher la réponse, nos adversaires nous en proposent une : Ces condamnés obscurs que gardent nos prisons, disent-ils, ce sont de pauvres gens, simplement des paysans, des ouvriers français. Et leurs juges sont de pauvres gens aussi, des fonctionnaires à quatre mille francs par an. Mais Dreyfus était l'homme d'une race, ses juges les hommes d'une caste; pour cette race, contre cette caste, vous êtes partis en guerre. La justice était votre masque, vous suiviez vos passions.

Non, nous ne sentons pas ces mobiles en nous, nous n'acceptons pas cette explication. La réponse est trop simple, et la question, telle que nous l'avions posée, trop simple aussi. L'Affaire Dreyfus, sitôt on l'étudie, paraît immense et péril-

leuse. Elle n'est comparable à nulle autre. Dreyfus est un condamné d'exception, et ce qu'il y a d'exceptionnel en lui justifie l'intérêt exceptionnel qu'il inspire; la haine d'un peuple est sur lui, il subit un châtiment physique et moral extrême; il est juif, son infamie est prise comme un symbole, sa personne diffamée diffame une race entière. Son cas est différent, il commande une autre attention, et ainsi nous avions raison quand nous nous émûmes pour lui.

Mais prenons garde, les difficultés nous pressent : si tel malheureux homme condamné et Dreyfus condamné, sont des espèces différentes, ces différences ne s'atténuent pas, elles s'aggravent au contraire, si nous considérons Dreyfus réhabilité, tel malheureux homme réhabilité. Réhabiliter Jacques ou Paul, c'est un acte infime, de nul événement. Qui l'aura condamné? Pas même un magistrat dont l'avancement pourrait être contrarié, mais un vague jury. Un individu souffrit l'injustice, quelques individus aux noms inconnus la commirent; si nous négligeons la pitié, rare en nos vies pressées, ce n'est rien. Réhabiliter Dreyfus, c'est déterminer un trouble immense. Qui l'a arrêté, jugé? qui a voulu sa peine? L'État-major de l'armée, un ministre de la guerre, la volonté passionnée du peuple. Réhabiliter Dreyfus, c'est frapper la société fran-

çaise, c'est peut-être diminuer son patrimoine d'honneur. Ainsi, dans tel cas ordinaire, les motifs pour agir sont moins forts, les motifs pour ne pas agir quasi-nuls; nous devrions agir, et nous n'agissons pas; dans le cas de Dreyfus, les motifs pour agir sont très forts, les motifs pour ne pas agir plus forts encore; les uns et les autres, dirons-nous, impérieux à divers degrés : nous devions être prudents, et nous avons agi avec la dernière énergie, la plus intempérante ardeur. Le doute doit profiter à l'accusé, dit la maxime, et elle est juste. Mais voici, dans le cas présent, deux accusés qu'il faut considérer tous deux, l'un, Dreyfus, l'autre, la société française; si Dreyfus est innocent, la société française est coupable; si la société française est innocente, Dreyfus est coupable. Comment appliquer la maxime? Dreyfus, la France, le doute est sur tous deux, lequel en bénéficiera? « ... Le doute devait profiter à l'accusé véritable, écrit M. Charles Maurras, qui pose le problème comme nous faisons ici, c'est-à-dire à l'auteur de la condamnation que l'on suspectait, et c'est-à-dire encore à la société. On devait respecter le jugement rendu par la société française. » Soit, nous entendons ces paroles, elles indiquent un devoir de sagesse que nous voudrions ne pas ignorer. — Qu'est-ce à dire et qu'avons-nous fait?

IV

Repassons cette histoire. Absorbés que nous étions par la peine de la produire, nous l'avons très fortement vécue ; il n'est pas sûr que nous l'ayons très clairement aperçue.

Les livres ne manquent pas, et c'est une joie que de les lire, car l'Affaire Dreyfus, du moins (cela préjuge en sa faveur), a grandi nos meilleurs écrivains. Les *Histoires contemporaines* sont le chef-d'œuvre d'Anatole France ; les articles de l'*Aurore*, réunis en six volumes, le chef-d'œuvre de Clemenceau, l'un des chefs-d'œuvre du journalisme ; les *Lettres* de Zola, son chef-d'œuvre encore ; et le style nu, beau dans sa hâte, des *Scènes et doctrines du nationalisme*, l'un des meilleurs que M. Barrès ait trouvés.

Nous possédons deux histoires : l'une, par M. Joseph Reinach, en six volumes. C'est une rare fortune qu'un tel instrument pour étudier des années proches. Elle est remarquable par l'esprit de justice et de bonté qui l'anime, par la richesse et l'honnêteté documentaires ; elle est considérable par la masse des faits clairement ordonnés. L'autre est l'œuvre de M. Dutrait-Crozon, toute opposée par l'esprit, par le style. M. Reinach composait une his-

toire, M. Dutrait-Crozon écrit un précis, et il préfère, à la manière un peu ample de son adversaire, celle du Code civil. Il nous offre un recueil de renseignements secs. Peut-être espère-t-il suggérer au lecteur : « Celui-ci dit vrai, qui parle un langage si nu... » Mais nous savons qu'il y a plusieurs sortes de prestiges, le prestige de l'éloquence, le prestige de l'aridité ; d'autres encore, pour les badauds de toute espèce. M. Dutrait-Crozon cultive l'aridité. Son *Précis* est commode, et la table alphabétique dont il est suivi, indispensable.

Cette bibliothèque, qui n'est pas accablante, suffira. Ajoutons-y pourtant les brochures de Bernard Lazare, et disons qu'il faut au moins feuilleter les journaux, *Aurore*, *Débats*, *Libre Parole*, chroniques de la *Revue des Deux-Mondes;* le *Temps* (premier trimestre 1898) est un admirable recueil de conversations et de lettres ouvertes.

V

Qu'est-ce à dire et qu'avons-nous fait ? — N'entreprenons pas de raconter l'Affaire en ses détails, multipliés à l'infini, jusqu'à l'absurde, par deux années de polémiques ; n'entreprenons pas de prouver l'innocence du capitaine Dreyfus, la ques-

tion ne se pose plus. Bornons notre essai à préciser la manière dont se présentèrent à nous, aux divers instants de la crise, les doutes et les problèmes, et dont ils furent par nous soit écartés et suspendus, soit acceptés et résolus.

Reportons-nous aux mois de novembre et décembre 1894. C'est alors que le nom de Dreyfus fut livré, son procès instruit et jugé. Que se passa-t-il alors ? que sûmes-nous ? Du procès, rien ; du court événement, nous ne reçûmes qu'une impression : trop de haines, trop de secret ; trop de passion dans l'ignorance. Mais la matière était grave et justifiait la procédure. Dreyfus fut condamné. Les juges répondaient du verdict ; nous acceptâmes d'être ainsi déchargés et souscrivîmes à la sentence.

Quel était notre état d'esprit ? Prenons un exemple. (1) Cette affaire, toute d'opinion, ne reçoit quelque lumière que si on peut en suivre les effets dans le champ limité d'une pensée individuelle. Le soir du jour où Dreyfus subit la dégradation, Zola dînait chez Daudet. Le jeune Léon Daudet revenait de la parade, écrivons, de la fête, car ç'avait été une fête pour beaucoup. Il décrivit avec une verve féroce le beau spectacle militaire, l'homme raidi, protestant d'une voix blanche ; la foule, derrière

(1) Ceci d'après M. Joseph Reinach, II, page 680.

les grilles, bousculant la police, hurlant : « A mort ! » Zola rentrait de la campagne et l'air de Paris était nouveau pour lui. Il croyait Dreyfus coupable, mais le récit du jeune homme l'affecta. Il n'aima pas la scène qui lui était contée, moins encore l'enthousiasme mauvais du conteur. Il le dit : que cette émeute contre un condamné était sans dignité, que la foule devait être écartée des exécutions, des procédures de justice ; que sa présence malsaine autorisait les doutes. Et dès lors, sans le manifester, il douta. Il admit, semble-t-il, que la sécurité, le repos d'une nation pouvaient recommander l'acceptation d'une erreur, et il conçut un roman, écrit M. Joseph Reinach, « l'histoire d'un soldat innocent qui s'immole à la paix de son pays, pour ne pas déchaîner la guerre par ses révélations ». — Retenons ceci : quand Zola s'inquiéta d'abord, la cruauté certaine d'un jeune homme et d'une foule, non l'erreur possible des juges, en fut cause. Nous pensons qu'en nos esprits moins prompts des sentiments pareils tendaient à se produire.

Laissons Émile Zola. Il ignorait l'action révisionniste qu'engageaient, dès ces premières semaines, les mêmes hommes qui la dirigèrent jusqu'au bout. Notre objet est de la connaître, d'analyser leurs initiatives.

Voici le frère, Mathieu Dreyfus. Son cas est trop

clair pour que nous nous arrêtions à l'analyser. « Vous faites votre devoir », lui dit M. Judet, qui le reçoit alors et l'éconduit sans brutalité. Qui l'entoure, qui s'intéresse à son effort? Cinq ou six personnes, un bizarre assemblage : les deux directeurs de prison qui avaient gardé Alfred Dreyfus : ces deux hommes ont vu l'homme et les siens persécutés, une pitié tout humaine les a touchés; Me Demange, l'avocat; puis, quelques Juifs, émus par une impulsion dont la suite prouva la justesse : un historien, Arthur Lévy, qui peu après mourut; Théodore et Joseph Reinach; enfin, un protestant, le docteur Gibert, du Havre, qui obtint de Félix Faure, son ami, l'aveu de la procédure illégale, et s'indigna aussitôt.

Cette petite troupe s'accrut bientôt. Sachons comment.

Les amis de Gambetta ont coutume de déjeuner ensemble, à certains jours. Joseph Reinach rencontrait ainsi Ranc et Scheurer-Kestner. Ranc, vieux conspirateur, seul radical du parti dénommé radical, croyait Dreyfus innocent et voulait énergiquement travailler pour lui. Ranc et Reinach ensemble parlèrent à Scheurer-Kestner. Scheurer-Kestner avait été mal impressionné par la conduite de l'instruction, rassuré par la condamnation; pourtant il restait accessible au doute. Mulhousien, der-

nier représentant de l'Alsace au parlement français, accoutumé à suivre et servir toutes les causes alsaciennes, il se sentait lié au capitaine Dreyfus par une sorte de protectorat moral; vice-président du Sénat, membre de l'une des familles qui ont institué, constitué, la République, il avait des droits et des devoirs qui n'étaient pas à tous. Il interrogea Freycinet, qui lui apprit aussitôt que les juges avaient été convaincus par une pièce secrète montrée à eux seuls. Scheurer-Kestner ne fut ni indigné, ni persuadé, par ces paroles. Mais il sentit que l'affaire était bien obscure, bien grave à soulever, et, sans s'expliquer davantage, dit à Reinach et à Ranc qu'il ne fallait songer à rien tenter.

Dreyfus quitte la France, et tout semble fini. Un silence absolu, s'il ne supprime pas les inquiétudes, les amortit. Sans doute, dans le haut personnel gouvernemental, on soupçonnait l'erreur (que faut-il écrire, *erreur*, *iniquité?* il règne entre ces mots une sorte d'espace où la plume hésite); on soupçonnait l'erreur et s'en préoccupait. Ribot doute; Bourgeois doute; un gênant inconnu est près d'eux, ils le sentent. Trarieux entre au ministère de la Justice. Il veut d'abord qu'on le renseigne sur cette affaire. On lui dit que Me Demange n'a pas vu les pièces décisives, que les juges ont jugé sur documents secrets. Il accepte, comme Scheurer, ces affirmations. —

D'autres hommes, renseignés sur la politique, mais distants d'elle, croyaient Dreyfus innocent et le disaient à l'occasion : Léon Say, écrit M. Joseph Reinach; Galliffet, semble-t-il encore.

Le sentiment public, dans ces sociétés parisiennes où le dreyfusisme fut le plus fort, était tout autre. L'analyse en est difficile, car c'était un sentiment négatif, un consentement à ne pas savoir peut-être unique en ces milieux, un ferme désir de n'être pas instruit. Désir même n'est pas exact. C'était une inertie dont on ne connaissait, ni ne désirait connaître les causes. On ne causait jamais de cette affaire : d'ailleurs, aucun fait n'étant publié, la matière même d'une pensée ou d'un doute manquait. On ignorait, et un prudent instinct conseillait de toujours ignorer. La sentence était rendue, on la tenait pour bonne. On croyait, mais faiblement, étant mal exercé à croire. Il est probable que nombre de Juifs, mieux exercés à connaître les coups de l'antisémitisme, pensaient différemment. Ils n'en disaient rien, épargnant à des amis, même intimes, l'expression d'un avis qui eût ennuyé, déplu. Le procès Dreyfus était exclu, par un très curieux, tout silencieux accord, de ces conversations parisiennes qui n'excluent rien. Ceci surprendra davantage encore : Rochefort et Drumont favorisaient un tel silence. Dès janvier 1895, ils surent —

comment, on ne sait, mais le fait est certain — que l'affaire était dangereuse. Il semble qu'une consigne leur fut passée : « N'insistez pas, faites qu'on oublie... » « Le nom du traître disparaît de leurs polémiques », écrit M. Joseph Reinach;... A une femme (1) qui l'interrogeait, Drumont défend âprement de lui parler jamais de cette affaire « qu'il faut enterrer ». — Ceci n'est qu'un potin. Mais il est confirmé par la lecture de la *Libre Parole*. Dreyfus est dégradé, Dreyfus est hué par les pêcheurs de Ré : aucune manchette, aucun article en première colonne n'annonce ni commente ces nouvelles. Drumont écrit chaque jour, parle de mainte chose, jamais de cette affaire.

Ce silence, cette retenue instinctive, que déterminait en nous la crainte de trouver, au lieu de la faute d'un individu, la faute d'une institution et d'une société, c'était probablement l'attitude la plus sage. Nous l'observions. M. Joseph Reinach poursuivait dès lors son pieux et cruel dessein, pressant Scheurer-Kestner, travaillant à faire voter par les deux Chambres la loi très large qui facilita la revision du procès Dreyfus : il était seul avec son ami Ranc.

Continuons notre recherche : les secrets furent

(1) Madame Séverine, croyons-nous.

enfin divulgués; sachons par qui. Le colonel Sandherr, chef du bureau des renseignements en 1895, avait dit à Mathieu Dreyfus : « Vous voulez être renseigné sur le procès de votre frère? Vous n'y parviendrez pas, à moins que tous mes officiers ne soient mis à votre service. » C'est ce qui arriva. Les militaires furent les premiers divulgateurs.

Ils étaient mal préparés à leur nouvel état de politiques vénitiens, silencieux et prudents sacrificateurs d'hommes. Il faut, pour réussir en ce métier, y porter un esprit très exercé, clair et sûr. Tel n'était pas le cas de nos militaires. Quelques-uns d'entre eux, Mercier sans doute, Boisdeffre peut-être, soupçonnèrent, dès 1895, que Dreyfus était innocent. Mais ils durent vite se laisser aller à penser qu'il était « un petit peu coupable », comme nous l'entendîmes supposer ces temps-ci par une vieille dame de nature indulgente. Du moins, ils obscurcirent, écartèrent toute pensée sur un si importun sujet. Cette faiblesse leur fut néfaste. Il eût fallu passer une consigne nette aux chefs de service, et sur toute chose les bien choisir. Mais Paris est si peu Venise! On choisit mal : un homme indépendant, humain et véridique, antisémite de goût, non d'âme, l'opposé d'un fanatique : Picquart. Et on lui passa la consigne en termes inintelligibles : « L'affaire Dreyfus n'est pas finie, lui dit Boisdeffre, elle com-

mence, il faut corser le dossier... » Le colonel Picquart ne comprit pas très bien ce que son chef lui signifiait par ces mots. Il s'occupa de son service, et ignora l'affaire Dreyfus jusqu'au jour où elle lui fut imposée par une circonstance de son travail.

Quel hasard, ou quelle volonté, détermina cette circonstance? Ce petit bleu déchiré, non timbré par la poste, dérobé à l'ambassade d'Allemagne par une servante que soldaient nos agents et qui, adressé au commandant Esterhazy, dénonçait en termes clairs, comme à plaisir, son commerce de trahison, qu'est-ce donc, cet étrange papier? Une pièce sincère, véritablement dérobée, ou une pièce truquée, dirigée à dessein vers les bureaux de la rue Saint-Dominique? L'attaché militaire allemand, Schwarzkoppen, avait su, dès 1894, qu'on volait sur sa table même. Est-il vraisemblable qu'il ait écrit, puis déchiré un mot si grave, puis jeté les morceaux dans un panier peu sûr? Le mot n'est pas de sa main, nous dit-on, mais de l'écriture déguisée d'une femme, son amie. Est-il vraisemblable qu'il ait livré un tel secret à une femme qui, par ses relations, semble-t-il, pouvait, devait causer? Il y a du flottement et de l'inintelligible en tout ceci. Nous inclinerions à penser que le commandant Schwarzkoppen, sachant à quel jeu de petit papier il jouait avec son camarade français, lui fit ce très mauvais

tour de le mettre bon gré mal gré sur une piste non désirée.

Mais toutes les légèretés sont possibles, et nous n'écririons pas cela, si un deuxième fait, plus clair, ne nous déterminait en un même sens. Et en effet, quelle autre interprétation donner à la démarche de ce Cuers, agent allemand, qui va trouver l'attaché militaire de France à Berlin, et lui dit : *Dreyfus est innocent, un autre a trahi...* L'arrivée du petit bleu, la démarche de Cuers, sont des faits simultanés (printemps 1896). Picquart appelle à Bâle ce Cuers, qui répète son information aux officiers français, puis retourne à Berlin, n'acceptant d'autre argent que les débours de son voyage. Quelques années plus tard, Cuers fut nommé au procès de Rennes, ses propos ébruités. La faute, si c'était une faute, était grave ; pourtant il garda son emploi. Pourquoi cette impunité ?

Si les intentions du petit bleu sont douteuses, le sens des démarches de Cuers ne l'est pas. Le gouvernement allemand savait les inquiétudes de quelques Français. Un Schlumberger d'Alsace avait interrogé M. de Hohenlohe qui avait répondu, ou fait répondre : « Nous avons, en temps opportun, déclaré que Dreyfus nous était inconnu. L'Empereur ne peut s'élever contre une sentence régulière. » Sans doute, il ne pouvait le faire par des

procédés réguliers. Mais il pouvait, en suivant les voies irrégulières, contenter une facile humanité qui ne desservait pas les intérêts de son peuple. Il n'y manqua pas.

Qu'allait faire le colonel Picquart? Il n'avait rien cherché, il sut tout. Il eut en mains l'écriture d'Esterhazy : c'était exactement celle du bordereau sur lequel était fondé en droit le procès de 1894. Ce dossier secret, cette enveloppe que lui-même avait portée aux juges, ce dernier recours de l'accusation, il l'ouvrit (août 1896), et n'y trouva rien.

Dira-t-on que, selon notre hypothèse même, le colonel Picquart était tombé dans un piège allemand? Ce serait lourdement errer. Il eut le malheur d'être là quand apparut la situation grave qu'avaient créée ses chefs. Quelle puissance l'Allemagne avait par eux acquise! Elle savait l'innocence du condamné, le nom du vrai coupable. Elle pouvait, à la minute de son choix, affaiblir son adversaire par un scandale. N'était-ce pas l'évidence qu'une famille lésée, une race offensée, que tout le parti de la Révolution, s'uniraient contre les juges militaires? Si notre hypothèse doit être retenue, il faut avouer que la minute était alors bien choisie : le Czar allait venir en France saluer l'armée alliée. Déconsidérer les chefs à la veille d'un tel jour, c'était un beau coup de parti.

Le colonel Picquart découvrit aussitôt toute l'étendue de cette affaire, avec une promptitude, un calme admirable de l'esprit et du cœur. Il ressentit l'injustice, il prévit le désordre, et il lui sembla que le plus sûr, qui se trouvait le plus honnête, était de gagner de vitesse tous les agitateurs, et d'agir. Il le dit à ses chefs.

Je crois avoir fait le nécessaire pour que l'initiative vienne de nous,

leur écrit-il.

Si l'on perd trop de temps, l'initiative viendra d'ailleurs, ce qui, faisant abstraction de considérations plus élevées, ne nous donnera pas le beau rôle.

Je dois ajouter que ces gens-là ne me paraissent pas informés comme nous et que leur tentative me paraît devoir aboutir à un gâchis, un scandale, un gros bruit, qui n'amènera pas la clarté.

Ce sera une crise *fâcheuse*, inutile, et que l'on pourrait éviter en faisant justice à *temps*.

Jamais chefs ne furent mieux servis que les généraux de Boisdeffre et Gonse, le jour où ils reçurent cette lettre. Ils disgracièrent, pour toute réponse, celui qui l'avait écrite.

Dès lors, l'inquiétude et la fébrilité marquent leurs actes. Leur unique ressource, s'ils ne veulent pas tout éclaircir eux-mêmes, c'est un obstiné silence. Mais ils ont peur, sachant, ou soupçonnant

le vrai des choses, et cette peur les agite. Ils mesurent mal la puissance d'opinion qui les approuve, puissance de fanatisme ou d'inertie. Ils ne savent pas que le trouble est en eux seuls, et ils veulent ramener, tout au moins rassurer, un public qui désire ignorer quand il n'a pas la foi. Le 14 septembre 1896, l'*Éclair* publie un article où le procès de 1894 est relaté dans ses détails, la pièce secrète divulguée. Quelque officier, quelque agent du ministre, l'avait communiqué.

N'aurions-nous pas été dès lors fondés à protester ? Oui, semble-t-il. On nous mettait sous les yeux des documents secrets dont nous avions éloigné de nous la curiosité. N'était-ce pas nous inciter, nous autoriser même, à reprendre tout ce procès et l'instruire par nous-mêmes ? Il y a deux morales, nous dit-on, l'une à l'usage des chefs, qui autorise les crimes, l'autre à l'usage des peuples, qui les condamne. Soit, et davantage encore : trois, quatre, dix morales, tant qu'on voudra ; mais qu'on les tienne distinctes ! Et si les chefs laissent divulguer les irrégularités, les injustices, les faux dont l'accomplissement est un de leurs privilèges, s'ils prétendent en imposer la défense à leurs peuples, n'est-ce pas chose naturelle, dans toute la force du terme, chose normale et due, si ces peuples, jugeant d'après une autre morale, qui est simple, qui recommande en

toute occasion la véracité, la justice, s'indignent contre ces chefs, s'insurgent et les abattent ?

Nous n'en fîmes rien. Tout au contraire : comme en d'autres temps Scheurer et Trarieux, nous nous laissâmes rassurer par l'allégation d'une pièce secrète. M. Reinach ne mentionne pas une seule protestation contre la procédure illégale dont un premier aveu venait d'être donné. Zola, Mirbeau même, dès lors sollicités, se refusèrent. Nos dispositions prudentes n'étaient pas ébranlées.

Cependant, Mathieu Dreyfus, désespéré par l'attente, voulut agir. Il publia enfin, il répandit la première brochure de Bernard Lazare. Ce vigoureux écrit ne produisit aucun effet.

Il me parvint dès lors, mon souvenir est net. Je le pris en main, j'en sens encore le contact et le poids. Je l'ouvris, je parcourus quelques lignes avec un pressentiment triste, le pressentiment de toutes les haines dont étaient chargées ces pages redoutables. Puis je le reposai sur le coin du meuble où je l'avais trouvé, et je me détournai. Bien des gens, sans doute, firent, en ces mêmes jours, ces mêmes gestes silencieux.

Nous nous détournions en vain : nous étions, à notre insu, encerclés par l'Affaire. Les directeurs de journaux, moins inertes que leurs publics, avaient été rendus curieux de documents par l'ar-

ticle de l'*Éclair*. Le 10 novembre un fac-simile du bordereau parut dans le *Matin*. De cette indiscrétion nouvelle, c'est encore, c'est toujours la légèreté des hommes de l'État-major qui doit être tenue responsable. Car cet écrit pour l'examen duquel un huis clos rigoureux avait été requis, ce document secret que Mathieu Dreyfus même ne possédait pas, une photographie en avait été négligemment laissée aux mains de M. Teyssonnières, expert, et M. Teyssonnières la communiquait au *Matin*.

L'écriture du bordereau était celle d'Esterhazy, familière à bien des gens. Le jour même où elle fut publiée, deux personnes, dont on sait les noms (sans nul doute, beaucoup d'autres), l'identifièrent, et se turent. Comment expliquer, comment qualifier, une réticence si grave? n'est-ce pas le signe évident que dès lors tout le monde avait peur? — Mathieu Dreyfus fit reproduire ce fac-simile. Il tenait enfin un instrument pour ses recherches, la découverte du coupable ne pouvait plus tarder.

Comment se produisit-elle? C'est le colonel Picquart que nous devons suivre ici. Toutes les difficultés de l'Affaire pèsent alors sur lui seul. Envoyé, de mission en mission, jusqu'aux dangereux confins de ces déserts tripolitains où Morès avait été assassiné, il devine quel destin on désire pour lui. Sa situation est poignante et délicate. Deux

devoirs le réclament, l'un humain et personnel, l'autre social et professionnel. « Je n'emporterai pas ce secret dans ma tombe ! » avait-il dit au général Gonse. Et on cherche sa mort. Comment pourra-t-il s'expliquer ? sous quelle forme, et à qui ? Les documents qu'il connaît appartiennent à l'État. Il sait tout, que peut-il ? Il se décide pourtant, il écrit, cachète, pour être remis au président de la République, après sa mort, un rapport confidentiel, exposé fort simple, très clair et très court, beau dans sa lucidité mathématique, d'une affaire qui est la plus simple du monde : le capitaine Dreyfus a été condamné sur un bordereau qui est d'Esterhazy et un dossier secret où il n'y a rien.

Il ne tenterait pas davantage, si maints signes ne l'avertissaient d'un complot soit ourdi, soit toléré, par ses chefs. On ouvre son courrier, on lui écrit des lettres menaçantes. Il lui devient évident qu'on se prépare à déshonorer son témoignage, s'il vit, ou, plus commodément, s'il meurt, sa mémoire, par une accusation calomnieuse. C'est plus qu'il ne peut accepter. — Il va passer quelques jours à Paris, et se confie à son ami Me Leblois, non comme à son ami, mais comme à son avocat. Il l'arme pour sa défense éventuelle, puis rejoint son poste.

Il avait autorisé Me Leblois à prévenir, si l'occa-

sion s'en présentait, un membre du gouvernement. Me Leblois restait fort gêné par son secret et sa mission, quand un hasard lui apprit les doutes de Scheurer-Kestner. Il jugea qu'il était en droit de parler au vice-président du Sénat, et lui demanda audience.

La publication du bordereau avait ranimé le zèle de Scheurer-Kestner; mais il n'avait rien découvert et commençait à se lasser de ses enquêtes toujours vaines. « Je chercherai jusqu'aux vacances, disait-il à Ranc et à Reinach, aux premiers jours de juillet 1897; et si je n'ai rien trouvé d'ici là, j'y renonce. » Ses deux amis protestaient : « Tant que vous aurez un doute, un seul, disait Reinach, vous chercherez. » Quelques jours après, le 13 juillet, il recevait, il écoutait Me Leblois. Il n'avait soupçonné qu'une erreur, et découvrait une triple injustice : la peine d'un innocent, Dreyfus; l'impunité d'un traître, Esterhazy; la disgrâce d'un officier sans reproche, Picquart.

Le général Billot, ministre de la guerre, était depuis plus de trente ans son camarade et son ami. Pouvait-il ne le point aviser? devait-il hésiter? L'idée d'un tel devoir, d'un tel silence, n'effleura pas cet honnête homme. Sut-il les perspectives immenses qui s'ouvraient devant lui? mesura-t-il les ébranlements que son initiative allait déter-

miner? Cela est douteux. Scheurer était un bon esprit, non pas un grand esprit; son instinct politique était faible, ses vues, à cet égard, très limitées. Qu'envisageait-il? Un acte sans doute malaisé de pitié et de droiture élémentaires : « Vous dire la joie avec laquelle je pense aux bonheurs à reconstituer m'est impossible, écrit-il à Reinach; mon cœur bondit. » Reinach l'appelle « Mon cher Arouet... » Scheurer remet les choses au point avec la plus noble simplicité : Je ne suis, écrit-il, « qu'un bourgeois passionné contre l'injustice... Ce n'est pas du tout la même chose, d'avoir un cœur, quand les autres n'en ont pas, que d'avoir un cœur supérieur à celui des hommes qui en ont. Je ne suis que dans le cas des premiers ». (26 juillet 1897)

Citons au contraire une lettre de Me Leblois, écrite au même moment (14 août 1897) : « Il ne faut frapper qu'à coup sûr, écrit ce militant, après avoir réuni toutes les armes, s'être assuré de toutes les alliances... Ces gens-là se défendront; ils sont sans scrupules. C'est tout un monde qui s'écroulera le jour où notre affaire aura reçu sa solution. » C'est à Scheurer que Leblois écrit ainsi. Ne semble-t-il pas que deux affaires différentes occupent ces deux hommes? « Ici, écrit M. Joseph Reinach, Leblois pénètre au fond des choses. » Quel est, au

vrai, le fond des choses ? s'agit-il de sauver un homme, ou de travailler à la destruction d'un monde ?

Scheurer parla donc à Billot, qui lui demanda vingt jours d'attente. Et tandis qu'il observait honnêtement cette consigne de silence, la presse parisienne entière, ou presque entière, l'insulta.

Et quelle fut dès lors notre situation ? La période des recherches, des cheminements individuels, était close. Le trouble était public, il venait jusqu'à nous. Ce n'était pas l'affaire Dreyfus, dont nous ne savions rien, qui se posait d'abord, mais premièrement, sans élision possible, celle du vieux Scheurer dont l'intervention, fût-elle légère, et elle ne l'était pas, en tous cas généreuse, méritait le respect. Devions-nous le laisser accabler ? n'étions-nous pas tenus à lui témoigner, si peu que ce fût, notre sympathie et notre attention ? Cependant, mainte rumeur nous instruisant, nous apprenions l'histoire du colonel Picquart. Il était en Afrique. A Paris, la police, dirigée par Henry, forçait ses meubles, saisissait ses papiers. Quel coup préparait-on ? Cette autre et différente affaire, la troisième, devions-nous l'ignorer ? Nous pressentions qu'il était temps, grand temps, d'interrompre une suite de méfaits inconnus que notre longue, trop longue réserve, avait si bien, trop bien favorisée. L'aide de camp

du général de Boisdeffre demandait rescousse à Rochefort. Les démagogues appelaient les foules. « Jamais, écrivait M. Millevoye dans la *Patrie*, jamais nous ne nous sommes sentis si maîtres des grands courants populaires. » Qu'annonçait un tel branle-bas? Tous parlaient; la règle du silence valait-elle pour nous seuls? L'affaire Dreyfus, l'affaire Scheurer, l'affaire Picquart, c'était assez pour nous émouvoir. Une quatrième survint, en ce mois de novembre 1897 où la France se rompit soudain. Nous connûmes Esterhazy, l'homme, sa vie, le style de ses lettres; il fut poursuivi, acquitté à huis clos, acclamé par les spectateurs, et un jeune prince de la Maison de France jugea opportun de lui sauter au cou. Fallait-il tolérer le scandale des acclamations à l'indigne après le scandale des insultes aux justes? Nous regardâmes ces documents que les journaux publiaient : trois spécimens d'écriture, celle du bordereau, celle de Dreyfus, celle d'Esterhazy. Nous ne pouvions les ignorer, chaque jour ils frappaient nos yeux. L'écriture du bordereau, celle d'Esterhazy, étaient une même écriture; nous le dîmes, et ce simple dire fut cause qu'on nous appela traîtres. Dès cet instant nos libertés furent suspendues par l'opinion publique en folie. Nous dûmes nous laisser excommunier, ou nous humilier devant les fanatiques et professer avec eux

la religion d'un patriotisme sauvage dont Dreyfus coupable symbolisait la foi.

Alors une cinquième affaire nous apparut, et de celle-ci la France était l'objet, qui reprenait, qui résumait en elle toutes les autres, l'Affaire enfin. Les chefs de l'État-major, qui n'avaient su tenir leur secret, prétendaient que le pays fît naïvement ce qu'ils n'avaient su faire, et par sa presse, ses orateurs, s'entretînt dans l'illusion. Frivole et néfaste entreprise ! L'erreur et l'injustice divulguées, produisant leurs effets, entraînaient le pays entier vers la bêtise ou la méchanceté, vers la bêtise et la méchanceté.

Car en toute injustice il y a deux victimes à considérer : L'une, celle qui subit, on l'aperçoit d'abord ; pourtant son malheur est humble, il est court, ce n'est qu'un malheur et il y en a tant. L'autre victime est celle qui inflige ; son malheur n'est pas si visible, pourtant il est plus redoutable, car c'est une faute, erreur ou crime, faute de l'esprit ou du cœur, ou de l'un et l'autre complices.

Sans doute, quand nous commençâmes d'agir, Dreyfus n'était pas absent de nos pensées. Mais il en était loin, très loin, là-bas, sur cette petite île où son âme, sa misérable chair, étaient suppliciées. Une autre victime réclamait nos soins : c'était la France, qu'un petit nombre d'hommes empoison-

nait de peur, de haine, perdait d'honneur ; la France innocente par leur faute meurtrie.

Le dilemme de M. Charles Maurras, qui pouvait être exact en 1895, en novembre 1897 n'était plus qu'un sophisme. Il ne s'agissait plus de choisir entre le repos de Dreyfus, le repos de la France, car un prodigieux ébranlement existait déjà, en un instant déterminé par le geste humain d'un vieillard. Il s'agissait de tout autre chose, du salut de l'esprit français. La cause de son altération était, nous le savions, cette affaire Dreyfus, toute obscure, et dont s'élevaient de malsaines bouffées. Colère antisémite, colère antimilitariste ; fanatisme de l'affirmation, fanatisme de la critique ; haine de toute pensée libre, haine de toute adhésion mystique ; fureur humanitaire, fureur patriotique ; rien n'émanait de là qui ne fût colère, fanatisme, haine, ivresse ou fureur. Quel remède à ce mal ? Nous en voyions un seul : aller à la source, assainir les fonds mêmes. On ne savait pas : de là toutes les violences. Il fallait savoir : non pour se venger ni punir, mais pour restaurer la clarté, et, par elle, dans les masses quelque paix, dans les élites quelque sérénité.

Remettons-nous, par la considération d'un exemple, dans la réalité de ces temps. Voici Émile Duclaux, qui avait si grand cœur, si grand esprit.

Dès novembre 1897, il éprouve une émotion dont il saisit à peine les mobiles. « Ce doit être bien grave, dit-il à un ami, car je ne dors plus. » Scheurer-Kestner lui demande aide : ne pourrait-il exprimer, en homme de science, son avis sur la manière dont sont présentés les faits dans l'acte d'accusation qui fut porté contre Dreyfus ? Duclaux ne se refuse pas, il écrit sa première lettre. « Je pense tout simplement que si, dans les questions scientifiques que nous avons à résoudre, nous dirigions notre instruction comme elle semble l'avoir été dans cette affaire, ce serait bien par hasard que nous arriverions à la vérité... » Duclaux a raconté dans une lettre familière l'instant de sa décision. Transcrivons ces détails intimes :

> Je me vois encore remontant vers l'heure de midi la rue d'Assas, avec à la main ma lettre à Scheurer-Kestner, qui m'a mêlé à l'affaire, et me disant tout le long du chemin : « Mon ami, tu es à un des tournants de ta vie. Cette démarche, à laquelle rien ne te sollicite et que tu peux interrompre, va peut-être, une fois faite, te mener bien loin. » Je n'ai pourtant pas fait un pas en arrière et j'ai eu un soupir de soulagement quand ma lettre a été mise entre les mains de mon ami Appell, auquel j'allais la porter. (1)

Cette démarche le mena en effet bien loin, jusqu'à l'épuisement et la mort. — Ainsi commença, en

(1) *Vie d'Émile Duclaux*, par madame Duclaux, page 240. Ce ouvrage n'a pas été mis dans le commerce.

mainte maison paisible, par une lettre expédiée, une invitation déclinée, une main tendue et non serrée, cette révolution singulière, la plus exactement religieuse, peut-être, de toutes les guerres de religion, où tant d'hommes, sans verser leur sang, donnèrent leur vie.

VI

Et disons-le, car on l'oublie si bien que nous risquerions de l'oublier nous-mêmes; répétons, protestons, que nous fûmes surpris au plus doux de notre jeunesse, nos vies détournées, sans doute à jamais altérées, dérobées de ce calme que tout pays civilisé doit à ses enfants, tandis que nous reposions, écoutions, travaillions, dans des dispositions excellentes, dans la plus entière sagesse, tolérance et bonne volonté de pensée.

De cet attentat dont la France avec nous est victime, nous tenons responsable la haute bourgeoisie complaisante aux jésuites, indulgente aux fauteurs de la démagogie antisémite; et, quels que soient les torts dont nous puissions, à l'examen, nous avouer coupables, nous n'oublierons pas celui-là. Il n'est pas nôtre, il vient d'abord.

Tâchons de retracer ces dispositions évanouies.

M. Charles Maurras, lorsqu'il parle de ces temps déjà mal saisissables, dénonce un trouble grave, que suscitaient Tolstoï, Ibsen, Maeterlinck. Sans doute, un tel trouble existait, mais nous ne le sentions, en nous, autour de nous, ni intense ni funeste. Quoi qu'il parût, ces apports intéressaient, n'altéraient pas; Nietzsche, le dernier des maîtres étrangers, s'opposait à Tolstoï et ramenait lui-même vers les disciplines classiques. (1)

Ibsen instruisait M. de Curel, mais n'empêchait pas M. Donnay d'écrire *Amants*. Tolstoï enseignait au jeune Romain Rolland l'art de grandement et simplement conter, mais ne le persuadait pas d'être un sectaire. Et quand notre pauvre Charles-Louis Philippe s'exaltait en découvrant Dostoievsky, il cultivait, il ne déformait pas, cette admirable sensibilité tout à l'heure brisée. France commençait de nous donner ses livres les plus beaux; Barrès, maître de sa langue après un dur travail, publiait ses œuvres définitives : tels étaient nos maîtres. Les premiers vers de Fernand Gregh, mesurés et charmants, signifiaient la rupture avec les fantaisies décadentes et symbolistes. Charles Guérin méditait ses poèmes. Nous lisions les essais de Maurras, par

---

(1) C'est dans une petite revue, le *Banquet*, où je travaillais avec quelques amis, que fut commencée, en 1892, l'étude et la traduction des œuvres de Frédéric Nietzsche.

qui nous aimions à nous laisser mener derrière les murailles d'Antibes. Et n'est-ce pas alors, à la veille de notre crise, que nous récitions entre nous, ou copiions l'un pour l'autre, les vers de deux jeunes filles aujourd'hui illustres?

Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit...

Ce n'étaient pas des temps barbares que ceux où se rencontrait une jeune fille pour écrire d'un tel style, et tant de jeunes gens pour l'admirer. Quelles paroles écoutions-nous ? Celle d'un Degas, véhémente, sage; celle d'un France, ailée, robuste. La renaissance du goût français, aujourd'hui manifeste, s'annonçait dès lors, non gâtée par un pernicieux roidissement des formules. Toute rumeur de guerre civile étant absente, nous nous préparions à collaborer au maintien d'une culture qui était notre héritage, notre passion, notre honneur; et nous nous croyions sûrs de vivre sans haine.

La séparation se fit en un instant. A l'intérieur de la bourgeoisie parisienne, seule capable de saisir promptement une affaire si nombreuse en ses détails, subtile en ses nuances, chaque famille fut en peu de jours à son poste, sûre de ses manœuvres et retranchée derrière ses portes closes. Car Paris a ses

familles comme Florence eut les siennes, et ses maisons non couronnées de tours n'en abritent pas moins des factions guerrières. L'esprit français reprit avec une rapidité inouïe ses formations classiques, l'une autoritaire et l'autre libertaire, celle-là croyante et celle-ci critique. *Les morts parlent :* M. de Vogüé donna ce titre à un roman qu'il écrivit alors. Tous parlèrent soudain, les vivants obéirent. Ce mot est faible : l'obéissance la plus exacte n'aurait su produire des gestes si prompts, si justes. Hommes de droite, hommes de gauche, leurs mouvements semblaient devancer leurs pensées. Ils se levaient, se retrouvaient, se connaissaient pour la première fois et vivaient sans un doute.

Cette résurrection de tous les passés d'un peuple fut un événement très grandiose, mais très incommode pour beaucoup de ceux qui furent saisis en lui.

Les réactionnaires eurent la tâche la plus aisée : depuis vingt ans, sinon cinquante, l'intelligence française travaillait pour eux. Taine, Renan, Flaubert, Bourget, Brunetière, Barrès, tels avaient été leurs maîtres — nos maîtres ; ils avaient oublié, nous avions oublié avec eux, l'histoire de la Révolution ; mais ils en possédaient, nous en possédions avec eux, la critique. Ils ne furent pas en peine d'arguments ; formules, lieux communs, rien ne leur

manqua pour confondre cette petite bande de gens de lettres, de protestants, de juifs et d'anarchistes tout à coup insurgés contre un arrêt de conseil de guerre, contre des sentiments traditionnels.

Notre situation était différente. Ces idées que nous admettions, ou croyions admettre avec eux, quand nous les exprimions, c'était avec un autre accent. Nous lisions, plus volontiers que Taine, Renan. L'un et l'autre ont même pensée : ils critiquent le rationalisme moral et politique des Français. Tout ce qui est de l'âme, dit Renan, demeure irrésolu, et les mythes sont notre recours. Tout ce qui est social, dit Taine, est de même irrésolu, et les traditions sont le recours des peuples. Renan l'approuve. Mais Taine s'exprime avec une passion irritée. Renan respecte et plaint l'illusion qu'il condamne. Taine ne s'était jamais laissé séduire par elle. Il avait traversé les quatre mois de mil huit cent quarante-huit sans un mouvement de sympathie, lisant Marc Aurèle et tâchant de calmer son ami Paradol. Un jansénisme sans Grâce, un calvinisme sans Dieu, un rationalisme sans Révolution, telle était son attitude instinctive. Il n'attendait rien des hommes. Renan, au contraire, s'était laissé toucher par l'espérance d'une humanité régie par la raison, éclairée sur ses destinées. Il put modifier ses pensées, mais son cœur ne changea pas. Des *Essais*

de critique jusqu'aux derniers discours, son œuvre est une attaque aux procédés révolutionnaires, aux destructions jacobines ; mais une attaque à l'esprit du dix-huitième siècle, non pas. Taine semble surtout impatient de préserver, par la force de son réquisitoire, le vieil ordre qui perpétue en un petit nombre de familles une certaine hauteur de goût et de manières, une certaine retenue dans les actes, quelque décence. Ses désirs semblent parfois plus modestes encore : il apprécie l'ordre pour l'ordre, la sécurité matérielle, et son œuvre aurait moins réussi, si elle ne s'inspirait de passions quelquefois assez basses, c'est-à-dire très communément agissantes sur les âmes, et, pour nommer la plus laide, la peur. La *Réforme* de Renan est un livre aussi fort que les *Origines* de Taine, aussi véhément, mais plus pur. Taine est par son ascendance un petit bourgeois de province; Renan est de famille aventureuse et pauvre, de race noble et comme surennoblie par les disciplines longtemps respectées de la foi. Lorsqu'il considère le dérèglement de son pays, Renan s'attriste mais ne s'effraye pas; Taine éprouve à la fois la tristesse qui est un sentiment pur et la frayeur qui ne l'est pas, d'où la force plus grande, la direction mieux assurée, mais l'autorité à notre gré inférieure des avertissements qu'il donne.

Si Renan veut réformer cette France en désordre, s'il veut ranger ce peuple malheureux, c'est afin de perpétuer en son élite l'idéal qui est enfin celui du dix-huitième siècle : la générosité du cœur, la clarté des idées. Il écrit, presque en même temps que sa sévère *Réforme,* son utopie (Taine n'en conçut jamais), et ce sont des savants qu'il propose à la conduite de l'humanité. Sans doute, ils ne sont ni élus par le peuple, ni, semble-t-il, aimés; mais enfin ils règnent, et par eux la raison. Montesquieu, Turgot, d'Alembert, ces encyclopédistes qui façonnèrent l'âme du dix-huitième siècle (Rousseau ne fit qu'en échauffer la fin), jamais il ne dénonce leur maîtrise. Historien, observateur du passé, Renan est inflexible. Il ne cesse d'apercevoir et de montrer les hiérarchies succédant aux hiérarchies, les dynasties, les castes militaires et sacerdotales fondant les empires, et les civilisations fléchissant quand elles fléchissent. Philosophe, poète et collaborateur du travail de son siècle, il est moins net. Il ne lui déplaît pas de penser que les savants réussiront un jour à modifier la vieille politique, à ruiner l'ancienne hégémonie des aristocraties instinctives et croyantes. Qu'un événement cruel — la guerre et la commune — lui montre le fond tragique, peut-être irréformable, qui porte le travail des hommes, il ne résiste pas à la leçon. Méprisant ses rêves, il parle

avec sévérité. Que l'événement s'éloigne : un autre homme paraît, tout indulgent à ses désirs. Il laisse aller les choses, il couronne Caliban.

Rappelons-nous ces phrases très méditées qu'il prononça à l'Académie Française en 1889. Les orateurs d'État solennisaient alors l'anniversaire de notre Révolution; Renan entreprit de la juger. M. Darlu lut cette page à ses élèves du Lycée Condorcet; car l'Université n'est pas si officielle et bornée qu'on voudrait le faire croire à ceux qu'elle n'a pas formés :

Vous êtes jeune, dit Renan à Jules Claretie qu'il devait recevoir; vous verrez la solution de cette énigme, monsieur. Les hommes extraordinaires pour lesquels nous nous sommes passionnés, eurent-ils tort, eurent-ils raison? De cette ivresse inouïe, réduite à l'exacte balance des profits et des pertes, que reste-t-il? Le sort de ces grands enthousiastes sera-t-il de demeurer éternellement isolés, suspendus dans le vide, victimes d'une noble folie? Ou bien ont-ils, en somme, fondé quelque chose et préparé l'avenir? On ne le sait pas encore. J'estime que, dans quelques années, on le saura. Si, dans dix ou vingt ans, la France est prospère et libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des portions libérales du monde, oh! alors, la cause de la Révolution est sauvée; le monde l'aimera et en goûtera les fruits, sans en avoir savouré les amertumes. Mais si, dans dix ou vingt ans, la France est toujours à l'état de crise, anéantie à l'extérieur, livrée, à l'intérieur, aux menaces des sectes et aux entreprises de la basse popularité, oh! alors, il faudra dire que notre entraînement d'artistes nous a fait commettre une faute politique, que ces audacieux novateurs, pour qui

nous avons eu des faiblesses, eurent absolument tort. La Révolution, dans ce cas, serait vaincue pour plus d'un siècle. En guerre, un capitaine toujours battu ne saurait être un grand capitaine; en politique, un principe qui, dans l'espace de cent ans, épuise une nation, ne saurait être le véritable.

Ce langage a quelques sévérités en la forme, mais en elle seule. Renan demande un laps de dix ou vingt années pour prononcer un jugement qui ne sera que suspensif. Il ajournera à cent ans le réveil légitime des idées révolutionnaires; jamais il ne les appellera des chimères, ni, comme on a fait depuis, des erreurs intellectuelles.

Qu'on juge molle cette manière de penser, soit; nous disons seulement qu'elle était, à cette époque, la manière de beaucoup, et la nôtre.

***

Ainsi armés par un tel maître, chargés de tant de doutes et si faiblement armés de doctrine, que ferions-nous dans la bagarre?

Nous nous trouvions soudain rangés avec les républicains, et les révolutionnaires à nos coudes. Quel était le nom véritable de ce compagnonnage? Accord, alliance, ligue, rencontre de hasard, amitié nécessaire? Nous ne le savions pas, et le moment n'était pas favorable aux analyses. Qu'est-ce que nous combattions? Nous le savions à peine. L'armée?

Ce n'était pas notre désir. L'illégalité d'un jugement? Pas davantage, nous l'avions tolérée. Quoi donc enfin? Nous nous refusions à ratifier un verdict imposé par les foules, nous nous révoltions sous la terreur dictée par les démagogues. « Si Dreyfus est à l'île du Diable, écrivait Duclaux dans l'une de ces lettres intimes que nous avons déjà citées, c'est que le gouvernement a écouté les cris de la foule et s'est appuyé sur la majorité au lieu de s'appuyer sur la minorité, seule capable d'imposer silence à la bête humaine et de faire triompher la convention sur le naturel. » Lutter ainsi contre une des formes révolutionnaires les plus basses, était-ce agir en révolutionnaires? Nous pourrions dire : en rien.

Mais ce serait plaider, nous ne plaiderons pas. Sans doute, cette nuance de dreyfusisme, si bien définie par Duclaux, exista, elle eut ses manifestations très nettes, par exemple aux soirées où quinze cents jeunes révolutionnaires acclamaient la plus aristocratique tragédie d'Ibsen, *l'Ennemi du Peuple*. Mais les nécessités de l'action furent cause qu'elle disparut dans un dreyfusisme plus vaste, plus émotif. L'idée qu'un innocent était supplicié, martyrisé à la face du monde, devint pour beaucoup d'entre nous une véritable souffrance. Les puérils mensonges que des généraux importants, des ministres graves, propageaient ou laissaient pro-

pager pour sauver l'honneur d'une caste, nous faisaient horreur. Ainsi les expressions générales de notre mouvement se confondirent très vite avec les expressions traditionnelles de la Révolution française, du rationalisme humanitaire qui est aussi ancien que la pensée humaine : *le vrai détermine le juste*, dit la maxime socratique ; nous la suivions après vingt-quatre siècles.

Le mouvement était puissant, nous ne lui opposâmes aucune résistance. Fut-ce faiblesse, égarement? nous trompions-nous en cet instant où nous nous donnions avec certitude et joie? Il n'y a pas apparence. Si nous étions là, c'est que nous devions y être, et le repos de la veille était l'illusion. La Révolution est vaste, ses traditions nombreuses. Voici Rousseau, Voltaire; Montesquieu, Condorcet; La Fayette, Danton; quelle est, parmi tant de familles, la nôtre? N'en doutons pas, c'est l'une d'elles. Mais nous la chercherons plus tard. La camaraderie surtout est nécessaire dans un combat, et nous nous liâmes bien fort avec tous les camarades qui s'offraient, protestants irrités contre un symbole, juristes exigeants sur les formes, femmes pleurant sur le martyr, bons catholiques qu'effrayait leur audace, Juifs frémissants sur leur race, logiciens révoltés contre tant de paralogismes, sceptiques exaspérés contre tant de croyances, anticléricaux

sentant l'odeur du prêtre, anarchistes l'odeur du soldat, hommes de goût honnête refusant leur concours à trop de malhonnêtetés. Et comment, et pourquoi choisir ? qu'importaient les idéologies, les origines ? Nous étions groupés à l'occasion d'un fait, et nous avions ce grand plaisir de n'avoir à nous méfier de personne, car notre bande à peine formée, offerte à tous les coups, ne suivait pas le chemin des prébendes.

Nous éprouvions un grand bonheur, dont les raisons étaient toutes très saines, sinon toutes très sûres. Nous étions excités par l'action, l'attente ; réjouis par la réussite perpétuelle de notre dialectique ; élevés à nos propres yeux par l'événement où nous étions mêlés.

« Cela a une grandeur tragique, écrivait Duclaux dans une lettre intime ; (1) vous souvenez-vous d'un drame pareil, joué devant une nation, avec cette liberté de la presse qui fait que c'est la nation tout entière qui prend part au drame ? Ce sont deux chœurs de Tragédie qui s'injurient. Et la scène est la France, et le théâtre le monde. Vrai, mon amie, c'est quelque chose dans une vie que d'avoir assisté à ce drame d'une grandeur héroïque, car, suivant la fin qu'il aura, nous serons grandis ou écrasés. »

---

(1) *Vie d'Émile Duclaux*, par madame Duclaux, page 247.

L'ardeur, la fierté qu'expriment ces fortes lignes, nous les sentions aussi. C'était une ivresse : tout ce qui n'était pas notre cause était sorti de nos pensées.

L'un de nous ayant un jour, par miracle, réfléchi cinq minutes, découvrit que cette Affaire était triste, que nous devions, pour le bien du pays, désirer nous tromper, et souhaiter constamment qu'une preuve fût donnée contre nous. Intéressé par sa découverte, il la dit à ses amis, qui d'abord lui jetèrent de mauvais regards. (Que nous nous disputions entre nous ! nos adversaires ne l'ont jamais su.) Il s'expliqua : nous l'entendîmes, nous avouâmes qu'il disait vrai. Ce ne fut qu'une lueur. Nous oubliâmes, il oublia lui-même un souhait d'ailleurs oiseux dans la pratique, et nous continuâmes d'être heureux.

La confusion des idéologies aurait dû nous mettre en méfiance. Mais nous n'avions pas le temps d'être sages. Nous nous rappelons une soirée de janvier 1898. C'était aux bureaux de l'*Aurore*. Vers onze heures, quelques anarchistes entrèrent en coup de vent. Ils apportaient une nouvelle invraisemblable. Ils venaient de pénétrer dans une réunion publique donnée par les nationalistes ; ils avaient pris la tribune d'assaut et déchiré les drapeaux tricolores dont elle était ornée. C'était des jeunes gens ; ils riaient en nous contant leur escarmouche, et nous

riions aussi, loin, très loin de songer qu'un jour, douze ans plus tard, en partie à cause de cet exploit dont nous triomphions et de nos rires, un soldat français jetterait aux latrines le drapeau de son régiment. Que pensions-nous? Tout uniment ceci, nos souvenirs sont très nets : elles sont donc malléables, ces énormes foules nationalistes qui nous oppriment; on peut les traverser, rosser et disperser. L'action dominait tout. Clemenceau, qu'on avait appelé, beau chef de bande, toujours si gai, riait, et son rire était plus jeune encore que les nôtres.

VII

> L'audace irréfléchie passa pour courage et dévouement à ses amis; la lenteur prudente pour une lâcheté déguisée; la modération pour un prétexte de la timidité; la grande intelligence pour une grande inertie.
>
> THUCYDIDE, III, 82.

Quoi donc enfin devions-nous faire? Nous étions jeunes : il fallait nous guider dans cette soudaine bagarre. Quels guides s'offraient?

Je pense à un groupe de très sages Français que nous avions l'habitude d'écouter avec attention : Gaston Paris, Émile Faguet, Vogüé, Sully-Prudhomme, le duc de Broglie, le comte d'Haussonville, Boutroux, Anatole Leroy-Beaulieu. Ils conti-

nuaient assez bien parmi nous cette manière de penser qu'on appelait, voici quelque trente ans, l'orléanisme. En 1825, ils eussent collaboré avec Guizot, Rémusat, Cousin, dans ce *Globe* si apprécié par Gœthe; en toute année du siècle, ils se fussent retrouvés au *Journal des Débats*, avec Taine, J.-J. Weiss, Paradol et Renan. Continuant une tradition si sûre, nous aurions pris garde à leurs conseils; du moins nous l'espérons.

Mais ils n'en donnaient pas. De vagues propos nous laissaient deviner les dispositions humaines communes à tous, qui menaient la plupart d'entre eux jusqu'au désir d'une révision, et qui mettaient les autres dans un état pénible de doute, d'embarras et de méchante humeur. Ils se taisaient, et leur silence n'aurait pas eu de fin, si amis, ennemis, ne les avaient contraints, par de véhémentes instances, à parler. Paroles courtes; des souvenirs, des lettres familières permettront un jour de mieux pénétrer le secret de ces délibérations intimes qui sont l'essentiel de l'Affaire Dreyfus. Contentons-nous aujourd'hui de ce qui nous est donné.

L'occasion fut celle-ci. En décembre 1899, la Cour de Cassation, enfin saisie, instruisait, et l'opinion semblait prête à subir une solution qu'elle n'aimait pas. Alors, quelques professeurs nationalistes fon-

dèrent la Ligue de la Patrie Française. L'instigateur véritable, écrit M. Reinach, (1) était M. Maurras. C'est assez dire que la Ligue devait poursuivre activement un but précis. Il est probable qu'il s'agit, dès le premier instant, d'engager la lutte contre la Cour de Cassation. Mais cela ne fut pas avoué. L'affaire Dreyfus est terminée, expliquèrent MM. Syveton et Dausset à ceux qu'ils voulaient entraîner; elle appartient aux juges; nous l'ignorons, nous nous élevons au-dessus d'elle, nous voulons mener campagne contre l'antimilitarisme, l'humanitarisme... Cette manœuvre était habile. Elle pouvait décider des hommes qui depuis un an voulaient ignorer une affaire dont leur honnêteté les tenait écartés, mais qui détestaient les sentiments, les passions qu'elle avait suscités. C'est l'Académie Française que MM. Syveton, Dausset et leurs amis, voulaient conquérir par cette voie prudente. Ils la conquirent en effet, et réussirent à montrer que si l'intelligence raisonneuse des professeurs était avec les dreyfusards, l'intelligence plus délicate des lettrés ne les suivait pas.

Paul Bourget, José-Maria de Heredia, le duc de Broglie, le vicomte de Vogüé, le comte d'Haussonville, Albert Sorel, Ferdinand Brunetière, Émile Faguet,

---

(1) IV, page 500.

Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, dont le nom semblait engager la compagnie entière ; d'autres, moindres, donnèrent leurs noms. — La direction du *Temps* fit interroger ces messieurs, et leurs déclarations, éclairées, discutées, complétées, par des répliques, des lettres souvent fort belles, constituent un document du premier ordre (collection du *Temps*, premier trimestre 1899).

Ces déclarations sont très modérées. Elles répètent presque toutes une idée dont le retour laisse sans doute deviner l'artifice par lequel avaient été obtenues ces adhésions tant souhaitées. « Ceux qui ont demandé la révision ont ce qu'ils désirent, écrit Cherbuliez. Ils n'ont plus de raison de s'agiter et de nous agiter. » Le ton n'est pas aimable, mais le fond est acceptable et sensé. « Nous ne prenons pas part dans l'affaire Dreyfus, dit Brunetière ; le règlement en appartient à la Cour suprême, nous sommes heureux de cette solution... » « Relativement à l'affaire Dreyfus, dit le vieil universitaire Crouslé, ce que je croyais le meilleur, c'était le silence... » Le duc de Broglie ne parle pas. Il semble qu'il préférât toujours, avec ses amis même, sur un tel sujet, le silence. Mais peut-être sa pensée différait peu de celle qu'exprime son neveu le comte d'Haussonville, qui lui ressemble à maints égards, réactionnaire par les instincts et les habitudes de

vie, libéral par tradition familiale, volonté de cœur et d'esprit. « Ce manifeste était, dans ma pensée, surtout un appel à la conciliation ; l'appel ne semble pas avoir été entendu... »

Émile Faguet s'explique davantage. Dans l'appel publié par la Ligue, il n'y a pas un mot sur le respect dû au droit, aux magistratures. Émile Faguet connaît ces lacunes, pourtant il a signé. « Raffermir la notion de patrie est aujourd'hui une œuvre essentiellement utile, dit-il... Vous comprendrez que j'ai pu réserver pour plus tard l'examen de certaines autres idées, pour ainsi dire accessoires, encore qu'elles constituent, par leur ensemble, l'idée maîtresse de patrie... » Mais, ajoute-t-il, « ce retard ne peut être long... » En fait, M. Émile Faguet occupa dans la Ligue une place très effacée, très peu convenable à l'activité de son esprit. La récente publication de ses belles études sur les politiques et les moralistes du dix-neuvième siècle français lui conférait alors une autorité très grande. On peut dire qu'il n'en usa pas, ou, s'il tenta de le faire, par ses indécisions, l'usa.

M. de Vogüé ne s'explique pas : tout à l'heure nous pourrons examiner son état d'esprit. M. Paul Bourget, absent de Paris, n'écrit pas. On devine pourtant son attitude. Radicalement hostile aux idéologies habituelles du dreyfusisme, mais répu-

gnant à tout entraînement démagogique, il trouvait légitime la contestation d'une sentence suspecte d'illégalité, et continuait à Émile Zola une estime et une amitié anciennes. Il n'est pas sûr qu'il ait signé de bonne grâce l'appel de la Ligue; il semble que son adhésion, très impatiemment désirée, se fit attendre quelques jours; l'ayant enfin donnée, il sut faire sentir qu'elle n'allait pas sans réserves. La *Libre Parole* recueillait alors des souscriptions pour la veuve du colonel Henry; un certain Bourget inscrivit son nom sur ces listes; M. Paul Bourget fit imprimer, par le *Temps* même, qu'aucune confusion ne devait être faite entre ce nom et sa personne.

Mais l'appel de la Ligue avait déterminé un trouble extraordinaire, et ceux qui refusaient leur signature, plus encore que ceux qui la donnaient, voulaient expliquer un refus qui semblait les constituer étrangers aux traditions de la patrie française. Gaston Paris protesta pour eux tous. Il avait depuis longtemps avoué comme sien le parti revisionniste. Nous savions que le choix n'avait pas été pour lui sans déchirement de cœur, nous lui savions gré de sa peine. « Paris, écrit madame Duclaux, (1) était, par ses affinités naturelles, du côté du passé

(1) *A French procession*, page 335.

glorieux de la France ; sa nature, qu'il surveillait d'ailleurs avec tant de maîtrise et d'ironie, était profondément candide et sentimentale, et toutes ses tendances l'inclinaient vers le parti des nationalistes. Que de fois je l'entendis réciter la prière de la *Chanson de Roland :*

Ne placet Diex, ne ses saints, ne ses Angles,
Que ja por mei perdit sa valor France !

« Durant cet hiver de 1898, hostile et misérable, — quand des amis se querellaient sur la question futile : Taine, Renan, présents à cette Affaire, de quel côté voudraient-ils se ranger ? — maint esprit impatient voulait savoir de quel parti se réclamerait Gaston Paris. Et je me souviens comme je le vis un jour, assis, le visage dans l'ombre, les yeux pleins de larmes, murmurant le mot de Ponce-Pilate. Pour Paris, le point décisif de l'Affaire était une recherche de vérité ; pour d'autres, c'était une question d'autorité... » Son ami Albert Sorel avait signé l'appel de la Ligue ; Gaston Paris lui écrivit une lettre publique : « L'omission de tout hommage à la magistrature, au moment où on l'accable des injures à la fois les plus odieuses et les plus ridicules, n'est pas la seule qui me frappe. Il n'est point question de la justice elle-même, de la recherche impartiale de la vérité...

Cependant l'amour de la justice est le signe à la fois le plus noble et le plus essentiel de la civilisation. »

Albert Sorel ne put moins faire que répondre : « Je pense au lendemain... » dit-il ; et c'est ainsi qu'ils s'échappaient tous. « Penser au lendemain », la maxime semble sage. Mais, si l'on y prend garde, c'est une maxime d'étourdi, qui par sottise trébuche en regardant loin de ses pieds. Avant le lendemain, il y a le jour même, dont la solidité assure toute la suite. Il n'est pas bon de tant prévoir, surtout en politique, où on prévoit si mal. Il faut résoudre les questions présentes. Or, il n'y en avait qu'une en ce janvier 1899, et c'était cette Affaire Dreyfus, si fâcheuse que son nom sonne encore désagréablement. Tous maugréaient qu'elle existât, tous désiraient qu'elle fût à jamais liquidée. Ils avaient raison : car elle donnait un tour absurde à toute notre politique. Question de fait fort simple et carrée (il fallait répondre oui ou non), liée par un hasard historique aux plus vastes, aux plus complexes ensembles, elle donnait aux uns l'apparence d'un tort absolu, aux autres l'apparence d'un droit absolu. Il était urgent de débarrasser le pays de cette affaire indûment élargie. Mais non : elle avait été « mal prise », comme disait l'un des signataires de l'appel, et qui d'abord s'était déclaré pour la

révision ; (1) et ces messieurs ne voulaient plus s'en mêler. « Laissons passer l'Affaire, disait M. Marcel Dubois ; et nous verrons revenir à nous ceux que nous n'avons cessé, malgré le malentendu présent, d'estimer et d'aimer... » Laissons passer l'Affaire : voilà bien leur pensée. M. Francis Charmes, dans la *Revue des Deux Mondes,* soupire après sa fin. Quelle faiblesse en cette pensée, en ces soupirs ! De telles Affaires ne passent point, comme des orages, par-dessus la tête des hommes ; elles vont, menées par eux, et ont telles allures qui leur sont dictées par les hommes.

Pourquoi ne nous aidiez-vous pas, ou si peu, si mal et de si loin, nous laissant insulter, nous insultant parfois, vous qui dans le fond n'étiez pas loin de nous, plus près en tous cas, infiniment plus près que tels autres qui nous aidèrent, et, par cette aide prêtée en des instants si durs, dans l'entière communauté des calomnies, des menaces et des coups, nous devinrent camarades ? Pourquoi les Ribot, les Poincaré, les Aynard, n'ont-ils pas essayé d'imposer à leur parti cette révision qui leur était conseillée par leurs principes et que d'ailleurs ils jugeaient nécessaire ? Il leur répugnait sans doute d'armer les révolutionnaires en découvrant eux-mêmes les

(1) Nous n'avons pas imprimé son nom.

vilenies dont certains chefs de l'armée s'étaient rendus coupables. On admet cette répugnance ; mais il fallait la surmonter. Par crainte d'un tumulte que leur action récente les eût autorisés à bien combattre, ces libéraux laissèrent s'élever un mouvement révolutionnaire contre lequel ils se trouvèrent discrédités par leur inaction.

Cette faute est fréquente. — Voici une quarantaine d'années, à la veille de la guerre, le duc Louis Decazes (celui qui fut ensuite ministre des affaires étrangères) imprima que le roi Louis-Philippe et M. Guizot, son ministre, s'ils avaient concédé à temps une réforme électorale, auraient évité la catastrophe de février 1848. Il envoya son écrit à M. Guizot, qui ne répondit pas. La guerre, la commune passèrent, cela fit un long temps. Le silence persistant de M. Guizot gênait le duc Decazes, qui résolut d'aller rendre visite au vieil homme d'État qu'on respectait toujours. Il le vit, causa de mainte chose. Après une heure assez laborieusement passée, il se leva ; le sujet délicat n'avait pas été abordé. Et, comme il prenait congé :

— Louis, fit sévèrement M. Guizot, Louis !

Le duc Decazes attendit.

— J'ai lu votre brochure. Si j'avais fait ce que vous avez dit, si j'avais concédé la réforme électorale, savez-vous ce qui serait arrivé ?

Le duc Decazes signifia, par son silence et une inclination légère, qu'il ignorait.

— Eh bien, nous aurions eu une révolution !

Cette histoire nous fut contée par un fidèle orléaniste, un des plus intimes conseillers du comte de Paris, qui sut être, dès 1897, un énergique dreyfusard ; il se nomme Eugène Dufeuille.

Nous le répéterons aux modérés qui nous blâmeraient : vous auriez mauvaise grâce à nous reprocher nos violences, car nous vous reprocherions à vous-mêmes la défection de votre sagesse. Nous suivions enfin les guides qui s'offraient : un Zola, un France, un Duclaux, un Pressensé, un Louis Havet.

L'apaisement,

écrivait celui-ci,

je le désire comme M. Brunetière, mais l'apaisement vrai, celui que donnerait au pays une lumière implacable et une sévérité inflexible. Les *bases historiques* de la patrie française, j'y crois comme M. Brunetière ; seulement j'appellerais de ce nom une politique franche, une justice défendue par l'autorité, des penseurs qui pensent droit, des écrivains qui n'emploient les beaux mots que pour les belles choses, et enfin, — car c'est la question qu'il faut le moins esquiver et ici, c'est moi qui parle de nos institutions militaires avec amour et respect, — une haute armée composée d'officiers sans tache. (1)

---

(1) *Temps*, 3 janvier 1899.

Disons, à dix ans d'intervalle, que du moins ce langage était beau, cette véhémence pure.

Revenons à Gaston Paris. On a beaucoup parlé de ces crises d'amitié qui furent en effet parmi les plus émouvants et singuliers phénomènes de cette grande crise à maints égards émouvante et singulière. Elles se produisirent autour de Gaston Paris d'une manière très saisissable.

Il recevait chaque dimanche. Une très ancienne habitude rassemblait les hommes les plus distingués auprès de cet esprit si riche, de cet hôte si noble, qui, doué à la manière d'un Taine ou d'un Renan, ses amis disparus, pour les créations les plus libres, avait choisi de se restreindre à la stricte philologie. Le salon du Collège de France était un de ces délicats organes de culture où les divergences d'opinion se trouvent annihilées par le plaisir supérieur de l'analyse et de l'appréciation désintéressées. Dès les premières semaines de l'Affaire, un trouble gêna ces belles réunions. Gaston Paris réussit pourtant à les faire durer. Mais à partir de janvier 1899, leur caractère s'altéra décidément : ceux qui avaient adhéré à la Ligue de la Patrie française se retirèrent. Albert Sorel, Paul Bourget, cessèrent de paraître aux « dimanches ».

Un seul resta : M. de Vogüé. Sans doute, il n'avait pas voulu refuser la présence de son nom au

parti que, nonobstant toutes circonstances, il reconnaissait pour sien ; il avait donc signé. Mais, d'autre part, il témoigna, par sa présence immuable aux salons du Collège de France qu'une amitié, du moins, survivait aux ruptures désastreuses qui brisaient alors la société française. M. de Vogüé a parlé de ces jours dans un article qu'imprimèrent les *Débats* (1) au lendemain de la mort de Gaston Paris :

> Je l'ai vu souffrir plus qu'aucun homme de France,

écrivit-il,

> et ce n'est pas peu dire, de la crise meurtrière qui divisait ses meilleurs amis. Il y prit parti avec la fougue de sa générosité native; l'ayant pris, il s'y tint avec une ardeur douloureuse. Quelles que fussent les opinions de ceux qui le connaissaient bien, il grandit encore à leurs yeux par la touchante sincérité de sa conviction, par le courage qu'il mit à la servir. Où dirait-on, sinon sur le bord de cette tombe, ce qu'il faut crier pour l'honneur de notre pays ? Au-dessus des louches intérêts et des passions animales, les plus braves cœurs de France se sont rués les uns contre les autres, dans la nuit, avec une égale noblesse dans les sentiments qu'exaspérait leur effroyable conflit. — Le chagrin de ces jours noirs a certainement hâté la fin de notre ami...

Oui, sur le bord de cette tombe, il était touchant de parler ainsi ; mais c'était ailleurs, et cinq ans

(1) 8 mars 1903.

plus tôt, qu'il eût été bienfaisant de le faire ; nous voulons dire, en cette nuit même où se portaient les coups cruels.

Un effort fut tenté. Le 24 janvier parut un *Appel à l'union* que Sully-Prudhomme, et MM. Émile Boutroux, Ernest Lavisse, signèrent avec Gaston Paris. Le nom de M. de Vogüé n'y figure pas. Peut-être on craignit de le lui demander. En ce temps-là, un mot pouvait suffire à déterminer les malentendus, les irritations les plus pénibles. On se taisait, parfois c'était un mal.

Mais que pouvait, en cette Affaire chaque jour disputée, renouvelée, un appel solitaire ? M. Émile Boutroux, qui s'en explique à un journaliste du *Temps*, le dit expressément : « Nous ne formons pas une ligue... Nous signons un appel ensemble, nous nous séparons ensuite... Nous ne nous constituons pas pour suivre les événements... » En vérité, la belle méthode, appeler les gens, puis les laisser en plan ! N'est-ce pas une chose concevable, un groupe d'hommes tels que ceux que nous avons nommés, s'unissant pour parler au pays, pour lui dire, comme le voulait et sut faire Renan en mainte occasion, *sans le sacrifice d'une nuance, la vérité ?*

Du moins cela pouvait être essayé. Le bénéfice, non immédiat sans doute, eût ensuite été grand.

Et dès lors, il n'eût pas été possible d'appeler, une fois de plus, *la grande intelligence une grande inertie* — τὸ πρὸς ἅπαν ξυνετὸν ἐπὶ πᾶν ἀργόν.

VIII

Les abonnés de ces *Cahiers* ont lu la *Visite à Pascal*, de Suarès. (1) Peut-être ils n'ont pas remarqué la date finale : mai 1899. Elle a pourtant de l'importance; la solitude de Suarès s'oppose à la discordante Affaire.

Un jour que le tumulte de la calomnie et des invectives s'était répandu le plus insolemment dans Paris, et troublait le plus cette ville injurieuse,

écrit Suarès au début de son essai,

M. de Séipse, incapable de le subir plus longtemps, prit parti de le fuir, et s'en fut à la campagne. M. de Séipse souffrait, en effet, du désordre comme d'une injure personnelle, que son temps lui eût faite, et que tout le peuple eût conspiré à lui faire. Une profonde colère, froide et secrète, le dévorait de sentir en lui-même la puissance de l'ordre, de s'en connaître la volonté, et de savoir qu'elle dût être sans effet... Agité de ses pensées, M. de Séipse résolut de les apaiser, sinon de s'en distraire, et il se proposa une promenade dans le vallon le plus austère et le plus retiré qui soit aux portes de Paris : il s'en fut à Port-Royal-des-Champs.

---

(1) Premier cahier de la onzième série.

Il est probable que d'ici un demi-siècle, quelques mémoires donneront aux historiens des notations de cette qualité, intimes et essentielles.

IX

Il arriva ceci, que nous fûmes vainqueurs. Le ministère Brisson admit la révision en principe; une commission commença l'enquête; la chambre criminelle de la Cour de Cassation fut saisie; puis, ladite chambre ayant été dessaisie par loi spéciale pour le simple motif qu'elle inclinait vers la solution qui prévalut enfin, la Cour, toutes chambres assemblées, acheva d'examiner l'affaire. Ainsi, de ministère en commission, en chambre, en cour, d'une allure cahotée mais constante, nous allions vers la victoire.

La direction était certaine; mais que le but semblait encore difficile d'atteinte ! Une suite de décisions professionnelles nous avaient portés jusqu'alors. Tous les actes restaient à faire. Les magistrats de la Cour avaient jugé selon la justice, mais la justice n'est rien sans l'étai d'une force, et comme nous nous sentions faibles, ayant pour toute arme contre un peuple hostile cette sentence lue par M. Ballot-Beaupré !

Madame Gyp était puissante alors. Elle inspirait Lemaître et Guérin. Félix Faure mourait, Loubet était élu; Dupuy, premier ministre, le laissait huer dans Paris. Déroulède essayait son coup de force, et Dupuy conspirait à son acquittement. Prenant cette fronde au sérieux, nous redoutions le pire. Car nous ne savions pas quelle était notre force, immense mais venue d'ailleurs.

Je me souviens de l'heure précise où je la découvris. C'était en mai 1899. Le hasard m'avait mené dans une ville de province. Je m'étais assis sur un banc, sous les ombrages d'un cours paisible. Derrière moi, quelques hommes causaient dans un petit café. Je perçus quelques phrases : ils parlaient de l'Affaire. Trois d'entre eux, dreyfusards, voulaient persuader un ami qui faisait le récalcitrant. Et j'entendis ces mots :

— L'Affaire Dreyfus, c'est un coup des jésuites contre la France. Ils nous détestent, parce que nous sommes en république. Leur général, qui est un Allemand, a fait condamner Dreyfus pour désorganiser notre armée...

Puis les voix se mêlèrent; j'étais suffisamment instruit. Cette légende stupide, née entre quatre absinthes, annonçait l'avenir. J'éprouvais un saisissement non tout à fait désagréable. Un mensonge, enfin, pensais-je confusément, un mensonge pour

nous ! Une force immense nous venait donc, la force des sensibilités instinctives orientées par les mythes; et celle de la stupidité même.

Nos adversaires s'aperçurent bientôt que l'air du temps avait changé. Exaspérés de sentir leur proie glissante entre leurs mains, mal contenus par des autorités qui désiraient trahir, ils tentèrent leurs derniers coups. Au pesage d'Auteuil, ils insultèrent pendant deux heures le président Loubet. Un instant de faiblesse pouvait déterminer la plus pénible anarchie démagogique et militaire. Il était urgent, dans cette vacance des lois, d'opposer force à force, foule à foule. Les chefs socialistes, d'accord avec les chefs dreyfusards, convoquèrent à Longchamp, pour le jour du Grand Prix, le peuple de Paris. La forme des appels est curieuse à considérer. Gérault-Richard, journaliste excellent, tint la plume. Il ne parla pas de Dreyfus, dont la cause ne fut jamais populaire; il évita toute excitation révolutionnaire, on voulait une journée calme; il appela les ouvriers à manifester pour la République, contre les moines et les nobles, provoquant ainsi, avec un bonheur que le succès prouva, les plus anciennes passions.

Les ouvriers vinrent en nombre immense. Les petites églantines rouges, qui furent populaires pendant quelques années, et donnèrent aux sombres masses socialistes un air de grâce et de gaieté,

furent alors portées pour la première fois. Sauf une bagarre, qui ne fut d'ailleurs pas sanglante, il n'y eut aucun trouble. Les ouvriers, satisfaits de leur nombre et de leurs ennemis en fuite devant eux, occupèrent avec ordre et bonheur, de la place de la Concorde aux tribunes de Longchamp, le Paris magnifique où ils entrent si peu. Ils allaient, venaient, couvraient les promenades; ils se réjouissaient et faisaient partager leur joie.

Ces foules républicaines et françaises dégagent en leurs meilleurs instants une sorte d'émotion dont la qualité est unique; naïve, sans doute, comme toute émotion populaire; espérante et bienveillante. Elle apparut dans toute sa force en juillet 1790; à peine diminuée, en mars 1848; nous assistâmes à son réveil en juillet 1899. C'est un phénomène singulier, qui ne laisse jamais d'émouvoir l'Europe. Il introduit dans la tragique histoire les impressions chrétiennes du salut.

Rien ne fut si touchant, nous disent de très vieux Parisiens, que la trêve d'un jour qui interrompit en Avril 1871 la guerre entre Paris et Versailles. Il faisait beau. Le peuple en paix monta, pour s'amuser, sur les fortifications, franchit en riant les tristes barricades. Les jardins de Neuilly débordaient de lilas en fleurs. On pilla ces jardins, et le soir, la ville assiégée, entre Thiers à Versailles et

l'Allemand à Vincennes, parut toute heureuse et parée. « C'est fini, disait-on dans les groupes, une guerre civile interrompue ne reprend pas... » Mais le lendemain, à l'heure fixée, le canon du Mont-Valérien recommença la canonnade.

Sans doute, si l'on eût interrogé quelqu'un de ces ouvriers qui descendaient en groupes les Champs-Élysées, il eût répondu : « C'est fini ; il n'y a plus de réactionnaires, il n'y a plus d'Affaire Dreyfus ; maintenant c'est à notre tour, et on va nous donner des lois qui rendront la société juste. »

Ce fut très beau, nous disent ceux qui se mêlèrent à ces foules. Assurément ce fut émouvant, puisqu'ils furent émus. On nous avait tant reproché d'être des intellectuels, des manieurs de texte insurgés contre un peuple : nous eûmes plaisir à n'être plus cela, et à sentir un peuple immense près de nous ; mais ce plaisir terminait définitivement le premier dreyfusisme, ce jeu aristocratique et humain, socratique et guerrier. Il était revenu, le temps des instincts et des masses.

Ces instincts, ces masses, ne les déprécions pas, nous leur devons beaucoup. Un contact de rue ne nous satisfit pas. Nous nous liâmes, dans les réunions publiques, les groupes, les congrès, avec ces militants révolutionnaires, ces hommes supérieurement trempés, qui, travaillant le jour pour

gagner leur vie, prennent sur leurs nuits le temps d'un travail civique, et trop souvent s'épuisent en dix années de peines sans mesure. Ils nous introduisirent dans leurs bourses du travail, leurs coopératives, leurs foyers mêmes, et nous connûmes ainsi, au lieu de cette bourgeoisie dont nous étions exclus, dont il nous plaisait d'être exclus, cette classe jusqu'alors coudoyée, insoupçonnée par nous, cette nation ouvrière, qui a ses mœurs, ses traditions, ses héros, ses mythes et ses dieux même. Elle nous apparut, au terme de notre aventure, comme au terme d'une longue traversée un pays inconnu. Nous atterrîmes en elle. Elle nous donna sa confiance. Nous en fûmes heureux et fiers, et ce bonheur, cette fierté, marquent l'origine d'un deuxième dreyfusisme, moins net en ses contours, plus chargé de vie et de problèmes, moins sûr en ses démarches, non moins noble en ses intentions.

La force populaire, sauvant Dreyfus, imposait un peu de justice. Mais son intervention nous rappelait aussi la réalité d'une autre injustice, qui est de toutes la plus ancienne, la plus aveuglante et la plus redoutable, car elle est inscrite dans la structure même de notre société. Nous ne pouvions nous soustraire à cette évidence, et nous ne le désirions pas. *Le vrai détermine le juste* — la redoutable maxime, brève et difficile comme un

oracle, impérieuse, énigmatique, nous obligeait toujours. Nous discernions les différences : le vrai, en matière juridique, est presque simple! Mais le vrai des sociétés humaines, sommes-nous armés pour le saisir? Le juste, en matière juridique, à la rigueur on peut le dire. Mais le juste des sociétés humaines, c'est-à-dire, la fin qui les ordonne, ou les fins, s'il en est plusieurs, saurons-nous les définir? Pourtant ces différences, si profondes soient-elles, ne vont jamais jusqu'à détruire l'identité fondamentale. Il existe des formules de justice, il existe des vérités, et *le vrai détermine le juste...*

Mais ce n'est pas l'instant d'analyser cette nouvelle alliance dans son détail sentimental et intellectuel. Considérons la pratique, alors impérieuse. La situation était difficile, peu d'issues étaient visibles. La Cour ayant ordonné la révision, le ministère Dupuy, qui l'avait combattue, se trouva sans force, et tomba. Qui lui succéderait? Les officiers s'agitaient; ils exhortaient, ils agitaient leurs hommes. Qui leur imposerait silence? Dreyfus revenait, un cuirassé le ramenait en France; trouverait-il, au débarqué, Guérin et ses bandes maîtresses? C'eût été absurde. Il fallait maintenir l'ordre pendant la durée du procès, assurer une fin rapide à l'affaire par nous engagée; il fallait gouverner enfin. Qui le pouvait?

Tous les partis, sauf le socialiste, ayant combattu la révision, tous, sauf lui, se trouvaient, par la révision, déconfits. Le petit groupe dreyfusard avait donc seul la vue nette de la tâche et l'énergie d'en surmonter les difficultés.

Voici la crise, curieuse en son détail. (1) Le pays sans maîtres flotte, voiles molles, comme une barque que les vents abandonnent. Loubet appelle Poincaré. Soit, on l'aurait suivi, on ne voulait qu'un chef. Poincaré offrit à Casimir-Perier, qu'il savait persuadé de l'innocence de Dreyfus, non pas un ministère quelconque, mais la présidence du conseil, et la Guerre. L'idée était brillante, on dut l'abandonner. Casimir-Perier ne faisait partie ni de la Chambre ni du Sénat, et il parut que le Parlement n'accepterait pas un chef pris hors de ses rangs. Poincaré sentit la gravité de ce premier échec. Il persista pourtant et continua ses démarches. Pénible essai. Il s'adressait constamment à ses amis les modérés; il eût voulu « garder pour son parti le bénéfice de l'opération à accomplir ». C'était un très honnête, mais très vain désir, car son parti ne voulait pas accomplir l'opération. Nos journalistes le malmenaient, Clemenceau, avec une véhémence inouïe, et ils avaient raison, car ces tâtonnements faisaient

(1) Nous suivons le récit excellent de M. Joseph Reinach.

durer la crise qui devenait, par la durée, très périlleuse.

Poincaré renonça. Waldeck-Rousseau fut appelé. Il avait prononcé au Sénat un discours admirable contre la loi de dessaisissement, et cet acte lui avait donné autorité sur nous. Waldeck-Rousseau comprenait parfaitement que la crise était sans rapport avec les dispositions des groupes parlementaires, et dès le premier instant il conçut le double choix : Millerand-Galliffet. Mais enfin il était un progressiste, et ne voulut pas rompre avec ses amis dès le premier instant. Il appela Poincaré ; c'était appeler l'échec. Poincaré vint. Les modérés, toujours à sa suite, se mirent à réclamer, exclure. Ils exclurent Millerand. M. Joseph Reinach cite une lettre qu'il reçut de Waldeck-Rousseau :

Mon cher ami, l'ère des difficultés commence. Tous acceptent d'aller avec moi, mais celui-ci croyait qu'il y aurait celui-là ou qu'il n'y aurait pas celui-ci. Ce soir, à neuf heures, tout sera fait ou tout sera cassé. Quoiqu'il en soit, rien ne peut se faire si *vos amis* [les socialistes] n'acceptent pas l'homme admirable [Galliffet] qui donne un exemple sans précédent. Il me paraissait facile de négocier en prenant Millerand. C'est devenu impossible et je ne dépasserai pas Lanessan. « Vos amis » ont le sens politique. Je les crois capables de tenir leur parole. Faites comprendre que G... non seulement me couvre devant l'armée, mais couvre tout le cabinet et la République, et cela même devant l'Europe. S'ils sont sages, ils feront, hélas ! comme

le dit Jaurès, la République « leur ». Mais si G... doit être vilipendé, ce dégoût, s'ajoutant aux autres venus des points opposés, me permet, à moi aussi, de passer la main... à l'inconnu. Je voudrais avoir le résultat de vos démarches avant six heures. Votre, R. W.-R.

Les socialistes ne déçurent pas l'attente de Waldeck-Rousseau. Jaurès, en leur nom, déclara que c'était dur, qu'on marcherait quand même; qu'on soutiendrait le ministère, sans Millerand, et Galliffet présent.

Mais les modérés, non contents d'avoir exclu, réclamèrent. Ils voulurent la Guerre pour un des leurs, qu'ils désignèrent : un antidreyfusard déclaré, M. Krantz. Or, c'était le ministère que Waldeck-Rousseau se réservait d'occuper, ayant à ses côtés, comme chef de cabinet, le général de Galliffet. Les modérés contredisant à toutes ses vues, il arrêta les pourparlers.

La crise devenait tout à fait sérieuse. Il s'agissait de savoir si la République réussirait à constituer un dernier ministère, ou s'abandonnerait aux initiatives de Déroulède qui attendait. Bourgeois représentait la France à la conférence de La Haye. Loubet le rappela. Il vint, très contrarié, très pressé, le temps de s'excuser et de se dérober; et repartit bien vite, pour assurer en Hollande, loin de la France déchirée, la paix et le repos du monde.

Qu'allait-on faire ? Jaurès, Reinach, Millerand persistaient à n'espérer qu'en Waldeck-Rousseau. Loubet lui redemanda son concours. Mais il avait quitté Paris. Il avait été chez le général de Galliffet, à Clairefontaine, dans la forêt de Rambouillet, pour le remercier de son aide inutilement offerte. C'est là que Millerand alla le relancer. Les trois hommes s'accordèrent pour agir. Le ministère, à vrai dire, était constitué par eux seuls.

Quel assemblage imprévu, symbole exact du dreyfusisme ! Un progressiste renié par les progressistes, un gentilhomme soldat renié par ceux de sa caste et de sa profession, un socialiste bientôt renié par la moitié de son parti, allaient instituer un gouvernement, restaurer un régime. Réfléchissons davantage, et nous trouverons que cet assemblage, différemment observé, cesse de paraître disparate ; que ce gouvernement, institué avec un entier dédain des usages parlementaires, respecte les traditions réelles de notre République.

Waldeck-Rousseau et Galliffet s'étaient connus dans l'entourage de Gambetta ; ils se retrouvaient après vingt ans et se comprenaient sans peine. On sait combien furent solides et fécondes les amitiés liées autour de cet homme, préservées par son souvenir. M. Joseph Reinach, si écouté par eux, faisait partie du même groupe. Mais il parlait encore au

nom d'un autre groupe, cette ligue des trois bourgeoisies, universitaire, juive et protestante, dont l'Affaire n'a pas fondé, mais extrêmement accru l'autorité. Ces trois bourgeoisies venaient de contracter alliance avec la classe ouvrière et son orateur, Jaurès. Waldeck-Rousseau avait besoin de cette force, comme, en d'autres temps, Thiers avait eu besoin des masses que Gambetta menait. M. Joseph Reinach négocia, assura l'alliance.

Ce ministère paradoxal, mais vivant, scandalisa surtout les députés qui n'y reconnurent aucune trace de leurs misérables groupes. Il faillit disparaître dès le premier jour; on sait qu'il devait durer près de deux ans et se retirer sans avoir connu la défaite, tout son programme étant réalisé. Les socialistes huaient Galliffet et Waldeck-Rousseau; les progressistes huaient Millerand; les radicaux huaient ces trois chefs qui n'étaient pas des leurs; et la droite assistait, laissant les républicains s'entre-détruire.

Et pourtant, à l'instant du vote, il se trouva pour appuyer le ministère une majorité faible mais suffisante. Que s'était-il passé? Nous observons deux faits : M. Brisson parla. Il exprima en termes émouvants la tradition morale dont il était le gardien. Puis il semble qu'il usa de son autorité secrète : « Il tendit, éleva les bras, écrit M. Joseph Reinach,

dans un appel où les initiés reconnurent le signe maçonnique de détresse. C'était bien superflu : sa détresse, son angoisse pour la République criaient bien assez haut..., etc., etc. » Était-ce superflu? nous n'en sommes pas sûrs. — Et voici le deuxième fait : M. Aynard, sans parler, agit. L'innocence de Dreyfus ne faisait pas doute pour lui. Il était d'avis qu'il fallait accepter tous les appuis légaux qui s'offraient pour éviter la permanence d'un scandale et la plus stérile anarchie militaire. Ces pensées n'étaient pas rares parmi les modérés. M. Aynard osa les dire, et réussit à persuader beaucoup d'amis. « Il aurait suffi du déplacement de douze voix pour renverser Waldeck, écrit Drumont; Aynard les lui a données... » La lecture des chroniques politiques de la *Revue des Deux Mondes* prouve combien était profonde cette bonne volonté silencieuse qui se révéla au dernier instant. M. Charmes, rédacteur de ces chroniques, est prudent, mais on le devine favorablement disposé. Il cherche à caractériser cette majorité qui va « de M. Aynard à M. Viviani ». Il ne veut pas approuver, pourtant il s'abstient de combattre. « Millerand ! écrit-il. Cela déroute, et on est bien obligé de laisser le soin d'approuver et de soutenir ce ministère à M. Brisson et à M. Viviani. Ils s'en sont d'ailleurs fort bien acquittés jusqu'ici. »

Le ministère Waldeck-Rousseau continuait une tradition : c'était sa force. Car l'ensemble des émotions, des solidarités républicaines constitue très exactement une tradition, la dernière qui nous reste. Où est la vôtre, hommes de la droite, qui sans cesse en parlez ? Nous l'avons connue dans Chateaubriand, Veuillot, Balzac, et la voici très active en mainte prose de jeune homme. Mais elle est absente des faits, et, depuis cinquante années, sans prise sur notre histoire.

Quand le Second Empire fut brisé par ses défaites, une tradition parut soudain, dont la France s'inspira pour se redresser et combattre encore : cette tradition était républicaine, elle suscita une République. Le 4 septembre n'est pas la date d'une révolution. Un régime s'effondra, et la France sans guide suivit son instinct. L'installation fut sans violence. La démocratie reparut en 1870 comme en 1812 la monarchie. Le mouvement du 4 septembre fut le contraire d'une révolution, ce fut une restauration. Et, en même temps que cette République, parurent les formules, les chants, les hommes ; un esprit national, insuffisant à vaincre, suffisant à sauver quelque honneur.

Et quand, la guerre terminée, il fallut refaire une France, n'était-ce pas l'un de ces instants où les traditions les plus anciennes, les plus sûres, revien-

nent et s'exercent? L'idée de la vieille monarchie revint en effet, mais pâle comme une réminiscence, une ombre levée du fond des souvenirs. Le comte de Chambord, qui avait le calme et la noblesse des ombres, la représentait dignement. Or, les besognes étaient lourdes. Il fallait assurer l'ordre, éloigner au prix de cinq milliards les armées allemandes campées sur vingt départements. Les royalistes, qui sentaient leur débilité, temporisèrent; il leur parut expédient, ces républicains étant là, de leur laisser la peine, puis d'intervenir un peu plus tard et de recueillir les fruits. Tel était leur calcul, dont la vilenie fut châtiée. Ils n'eurent pas même la force de recueillir ces fruits. Ces ennemis de la République, ces représentants de la tradition, à vrai dire, en servaient trois — l'une, légitimiste; une autre, orléaniste; une autre encore, bonapartiste — qu'ils ne surent jamais accorder.

Cependant les républicains travaillaient et servaient le pays : voilà leur titre. Nos « traditionalistes » se targuent de n'être pas des intellectuels. Ils nous le disent en vingt volumes très bien écrits. Les républicains qui se croient volontiers des intellectuels, écrivent mal; mais ils gouvernent. Leur force est leur tradition, que souvent ils ignorent.

La crise de 1897-1900 rappelle à maint égard la crise de 1871-1874. Voici les trois tronçons de la vieille

tradition, tristement dégradés par une désuétude de trente années. En 1873, les bonapartistes avaient un jeune prince : ils l'ont perdu. Les légitimistes, un souverain : ils l'ont perdu. Les orléanistes, un chef honnête : quel vague Philippe les dirigeait en 1898 ? Quels hommes proposait à la France ce parti qui réclame des hommes ? Il semble qu'un triumvirat fut désigné, en comité secret, au Fort Chabrol, le 17 juin 1899, au moment même où Waldeck-Rousseau essayait péniblement de constituer son ministère. Les triumvirs eussent été Déroulède, républicain ; Guérin, orléaniste ; le général Hervé (?) — Et qui s'offrait contre eux ? Trois hommes : Waldeck-Rousseau, le général de Galliffet, Millerand, et nul autre.

Non, nous ne regrettons pas nos décisions fondamentales. Car il faut considérer à part les courts instants où la résolution s'exerce. En voici deux : l'automne 1897, d'abord ; devions-nous accepter cette erreur qu'on érigeait en dogme, ou cette injustice en symbole ? Non. Nous suivîmes Scheurer et Picquart, nous fîmes bien. Le printemps 1899, ensuite ; ne devions-nous pas soutenir ceux qui s'offraient à rétablir, après vingt mois d'anarchie, quelque légalité ? Oui. Nous suivîmes Waldeck-Rousseau, le général de Galliffet et Millerand, nous fîmes bien.

X

Souvenons-nous de cet automne qui suivit la libération du capitaine Dreyfus. Paris, trois mois auparavant soulevé contre nous autour du Fort Chabrol, dansa plusieurs soirées en l'honneur de notre victoire, et deux cent mille ouvriers, déployant leurs drapeaux rouges interdits jusqu'alors, allèrent saluer sur la place du Trône la République triomphante de Dalou.

Vers la fin de cette après-midi, nous nous retrouvâmes, un petit groupe d'amis, à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, que nous installions ensemble. Il était cinq heures. La foule redescendait; à six heures, à six heures et demie, elle descendait encore; à sept heures nous partîmes, mêlés au flot intarissable. Nous n'étions pas fâchés, mais à notre plaisir se mêlait un peu d'étonnement. Nous lisions les mots écrits sur les bannières : *Liberté; Égalité; Travail; Solidarité.* Nous écoutions les cris qui alternaient avec les chants : *Vive la sociale!* Paul Desjardins était l'un des nôtres; il observa :

— Quand ces hommes lisent ou prononcent ces mots que nous lisons, écoutons, qu'éprouvent-ils? Il faudrait le savoir, nous ne le savons pas.

En effet, nous ne le savions pas. Si notre étonnement recouvrait, comme il se peut, une inquiétude naissante, disons qu'elle était fondée, car notre triomphe annonçait toutes nos difficultés.

Rien n'avait été si loin de notre attente, de nos désirs que l'exercice du pouvoir. Rappelons-nous nos entretiens : nous prévoyions une longue contrainte, dix années d'opposition, c'est-à-dire de travail; dix années pour examiner nos pensées, pour préparer patiemment, non la conquête d'une autorité vaine, mais des institutions vraiment républicaines, populaires et pourtant distinctes de la foule, restreintes quant au nombre, organisées enfin, c'est-à-dire (les mots ont même sens) aristocratiquement régies. Nous envisagions cette période, non comme une épreuve, mais comme un bienfait. Notre républicanisme, pour autant que l'éclair d'une crise nous eût permis d'en déterminer la doctrine, ignorait cet organisme central, l'État, autoritaire par nécessité, et s'intéressait uniquement aux organismes moins visibles, non moins essentiels, où l'élite des peuples s'entraîne par un exercice quotidien aux disciplines de la vie civique, et protège ses libertés. « La démopédie, non la démocratie, est mon parti », disait Proudhon. Nous reconnaissons sa maîtrise, et nous aimions à nous dire avec lui démopédistes, non démocrates.

Ce dénouement, si commode d'apparence, comme il nous gênait enfin ! Nous considérions avec surprise cette étonnante victoire, cet effondrement subit de tout ce qui nous avait fait obstacle, et ce pays désemparé fixant sur nous son attente naïve, son imploration d'un maître.

Il ne s'agissait plus, comme en juin 1899, d'instituer un pouvoir de fortune pour résoudre un problème défini, mais d'orienter pour longtemps ce terrible État français, qui par sa nature légifère partout et sur tout.

Cependant que nous nous étonnions ainsi, d'autres s'étonnaient moins, et nombre d'hommes, qui n'avaient guère aimé le dreyfusisme, s'offraient à diriger la politique dont il fut l'origine (un Pelletan, un Berteaux, et, généralement, la masse radicale). Quelles avaient été, pendant l'Affaire, nos craintes ? Nous craignions l'avènement d'un bloc démagogique, ruinant sous son autorité bête les quelques libertés restantes au pays. Et nous voyions précisément, au terme de notre lutte, au lendemain de notre victoire, un bloc analogue s'élever près de nous, se former de nous-mêmes, et profiter de nos efforts.

Qu'allions-nous faire, nous dreyfusards ? On ne peut le dire à moins de définir d'abord, à l'intérieur de ce « nous » trop vaste, des séparations. Notre

troupe étant devenue une armée, notre nom, plus encore qu'aux premiers temps, recouvrait des manières très différentes de sentir.

Les uns (par exemple, un Picquart), étaient des hommes de goût honnête, d'esprit libre, d'humeur humaine. Ils avaient peu d'illusions sur le mouvement où ils participaient, et, l'Affaire terminée, contents d'avoir dissipé une menace démagogique, méfiants de la prochaine, ils reprirent leurs dispositions, leurs sympathies anciennes, et, s'ils purent, leurs amitiés même.

D'autres avaient écouté des passions lourdes, haines de race ou de religion. Ceux-là se rallièrent au nouveau pouvoir et s'y trouvèrent plus à l'aise que dans le dreyfusisme même. Les fonctions d'État leur sont offertes, ils s'en saisissent, et voici nos camarades promus aux dignités. Quelques-uns les suivirent dont le caractère ne mérite aucun blâme, mais qui ne surent pas résister au plaisir d'être vainqueurs, et limiter la poursuite.

Ni de ceux-ci, ni de ceux-là, nous ne parlerons ici, mais d'une troisième petite bande, que nous appelons la nôtre. Sans doute, la matière dont nous traitons échappe aux définitions précises. L'honnêteté de goût des dreyfusards de la première sorte ne nous était pas tout à fait étrangère, nous voulons l'espérer; mais nous ne nous flattons pas d'avoir été

exempts de haines. Éliminons ce qui n'est pas essentiel; disons que tous nous étions jeunes, curieux de pensée, sans vocation pour le pouvoir; que nous avions peu d'opinions, d'occupations, d'amitiés antérieures à la crise; que nous ne pouvions nous détacher de cet ensemble si dramatique et si prenant où un hasard avait précipité nos vies; et que nous éprouvions un besoin très pressant de repenser dans le calme et dans la bienveillance ce que nous avions conçu dans l'irritation et la hâte.

Quelles devaient être les conséquences de cette Affaire? C'était une question fréquente alors, et beaucoup répondaient en énumérant tout d'une haleine : « Mercier au bagne ; les conseils de guerre, les congrégations, les bataillons de discipline, supprimés; les lois scélérates, abolies; l'enseignement, monopolisé; l'Église et l'État, séparés. » Si nous avons bonne mémoire, c'était tout.

Qu'aurions-nous répondu? C'est délicat à dire, car rien n'était moins doctrinaire que notre union. Elle était surtout constituée par le plaisir que nous éprouvions à causer, par la confiance qui nous aidait à trouver les uns pour les autres les expressions de nos pensées. Rapprochés par un éloignement commun pour toutes les sectes, il semble que nous évitâmes assez bien le péril de nous constituer en secte contre sectes. Et nous espérons ne

trahir les intentions d'aucun de nous en supposant cette réponse, qui n'est pas doctrinaire : « Ces conséquences, nous les ignorons. Nous travaillons pour les connaître, pour savoir enfin quel événement a traversé nos vies et ce que produira en nous une émotion de deux années. »

Notre petite bande se donna une organisation souple, et, à l'user, satisfaisante. Quelques-uns d'entre nous fondèrent des revues afin de continuer ces habitudes nouvelles de discussion et de correspondance que l'Affaire avait créées. Imprimons les noms de ces chefs d'équipe que nous nous sommes donnés : Charles Péguy, qui fonda les *Cahiers* (1900); Charles Guieysse, qui fonda les *Pages Libres* (1901). Indiquons un troisième centre, le bulletin de *Correspondance* et les *Libres Entretiens* dont M. Paul Desjardins assure la conduite. Quoiqu'il ne soit pas de notre génération, il ne fut jamais loin de nous. Et nommons enfin cet aîné, M. Georges Sorel, que depuis lors nous lûmes et écoutâmes. — S'il y a quelque disparate en ces noms, qu'on se souvienne que cet écrit n'est pas une construction, mais une relation dont l'objet est notre désordre même.

Chacun de ces petits organes avait son bureau, ses heures de conversation. Le soir, nous nous retrouvions dans les Universités populaires, nous y rencontrions les militants révolutionnaires. Chaque

faubourg de Paris, chaque ville de province, avait la sienne. Ces petites institutions, tant qu'elles furent actives, furent moins des salles de conférence que des cercles d'amis, d'enseignement mutuel.

Il n'y avait en nous que trouble et problèmes. Nous nous disions républicains. C'était un mot; quelle en était la portée? Il nous servait à exprimer certaines antipathies, certains accords de sentiments qui existaient en nous, par exemple, notre antipathie pour le jacobinisme des réactionnaires, et notre sympathie pour cette belle race d'hommes, les républicains français du dix-neuvième siècle, ces travailleurs si beaux, si probes, les Geoffroy Saint-Hilaire, les Carnot, les Arago, les Quinet, les Charton, les Bixio, les Reclus, les Courbet, les Millet ou les Rude — et tant d'autres, dont nous venions de voir les descendants à l'œuvre : les Scheurer, les Duclaux, les Brissaud, les Carrière (nous ne rappelons que les morts). Mais cet accord, quels en étaient les bases et les termes? que signifiait, que valait notre foi récente?

Les jeunes nationalistes, toujours fort insolents, s'amusaient de nos indécisions et nous appelaient des suiveurs de « nuées ». Ces nuées, nous en étions avertis mieux qu'eux-mêmes, vivant, comme nous faisions, d'une manière intime, avec des ouvriers qu'aucun avertissement de culture ne prémunissait

contre leurs passions. Fallait-il nous détourner d'eux, et, parce qu'ils ne pensaient pas toujours correctement, les mépriser? Quel pédantisme! Ces hommes, nous les connaissions bien; nous admirions leurs énergies de cœur et de pensée, et nous expérimentions chaque jour combien nous avions à apprendre d'eux. Tout mouvement un peu vif de l'âme gêne l'analyse et commence d'engendrer des nuées; il en est pour tous. Un amour confus de l'humanité peut entraîner la destruction des organes limités, patries et castes, qui produisent et maintiennent l'humanité même. Mais un amour confus de la patrie peut entraîner la destruction de l'esprit juridique, des garanties nécessaires que la patrie assure contre elle-même à ses enfants. L'antisémitisme est une opinion très plausible, et, dans une certaine mesure, prudente; mais c'est aussi une passion qui peut aveugler jusqu'au crime, et qui doit être surveillée. On nous dénonce les sentimentalismes de l'amour; c'est bien; mais la haine a les siens dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne valent pas mieux.

On nous disait : vous adoptez des formules périmées, des manières de penser horriblement vieilles; vous vous liez au vieil humanitarisme, vous vous perdez. Nous ne contredisions pas à ces critiques, nous persistions pourtant. Car nous suivions une

manière, non de penser, mais de sentir, c'est-à-dire indifférente aux réfutations. Nous avions agi d'une manière digne et saine, là-dessus nous n'avions pas un doute : nous avions, ce faisant, trouvé beaucoup d'amis qui accroissaient l'agrément de nos vies. Nous gardions tous ces amis.

Et qu'importe les formules ? Elles sont nombreuses dans l'humanitarisme même. Un saint-simonien, fidèle aux disciplines du travail, causait volontiers avec un fouriériste enthousiaste des harmonies du travail attrayant. Quel lien existait donc entre eux ? C'était une certaine manière de sentir, humaine et espérante, tendre et active, et qui avait la force de rendre négligeable l'opposition radicale des formules. Nous la sentions ranimée en nous-mêmes, dans sa force et sa confusion. Nous voulions donc, par un travail incessant, éclairer nos instincts, et régir les élans d'une émotion dont il ne nous semblait pas, si maladroite fût-elle à s'exprimer, que nous dussions rougir.

Dans quelle mesure pourrons-nous la sauver, l'appliquer aux réalités actuelles, cette force sentimentale qu'on diffame aujourd'hui, que certains nationalistes excluent de la France « intégrale », quoiqu'elle ait porté haut, on peut le dire en termes modérés, la vaillance et la gloire des Français ? Les gens (ils sont nombreux), qui, par la condamnation

d'un mot sommaire, *humanitarisme,* s'emploient à réprimer toute générosité de cœur, toute aspiration vers la paix et l'harmonie, répriment l'une des richesses morales de la race, et leur faute, leur indélicatesse est de même ordre que celle des anticléricaux qui diffament les symboles chrétiens et réduisent leur puissance. Cette Europe, depuis cinquante années disciplinée à nouveau, hiérarchisée par la suprématie silencieusement acquise des industriels et des financiers, cette misérable Europe rompue par les haines, comment sauvegarder en elle un idéal d'humanité ? Tel était, tel reste, après dix ans, l'un de nos problèmes. Nous cherchions, et par nos recherches même, nos attentions étaient tenues fixées sur cette classe ouvrière où tant d'institutions semblent présenter les ébauches de ce que seront peut-être un jour les formes de l'enthousiasme humanitaire, son ordre conservateur.

Gœthe, considérant sans haine la Révolution Française, l'avait dit en deux vers que nous aimions à répéter :

Alles regt sich, als wollte die Welt, die gestaltete, rückwärts
Lösen in Chaos und Nacht sich auf, und neu sich gestalten.

*
* *

Cependant que nous vivions ainsi dans nos groupes, bureaux de rédaction, Universités popu-

laires, d'autres hommes, soi disant dreyfusards (la plupart ne l'avaient pas été quand sévissait l'Affaire), gouvernaient.

Dirons-nous que nous restâmes sans accointances avec eux, que nos relations furent hostiles ? Nous pourrions le soutenir. Qui, mieux que Péguy, a combattu le bloc ? Aucun lecteur des *Cahiers* n'oublie ses pamphlets d'alors. Qui, plus bravement que Guieysse, s'est attaqué aux Jacobins que menait M. Combes ? Indifférent aux centaines d'abonnés qui le quittaient, il persévéra dans un combat sans gloire où sa petite revue faillit être brisée. Il réussit enfin, et grâce à lui nous avons longtemps eu le bénéfice d'un papier honnête, populaire et à peu près libre. Au moment de la crise marocaine, qui, plus vigoureusement que Péguy, fit son devoir ? Reprenant un mot dont nous avions désappris l'usage, (1) il écrivit son cahier, *Notre Patrie*, et il prouva, par la maîtrise de l'emploi, que le mot était sien.

Ces faits semblent probants. Pourtant ils n'ont pas tant de force. Ils ne valent pas également pour nous tous. Il serait commode de se faire ainsi juger

---

(1) C'est un usage qui va, comme une mode, de la droite à la gauche, de la gauche à la droite. Les réactionnaires, observait Quinet en 1872, ne disent jamais *la patrie*, mais *le pays*. Après 1897, ce fut à notre tour de préférer *pays* à *patrie*.

sur la conduite d'amis choisis exprès, et nous n'userons pas de cette commodité. Entre les combistes et nous, les affinités étaient nulles ou négatives, cela est sûr. Mais il existait, à défaut d'un partage d'amour, un partage de haine, qui suffit en maint cas à nous lier. Les nationalistes vaincus restaient redoutables, et pendant quelque temps nous voulûmes surtout empêcher leur retour. Il nous paraissait juste (et c'était juste, nous le croyons encore) d'imposer une pénitence à ces hommes dont la légèreté (ce mot est indulgent) avait causé tant de malheurs. Mais cette volonté nous refaisait esclaves des fanatismes, car nous ne pouvions rien contre l'un sans nous appuyer sur l'autre, rien contre les nationalistes sans recourir aux combistes.

Un autre lien nous gênait. Jaurès était l'un des chefs, le vrai chef du combisme peut-être : on sait ce qu'au temps de l'Affaire il avait été pour nous. Le nombre de ceux qui le suivaient était grand : c'étaient autant de camarades dont nous ne pouvions nous détacher si vite. Nous avions milité ensemble, cela crée des attaches; et dénoncer une camaraderie, c'est rompre en soi des souvenirs, donc se diminuer soi-même. Quand MM. Gast et Reinach répudièrent violemment les socialistes, beaucoup d'entre nous éprouvèrent une impression désagréable. Que pouvions-nous leur reprocher ?

n'avaient-ils pas dit leur pensée? Assurément. Mais leur passé, qu'en faisaient-ils? Ils le frappaient. Cela est grave. En juin 1899, quand Waldeck-Rousseau écrivait à M. Reinach : « *Vos amis...* », c'était les socialistes qu'il désignait ainsi. Un proverbe arabe dit : *Mon ami m'a trompé, qu'il soit puni! Mon ami m'a trompé une deuxième fois, que nous soyons punis tous deux! Mon ami m'a trompé une troisième fois, que je sois puni!*

Le hasard d'une conversation, d'une rencontre, suffisait parfois à ranimer l'ancienne camaraderie. Peu d'entre nous manquèrent aux funérailles de Zola. Nous nous y retrouvâmes, non pas une foule (l'Affaire Dreyfus, dans sa nudité, n'a jamais été populaire); mais une petite armée, vingt mille combattants, les uns vieux, suivant à peine, vétérans du Second Empire, qui avaient été les fidèles d'Hugo, de Quinet, de Proudhon, de Blanqui; puis leurs cadets, grisonnants déjà, les radicaux parisiens, lecteurs de la *Justice*, disciplinés par Clemenceau, logiciens inarrêtables; les anarchistes, les esthètes de 1892; Allemane et ses amis, vaillante milice ouvrière d'où sortent nos syndicalistes; et les derniers venus enfin, jeunes gens échauffés par quatre années d'éloquence, de manifestations, de grèves et de fêtes, humanitaires lecteurs de Jaurès, anticléricaux lecteurs de l'*Action*, démopédistes et

libertaires lecteurs des *Pages Libres*, fondateurs de coopératives et d'Universités populaires — la génération de l'églantine rouge. Quelle pensée commune les rassemblait ? Celui qui la définirait, définirait en même temps la Révolution Française, car c'est elle, toujours maîtresse de son peuple, qui pressait ces vingt mille âmes derrière le cercueil du maître mort, de l'homme brave et bon qui avait aimé les hommes, qui avait osé les croire capables d'instituer par leur travail la justice et la liberté.

Nous n'oublierons pas cette journée : l'après-midi d'octobre était si douce, et ce peuple parisien, tout passionné qu'il fût, lui-même si doux, poli et déférent. Anatole France parla : tous désiraient l'entendre. La multitude se répandait, se rapprochait sans bruit; elle glissait entre les tombes, sur le sol amorti par les feuilles; elle les couvrait, elle s'élevait sur elles, sans brutalité ni faux respect, avec un murmure d'eau montante, attentive rumeur qui ne gênait ni France qui parlait, ni nous qui l'écoutions. Nous entendons sa voix :

Il ne faut prononcer sur un cercueil que des paroles graves et sereines et ne donner que des signes de calme et d'harmonie. Mais vous savez, messieurs, qu'il n'y a de calme que dans la justice, de repos que dans la vérité..... Je ne trahirai pas la justice qui m'ordonne de louer ce qui est louable. Je ne cacherai pas la vérité dans un lâche silence. Et pourquoi nous taire ? Est-ce qu'ils se taisent, eux, ses

calomniateurs ? Je ne dirai que ce qu'il faut dire sur ce cercueil, et je dirai tout ce qu'il faut dire.

Devant rappeler la lutte entreprise par Zola pour la justice et pour la vérité, m'est-il possible de garder le silence sur ces hommes acharnés à la ruine d'un innocent, et qui, se sentant perdus s'il était sauvé, l'accablaient avec l'audace désespérée de la peur ? Comment les écarter de votre vue, alors que je dois vous montrer Zola, se dressant, faible et désarmé devant eux ? Ce serait taire sa droiture héroïque. Puis-je taire leur crime ? Ce serait taire sa vertu. Puis-je taire les outrages et les calomnies dont ils l'ont poursuivi ? Ce serait taire sa récompense et son honneur. Puis-je taire sa gloire ? Non ! Je parlerai.

L'assistance, recueillie jusqu'alors, répondit par des clameurs soudaines. France raconta l'Affaire :

Messieurs, dit-il enfin, il n'y a qu'un pays au monde dans lequel ces grandes choses pouvaient s'accomplir. Qu'il est admirable, le génie de notre patrie ! Qu'elle est belle, cette âme de la France qui, dans les siècles passés, enseigna le droit à l'Europe et au monde ! La France est le pays de la raison ornée et des pensées bienveillantes, la terre des magistrats équitables et des philosophes humains, la patrie de Turgot, de Montesquieu, de Voltaire et de Malesherbes. Zola a bien mérité de la patrie en ne désespérant pas de la justice en France.

Ne le plaignons pas d'avoir enduré et souffert. Envions-le. Dressée sur le plus prodigieux amas d'outrages que la sottise, l'ignorance et la méchanceté ait jamais élevé, sa gloire atteint une hauteur inaccessible.

Envions-le : il a honoré sa patrie et le monde par une œuvre immense et par un grand acte. Envions-le, sa destinée et son cœur lui firent le sort le plus grand : il fut un moment de la conscience humaine.

Anatole France se tut. Un immense appel, triomphal et guerrier, convenable au mort que nous honorions, confirma sa parole.

Nous sortîmes, nous avions tous crié.

*
* *

Ah, méfions-nous de nos alliés, méfions-nous de nos fidélités, tout est piège et ruine pour l'esprit. Nous nous sommes unis à telles personnes, à tel parti, et ce fut peut-être un choix judicieux. Trois, quatre années passent, le temps vient où il serait bon de choisir ailleurs. Mais ces trois, quatre années, qui ont modifié les choses, ne nous ont pas modifiés. Elles ont durci en nous des attachements et des rancunes, des souvenirs d'injures dites ou reçues, qui n'ont rien de commun avec la pensée, mais qui l'entravent et l'étouffent : la paresse, qui est toujours contre la pensée, s'appuie sur des sentiments presque nobles, sur la fidélité qui est due au souvenir des luttes menées ensemble.

Il faut déterminer exactement qu'à partir de tel jour, telle lutte a cessé d'être active. Elle est un souvenir, vénérable ou glorieux, tant qu'on voudra ; qu'on lui tresse des couronnes, qu'on lui dédie des hymnes — mais qu'il n'intervienne plus dans la vie,

où il n'a que faire, si ce n'est gêner les luttes nouvelles qui s'engagent.

Recommençons souvent la critique de nos amis, révisons nos traités d'alliance. Soucions-nous de notre liberté, dussions-nous être par ce souci condamnés à vivre un peu retirés, un peu confinés. Nous ne laisserons pas de sentir quelque ennui : du moins nous posséderons la jouissance des idées, des amitiés, de l'air intellectuel que nous aurons choisis, et cette autre jouissance, celle-ci dangereuse, une fumée d'orgueil qui, si l'on n'y veille, dégénère vite en sottise.

La fin que nous poursuivons, qui est, si nous ne nous trompons, la culture des qualités humaines, le maintien d'un certain goût et d'un certain honneur, n'est pas de celles où concourent les forces fondamentales. Quelles sont les fins qui meuvent l'histoire ? C'est la recherche de la puissance, c'est-à-dire, en notre siècle, de l'argent ; c'est un désir désespéré de repos, de mieux-être, de sécurité, dans les masses humiliées par les riches ; c'est, dans les races, le désir de la conquête ou de l'indépendance ; et c'est encore, au for intérieur des âmes, cette peur de l'inconnu qui détermine les superstitions, qui occasionne les cultes. Telles sont les aspirations les plus communes, et, si nous voulons accroître l'action de nos désirs, sans doute nous devrons conspirer

avec telle d'entre elles, ou telle autre; mais savoir où nous allons, ignorer le plaisir d'aller vite, et ne jamais lâcher le gouvernail.

Recommençons souvent la critique de nos *amis*, écrivions-nous. Ce mot n'est pas exact, c'est *alliés* qu'il faut dire. On parle souvent d' « amis politiques » : la liaison de ces deux mots est suspecte. La politique est une bagarre où tous les sentiments délicats sont en péril. N'y connaissons que des alliés; et l'alliance, ne l'oublions pas, n'implique aucunement l'amitié, elle n'est parfois qu'une forme très subtile de la guerre.

*
* *

Ces funérailles de Zola furent-elles l'occasion de notre dernier accord? Non sans doute. Il semble que tous les dreyfusards ressentirent une joie commune, durant cette semaine de juillet 1906 où ils virent soudain Dreyfus réhabilité, de capitaine promu commandant, décoré, embrassé par ses chefs sur le front des troupes; Picquart, s'éveillant un matin lieutenant-colonel en réforme, et le soir s'endormant général de division. Ce dénouement de féerie nous rendit heureux pendant quelques jours, peu de jours. C'était moins sérieux que charmant; c'était un divertissement bien réglé par un vieux parisien amateur de théâtre. Ces lois nominatives,

créant un commandant, un général, étaient suspectes ; et le verdict de la Cour de Cassation, cassant le verdict de Rennes sans renvoi, discutable. En tout ceci, nous ne discernons pas le travail de la loi, mais l'action de la grâce — la grâce ingénieuse et frelatée de Georges Clemenceau.

Irons-nous, là-dessus, crier au scandale ? Mais l'affaire Dreyfus fut dès son premier jour vouée à l'irrégularité. Irrégulier, l'emploi des pièces secrètes au procès de 1894 ; irrégulière, l'instruction simulée contre Esterhazy en 1897 ; irrégulière, l'initiative de Cavaignac lisant un dossier secret à la tribune et faisant la Chambre juge d'un procès ; irrégulière, l'intervention des parlementaires en faveur de Picquart (novembre 1898) : Waldeck-Rousseau demanda au Sénat le vote d'une loi qui eût interrompu l'action des juges militaires ; irrégulière, cette deuxième intervention parlementaire, que sans doute inspira la première, dessaisissant la chambre criminelle ; irrégulière, l'attitude du ministère Waldeck-Rousseau, absorbé par la « profonde pensée » (J. Reinach, V, 187) d'obtenir l'acquittement de Dreyfus ; irrégulier enfin, ce verdict de la Cour de Cassation, prenant sur elle de juger au fond une affaire dont elle ne devait connaître que la forme... Nous en passons. Il semble que la cause de ce continuel désordre soit le caractère ambigu de l'Affaire elle-même, qui est

privée et qui est publique, qui est un procès et qui est une guerre civile. « On peut dire, d'une manière générale, que les grands procès politiques sont tous viciés par leur nature même », observait M. Georges Sorel dix ans avant l'Affaire. (1) La puissance des passions, l'étendue des intérêts, déborde à tout instant la voie étroite des procédures judiciaires.

Cette théâtrale apothéose fut notre dernière fête. Ne parlons pas des cendres de Zola mises au Panthéon ; qui donc y assistait ? Les nationalistes insultèrent la veuve et le cadavre ; nous ne marchâmes pas contre eux. C'est que rien ne disconvenait davantage à ce que nous avions aimé en Zola que cette parade de bureaucrates, ce triste hommage d'officiers saluant d'un cœur contraint. Un tel protocole nous portait loin des poignantes funérailles !

Nous reproduisîmes dans les *Pages Libres* une allocution oubliée de Zola. Il l'avait adressée, le 13 janvier 1900, à quelques membres de la *Ligue des Droits de l'Homme*, venus lui offrir une médaille d'or : « Je ne chante pas d'avoir été vainqueur... », avait-il dit. Ce fut notre commentaire au triomphe. (2)

Et dès lors, nos passions étant diminuées, nous vîmes l'état du champ de bataille, la France enfin au terme du combat.

---

(1) *Le Procès de Socrate*, page 242.
(2) *Pages Libres* du 21 décembre 1907.

Reprenons ce livre ancien dont une fois déjà nous sentîmes l'appui, la *France nouvelle* de Prévost-Paradol, et citons cette page. Ne donne-t-elle pas, en ses traits essentiels, l'exacte analyse de ces dégradations qui fatiguent le pays depuis cent vingt années ?

Plusieurs personnes éclairées qui ont vu sans intérêt personnel et sans passion le passage du gouvernement de la Restauration au gouvernement de Juillet m'ont souvent répété qu'il s'était opéré alors, dans l'état moral et social de la France, une sorte de changement subit, assez analogue à ces modifications brusques de la température que produit le coucher du soleil sous le ciel du Midi; non pas que le cœur de la France fût déjà refroidi comme de nos jours; au contraire, on remarquait plutôt alors un développement de chaleur et une surexcitation des esprits: ce qui avait diminué sensiblement et sans retour, c'était le sentiment de la sécurité générale et je ne sais quelle dignité grave qui régnait encore dans les luttes de la politique, dans les débats de la presse et dans les relations sociales. Les institutions avaient peu changé, les fonctions et les noms des fonctions étaient restés les mêmes, il y avait toujours un roi, des magistrats, des pairs, des députés; mais on sentait, sans qu'on eût besoin de se le dire, que ces divers noms ne recouvraient plus exactement les mêmes choses, comme si le rang et la dignité de tous s'étaient trouvés abaissés d'un degré par un mouvement d'ensemble. Il n'y avait, dans ce changement général, de la faute de personne, et les hommes ne valaient sans doute pas moins que la veille; ils valaient même davantage, si l'on tient compte de l'habileté pratique, de la jeunesse d'esprit, du désir patriotique de bien faire, de l'ardeur au travail; mais le

sol tremblant de nouveau avait tout ébranlé, la Révolution avait repris son cours, et la démocratie, de plus en plus voisine, achevait de dessécher, de son souffle puissant, les dernières fleurs que le tronc si souvent foudroyé de l'ancienne France produisait encore.

Sans doute, la France de 1897 portait moins de feuillages et surtout moins de fleurs que la France de 1829. Pourtant elle possédait encore un assez riche ensemble d'instincts concordants, de souvenirs et d'espérances naturellement partagées. Il est inutile d'insister sur l'amoindrissement, la diminution de cet héritage.

Non, cette issue n'est guère heureuse : ne triomphons pas, mais ne permettons pas qu'on triomphe sur nous. Nous avons été les vainqueurs d'une guerre civile, victoire non souhaitable, nous le disons ; cette guerre, l'avions-nous cherchée ? C'est à nous qu'elle fut déclarée. Nous nous sommes trouvés les maîtres du pays, maîtres sans gloire, nous l'avouons ; cette maîtrise, l'avions-nous désirée ? Nous ne demandions qu'être libres. Nos adversaires nous ont tout imposé, d'abord le combat, ensuite, le pouvoir. Qu'ils répondent des catastrophes !

Mais nous nous disculpons en vain : nos protestations ne nous persuadent pas. Quel mécontentement subsiste, accusant un tort inconnu ? Tout ce

que nous avons dit semble exact. Nos écrits, nos amitiés, nos actes, furent tels. Nos paroles, n'en parlons pas. Si on devait pendre les gens pour si peu, il n'y aurait pas assez de branches aux chênes de nos forêts. Là n'est pas ce qui nous gêne.

Qu'est-ce donc enfin ? ce tort que nous sentons — et cette impression peut-elle nous tromper ? — ce tort certain, quel est-il donc ? est-ce un tort de pensée ? Notre surveillance, de ce côté, fut constamment active. Un tort de sentiment ? Cherchons.

Fixons notre regard, et nous reconnaîtrons ceci : nous fûmes, étant vainqueurs, pour un instant au moins, touchés par les passions que nous avions soulevées. La raison, la justice et l'amour avaient vaincu par nous ; par nous les menteurs déçus, dissipées les ténèbres ; sans intrigue (accusés de tant d'intrigue), nous avions déjoué les intrigues, les haines ; sans argent (accusés de tant corrompre), nous l'avions emporté sur les richesses complices des bourgeois, nobles ou demi-nobles. Tout un peuple, qui la veille nous insultait, nous acclamait, et nous appelait, promettait et prouvait sa bonne volonté naïve. Ce peuple semblait heureux, heureux par nous, et ce bonheur que nous avions donné, nous le ressentîmes. Quelle en était la source ? C'était l'espérance révolutionnaire. Réprimons l'ennui d'avouer que nous l'avons, si peu que ce soit,

suivie. Nous avons écouté ses chants, c'est beaucoup. Les plus antiques institutions s'étaient brisées sous nos coups, tous les partis, discrédités, et quelques centaines de militants volontaires, unis presque sans chefs, triomphaient sur ces ruines : la foi des prophètes les saisit. Une telle émotion ne va pas sans suites ineffaçables. Courte ou longue, il n'importe; c'est une croyance, c'est donc un absolu, il suffit qu'elle ait existé.

Nous n'avons pas approuvé le détail des destructions, soit; mais à la minute où l'attaque fut commencée, l'élan donné, nous avons apporté le concours de notre joie, signe d'un consentement intime. Voici telles institutions, cette armée, cette Église, avec toutes leurs tares. Pourtant elles existent : si peu de choses existent! et parce qu'elles existent elles sont vénérables. M. Boutroux avait raison quand il insistait d'une manière presque désespérée auprès du reporteur qui l'avait relancé : « Dites bien que nous respectons, que nous aimons l'armée, notre armée, telle qu'elle est... » Ces mots nous faisaient rire. Il semblait paradoxal de respecter, d'aimer l'armée, telle qu'elle était, en janvier 1899. Paradoxal, et pourtant recommandable. Nous ne le comprîmes pas, et nous nous écartâmes d'un mouvement si brusque, si déchirant, que nous pouvons nous rapprocher aujourd'hui, non nous unir; sur-

veiller, corriger nos méfiances, non restaurer ce qui blessé ne guérit pas, la confiance. C'est fini. La perturbation est irrémédiable, nous portons en nous ces ruptures qui rompent notre pays même.

XI

Mais c'est assez, c'est trop nous accuser. La colère nous revient avec les souvenirs, cette colère que votre injustice a fait entrer en nous, et qui nous rend si difficile d'être justes.

Hommes de la droite et du centre, quand vint ce décisif automne de 1897, vous étiez maîtres du pays, et vous pouviez, en la servant, faire la République vôtre, tout de même que les libéraux, en 1829, pouvaient faire leur, en la servant, la Monarchie. A soixante ans d'intervalle, l'occasion est inverse, mais semblable. Ce n'est pas l'année de Martignac, c'est l'année de Méline; ce n'est pas un régime de droite qui propose la paix aux gauches, qui remet le pouvoir aux mains d'un Girondin courtois, c'est un régime de gauche qui propose la paix aux droites, qui se laisse mener par un Vosgien prudent. L'occasion d'ordre correspond à l'occasion de liberté que Charles X offrit, et n'est pas mieux saisie. Les gauches, en 1829, renversèrent Martignac. Les

droites, en 1898, débordèrent et trahirent Méline, pourtant si faible devant elles. Belle aventure et beau succès! Les gauches réussirent en 1829, cela honore un combat. Les droites, en 1898, allèrent délibérément à la défaite ignoble. O les guerriers! ils partent, cimiers au vent, et se font ramasser en campagne, avec tous leurs drapeaux, par cinquante ouvriers, dix pasteurs, trente agrégés de grammaire ou de philosophie, et les juifs. — On n'a pas revu l'année de Martignac; reverra-t-on celle de Méline?

L'instinct conservateur a été faible en nous, soit! Était-ce donc à nous, libéraux par choix, tradition, goût, à l'incarner? C'est à vous que cette tradition était commise, hommes de la droite; vous deviez la défendre par vos actes, l'honorer par vos vies. Vous vous êtes déshonorés, vous l'avez déshonorée. C'est un malheur pour le pays, nous le disons; qu'y pouvons-nous? Vous deviez y penser d'abord, et ne pas vous déshonorer. Vous vous plaignez qu'on diffame un passé que vous aimez, et nous aussi l'aimons : le prestige qu'il gardait encore, vous n'avez su qu'en mésuser. La confiance aux chefs, la foi aux symboles, tels étaient les sentiments commis à votre charge, et nous aussi les respectons : vous les avez évoqués pour couvrir des crimes. Vous nous avez laissé le pays sans maî-

tre, pis encore, par vous dégoûté de tous maîtres, désabusé de tout respect, de toute croyance. Ce fut le premier tort, et il est vôtre ; le connaissez-vous ?

Vous reprochez aux républicains leurs fautes accumulées depuis dix ans. Vous avez la partie belle. L'état du pays est malsain, dites-vous, soit ! Serait-il meilleur, si nous avions toléré votre triomphe ? Il vous est arrivé de vaincre, nous n'oublions pas les suites de vos victoires.

Prenons cette année 1848, parente de notre année 1898 ; supposons que les républicains d'alors, plus heureux qu'ils ne furent, aient su affermir leur pouvoir. Qu'arrive-t-il ? Nous concevons une lente anarchie, un état semblable à l'état actuel, une France inglorieuse, incapable de faire la guerre, d'ailleurs ne l'aimant pas et pour mainte raison la craignant ; impuissante à arrêter l'effort militaire de la Prusse (observons toutefois que si la France était restée républicaine, la réaction européenne eût été moins nette, et Bismarck en Allemagne plus gêné qu'il ne fut), mais ne l'inquiétant pas, s'effaçant devant elle, s'humiliant il est possible, et peut-être gardant, au prix de cette humilité, l'Alsace et Metz. D'ailleurs un tel régime, généreux aux universités, aux sciences, instruisant le peuple, aurait eu ses aspects estimables. « Les républicains avilissent la France ! » se seraient écriés les réactionnaires. On

sait qu'ils n'exercèrent pas ce fâcheux pouvoir. Leurs fautes furent évitées, d'autres commises; les droites gouvernèrent, on sait vers quelle fin. Nous pouvons concevoir qu'un régime républicain ait mené la France aussi bas qu'elle fut en 1871; plus bas, qui le pourrait? Et la réussite du « coup Dreyfus », crime plus avéré, plus gratuit et plus bête que le coup d'État de 1851, eût attiré sans doute un pire châtiment. « Où mènerait-on la France, en cet appareil? » écrivait Clemenceau le 29 novembre 1898, au moment où les maîtres de l'armée, maîtres du gouvernement, inculpaient Picquart d'espionnage ou de faux et le poussaient au bagne. « Cherchez dans l'histoire quel fut en tous temps, pour les peuples, l'expiation des grands crimes publics, et dites si vous acceptez pour la patrie française les pires catastrophes de la destinée. » Rappelons quels étaient nos maîtres éventuels, les triumvirs du Fort Chabrol : Déroulède, Guérin, le général Hervé.

Laissons là ce que vous auriez pu faire, ce que vous avez fait suffit, car vous n'êtes jamais las d'inventer des fautes nouvelles. Vous nous reprochiez d'être faibles contre ceux qui prêchent aux soldats l'indiscipline : cependant vous la prêchiez aux officiers. Ils refusaient d'obéir à leurs chefs, et vous les approuviez. Quelle est la corvée la plus

dure, pour un officier catholique forcer la porte d'une église, ou pour un homme du peuple tirer sur des hommes du peuple ? Vous nous reprochiez de diviser la France sans souci des périls extérieurs : mais vous la divisiez sur un ordre du pape, et ce très modéré parlementaire, M. Ribot, pressé par vous, attaqua, renversa Rouvier au plus critique instant de la conférence d'Algésiras.

Et vous avez été si bien fautifs, toujours fautifs, qu'étant l'opposition, dont le rôle est aisé, vous avez perdu, toujours perdu, reculant chaque année devant ces républicains dont les fautes pourtant ne furent ni rares ni légères. Enfin vous avez amené ces élections dernières, qui vous écartent entièrement et remettent à vos adversaires, aux dreyfusards seuls, toute la charge du pays. Les voici : de Reinach à Jaurès, de Charles Humbert à Pressensé, ils délibèrent et travaillent ensemble : Ils se divisent, n'ayant plus d'ennemis ; ils doivent suffire à tout, et tenir, du mieux qu'ils peuvent, les rôles par vous laissés en deshérence. Labori, Gast, Humbert et Reinach, figurent la droite. Vous riez de leur maladresse, avez-vous bien ce droit de rire ? Sans doute, il vaudrait mieux que vous fussiez là. Nous savons qu'un pays est menacé s'il ne possède un parti de conservation vraie, de réaction parfois, qui le retienne, l'étaie, garantisse ses allures. Ce

parti, le vôtre, est détruit : nous en souffrons comme vous-mêmes. Mais d'où vient cette destruction ? De votre faute. Il y a dix ans vous étiez forts, nous étions faibles, mais nous disions la vérité. Vous mentiez, pourquoi mentiez-vous ? Nous vous avons déshonorés, fut-ce à tort, fût-ce un tort ? C'était à vous de garder votre honneur, et vous l'avez livré. Vous vous êtes disqualifiés, vous êtes fautifs même de nos fautes.

*
* *

Nous avions dessein d'écrire une apologie pour nous-mêmes, un réquisitoire contre autrui nous échappe. Quel mauvais destin nous oblige à recommencer la querelle ? Résistons-lui, quoiqu'il soit nôtre ; ne nous laissons pas aller à recommencer le monotone et vain dialogue des passions. Bornons-nous à penser que notre action, limitée à la correction d'une erreur, à la répression de sentiments cruels, fut bienfaisante. Si Dreyfus était mort à l'île du Diable, notre vie publique serait empoisonnée ; il habite le quartier Monceau, c'est bien. Si Picquart était au bagne, quel scandale ! On l'y envoyait pourtant. C'est aujourd'hui un général de division, commandant bientôt un corps d'armée. Soit, c'est le niveau des vies.

La victime est reprise, les iniques châtiés. C'est terminé, tant mieux. Gardons nos souvenirs, qui presque tous nous honorent, qui jamais ne nous déshonorent; honorons cette crise même, brutale mais non malsaine, et qui nous obligea à travailler si fort; et *ne chantons pas d'avoir été vainqueurs*, car la mêlée était confuse.

Mais si nous consentons à ne plus triompher, que personne du moins ne triomphe sur nous; qu'on cesse d'appeler traître un innocent dont la vie est brisée, malfaiteurs ceux qui le délivrèrent; s'il nous plaît de réfléchir en mesurant nos torts, qu'on ne nous provoque plus à nous défendre en mesurant nos droits! et surtout, souhaitons-le très fort, qu'on ne nous replace jamais dans une situation analogue à celle où nous nous trouvâmes en décembre 1897. Car, il le faudrait bien : plus soucieux, non moins résolus, nous recommencerions nos campagnes. Quel moyen d'agir autrement?

Cependant, travaillons tous; nos enfants sauront ce que nous avons fait.

Octobre 1907-janvier 1910.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quinze cents exemplaires de ce dixième cahier et pour douze exemplaires sur whatman le mardi 5 avril 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4669

Dans les dix-neuf cahiers de leur septième série, année scolaire 1905-1906, nos cahiers ont publié :

VII-1. — CHARLES PÉGUY. — **petit index alphabétique** *du catalogue analytique sommaire* **et table analytique très sommaire** *de la sixième série* ..... 1 »

VII-2. — CHARLES RICHET. — **La paix et la guerre** 1 »

VII-3. — CHARLES PÉGUY. — **notre patrie** ..... 1 »

VII-4. — RAOUL ALLIER. — **la séparation au Sénat** 4 »

VII-5. — ÉTIENNE AVENARD. — **le 22 janvier nouveau style** ..... 4 »

VII-6. — E.-D. MOREL et PIERRE MILLE. — **le Congo léopoldien** 3 50

VII-7. — CHARLES PÉGUY. — **les suppliants parallèles.** — FRANÇOIS PORCHÉ. — **les suppliants** ..... 2 »

VII-8. — ANDRÉ SPIRE. — **et vous riez** ..... 2 »

VII-9. — FERDINAND LOT. — **De la situation faite à l'enseignement supérieur en France.** — I ..... 2 »

VII-10. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **les frères ennemis** ..... 2 »

VII-11. — FERDINAND LOT. — **De la situation faite à l'enseignement supérieur en France.** — II ..... 3 »

VII-12. — FÉLICIEN CHALLAYE. — **Le Congo français** 2 »

VII-13. — GEORGES PICQUART, *lieutenant-colonel en réforme.* — **de la situation faite à la défense militaire de la France** ..... 2 »

VII-14. — GABRIEL TRARIEUX. — *Les Vaincus.* — **Savonarole** 3 50

VII-15. — **les cahiers d'Arnold Scherer** ..... 2 »

VII-16. — PIERRE MILLE, FÉLICIEN CHALLAYE. — **les deux Congo** ..... 2 »

VII-17. — JEAN SCHLUMBERGER. — **Heureux qui comme Ulysse** ..... 2 »

VII-18. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres.* — **la vie de Michel-Ange.** — I. — *la lutte* .. ÉPUISÉ

VII-19. — ÉMILE MOSELLY. — **les retours.** — *les haleurs, le soldat* ..... 2 »

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; dixième cahier de la onzième série; un cahier jaune de 116 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

ONZIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

JOSEPH MÉLON

la maison vers le lac

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139956

la maison vers le lac

139956
4/10/16

Les frères

Des vœux sages et nets dans un modeste enclos
Où notre humble destin serait ouvert et clos,
De très simples travaux, des heures non hâtives
Afin d'approfondir les mêmes perspectives !

Rester ensevelis dans une intimité
Qu'enclôt un jardinet et que recouvre un chaume,
Avoir tout sous la main, l'aliment et le baume
Les conserves d'hiver et les fruits de l'été !
On se met rarement aux portes, aux fenêtres :
Les volets sont des yeux à qui la veille nuit,
Ouverts dès le matin et fermés dès la nuit.
Au dehors, on le sait, c'est un glissement d'êtres

Sur d'invisibles fils où s'aimantent leurs pas;
Des intérêts trapus clamant par des sirènes
Promettent des édens dont on ne revient pas
Et des Eldorados aux foules souveraines.

La maison vers le lac n'est pas loin de la route;
Très charitablement elle reçoit, écoute
Le discours attendri du pauvre pèlerin
Qui ne s'en va jamais sans bénir, au matin.
Il n'est jamais le même et c'est la même chose
Cependant, un émoi vague, presque sans cause,
Que le cœur seul comprend et que seul il perçoit,
Un baiser fraternel sur un pont trop étroit!

Jusqu'au tour du chemin on reconduit son frère,
Et l'écho décroissant de son pas solitaire
Aux cavernes du cœur réveille en cauchemar
Le lourd pressentiment d'un étrange départ.
O Frère! ò très cher frère, ò la même poitrine,
Prends mon cœur, mon doux vin, mes fruits sur la colline,
Puis, va plus loin emplir tes yeux — nos mêmes yeux!
De l'auguste splendeur d'autres et mêmes cieux!

Mais déjà la nuit vient; autour des promontoires
L'obscurité s'étend sur les vagues plus noires,
Le firmament grandit, recule et se dilate,
Comme un œil monstrueux où la terreur éclate;
Le ciel est vertical — le jour il semble un toit,
Mais à l'heure des nuits n'est plus que la paroi

D'un puits mystérieux où l'Humanité ronge
L'immonde et noir lichen du doute et du mensonge.
La nuit a résorbé dans l'horreur de son sein
Le monde rassurant que le jour avait peint,
Les gais horizons clairs comme des oriflammes
Et les chemins fleuris où circulaient des femmes.

L'être ne parle plus : on n'entend qu'une voix
Où filtrent les terreurs sourdes des eaux, des bois;
Le vent impérieux, aux portes les mieux closes
Suggère en frissonnant la menace des choses.
Moi, je n'aurai point peur sous mon toit de roseaux,
Et je m'endormirai malgré le choc des eaux.....

.....

Jusqu'au tour du chemin j'ai reconduit mon frère,
J'ai laissé sur son front le baiser du mystère,
Et mon cœur est tout blanc de mystiques amours
Comme un verger nombreux d'arbres serrés et lourds!

Nocturne

Oh ! les rondes d'enfants aux pentes des pelouses !
Rondes de celles qui deviendront les épouses !
Que leurs petites voix, qui causent aux jardins,
Parlent d'étonnements et jamais de dédains !
Comme ils sont tôt couchés, ils n'ont point peur des choses
Qui semblent, sous le jour, ne pas avoir de causes
Et n'être qu'un décor qu'on pose au ras du sol
Sous l'outremer joyeux d'un vaste parasol.

Ils ne voient point la nuit qui crève et qui déforme
Les yeux de la Couleur et les bras de la Forme,
Et qui, pour travailler seule dans les sillons
Jette au puits où l'on dort les êtres par millions ;
Et si parfois l'enfant s'éveille, sans rancune,
Il adresse un baiser à madame la lune !

NOCTURNE

Les rondes ont fini, les rondeaux sont chantés,
Les prés sont en labour et les coteaux plantés;
Les dos endoloris sont courbés aux racines
Et les pas révoltés se traînent aux usines,
Sur une barricade ou sous un écriteau
Chacun prend un outil et souvent un couteau.

Les longs ans, les longs mois, oh les longues semaines!
Comme les jours heureux sont des barques lointaines
Que notre souvenir perçoit de moins en moins
Et qui, sur le passé, ne sont plus que des points.
Oh! présent délabré que l'orage secoue!
On attend le front bas et les pieds dans la boue
Le pain miraculeux qu'un meilleur lendemain
Avec des mots cléments, nous mettrait dans la main.
Dans un encombrement de palais et de cases,
De maisons de commerce et de temples sans bases,
L'homme ròde sans gloire et l'infâme souci
S'installe en ricanant sous son crâne obscurci,
Et la foule qui meurt, de travaux hébétée,
Montre un poing qui maudit au roc de Prométhée.

.....

.....

Suis-moi donc, je connais un vieux magicien
Qui plonge dans le tout et n'en rapporte rien.
Sinon des mots chantants qui provoquent les songes
Et sèment le pavot sous des dais de mensonges:
C'est à l'heure où la lune à travers le vitrail
Tend d'un souple tapis le bureau du travail.

Et d'un regard ami qui m'invite et m'obsède
M'accompagne à la table où son pas me précède.

Le beau globe en cristal qu'aucun fil ne retient,
Roule, silencieux, sur l'éther qui le tient;
Il est bleu, vers la lune, et vers le soleil, rose,
Mais sa double couleur l'une à l'autre s'oppose;
Il monte, puis descend, ainsi qu'un ludion,
Sous l'invisible main qui lui fait pression.
C'est sans doute un jouet de force et d'équilibre
Construit par le souci d'un dieu savant et libre,
Ou, c'est peut-être un mot que la Divinité
A scellé pour jamais dans la sphéricité.
Qu'importe! que ce soit verbe ou bien mécanique!
Viens endormir ta peine à ce spectacle unique!

L'église

L'ÊTRE au sort incertain, l'enfant, sort de l'église,
Le mystère d'aimer lui fit verser des pleurs :
Il sort et voit s'ouvrir la porte des douleurs,
La porte de la vie, au porche de l'église.

Il se retourne encor : au fond, l'encens, des fleurs,
L'atmosphère factice où son âme s'est prise,
Devant lui, le soleil brutal, flamme précise,
Éclaire le réel, le monde des ardeurs.

Pourquoi ne pas rester dans la fraîcheur de l'ombre
Mystique, dans le soir mystérieux où sombre
Le désir insensé de vivre et d'être fort ?

Sur le lac non troublé des croyances premières
Une nef lourde d'or, de feux et de prières
Te conduit lentement aux rives de la mort !

Il faut d'abord grandir

Il faut d'abord grandir; c'est un long temps qui passe
A se bâtir un corps, à se créer des sens
Dont nous nous servirons pour brûler des encens
A certain dieu niais, maladroit et salace.

On perd ses meilleurs ans à songer à la race,
A la Patrie! on vit dans un fou contre-sens,
On bâtit des futurs sans gîter aux présents,
Le lendemain plus vide à la veille s'enlace.

Que la vie est donc brève et falot le destin,
Et que le soir d'un jour est près de son matin;
Comme insensiblement le sablier s'écoule!

Avant Sagesse, Mort entre malgré le bruit;
Le palais supputé m'apparaît un réduit,
Plus rien entre les murs, tout glisse, tout s'écroule!

L'échelle de Jacob

On abrite un instant sous de frêles poitrines
Le rêve clair obscur que des morts ont rêvé,
Et la chair anonyme à l'œuvre inachevé
Apporte avec la foi l'amour où tu t'obstines.

Sous l'argile d'un corps à l'argile enlevé
On sent courir un feu pris aux tombes voisines;
L'homme est le feu follet qui tremble sans racines
Et rentre dans le sol dont il s'était levé.

L'échelle de Jacob où l'esprit ascensionne
Est à chaque échelon l'astre qu'on abandonne;
Chacun de nos tombeaux ouvre un nouveau chemin.

Les soirs d'amour, les soirs de sang, les soirs de lutte
Sont des clairons d'ardeur pour l'ange et pour la brute;
Qui forgent en saignant un mutuel destin.

Je veux un masque

Je suis très las du masque indifférent et triste
Que le destin m'a mis pour parcourir la piste;
Ni poète ni fou, je suis le figurant
Qu'un stupide ténor repousse au dernier rang.
Je feins de mépriser sa chanson et son geste,
Ses lauriers enfantins, son or que je déteste,
Mais mon cœur emmuré, qui par effroi s'est tu,
Comme en un noir ghetto voit noir en sa vertu.
Ma vaine dignité du fond de la coulisse
Très incomplètement se sépare et s'immisce
Au drame triomphant que la Passion fait
Par le banal concours du désir et du fait!
Trop souvent en pleurant je soulève la toile
Pour me recommander aux splendeurs de l'étoile
Cependant qu'aux tréteaux, devant moi, des bras forts
Étranglent des désirs ou renversent des forts!
L'orchestre a des élans de rut et de fanfare,
C'est un étalon fou qui se cabre et s'effare,

Et les grelots perdus dans les bois lourds et chauds
Sont l'appel énervant du sang et des couteaux.
Cependant je m'enferme en une triste chambre
Où se meurt un pavot qui se parfume d'ambre,
Et là, mes tristes yeux en l'étang d'un miroir
S'attristent de mon front, calme comme un manoir
Dans l'or d'un soir d'été, dans l'uni des pelouses,
Dans la sécurité des clôtures jalouses.
Ah! Ah! suivre les pas retentissants de ceux
Qui sont chaussés la nuit de cothurnes heureux!
Prendre un masque géant de comédien antique
Mettre sur mon corps froid l'anonyme tunique
Que le débauché prend comme un voleur de nuit
Et qu'il laisse en lambeaux au Remords qui s'enfuit!
Prendre un masque géant où s'élargit la bouche
Sous le déchirement de son rire farouche,
Le masque antique et lourd et qui pleure et qui rit
Sur la brutalité consciente de l'esprit!

. . . . . .

Dans mon cœur vide et clair, hélas! plus d'hirondelles,
Plus de reflets mouvants, plus d'images, plus d'ailes!...

Méchanceté

O sol ! en te frappant mes pas sont très joyeux
De sentir que tu sers de sarcophage immense !
Tu satisfais mon cœur d'un désir de vengeance
Qui l'habite parfois quand je suis loin des cieux !

Tu les renfermes donc, ces fous, ces orgueilleux
Qui passaient en riant dans leur vaine insolence
Et dont les chars traînant l'inutile opulence
Écorchaient tes beaux flancs de leurs sillons boueux

Ceux qui s'étaient construit d'élégantes demeures
Afin de s'y distraire en profanant les heures,
Ceux qui pour ne pas voir pleurer les malheureux

A leurs palais tremblants du tumulte des fêtes
Mettaient d'épais rideaux et des vitres discrètes.
Tu les renfermes tous — et je me sens joyeux !

Le crapaud

Sur les confins d'un champ où nul bétail ne broute
Un marais minuscule, en marge de la route,
Dissimule au passant, d'un rempart de roseaux
Les aspects croupissants et malsains de ses eaux.
Nul bruit, nulle chanson lorsque la route est blanche
Du soleil de midi qui lentement se penche
Sur les coteaux brûlés de son pas trop ardent,
Et descend dans l'éther les gradins d'occident !
Sous les nénuphars lourds de mouches et d'aromes
Et sous des floraisons qui se creusent en dômes,
Sous son revêtement tout frais de vert-de-gris,
Le marais berce, endort mille yeux assoupis.
Des insectes blottis sous l'eau que rien ne ride
Suspendent le travail de leur recherche avide,
Dorment en sûreté dans le berceau de fil
Qu'ils tissent autour d'eux comme un abri subtil;
Tout le long des roseaux des mouches mordorées
Promènent les joyaux de leurs ailes diaprées,
S'arrêtent un instant quand parfois un crapaud
Vient respirer et montre un peu de laide peau ;

Tout dort, et cependant tout vit et tout fermente
Sous ces humidités que le soleil aimante
Malgré l'hostilité de l'ombre et des fraîcheurs
Vers une éclosion de forme et de couleurs !

. . . . . .

Mais le soleil se meurt, il saigne dans l'espace,
Ensanglante les lacs qui recèlent sa trace,
Laisse aux buissons ardents son écharpe en lambeaux
Et dans les Océans met sa gloire aux tombeaux ;
L'horizon a pâli, la coupole se creuse,
Sa voûte s'élargit sur la plaine peureuse,
Mais bientôt quelques-uns viennent sonner du cor
Sous les astres naissants et sous la lune d'or !
Or, le marais s'éveille au soir qui le délivre,
Il accorde sa voix. La lune aussi fait vivre,
Et son rayon blafard dans l'office des nuits
Fait tressaillir au fond la matrice et le puits.
Le doux vent des étés qui ròde dans les plaines
Et trouble d'un pied frais le calme des fontaines,
Sur le bord du marais s'arrète un seul instant,
S'étonne de la lune en ce miroir stagnant,
S'amuse à mélanger en soufflant sur leurs toiles,
Les insectes tout noirs aux petites étoiles,
Et fait s'entrecroiser dans leur balancement
Les formes de la fange aux yeux du firmament !

. . . . . .

Cependant dans la boue où son ventre repose,
Le crapaud monstrueux et triste a pris la pose
De grotesque chanteur, de barde humilié
Dans un cachot charnel par la laideur lié.

Sur le limon visqueux il se tend avec crainte,
Vibrante catapulte il projette la plainte
De l'éternel exil dans l'animalité
Vers les remparts d'éther de la divinité.

.....

.....

.....

Il est des corps puissants et des formes heureuses
Qui déplacent l'azur.
Les aigles sur le roc posent leurs serres creuses,
Les pinsons sur le mur.
Des pas légers et forts et des ailes véloces,
A la proie, au plaisir,
Emportent leurs ardeurs en des combats atroces
Vers le but à saisir.
Le sol durci répond, retentit et résonne;
Le mobile talon
Lui reprend par l'élan la force qu'il lui donne
Et fuit à l'horizon.
L'enfant court en jouant, l'homme agit et s'empresse
Vers la femme ou l'ami;
Des rendez-vous lointains unissent l'allégresse
Du nord et du midi;
Ils foulent en chantant le long ruban des routes
Tordus dans les champs verts;
Ils vont ainsi portant leurs credos et leurs doutes
A des climats divers.
Il en est qui la nuit, cherchant la solitude
A deux, d'un même pas,

Viennent très lentement sous la sollicitude
De ce qu'ils ne voient pas,
Des arbres dans les champs, des astres dans la nue,
Du doux crapaud chanteur.
Ils ignorent ce soir la fatale advenue
Du moment destructeur.
Un mutuel amour les endort et les berce,
Et ce sont des fourmis
Qui refont des palais pour la dent de la herse
Et les socs ennemis.
Que leur rêve est touchant! Que leurs chansons sont douces!
Ils sont beaux, car trompés
Par les illusions pacifiques des mousses
Dans les taillis épais,
Ils ne verront jamais que leur beauté provoque
L'éclosion des vers.
Sous leurs pas lents, la mort que leur amour révoque
Prépare ses déserts.
Adieu le bel amant! assez la belle amante!
Ce n'était là qu'un prêt.
Rendez vos seins, vos yeux, il n'est plus rien qui mente,
Plus rien qui dise vrai!
On va vous séparer, alors tout sera vide!
Chacun seul au cachot!
O seins, seins de mes nuits, fruits sous ma lèvre avide,
Ventre mouvant et chaud!
O mes félicités précises et mystiques
Pleines d'éternité.
O jumelles ardeurs, ô spasmes en cantique,
Avez-vous même été!

.....

. . . . . .

. . . . . .

Les morts ne sont jamais dans la tombe ou dans l'urne
Enfant pieux, mais fol,
Ton père, ce matin est mort, prends son cothurne,
Sans peur frappe le sol !
Comme un essaim vibrant les allègres vaillances
Issent du souvenir ;
Entends ses actions clamer leurs résistances,
Et son cheval hennir.
Contemple l'arsenal ; seraient-ce des dépouilles
Ces résolutions ;
Ces gloires que jamais n'entamèrent les rouilles
Des âpres passions.
Or, il est là des arcs comme il est des cuirasses ;
Sa seule volonté
Les tordait au feu pris dans les désirs tenaces
De sa virilité.
Ton père n'a laissé ni cadavre ni cendre :
Il a laissé du sang !
Du sang vermeil et chaud que tu peux bien entendre
Dans ses canaux puissants.
Tombeau mouvant, vivant, tu portes tes ancêtres !
Il est des disparus,
Mais il n'est point de morts dans des caisses de hêtre !
Les morts se sont accrus,
Les morts vivent en toi ; brise les maléfices
De l'urne et du caveau,
Sauve leurs durs efforts, leurs vertus et leurs vices,
Relève le flambeau !

L'ouragan dérisoire a démoli la tente,
Mais n'a rien emporté,
Sois le guerrier nouveau qui demeure et s'implante
Par son fils escorté ;
Sur de sages desseins ou des reins de chimères
Chevauche l'horizon;
Impose ton armure aux regards des mystères,
Ils s'y reflèteront.
Suis le nuage d'or ! ou bats du fer aux forges,
Agis pour toi, par toi !
De multiples butins il faut que tu regorges
Étant ta propre loi !
Mais ne crains point d'aimer la tendresse et la lune
La plainte du crapaud !
Ni le son de la cloche expirant dans la brune
Au-dessus du hameau !

Moine

Un peu d'herbe qu'on voit par le grillage noir
Que forment les barreaux d'une triste cellule,
Un vol intéressant de quelque libellule
Qui disparaît, puis, seul, vous laisse avec le soir!

Un cyprès solitaire, un mur blanc qui recule
De vingt pas seulement l'enclos vain du vouloir,
C'est l'horizon choisi du cœur en désespoir
Que la vie a cloîtré comme en un ergastule!

Mais la besogne est douce, et simple de creuser
Chaque matin la fosse où l'on doit déposer
Le corps si torturé du cilice de l'âme.

Ame, on renfermera comme un germe ce corps
Dans le sol préparé par l'office des morts,
Et tu partiras seule à l'astre qui t'acclame!

Rêve mystique

Pourquoi semer des fleurs sur un parvis profane?
Le vent du carrefour, le vent méchant qui fuit,
Flétrira sur leur sein tes larmes de minuit.
Pourquoi semer des fleurs sur un parvis profane?

Écoute : dans les champs mystérieux du soir
L'âme rêveuse va par les fécondes landes
Chercher pour ses autels de mystiques guirlandes
Et les subtils parfums qu'exige l'encensoir.

La contemplation l'enferme en son domaine;
Chant très lointain, très doux, un vague écho ramène
Un cantique entendu dans un temple rêvé.

Par l'extase adorable où l'Esprit pur s'isole,
Plus de forme, plus de couleur, plus de parole!
O cantique entendu dans un temple rêvé!

Pressentiment

J'ENTENDS chaque matin — ô Dieu, que je me trompe ! —
Les sons agonisants dans les bois d'une trompe ;
Ce n'est point un salut au jour victorieux
Qui vient de terrasser les ombres sous les cieux,
Et ce n'est point l'appel, même infiniment triste
D'un pâtre, à la patrie où le bonheur existe !
J'ai crainte d'exprimer ce que j'ai pressenti,
Mon cœur terrifié sent qu'il est averti.
Oh ! que souvent alors je cours à ma fenêtre
Afin de voir passer l'archange ou bien le reître,
Le sonneur matinal, héraut épouvanté
Qui me proclame un sort dont je restais hanté.
Je ne l'ai jamais vu, mais j'entends sa mourante
Plainte, se renforcer tragique et si dolente
De l'écho du rocher d'où s'enfuit un corbeau
Dans l'effroi de mon cœur où surgit un tombeau !

Vigny

Vigny, noble habitant des champs interstellaires,
Dit le drame sacré des âmes solitaires;
Il allume la cire ardente de son cœur,
Puis son aile rejoint un angélique chœur
Qui déroule dans l'air son cortège de gloire
Vers les remparts dorés de la cité d'ivoire.
On ne s'y souvient plus que rien ait commencé,
Le mystique présent n'a pas eu de passé,
Partant plus de remords, plus de ces affreux songes
Où l'on voit revenir tous les anciens mensonges.
On ne se souvient plus, pas même des étés,
Ni des vaines moissons d'autres félicités,
On entend, lorsque Dieu tait ses voix éternelles,
La palpitation des palmes et des ailes.
L'instant définitif n'est plus qu'éternité;
Les formes sont essence, immutabilité.
Le verbe est enfermé par des sceaux de lumière
Sous des fronts qui jamais n'ont besoin de prière.

. . . . . .

. . . . . .

Mais qu'une nuit terrestre a de langueur sacrée
Et que de feux vivants sa couronne est parée;
Comme elle s'assoupit, tendre sous la terreur
Du réveil incertain du cœur contre le cœur;
La vie, au port divin rentre, quand le soir tombe,
Et l'étoile au ciel noir veille sur sa colombe;
Elle gémit d'espoir dans le vent qui s'en va
Porter à l'infini l'amour qu'elle rêva,
Tandis que le rocher, le vallon et la dune
Absorbent l'âme fraîche et triste de la lune!

En attendant...

Nous allons à pas lents vers un soir incertain. —
Le sentier tôt rompu, comme un fil qui se casse,
Ne nous montrera plus le chemin où l'on passe
Et la Mort aux doigts secs nous prendra par la main.

Nous irons lentement, sans heurt et sans secousse,
Vers l'or attendrissant d'un beau jour sans regrets ;
Nos yeux emporteront tous les graves reflets
De notre illusion qui fut toujours si douce.

Notre âme se promène au fond d'un noir jardin. —
Rêvons toujours — crois-tu qu'il soit encor lointain
Cet ineffable soir qu'aucune aube n'éveille ?

Il se peut que déjà, du haut de l'éther froid,
Une invisible nef descende au monde étroit,
Et que, déjà, la Mort vers nos fronts appareille.

Déroutes

Ah! qu'il est triste d'être un inlassable cœur,
Un chemineau d'amour sur d'incertaines routes,
Naïf et tendre enfant qui, sans cesse aux écoutes,
Suit inlassablement un pire esprit moqueur!

Les êtres sont pour lui de poignantes déroutes,
Pas un qui le proclame un seul instant vainqueur,
Pas un qui soit fécond par sa divine ardeur, —
Sa gerbe est dispersée aux vents, aux froids, aux doutes.

O mon frère! ô ma sœur, je vois des ciels d'été,
Voulez-vous avec moi goûter la pureté
D'un soir aromatique au fond de la vallée?

Mes pleurs trop lourds, trop chauds, sont de mystiques fruits
D'un sein délicieux qui nourrirait vos nuits!
Pourquoi donc mépriser mon âme désolée!

Sonnet sans titre

Je suis donc encor là; je rêve et me morfonds.
Mes jours crachent le sang sur tant de feuilles mortes!
C'est le vent du malheur qui fit fermer ces portes
Où le foyer s'éteint sous de calmes plafonds.

D'un esprit opulent j'ai vidé le tréfonds;
Mes chagrins déchaînés, mes peines en cohortes
Ont tout anéanti des moissons les plus fortes,
Et mes remords blessés saignent dans des bas-fonds.

Cependant je rêvai de bâtir des exemples
D'amour et de beauté, comme on bâtit des temples
Sur des bases de marbre et sous des plans d'azur!

Mon cœur se gonfle ainsi qu'une voile latine,
Et si la Mort m'emporte à l'étoile voisine
Je vivrai sans aimer pour être heureux et pur!

Les cygnes

Les cygnes ont passé de l'une à l'autre rive
Cependant que mon cœur allait à la dérive,
Et les rames semblaient deux ailes qui jamais
Ne remonteront plus en essors aux sommets,
Et dans le lac, miroir qu'encadre un or d'automne,
J'ai regardé glisser le passé qui s'étonne
D'avoir été longtemps, d'être encor, sans savoir
L'origine des jours qui le mènent au soir!
J'ai quitté les chemins qui s'en vont aux demeures,
J'ai perdu le sentier où circulent les heures,
J'ai lassé les soucis sur mes pas résolus
Et ceux qui me suivaient ne me reverront plus.
Maintenant viens saigner dans les chambres désertes,
Cœur loyal, cœur ardent — et dénombrer tes pertes;
Un christ divinement t'accueille et te sourit,
Ses délicates mains vont langer ton esprit, —
Il enduira ton front et tes humbles méninges
De son humilité plus fraîche que des linges!

Dans le puits très profond de mes renoncements
L'adorable reflet de vos rayons célestes
S'infiltre et transfigure en des enchantements
L'infiniment petit de mes vertus modestes.
Vous avez regardé l'argile où je suis clos,
Vous avez pénétré dans la chambre où j'adore,
Et mon cœur sous son toit construit de boue et d'os
Vibre comme une cloche en sa cage sonore.

L'étrange passant

au sculpteur Fix-Masseau.

L'ÉTRANGE et dur passant que vous avez couvert
Du dédaigneux haillon qui maudit et renonce,
Cherche par le mépris où son regard s'enfonce
L'éden qu'il n'a pas vu, mais qu'il a découvert.

Son pied sûr fut toujours insensible à la ronce,
Son front comme un rocher a des marques d'hivers,
Ses rides ont fait peur au carrefour pervers,
Et sa mitre, à l'étoile, est un feu qui l'annonce.

Le rude impérator a crié vers l'exil,
Et, serrant son archet comme un sceptre subtil,
Il rêve de lions vieillis aux altitudes.

Suivons-le pas à pas, pieds et fronts nus, sans bruit,
Car, parfois il s'arrête, il regarde la nuit,
Et fait pleurer son cœur au fond des solitudes.

Le vent fou

J'ai déjà fait le tour des possibilités
Et de vagues destins usé les avenues; —
Les doigts frais du vent fou font aussi dans les nues
Leur dessin dérisoire et plein d'étrangetés!

Je n'ai point rencontré de mages, d'inconnues
Ni de religieux ivres d'austérités,
Les cailloux du chemin étaient numérotés,
Toutes les passions étaient déjà connues!

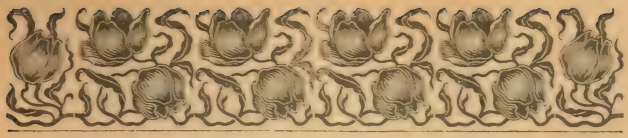
L'intérêt n'est donc plus qu'à l'éternel décor,
Immobile tantôt comme une idole d'or
Et fluide tantôt comme l'eau de ses fleuves!

Or, je ne comprends rien au monde que je vois,
Je n'entends rien non plus de son intime voix,
Mais sa détresse aiguë est chère aux âmes veuves!

Tristesse foraine

C'est la voix gutturale et mâle des chanteurs
Qui m'empoisonne ainsi d'indicibles langueurs,
Et qui me fait rêver des heures dissolues
Où mon âme est si loin des forces résolues.
Une fête câline attend les violons
Qui font évanouir mes résolutions.
Une valse sans fin, ardente et populaire,
D'un rythme très lassé de pauvre poitrinaire,
Tourne dans l'air trop chaud d'un pauvre carrefour,
Sous une nuit d'été très longue pour l'amour.
Oh, redonner ce sang bien trop lourd dans mes veines,
Dans la très lente mort de ce qui fut mes peines;
Retrouver par la joie et par l'inconscient
Cette ingénuité du cœur neuf et liant!
O se débarrasser des formules acquises,
Du fardeau de savoir, et des vertus apprises!
Vibrer! mais seulement sous la force du vent,
Et non pas comme un luth qu'on tourmente souvent!

Il faut aller pleurer aux pieds d'une inconnue
D'une jeune de corps, la première venue,
Et se prendre au filet magique du plaisir
Où palpite en saignant la colombe désir!
La race a préparé pour l'amour, des esclaves
Brunes surtout — avec des lèvres, des yeux graves!



Ciel vide

Le passé ne fut point à ceux qui sont passés
Meilleur que le présent à qui soupire encore
Et marche sans qu'un dieu sous ses pieds harassés
Fasse croître un gazon qui soulage et décore.

Un ciel toujours ouvert devant les envols d'âme
A toujours reculé jusques à l'infini
L'oasis mensonger qu'un vain rêve réclame,
Le palais glorieux dont on se croit banni.

Les regards élargis sous les beaux fronts de marbre
Ont sommé dans la nuit des Apparitions,
Mais le chuchotement du vent autour de l'arbre
Dit toujours son mensonge aux générations.

Tous ont été trompés, et chacun et chacune,
Ayant avec la vie hérité l'espoir vain,
Va, par les soirs bénins offrander à la lune
Un cœur plein d'idéal, d'émoi, de doux levain.

On apporte à Moloch de tendres consciences,
Des fruits de pur bonheur mûris en des Corfous,
Les pains blancs de l'esprit, les gâteaux des sciences
Et les rêves de miel des sages et des fous.

Puis aussi tout le long des terrasses romaines,
Devant la discipline austère des cyprès,
C'est Caton, c'est Brutus dont les vertus humaines
Apprendraient à des dieux d'énergiques secrets.

Ce sont de grands desseins, des efforts sans cuirasse
Qui s'offrent noblement aux lances du destin;
Le fracas de leur chute enseignera la race,
C'est un flambeau foulé qui jamais ne s'éteint.

Et puis, et puis ce sont des pleurs et des cantiques,
Les attendrissements du juste et du petit,
Les modestes manteaux et les voiles pudiques,
Les remords de l'ascète honteux d'un appétit.

Pour qui donc tant de fleurs sur les parvis d'ivoire,
Pour qui donc les vertus que votre cœur lia
En gerbe, où la douceur sert de lien à la gloire,
Antigone parlez, et vous Cordélia!

Vos bienfaisantes mains qu'un miracle seconde,
Ont guidé le vieillard au seuil mystérieux
D'un domaine qui s'ouvre où se ferme le monde,
Et grâce à vous le mal est devenu le mieux.

CIEL VIDE

Croyez-vous que jamais ces arcs et ces portiques,
Ces temples aux degrés veinés de notre sang
Ces chemins tapissés de nos blanches tuniques,
Verront passer un dieu plus juste que puissant?

Les autels sont parés sous des firmaments vides,
Le sacrifice est prêt pour qui ne viendra pas;
En vain sur le sol dur des oreilles avides
Se penchent, espérant la lourdeur de son pas.

Gardez ces monuments pour votre apothéose,
O mortels obstinés dans vos nobles efforts;
Sur les frontons sans dieu que le héros repose,
Et consacrez le temple aux mânes de vos morts!

Les derniers soirs

Il ne faut plus chanter le soir des chants d'amour. —
Jette au flot courroucé ta vaine mandoline
Et son rythme indolent qu'un vain désir domine,
Il ne faut plus chanter le soir des chants d'amour.

Le monde fatigué vers le néant s'incline.
Le veilleur effrayé tombera de sa tour,
Et peut-être, demain, à l'heure où naît le jour,
Le dernier matin descendra la colline.

Déjà j'ai vu le soir des esprits, deux à deux,
Effleurer nos maisons de leurs pieds lumineux !
Redis des chants pieux sur une austère corde.

Pour attendre l'instant si trouble mais prochain
Il faut chanter, la nuit, sans l'espoir du matin,
Un long cantique où l'âme à l'esprit pur s'accorde !

Nocturne

La nuit m'a délivré de vos discours ingrats
Et me reprend au jour qui me tordait les bras;
Je laisse les outils, les marteaux et l'enclume,
Je souris à celui qui m'apporte la plume;
J'illumine la chambre où je suis visité
Par le vieux vagabond des vieilles nuits d'été.

C'est un cœur d'autrefois qu'un miracle conserve,
Il a ròdé partout, il faut encor qu'il serve;
Dans l'astre de ce soir il reconnaît celui
Qui depuis dix mille ans, sur les pâtres, a lui;
Dans l'homme de ce soir qui s'étonne d'un leurre
Il reconnaît aussi le vieil Adam qui pleure,
Et son doigt amaigri d'où glissent tous anneaux,
Dans l'éther endormi, fait d'antiques signaux.
Il sait ce qu'est l'amour et ce que vaut la lune
Pour guider le mortel en quète de fortune,

C'est lui qui, par les temps, porte l'espoir, présent
Que les siècles méchants font tenir au présent,
Lui qui, les nuits d'été, tire les artifices,
Sur les néants pompeux construits en édifices !

Vagabond tu viendras, je n'ai point peur de toi,
Et ma chanson nocturne attestera ma foi.
Qu'importe ce qui fut, les jours morts, les momies ?
Sous la lune, au jardin, les fleurs sont endormies ;
Dans chaque radicelle et dans chaque rameau
Démon souffle la vie avec un chalumeau,
Et d'un bras diligent que sa tâche surmène
Répand autour de nous des outres d'oxygène ;
La terre est en puissance et les réveils sont prêts.
... Je veux bien écouter le vent dans les cyprès !

Romantisme

C'est un grand parc perdu dans un cirque de bois
Qui l'isole et l'encadre ainsi qu'un tableau rare.
La lune ronde luit; une biche s'effare,
Le silence est troublé par une double voix.

Une femme au balcon du château se sépare
De l'amant qui redit leurs suprêmes émois;
Il sort de ses bras nus pour la première fois,
Et le divin amour les décore et les pare.

Le vent, très tristement, dans les bois de cyprès,
Module la chanson des éternels regrets;
Mais eux n'entendent point la douce voix qui pleure.

Leurs fronts unis, très blancs, vers un temple futur,
Se tendent anxieux aux appels de l'azur,
Dans l'étoile incertaine ils cherchent leur demeure !

Lampes éteintes

Que de jours enfuis dans des ans disparus
Sans qu'un chant de mon cœur ait modulé l'ivresse
De vivre, ni l'ardeur où notre amour s'empresse,
Ni les nobles combats des penseurs jamais crus!

Les jours ainsi tombés ne sont que feuilles mortes;
Elles couvrent le sol de leur solennité,
Mélancolique humus chaque soir ajouté,
Qui monte, emprisonnant les gonds noirs de nos portes!

Les jours ainsi passés ne sont sur un miroir
Qu'un souffle exténué d'enfant près de la tombe,
L'image sur l'étang, quand l'hiver la nuit tombe,
D'un solitaire oiseau qui monte dans le noir!

Les jours ainsi passés sont des lampes éteintes
Sur la carte du monde et la carte des cieux,
Ce sont des cris perdus en appels anxieux
Dans le désert perdu des neiges sans empreintes.

De tout ce qui passait rien n'est resté vivant :
Mon esprit a nourri des heures inutiles,
Sur l'océan des jours je n'ai point fixé d'îles,
Je me suis morfondu sur un sable mouvant.

Des nuits ont rayonné sans qu'elles soient encore
Si belles qu'au moment où je les savourais,
Ils sont défunts aussi les avrils et les mais
Sans qu'un rayon d'esprit ait fixé leur aurore.

Pourquoi n'ai-je point dit tous les enchantements,
Les incantations que murmuraient les choses
Au cœur extasié des plus minimes causes
Sous la suggestion de leurs rayonnements !

Hélas ! défunts aussi les parfums du sublime
Et les jardins secrets de mon cœur scrupuleux,
Défunts les lourds soleils et les buissons en feux
Qui s'allumaient toujours sur la plus haute cime !

Saignez mes lâchetés et montez sur la croix :
Que ce soit un gibet à vos fantômes lâches,
A vos renoncements pour les plus nobles tâches,
A vos désertions des devoirs et des droits !

J'ai vu passer ainsi qu'en une léthargie
Le spectacle pompeux de l'auguste univers,
Et pas un geste, un cri, pas le plus humble vers,
N'a jailli de mon cœur pour encenser la vie !

O jour! superbes dons, ô nuits, discrets bijoux,
Flots qui courez pareils aux larmes des poètes,
Clairs et féconds, lointains d'or de tant de retraites,
Éclats de tant de fleurs, de roses et de houx;

Et vous, cœurs enchantés qui cheminez la lande,
En parfumant le sol d'un beau rêve — et de sang,
Pardon! — des pleurs de feu me brûlent en glissant,
Le remords m'a tressé sa poignante guirlande!

Pardon! le jour décroît; mes yeux sont fatigués
D'avoir cherché là-haut le geste qui pardonne;
Je vois bien la Patrie où votre âme moissonne,
Mais pour franchir la rive, où donc seront les gués?...

La tour

Ma tour est blanche au bord des flots indéfinis,
Puis un désert encor du désert la sépare;
Des flottes de l'éther elle semble le phare,
Auprès d'elle les lacs sont des miroirs ternis.

Sans porte elle est close, elle a l'éclat qui sépare;
Les oiseaux n'osent point y suspendre des nids,
Au large les marins se sentent des bannis,
Ils pleurent, et leur cœur en enfance s'égare.

Blanche tour, je mourrai, mes destins sont connus,
Et tes degrés d'ivoire attendront mes pieds nus!
Or, je n'ai point de fils : à qui te laisserai-je?

Habitacle divin, d'où je vis Dieu souvent,
Puisses-tu par la nuit de Noël — pas avant! —
Te coucher solitaire en un linceul de neige!

La divine veilleuse

Quel archet traduira la royauté des cœurs,
Des cœurs ardents, des cœurs plus chauds que les poitrines!
Ils sont les purs miroirs des figures divines,
Et sous la chair d'un jour ils usent leurs ardeurs!

Qui donc pourra chanter le lys sur les collines,
Le soir d'été, l'azur, les mystiques langueurs?
Quel archet traduira la royauté des cœurs,
Des cœurs ardents, des cœurs plus chauds que les poitrines!

La tour d'ivoire et d'or qu'abrite la forêt
S'illumine des feux d'un pur foyer discret;
Le cœur, le divin cœur, très doucement s'allume.

La tragique chanson du vent capricieux
Meurt; — qui donc chantera? — tous les regards des cieux
Se penchent sur le cœur ardent qui se consume!

Les volets

FERMONS soigneusement les lourds volets de bois !
La nuit vient : elle est triste : et dans l'ombre elle allume
Les phares presque obscurs qui dominent la brume
Du bord des caps lointains des infinis trop froids.

Laissons la nuit dehors de l'humaine fenêtre,
N'allons plus contempler ses regards clairs et durs,
Ils apportent au cœur leur douloureux peut-être
Et l'étrange reflet des problèmes futurs.

Ta lampe te mesure un foyer circulaire
Qui garde ton esprit d'un halo tutélaire.
Ferme bien les volets : sphinx avide, la nuit
Ròde, chante, soupire : endors-toi, c'est minuit.

Le sommeil te descend dans ta magique tombe,
Dors ; la lampe meurt, le feu meurt, la neige tombe,
Mais le temps, qui chez toi s'est fait familier,
Frappe d'un marteau d'or sur le balancier !

Et si l'on voit la vie on la voit en estampes,
Sous la protection circulaire des lampes !

Des maux, des mots...

Nous nous promènerons sous des lunes d'étés;
Nous parlerons d'amour et de théologie
Afin d'illuminer d'un éclair de magie
Notre destin qui rampe au fond des cécités.

Nous nous évaderons du corps, de la sanie,
Nous briserons les os et les nécessités
Et comme fit Samson, sous nos fronts irrités
L'Esprit effondrera la maison qu'il renie.

Car nous ne voulons plus être si peu, si brefs;
Notre âme construira de gigantesques nefs
Où processionneront de fortes Destinées.

Les lexiques sont pleins de mots... Dépêche-toi,
La Mort emporte jà des tuiles de ton toit,
Et ton seuil est fendu par le pied des années!

A propos de « Dorian Gray »

Le trouble byzantin qu'exhale l'Équivoque
Fait rêver Lohengrin dans les jardins du soir,
Un parfum double sort de l'unique encensoir,
Mais nul ne sait nommer la forme qu'il invoque !

Le palais nuptial qu'un rêve seul peut voir
S'émeut très doucement d'un mutuel colloque ;
Un soupir double sort d'un seul cœur qui l'évoque,
Et le lit renié ne fut qu'un reposoir.

Nous n'adorerons plus comme font les barbares
Deux idoles sans voix sous deux formes avares :
Notre beauté sera l'archange au sexe pur. —

La terre évolua comme veulent les nombres,
Mais l'encens byzantin fume sur ses décombres,
Et Platon, en extase, attend l'Homme futur !

Venite, adoremus

Des archanges vieillis erraient au bord des flots;
Ils devisaient entre eux des jeunes matelots,
Des veuves qui vont voir la mer du fond des rues,
Des flottes qui seront des choses disparues!

Le ciel vaste se mire au grand miroir de tain,
Et chacun y sourit au Retour si certain
Qui reviendra porteur de fruits et d'abondances
Et qu'on invitera pendant huit soirs, aux danses.
Mais plus longtemps encore on irait écouter
Les récits merveilleux dont on voudrait douter.
Le matelot a vu la figure du globe
En ses contours précis que l'océan englobe,
Soit que le soleil nu, sur le sol africain,
Fît pleuvoir ses traits d'or sur des faces d'airain,
Soit que, sous son filet d'argent pâle, la lune
Fît rêver l'occident d'amour et de lagune.
Le matelot aussi, dans des yeux étrangers
A vu passer l'éclair des ruts et des dangers,

Et dans des soirs d'orgie en de lointains bosphores,
Il a vu s'allumer de monstrueux phosphores !

Mais quand il reviendra, la Madone et Jésus
Souffleront sur son front l'oubli de tant d'abus,
Et le soir où, du corps, s'envole la colombe,
Ils l'accompagneront à sa modeste tombe...

Les archanges vieillis chantaient au bord des flots,
Mais c'était un cantique et non point des sanglots.

Des hommes sont venus comme en pèlerinage
Avec des instruments de sonde et de pesage,
Mais avant de partir, de se livrer aux vents,
Ils avaient consulté leurs oracles savants,
Et leurs solides nefs simples et non parées,
Chevauchaient à leur gré sur le dos des marées.
Ils n'allaient point pêcher, comme font les marins,
Les souples habitants des abîmes salins ;
Refusant de capter sous des filets avides
Les poissons plus nombreux que la mer n'a de rides,
Ils remontaient parfois au bout de leurs longs fils
D'humbles linéaments qui marchent sur des cils,
Et contemplaient la vie au fond des infusoires,
Comme un prêtre, en tremblant, s'approche des ciboires !

Dans l'antique berceau, ce n'est plus un géant
Qui serait endormi, bercé par l'océan,
Et qui, dès son réveil, d'une voix magnanime,
Proclamerait le mot dont l'univers s'anime.

Dans l'immense palais aux voûtes de corail,
Un dieu de thaumaturge, un dieu nain en travail
Végète aveuglément au fond d'une cellule;
Il flotte pour nager, et pour marcher recule,
On doit le segmenter pour couper son coma,
C'est le père de tout, le Dieu Protoplasma!
Or, grâce au réactif qui seul le développe
Examinons le dieu des dieux, au microscope!

.....

Mais qui posera donc, au but de nos élans,
Des lauriers toujours verts sur nos fronts toujours blancs!

Les archanges vieillis attendaient, en extase;
Dans l'infini muet le fini s'extravase.

Nous avons en chantant, accompagné la Foi,
Et porté sans faiblir l'amour avec la loi;
Nous avons étouffé nos instincts sous la cendre,
Et nous avons vieilli sans nous laisser surprendre
Par les tendres discours du jeune esprit càlin,
Qui frôlait notre chair, sous nos voiles de lin.
La cire des flambeaux nous a sauvés du doute,
Gouffre que la raison a creusé goutte à goutte;
Et nos psaumes couvraient les clairons de l'Orgueil
Dont la tunique rouge enclôt un cœur en deuil!

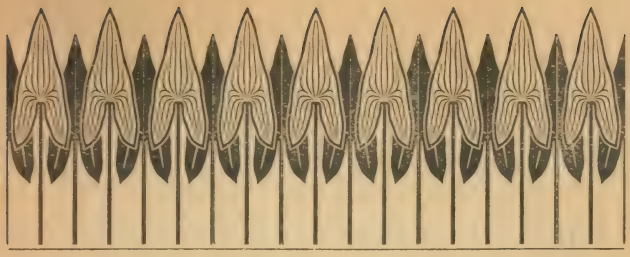
Dans les ultimes nuits, nous plaçons des veilleuses,
Vers les lits d'hôpital et les chambres peureuses;
Nous aidons le mourant à traverser la cour,
Et ne l'abandonnons que quand Jésus accourt!

Nous servons, servirons la Foi reine du monde,
Si belle, et cependant si forte, qu'elle émonde
Les plants empoisonnés, les herbages amers
Que le suicide mâche en allant aux enfers;
Dans l'ombre, ses pieds longs paraissent des colombes
Qui pourraient s'envoler, mais demeurent aux tombes,
Afin d'accompagner les récents désespoirs
Qui rôdent à pas lents sous le manteau des soirs;
Ses yeux sont des autels d'où sort toute lumière,
Et son sein est un dôme où flotte une prière!

.....

.....

Les archanges vieillis attendaient, en extase;
Dans l'infini muet, le fini s'extravase.



LIBRAIRIE CENTRALE D'ART & D'ARCHITECTURE
Ancienne maison MOREL, Ch. EGGIMANN, successeur
PARIS — 106, boulevard Saint-Germain, 106 — PARIS

INVENTAIRE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ DES DESSINS DU MUSÉE DU LOUVRE ET DU MUSÉE DE VERSAILLES
ÉCOLE FRANÇAISE

PAR JEAN GUIFFREY, ATTACHÉ AU MUSÉE DU LOUVRE & PIERRE MARCEL, DOCTEUR ES LETTRES.

environ
10 volumes in-8 carré, illustrés chacun d'environ 550 reproductions de dessins.
Prix : 25 francs par volume.

Prix de souscription à l'ouvrage complet : 22 francs 50 par volume

LE quatrième volume de l'Inventaire des Dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles vient de paraître. Chaque année, depuis 1906, a été régulièrement mis au jour un volume de cette publication qui

rend déjà aux artistes, aux amateurs, aux critiques, etc., les plus grands services, tant par la précision, la documentation scientifique de son texte, que par le nombre et la qualité des œuvres reproduites. Chaque volume, bien qu'il ne soit qu'un fragment de l'ensemble important qui, dans quelques années, sera entièrement publié, constitue en lui-même un tout, avec son introduction, ses tables, où tous les noms propres d'auteurs, d'artistes, de villes, où tous les sujets de dessins et de tableaux sont mentionnés, avec ses reproductions de filigranes, de papiers et de monogrammes d'artistes et de collectionneurs.

Dans le premier volume, après une introduction sur l'histoire de la collection de dessins français du Louvre, on trouvera la description des dessins d'*Anguier*, d'*Étienne Aubry*, d'*Augustin*, de *Baudoin*, de *Berain*, de *Borelly*, de *Boissieu*, d'*Abraham Bosse* et de *Bouchardon*, des gouaches de *Bagetti* exécutées pendant la campagne d'Italie par ordre de Napoléon. Ce volume est illustré de 427 reproductions.

L'introduction du second volume est consacrée aux amateurs de dessins du dix-septième siècle, et les artistes dont on trouve les œuvres décrites sont, parmi les plus célèbres : *François Boucher, A.-Ch. Boule*, les frères *Boullogne, Séb. Bourdon, Jacob Bunel, Jacques Callot*, etc. Le nombre des illustrations de ce volume est de 585.

Le troisième volume débute par l'étude de l'enseignement du dessin à la fin du dix-septième siècle. Puis, sont cataloguées les œuvres d'*Antoine Caron, J.-B. Carpeaux, Jules-Charles Cazin, Chardin, Charlet, François*

Clouet, Ch.-N. Cochin et enfin la série des *Corneille* si importante pour l'étude de la deuxième moitié du dix-septième siècle français. Ce volume contient 705 reproductions de dessins.

Le tome quatrième, après une étude sur les dessins d'Antoine Coypel, catalogue les œuvres de *Corot, Courbet, Coypel, David, Decamps, Delacroix,* etc., dont l'illustration reproduit 610 dessins.

Le cinquième volume, sous presse, fera connaître les œuvres de *Delaroche, Doyen, Du Breuil, Du Monstier, Duvivier, Eisen, Fragonard,* et le recueil, si important pour l'histoire et l'archéologie, de dessins de *Du Perac,* d'après les monuments antiques de Rome.

Les notes savantes qui accompagnent les descriptions de dessins ont exigé des recherches nombreuses et patientes. Et on peut affirmer sans exagération que cet inventaire — véritable œuvre de Bénédictins — est unique jusqu'ici dans la Muséographie et sera, entre les mains des travailleurs, un instrument précieux.

La presse a été unanime à louer ce beau travail.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

la maison vers le lac 5

Les frères 7
Nocturne 10
L'église 13
Il faut d'abord grandir 14
L'échelle de Jacob 15
Je veux un masque 16
Méchanceté 18
Le crapaud 19
Moine 25
Rêve mystique 26
Pressentiment 27
Vigny 28
En attendant 30
Déroutes 31
Sonnet sans titre 32
Les cygnes 33
L'étrange passant 35
Le vent fou 36
Tristesse foraine 37
Ciel vide 39
Les derniers soirs 42

Nocturne 43
Romantisme 45
Lampes éteintes 46
La tour 49
La divine veilleuse 50
Les volets 51
Des maux, des mots 52
A propos de « Dorian Gray » 53
Venite, adoremus 54

Inventaire général illustré *des dessins* du *Musée du Louvre* et du *Musée de Versailles*, école française, par *Jean Guiffrey*, attaché au Musée du Louvre, et *Pierre Marcel*, docteur es lettres... 61

Table de ce cahier 67

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quinze cents exemplaires de ce onzième cahier et pour quinze exemplaires sur whatman le mardi 19 avril 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4742

Dans les seize cahiers de leur huitième série, année scolaire 1906-1907, nos cahiers ont publié :

VIII-1. — **petit index alphabétique** *de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries (1900-1906),* — **table analytique très sommaire** *de notre septième série (1905-1906)* ..... 2 »

VIII-2. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres.* — **la vie de Michel-Ange.** — II. — *l'abdication* 3 »

VIII-3. — CHARLES PÉGUY. — **de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes** 2 »

VIII-4. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 1. — *Sables mouvants*..... 3 »

VIII-5. — CHARLES PÉGUY. — **de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne** ... 2 »

VIII-6. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 2. — *l'enlisement*..... 3 »

VIII-7. — CHARLES-MARIE GARNIER. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — I..... 2 »

VIII-8. — JEAN BONNEROT. — **le livre des livres,** — *fragments* ..... 2 »

VIII-9. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 3. — *la délivrance*..... 3 »

VIII-10. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — I..... 2 »

VIII-11. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **Bar-Cochebas,** — *notre honneur.* — CHARLES PÉGUY. — *Cahiers de la Quinzaine*..... 2 »

VIII-12. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — II.... 2 »

VIII-13. — HENRIETTE CORDELET. — **Swift**..... 2 »

VIII-14. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — III.... 2 »

VIII-15. — CHARLES-MARIE GARNIER. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — II..... 2 »

VIII-16. — GEORGES SOREL. — **les préoccupations métaphysiques des physiciens modernes,** — *avant-propos de* Julien Benda..... 2 »

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; onzième cahier de la onzième série; un cahier vert de 72 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

DOUZIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

notre jeunesse

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

notre jeunesse

139957
4/10/16

NOTRE JEUNESSE

Une famille de républicains fouriéristes. — les Milliet. — Après tant d'heureuses rencontres, après les cahiers de Vuillaume c'est une véritable bonne fortune pour nos *cahiers* que de pouvoir commencer aujourd'hui la publication de ces archives d'une famille républicaine. Quand M. Paul Milliet m'en apporta les premières propositions, avec cette inguérissable modestie des gens qui apportent vraiment quelque chose il ne manqua point de commencer par s'excuser, disant : Vous verrez. Il y a là dedans des lettres de Victor Hugo, de Béranger. (Il voulait par là s'excuser d'abord sur ce qu'il y avait, dans les papiers qu'il m'apportait, des *documents* sur les grands hommes, provenant de grands hommes, des documents *historiques,* sur les hommes *historiques,* et, naturellement, des documents inédits.) Il y a des lettres de la conquête de l'Algérie, de l'expédition du Mexique, de la guerre de Crimée. (Ou peut-être plutôt de la guerre d'Italie.) (Il voulait s'excuser par là, alléguer qu'il y avait, dans ces papiers, des documents *historiques,* sur les grands événements de l'*histoire,* provenant, venant directement des grands événements, et naturellement des documents authen-

tiques, et naturellement des documents inédits.) Je lui répondis non.

Je lui dis non vous comprenez. Ne vous excusez pas. Glorifiez-vous au contraire. Des lettres de Béranger, des lettres de Victor Hugo, il y en a plein la chambre. Nous en avons par dessus la tête. Il y en a plein les bibliothèques et c'est même de cela (et pour cela) que les bibliothèques sont faites. C'est même de cela que les bibliothécaires aussi sont faits. Et nous autres aussi les amis des bibliothécaires. Nous en avons nous en avons nous en avons. On nous en publie encore tous les jours. Et quand il n'y en aura plus on en publiera encore. Parce que, dans le besoin, nous en ferons. Que dis-je, nous en faisons, on en fait. Et la famille nous aidera à en faire. Parce que ça fera toujours des droits d'auteur à toucher.

Mais ce que nous voulons avoir, *ce que nous ne pouvons pas faire*, c'est précisément les lettres de gens qui ne sont pas Victor Hugo. Quinet, Raspail, Blanqui, — Fourier, — c'est très bien. Mais ce que nous voulons savoir, c'est exactement, c'est précisément quelles troupes avaient derrière eux, quelles admirables troupes, ces penseurs et ces chefs républicains, ces grands fondateurs de la République.

Voilà ce que nous voulons avoir, ce que nul ne peut faire, ce que nul ne peut controuver.

Sur les grands patrons, sur les chefs l'histoire nous renseignera toujours, tant bien que mal, plutôt mal que bien, c'est son métier, et à défaut de l'histoire les historiens, et à défaut des historiens les professeurs (d'histoire). Ce que nous voulons savoir et ce que nous ne pouvons pas inventer, ce que nous voulons connaître,

ce que nous voulons apprendre, ce n'est point les premiers rôles, les grands masques, le grand jeu, les grandes marques, le théâtre et la représentation; ce que nous voulons savoir c'est ce qu'il y avait derrière, ce qu'il y avait dessous, comment était fait ce peuple de France, enfin ce que nous voulons savoir c'est quel était, en cet âge héroïque, le *tissu* même du peuple et du parti républicain. Ce que nous voulons faire, c'est bien de l'*histologie* ethnique. Ce que nous voulons savoir c'est de quel tissu était tissé, tissu ce peuple et ce parti, comment vivait une famille républicaine *ordinaire,* moyenne pour ainsi dire, obscure, prise au hasard, pour ainsi dire, prise dans le tissu ordinaire, prise et taillée à plein drap, à même le drap, ce qu'on y croyait, ce qu'on y pensait, — ce qu'on y faisait, car c'étaient des hommes d'action, — ce qu'on y écrivait; comment on s'y mariait, comment on y vivait, de quoi, comment on y élevait les enfants; — comment on y naissait, d'abord, car on naissait, dans ce temps-là; — comment on y travaillait; comment on y parlait; comment on y écrivait; et si l'on y faisait des vers quels vers on y faisait; dans quelle terre enfin, dans quelle terre commune, dans quelle terre ordinaire, sur quel terreau, sur quel terrain, dans quel terroir, sous quels cieux, dans quel climat poussèrent les grands poètes et les grands écrivains. Dans quelle terre de pleine terre poussa cette grande République. Ce que nous voulons savoir, c'est ce que c'était, c'est quel était le tissu même de la bourgeoisie, de la République, du peuple quand la bourgeoisie était grande, quand le peuple était grand, quand les républicains étaient héroïques et que la République avait les mains pures.

Pour tout dire quand les républicains étaient républicains et que la république était la république. Ce que nous voulons voir et avoir ce n'est point une histoire endimanchée, c'est l'histoire de tous les jours de la semaine, c'est un peuple dans la texture, dans la tissure, dans le tissu de sa quotidienne existence, dans l'acquêt, dans le gain, dans le labeur du pain de chaque jour, *panem quotidianum*, c'est une race dans son réel, dans son épanouissement profond.

Maintenant s'il y a des lettres de Victor Hugo et des vers de Béranger, nous ne ferons pas exprès de les éliminer. D'abord Hugo et Béranger sortaient de ces gens-là. Mais avec ces familles-là il faut toujours se méfier des procès.

Comment vivaient ces hommes qui furent nos ancêtres et que nous reconnaissons pour nos maîtres. Quels ils étaient profondément, communément, dans le laborieux train de la vie ordinaire, dans le laborieux train de la pensée ordinaire, dans l'admirable train du dévouement de chaque jour. Ce que c'était que le peuple du temps qu'il y avait un peuple. Ce que c'était que la bourgeoisie du temps qu'il y avait une bourgeoisie. Ce que c'était qu'une race du temps qu'il y avait une race, du temps qu'il y avait cette race, et qu'elle poussait. Ce que c'était que la conscience et le cœur d'un peuple, d'une bourgeoisie et d'une race. Ce que c'était que la République enfin du temps qu'il y avait une République : voilà ce que nous voulons savoir; voilà très précisément ce que M. Paul Milliet nous apporte.

Comment travaillait ce peuple, qui aimait le travail, *universus universum*, qui tout entier aimait le travail tout entier, qui était laborieux et encore plus travailleur, qui se délectait à travailler, qui travaillait tout entier

ensemble, bourgeoisie et peuple, dans la joie et dans la santé; qui avait un véritable culte du travail; un culte, une religion du travail bien fait. Du travail fini. Comment tout un peuple, toute une race, amis, ennemis, tous adversaires, tous profondément amis, était gonflée de sève et de santé et de joie, c'est ce que l'on trouvera dans les archives, parlons modestement dans les papiers de cette famille républicaine.

On y verra ce que c'était qu'une culture, comment c'était infiniment autre (infiniment plus précieux) qu'une science, une archéologie, un enseignement, un renseignement, une érudition et naturellement un système. On y verra ce que c'était que la culture du temps que les professeurs ne l'avaient point écrasée. On y verra ce que c'était qu'un peuple du temps que le primaire ne l'avait point oblitéré.

On y verra ce que c'était qu'une culture du temps qu'il y avait une culture; comment c'est presque indéfinissable, tout un âge, tout un monde dont aujourd'hui nous n'avons plus l'idée.

On y verra ce que c'était que la moelle même de notre race, ce que c'était que le tissu cellulaire et médullaire. Ce qu'était une famille française. On y verra des caractères. On y verra tout ce que nous ne voyons plus, tout ce que nous ne voyons pas aujourd'hui. Comment les enfants faisaient leurs études du temps qu'il y avait des études.

Enfin tout ce que nous ne voyons plus aujourd'hui.

On y verra dans le tissu même ce que c'était qu'une cellule, une famille; non point une de ces familles qui fondèrent des dynasties, les grandes dynasties républicaines; mais une de ces familles qui étaient comme des

dynasties de peuple *républicaines*. Les dynasties du tissu commun de la République.

Ces familles qui justement comptent pour nous parce qu'elles sont du tissu commun.

Un certain nombre, un petit nombre peut-être de ces familles, de ces communes dynasties, s'alliant généralement entre elles, se tissant elles-mêmes entre elles comme des fils, par filiation, par alliance ont fait, ont fourni toute l'histoire non pas seulement de la République, mais du peuple de la République. Ce sont ces familles, presque toujours les mêmes familles, qui ont tissé l'histoire de ce que les historiens nommeront le mouvement républicain et que nous nommerons résolument, qu'il faut nommer la publication de la mystique républicaine. L'affaire Dreyfus aura été le dernier sursaut, le soubresaut suprême de cet héroïsme et de cette mystique, sursaut héroïque entre tous, elle aura été la dernière manifestation de cette race, le dernier effort, d'héroïsme, la dernière manifestation, la dernière publication de ces familles.

Halévy croirait aisément, et je croirais bien volontiers avec lui qu'un petit nombre de familles fidèles, ayant fondé la République, l'ont ainsi maintenue et sauvée, la maintiennent encore. La maintiennent-elles autant? A travers tout un siècle et plus, en un certain sens, presque depuis la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Je croirais bien volontiers avec lui qu'un petit nombre de fidélités familiales, dynastiques, héréditaires ont maintenu, maintiennent la tradition, la mystique et ce que Halévy nommerait très justement la *conservation* républicaine. Mais où je ne croirais peut-être pas avec lui, c'est que je crois que nous en sommes

littéralement les derniers représentants, et à moins que nos enfants ne s'y mettent, presque les survivants, posthumes.

En tout cas les derniers *témoins*.

Je veux dire très exactement ceci : nous ne savons pas encore si nos enfants renoueront le fil de la tradition, de la conservation républicaine, si se joignant à nous par dessus la génération intermédiaire ils maintiendront, ils retrouveront le sens et l'instinct de la mystique républicaine. Ce que nous savons, ce que nous voyons, ce que nous connaissons de toute certitude, c'est que pour l'instant nous sommes l'arrière-garde.

Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle est devenue totalement étrangère à cette mystique. La génération intermédiaire, et ça fait vingt ans.

Vingt-cinq ans d'âge et au moins vingt ans de durée.

Nous sommes l'arrière-garde; et non seulement une arrière-garde, mais une arrière-garde un peu isolée, quelquefois presque abandonnée. Une troupe en l'air. Nous sommes presque des *spécimens*. Nous allons être, nous-mêmes nous allons être des archives, des archives et des tables, des fossiles, des témoins, des survivants de ces âges historiques. Des tables que l'on consultera.

Nous sommes extrêmement mal situés. Dans la chronologie. Dans la succession des générations. Nous sommes une arrière-garde mal liée, non liée au gros de la troupe, aux générations antiques. Nous sommes la dernière des générations qui ont la mystique républi-

caine. Et notre affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.

Nous sommes les derniers. Presque les après-derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil.

Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. *C'est-à-dire :* le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. *Exactement :* le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent. Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de *dérépublicanisation* de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa *déchristianisation*. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de *démystication*. C'est du même mouvement profond, d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie républicaine, et qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne, (qu'il en a assez), on pourrait presque dire qu'il ne veut plus croire aux idoles et qu'il ne veut plus croire au vrai Dieu. *La même* incrédulité, *une seule* incrédulité atteint les idoles et Dieu, atteint ensemble les faux

dieux et le vrai Dieu, les dieux antiques, le Dieu nouveau, les dieux anciens et le Dieu des chrétiens. Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité politique et la cité chrétienne. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne. Que nul donc ne se réjouisse, voyant le malheur qui arrive à l'ennemi, à l'adversaire, au voisin. Car *le même* malheur, *la même* stérilité lui arrive. Comme je l'ai mis tant de fois dans ces cahiers, du temps qu'on ne me lisait pas, le débat n'est pas proprement entre la République et la Monarchie, entre la République et la Royauté, surtout si on les considère comme des formes politiques, comme deux formes politiques, il n'est point seulement, il n'est point exactement entre l'ancien régime et le nouveau régime français, le monde moderne ne s'oppose pas seulement à l'ancien régime français, il s'oppose, il se contrarie à toutes les anciennes cultures ensemble, à tous les anciens régimes ensemble, à toutes les anciennes cités ensemble, à tout ce qui est culture, à tout ce qui est cité. C'est en effet la première fois dans l'histoire du monde que tout un monde vit et prospère, *paraît* prospérer *contre toute culture.*

Que l'on m'entende bien. Je ne dis pas que c'est pour toujours. Cette race en a vu bien d'autres. Mais enfin c'est pour le temps présent.

Et nous y sommes.

Nous avons même des raisons très profondes d'espérer que ce ne sera pas pour longtemps.

Nous sommes extrêmement mal situés. Nous sommes en effet historiquement situés à un point critique, à un

point de discernement, à ce point de discrimination. Nous sommes situés juste entre les générations qui ont la mystique républicaine et celles qui ne l'ont pas, entre celles qui l'ont encore et celles qui ne l'ont plus. Alors personne ne veut nous croire. Des deux côtés. *Neutri*, ni les uns ni les autres des deux. Les vieux républicains ne veulent pas croire qu'il n'y a plus des jeunes républicains. Les jeunes gens ne veulent pas croire qu'il y a eu des vieux républicains.

Nous sommes entre les deux. Nul ne veut donc nous croire. Ni les uns ni les autres. Pour tous les deux nous avons tort. Quand nous disons aux vieux républicains : Faites attention, après nous il n'y a personne, ils haussent les épaules. Ils croient qu'il y en aura toujours. Et quand nous disons aux jeunes gens : Faites attention, ne parlez point si légèrement de la République, elle n'a pas toujours été un amas de politiciens, elle a derrière elle une mystique, elle a en elle une mystique, elle a derrière elle tout un passé de gloire, tout un passé d'honneur, et ce qui est peut-être plus important encore, plus près de l'essence, tout un passé de race, d'héroïsme, peut-être de sainteté, quand nous disons cela aux jeunes gens, ils nous méprisent doucement et déjà nous traiteraient de vieilles barbes.

Ils nous prendraient pour des maniaques.

Je répète que je ne dis point que c'est pour toujours. Les raisons les plus profondes, les indices les plus graves nous font croire au contraire, nous forcent à penser que la génération suivante, la génération qui vient après celle qui vient immédiatement après nous, et qui bientôt sera la génération de nos enfants, va être enfin une génération mystique. Cette race a trop de

sang dans les veines pour demeurer l'espace de plus d'une génération dans les cendres et dans les moisissures de la critique. Elle est trop vivante pour ne pas se réintégrer, au bout d'une génération, dans l'organique.

Tout fait croire que les deux mystiques vont refleurir à la fois, la républicaine et la chrétienne. Du même mouvement. D'un seul mouvement profond, comme elles disparaissaient ensemble, (momentanément), comme ensemble elles s'oblitéraient. Mais enfin ce que je dis vaut pour le temps présent, pour tout le temps présent. Et dans l'espace d'une génération il peut se produire tout de même bien des événements.

Il peut arriver des malheurs.

Telle est notre maigre situation. Nous sommes maigres. Nous sommes minces. Nous sommes une lamelle. Nous sommes comme écrasés, comme aplatis entre toutes les générations antécédentes, d'une part, et d'autre part une couche déjà épaisse des générations suivantes. Telle est la raison principale de notre maigreur, de la petitesse de notre situation. Nous avons la tâche ingrate, la maigre tâche, le petit office, le maigre devoir de faire communiquer, par nous, les uns avec les autres, d'assurer la communication entre les uns et les autres, d'avertir les uns sur les autres, de renseigner les uns sur les autres. Nous serons donc généralement conspués de part et d'autre. C'est le sort commun de quiconque essaie de dire un peu de vérité(s).

Nous sommes chargés, comme par hasard, de faire communiquer par nous entre eux des gens qui précisément ne veulent pas communiquer. Nous sommes

chargés de renseigner des gens qui précisément ne veulent pas être renseignés.

Telle est notre ingrate situation.

Nous retournant donc vers les anciens, nous ne pouvons pourtant dire et faire, nous ne pouvons que répéter à ces républicains antécédents : Prenez garde. Vous ne soupçonnez pas, vous ne pouvez pas imaginer à quel point vous n'êtes pas suivis, à quel point nous sommes les derniers, à quel point votre régime se creuse en dedans, se creuse par la base. Vous tenez la tête, naturellement, vous tenez le faîte. Mais toute année qui vient, toute année qui passe vous pousse d'un cran, fait de votre faîte une pointe plus amincie, plus tremblante, plus seulette, plus creusée en dessous. Et déjà dix, quinze, bientôt vingt annuités, annualités de jeunes gens vous manquent à la base.

Vous tenez la pointe, vous tenez le faîte, vous tenez la tête, mais ce n'est qu'une position de temps, une situation comme géographique, historique, temporelle, temporaire, chronologique, chronographique. Ce n'est qu'une situation par le fait de la situation. Ce n'est pas, ce n'est nullement une situation organique. La situation à la pointe, la situation de pointe du bourgeon qui organiquement, végétalement mène l'arbre, tire tout l'arbre à lui. Et par où il a passé tout l'arbre passera.

Je suis épouvanté quand je vois, quand je constate simplement ce que nos anciens ne veulent pas voir, ce qui est l'évidence même, ce qu'il suffit de vouloir bien regarder : combien nos jeunes gens sont devenus

étrangers à tout ce qui fut la pensée même et la mystique républicaine. Cela se voit surtout, et naturellement, comme cela se voit toujours, à ce que des pensées qui étaient pour nous des pensées sont devenues pour eux des idées, à ce que ce qui était pour nous, pour nos pères, un instinct, une race, des pensées, est devenu pour eux des *propositions*, à ce que ce qui était pour nous organique est devenu pour eux logique.

Des pensées, des instincts, des races, des habitudes qui pour nous étaient la nature même, qui allaient de soi, dont on vivait, qui étaient le type même de la vie, à qui par conséquent on ne pensait même pas, qui étaient plus que légitimes, plus qu'indiscutées : irraisonnées, sont devenues ce qu'il y a de pire au monde : des thèses, historiques, des hypothèses, je veux dire ce qu'il y a de moins solide, de plus inexistant. Des dessous de thèses. Quand un régime, d'organique est devenu logique, et de vivant historique, c'est un régime qui est par terre.

On prouve, on démontre aujourd'hui la République. Quand elle était vivante on ne la prouvait pas.

On la vivait. Quand un régime se démontre, aisément, commodément, victorieusement, c'est qu'il est creux, c'est qu'il est par terre.

Aujourd'hui la République est une thèse, acceptée, par les jeunes gens. Acceptée, refusée; indifféremment; cela n'a pas d'importance; prouvée, réfutée. Ce qui importe, ce qui est grave, ce qui signifie, ce n'est pas que ce soit appuyé ou soutenu, plus ou moins indifféremment, c'est que ce soit une thèse.

C'est-à-dire, précisément, *qu'il faille* l'appuyer ou la soutenir.

Quand un régime est une thèse, parmi d'autres, (parmi tant d'autres), il est par terre. Un régime qui est debout, qui tient, qui est vivant, n'est pas une thèse.

— Qu'importe, nous disent les politiciens, professionnels. Qu'est-ce que ça nous fait, répondent les politiciens, qu'est-ce que ça peut nous faire. Nous avons de très bons préfets. Alors qu'est-ce que ça peut nous faire. Ça marche très bien. Nous ne sommes plus républicains, c'est vrai, mais nous savons gouverner. Nous savons même mieux gouverner, beaucoup mieux que quand nous étions républicains, disent-ils. Ou plutôt quand nous étions républicains nous ne savions pas du tout. Et à présent, ajoutent-ils modestement, à présent nous savons un peu. Nous avons désappris la République, mais nous avons appris de gouverner. Voyez les élections. Elles sont bonnes. Elles sont toujours bonnes. Elles seront meilleures. Elles seront d'autant meilleures que c'est nous qui les faisons. Et que nous commençons à savoir les faire. La droite a perdu un million de voix. Nous lui en eussions aussi bien fait perdre cinquante millions et demi. Mais nous sommes mesurés. Le gouvernement fait les élections, les élections font le gouvernement. C'est un prêté rendu. Le gouvernement fait les électeurs. Les électeurs font le gouvernement. Le gouvernement fait les députés. Les députés font le gouvernement. On est gentil. Les populations regardent. Le pays est prié de payer. Le gouvernement fait la Chambre. La Chambre fait le gouvernement. Ce n'est point un cercle vicieux, comme vous pourriez le croire. Il n'est point du tout vicieux. C'est

un cercle, tout court, un circuit parfait, un cercle fermé. Tous les cercles sont fermés. Autrement ça ne serait pas des cercles. Ce n'est pas tout à fait ce que nos fondateurs avaient prévu. Mais nos fondateurs ne s'en tiraient pas déjà si bien. Et puis enfin on ne peut pas fonder toujours. Ça fatiguerait. La preuve que ça dure, la preuve que ça tient, c'est que ça dure déjà depuis quarante ans. Il y en a pour quarante siècles. C'est les premiers quarante ans qui sont les plus durs. C'est le premier quarante ans qui coûte. Après on est habitué. Un pays, un régime n'a pas besoin de vous, il n'a pas besoin de mystiques, de mystique, de sa mystique. Ce serait plutôt embarrassant. Pour un aussi grand voyage. Il a besoin d'une bonne politique, c'est-à-dire d'une politique bien gouvernementale.

Ils se trompent. Ces politiciens se trompent. Du haut de cette République quarante siècles (d'avenir) ne les contemplent pas. Si la République marche depuis quarante ans, c'est parce que tout marche depuis quarante ans. Si la République est solide en France, ce n'est pas parce que la République est solide en France, c'est parce que tout est solide partout. Il y a dans l'histoire moderne, et non pas dans toute histoire, il y a pour les peuples modernes de grandes vagues de crises, généralement parties de France, (1789-1815, 1830, 1848) qui font tout trembler d'un bout du monde à l'autre bout. Et il y a des paliers, plus ou moins longs, des calmes, des bonaces qui apaisent tout pour un temps plus ou moins long. Il y a les *époques* et il y a les *périodes*. Nous sommes dans une période. Si la République est

assise, ce n'est point parce qu'elle est la République, (cette République), ce n'est point par sa vertu propre, c'est parce qu'elle est, parce que nous sommes dans une période, d'assiette. La durée de la République ne prouve pas plus la durée de la République que la durée des monarchies voisines ne prouve la durée de la Monarchie. Cette durée ne signifie point qu'elles sont durables, mais qu'elles ont commencé, qu'elles sont dans une période, durable. Qu'elles se sont trouvées comme ça, dans une période, de durée. Elles sont contemporaines, elles trempent dans le même temps, dans le même bain de durée. Elles baignent dans la même période. Elles sont du même âge. Voilà tout ce que ça prouve.

Quand donc les républicains arguënt de ce que la République dure pour dire, pour proposer, pour faire état, pour en faire cette proposition qu'elle est durable, quand ils arguënt de ce qu'elle dure depuis quarante ans pour inférer, pour conclure, pour proposer qu'elle est durable, pour quarante ans, et plus, qu'elle était au moins durable pour quarante ans, qu'elle était valable, qu'elle avait un *bon* au moins pour quarante ans, ils ont l'air de plaider l'évidence même. Et pourtant ils font, ils commettent une pétition, de principe, un dépassement d'attribution. Car dans la République, qui dure, ce n'est point la République, qui dure. C'est la durée. Ce n'est point elle la République qui dure en elle-même, en soi-même. Ce n'est point le régime qui dure en elle. Mais en elle c'est le temps qui dure. C'est son temps, c'est son âge. En elle ce qui dure c'est tout ce qui dure. C'est la tranquillité d'une certaine période de l'humanité,

d'une certaine période de l'histoire, d'une certaine période, d'un certain palier historique.

Quand donc les républicains attribuent à la force propre du régime, à une certaine vertu de la République la durée de la République ils commettent à leur profit et au profit de la République un véritable dépassement de crédit, moral. Mais quand les réactionnaires par contre, les monarchistes nous montrent, nous font voir avec leur complaisance habituelle, égale et contraire à celle des autres, nous représentent, au titre d'un argument, la solidité, la tranquillité, la durée des monarchies voisines, (et même, en un certain sens, leur prospérité, bien qu'ici, en un certain sens, ils aient quelquefois beaucoup plus raison), ils font exactement, de leur côté, non pas même seulement un raisonnement du même ordre, mais le même raisonnement. Ils font, ils commettent la même anticipation, une anticipation contraire, la même, une anticipation, une usurpation, un détournement, un débordement, un dépassement de crédit symétrique, antithétique, homothétique : la même anticipation, la même usurpation, le même détournement, le même débordement, le même dépassement de crédit.

Quand les républicains attribuent à la République, (aux républicains), (au peuple, aux citoyens) à l'assiette, à la tranquillité, à la solidité, à la durée de la République la durée de la République ils attribuent à la République ce qui n'est pas d'elle mais du temps où elle se meut. Quand les monarchistes attribuent aux monarchies voisines, (aux monarques) (aux monarchistes, aux peuples, aux sujets), à leur assiette, à leur tranquillité, à leur solidité, à leur durée leur durée ils

attribuent à ces monarchies ce qui n'est pas d'elles mais du temps où elles se meuvent. Du même temps. Qui est le temps de tout le monde. Et cet escalier à double révolution centrale, cette symétrie, cet antithétisme homothétique des situations, cet appareillement des attributions n'a rien qui doive nous étonner. Les républicains et les monarchistes, les gouvernants républicains et les théoriciens monarchistes font le même raisonnement, commettent la même attribution, des attributions contraires, complémentaires, homothétiques, la même fausse attribution parce que tous les deux ils ont la même conception, les uns et les autres ils sont des intellectuels, tous les deux ensemble et séparément, tous les deux contrairement et ensemble ils sont des politiques, ils croient en un certain sens à la politique, ils parlent le langage politique, ils sont situés, ils se meuvent sur le plan (de la) politique. Ils parlent donc le même langage. Ensemble les uns et les autres. Ils se meuvent donc sur le même plan. Ils croient aux régimes, et qu'un régime fait ou ne fait pas la paix et la guerre, la force et la vertu, la santé et la maladie, l'assiette, la durée, la tranquillité d'un peuple. La force d'une race. C'est comme si l'on croyait que les châteaux de la Loire font ou ne font pas les tremblements de terre.

Nous croyons au contraire (au contraire des uns et des autres, au contraire de tous les deux ensemble) qu'il y a des forces et des réalités infiniment plus profondes, et que ce sont les peuples au contraire qui font la force et la faiblesse des régimes; et beaucoup moins les régimes, des peuples.

Nous croyons que les uns et les autres ensemble ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir ces forces, ces réalités infiniment plus profondes.

Si la République et les monarchies voisines jouissent de la même tranquillité, de la même durée, c'est qu'elles trempent, qu'elles baignent dans le même bain, dans la même période, qu'elles parcourent ensemble le même long palier. C'est qu'elles mènent la même vie, au fond, la même diète. Là-dessus les républicains et les monarchistes font des raisonnements contraires, le même raisonnement contraire, ils font des raisonnements conjugués. Nous au contraire, nous autres, nous plaçant sur un tout autre terrain, descendant sur un tout autre plan, essayant d'atteindre à de tout autres profondeurs, nous pensons, nous croyons au contraire que ce sont les peuples qui font les régimes, la paix et la guerre, la force et la faiblesse, la maladie et la santé des régimes.

Les républicains et les monarchistes ensemble, premièrement font des raisonnements, deuxièmement font des raisonnements conjugués, appariés, couplés, géminés.

Nous tournant donc vers les jeunes gens, nous tournant d'autre part, nous tournant de l'autre côté nous ne pouvons que dire et faire, nous ne pouvons que leur dire : Prenez garde. Vous nous traitez de vieilles bêtes. C'est bien. Mais prenez garde. Quand vous parlez à la légère, quand vous traitez légèrement, si légèrement la République, vous ne risquez pas seulement d'être injustes, (ce qui n'est peut-être rien, au moins vous le

dites, dans votre système, mais ce qui, dans notre système, est grave, dans nos idées, considérable), vous risquez plus, dans votre système, même dans vos idées, vous risquez d'être sots. Pour entrer dans votre système, dans votre langage même. Vous oubliez, vous méconnaissez qu'il y a eu une mystique républicaine; et de l'oublier et de la méconnaître ne fera pas qu'elle n'ait pas été. Des hommes sont morts pour la liberté comme des hommes sont morts pour la foi. Ces élections aujourd'hui vous paraissent une formalité grotesque, universellement menteuse, truquée de toutes parts. Et vous avez le droit de le dire. Mais des hommes ont vécu, des hommes sans nombre, des héros, des martyrs, et je dirai des saints, — et quand je dis *des saints* je sais peut-être ce que je dis, — des hommes ont vécu sans nombre, héroïquement, saintement, des hommes ont souffert, des hommes sont morts, tout un peuple a vécu pour que le dernier des imbéciles aujourd'hui ait le droit d'accomplir cette formalité truquée. Ce fut un terrible, un laborieux, un redoutable enfantement. Ce ne fut pas toujours du dernier grotesque. Et des peuples autour de nous, des peuples entiers, des races travaillent du même enfantement douloureux, travaillent et luttent pour obtenir cette formalité dérisoire. Ces élections sont dérisoires. Mais il y a eu un temps, mon cher Variot, un temps héroïque où les malades et les mourants se faisaient porter dans des chaises pour aller *déposer leur bulletin dans l'urne.* Déposer son bulletin dans l'urne, cette expression vous paraît aujourd'hui du dernier grotesque. Elle a été préparée par un siècle d'héroïsme. Non pas d'héroïsme à la manque, d'un héroïsme à la littéraire. Par un siècle du plus

incontestable, du plus authentique héroïsme. Et je dirai du plus français. Ces élections sont dérisoires. Mais il y a eu une élection. C'est le grand partage du monde, la grande élection du monde moderne entre l'Ancien Régime et la Révolution. Et il y a eu un sacré ballottage, Variot, Jean Variot. Il y a eu ce petit ballottage qui commença au moulin de Valmy et qui finit à peine sur les hauteurs de Hougoumont. D'ailleurs ça a fini comme toutes les affaires politiques, par une espèce de compromis, de cote mal taillée entre les deux partis qui étaient en présence.

Ces élections sont dérisoires. Mais l'héroïsme et la sainteté avec lesquels, moyennant lesquels on obtient des résultats dérisoires, *temporellement* dérisoires, c'est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré au monde. C'est tout ce qu'il y a de plus beau. Vous nous reprochez la dégradation temporelle de ces résultats, de nos résultats. Voyez vous-mêmes. Voyez vos propres résultats. Vous nous parlez toujours de la dégradation républicaine. La dégradation de la mystique en politique n'est-elle pas une loi commune.

Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations. Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par *la* mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par *de la* politique. La question, importante, n'est pas, il est important, il est intéressant que, mais l'intérêt, la question n'est pas que telle

politique l'emporte sur telle ou telle autre et de savoir qui l'emportera de toutes les politiques. L'intérêt, la question, l'essentiel est que *dans chaque ordre, dans chaque système* **la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance.**

L'essentiel n'est pas, l'intérêt n'est pas, la question n'est pas que telle ou telle politique triomphe, mais que dans chaque ordre, dans chaque système chaque mystique, cette mystique ne soit point dévorée par la politique issue d'elle.

En d'autres termes il importe peut-être, il importe évidemment que les républicains l'emportent sur les royalistes ou les royalistes sur les républicains, mais cette importance est infiniment peu, cet intérêt n'est rien en comparaison de ceci : que les républicains demeurent des républicains; que les républicains soient des républicains.

Et j'ajouterai, et ce ne sera pas seulement pour la symétrie, complémentairement j'ajoute : que les royalistes soient, demeurent des royalistes. Or c'est peut-être ce qu'ils ne font pas en ce moment-ci même, où très sincèrement ils croient le faire le plus, l'être le plus.

Vous nous parlez toujours de la dégradation républicaine. N'y a-t-il point eu, par le même mouvement, n'y a-t-il point une dégradation monarchiste, une dégradation royaliste parallèle, complémentaire, symétrique, plus qu'analogue. C'est-à-dire, proprement parlant, une dégradation de la mystique monarchiste, royaliste en une certaine politique, issue d'elle, correspondante, en

une, en la politique monarchiste, en la politique royaliste. N'avons-nous pas vu pendant des siècles, ne voyons-nous pas tous les jours les effets de cette politique. N'avons-nous pas assisté pendant des siècles à la dévoration de la mystique royaliste par la politique royaliste. Et aujourd'hui même, bien que ce parti ne soit pas au pouvoir, dans ses deux journaux principaux nous voyons, nous lisons tous les jours les effets, les misérables résultats d'une politique; et même, je dirai plus, pour qui sait lire, un déchirement continuel, un combat presque douloureux, même à voir, même pour nous, un débat presque touchant, vraiment touchant entre une mystique et une politique, entre leur mystique et leur politique, entre la mystique royaliste et la politique royaliste, la mystique étant naturellement à l'*Action française,* sous des formes rationalistes qui n'ont jamais trompé qu'eux-mêmes, et la politique étant au *Gaulois,* comme d'habitude sous des formes mondaines. Que serait-ce s'ils étaient au pouvoir. (Comme nous, hélas).

On nous parle toujours de la dégradation républicaine. Quand on voit ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne, comment s'étonner de ce que la politique radicale a fait de la mystique républicaine. Quand on voit ce que les clercs ont fait généralement des saints, comment s'étonner de ce que nos parlementaires ont fait des héros. Quand on voit ce que les réactionnaires ont fait de la sainteté, comment s'étonner de ce que les révolutionnaires ont fait de l'héroïsme.

Et alors il faut être juste, tout de même. Quand on veut comparer un ordre à un autre ordre, un système à un autre système, il faut les comparer par des plans et sur des plans du même étage. Il faut comparer les mystiques entre elles; et les politiques entre elles. Il ne faut pas comparer une mystique à une politique; ni une politique à une mystique. Dans toutes les écoles primaires de la République, et dans quelques-unes des secondaires, et dans beaucoup des supérieures on compare inlassablement la politique royaliste à la mystique républicaine. Dans l'*Action française* tout revient à ce qu'on compare presque inlassablement la politique républicaine à la mystique royaliste. Cela peut durer longtemps.

On ne s'entendra jamais. Mais c'est peut-être ce que demandent les partis.

C'est peut-être le jeu des partis.

Nos maîtres de l'école primaire nous avaient masqué la mystique de l'ancienne France, la mystique de l'ancien régime, ils nous avaient masqué dix siècles de l'ancienne France. Nos adversaires d'aujourd'hui nous veulent masquer cette mystique d'ancien régime, cette *mystique de l'ancienne France que fut la mystique républicaine.*

Et nommément la mystique révolutionnaire.

Car le débat n'est pas, comme on le dit, entre l'Ancien régime et la Révolution. L'Ancien Régime était un régime de l'ancienne France. La Révolution est éminemment une opération de l'ancienne France. La date discriminante n'est pas le premier janvier 1789, entre minuit et minuit une. La date discriminante est située aux environs de 1881.

Ici encore les républicains et les royalistes, les gouvernements, les gouvernants républicains et les théoriciens royalistes font le même raisonnement, un raisonnement en deux, complémentaires, deux raisonnements conjugués, complémentaires, conjugués. Couplés; géminés. Nos bons maîtres de l'école primaire nous disaient sensiblement : jusqu'au premier janvier 1789 (heure de Paris) notre pauvre France était un abîme de ténèbres et d'ignorance, de misères les plus effrayantes, des barbaries les plus grossières, (enfin ils faisaient leur leçon), et vous ne pouvez pas même vous en faire une idée; le premier janvier 1789 on installa partout la lumière électrique. Nos bons adversaires de l'École d'en face nous disent presque : jusqu'au premier janvier 1789 brillait le soleil naturel; depuis le premier janvier 1789 nous ne sommes plus qu'au régime de la lumière électrique. Les uns et les autres exagèrent.

Le débat n'est pas entre un ancien régime, une ancienne France qui finirait en 1789 et une nouvelle France qui commencerait en 1789. Le débat est beaucoup plus profond. Il est entre toute l'ancienne France ensemble, païenne (la Renaissance, les humanités, la culture, les lettres anciennes et modernes, grecques, latines, françaises), païenne et chrétienne, traditionnelle et révolutionnaire, monarchiste, royaliste et républicaine, — et d'autre part, et en face, et au contraire une certaine domination primaire, qui s'est établie vers 1881, qui n'est pas la République, qui se dit la République, qui parasite la République, qui est le plus dangereux ennemi de la République, qui est proprement la domination du parti intellectuel.

Le débat est entre toute cette culture, toute la culture,

et toute cette barbarie, qui est proprement la barbarie.

Le débat n'est pas entre les héros et les saints; le combat est contre les intellectuels, contre ceux qui méprisent également les héros et les saints.

Le débat n'est point entre ces deux ordres de (la) grandeur. Le combat est contre ceux qui haïssent la grandeur même, qui haïssent également l'une et l'autre grandeurs, qui se sont faits les tenants officiels de la petitesse, de la bassesse, et de la vilenie.

C'est ce que l'on verra, ce qui éclate avec une évidence saisissante dans les *papiers* de cette *famille républicaine fouriériste*. Ou plutôt, car c'est un peu moins compact, un peu moins tassé, dans les *cahiers* de cette *famille de républicains fouriéristes*. Mon Dieu, s'il y a des lettres de Victor Hugo, eh bien, oui, nous les publierons. Nous ne serons pas méchants. Nous ne ferons pas exprès d'embêter cette grande mémoire. Mais ce que nous publierons surtout, ce sont les dossiers, ce sont les papiers des Milliet. On y verra comment le tissu même du parti républicain était héroïque, et ce qui est presque plus important combien il était cultivé; combien il était classique; en un mot, pour qui sait voir, pour qui sait lire, combien il était ancienne France, et, au fond, ancien régime.

On y verra ce que c'était que la pâte même dont le pain était fait.

Notre collaborateur M. Daniel Halévy a fort bien indiqué, dans ces cahiers mêmes, dans son dernier cahier, il a marqué seulement mais il a fort bien marqué que l'histoire de ce siècle ne va pas pour ainsi dire tout de go. Qu'elle n'est pas simple, unique, unilatérale, univoque, bloquée, blocarde, enfin elle-même qu'elle n'est pas un bloc; qu'elle ne va point toute et toujours dans le même sens; qu'elle n'est point d'un seul tenant. Il n'y a pas eu un ancien régime qui a duré des siècles; puis un jour une révolution qui a renversé l'ancien régime; puis des retours offensifs de l'ancien régime; et une lutte, un combat, un débat d'un siècle entre la révolution et l'ancien régime, entre l'ancien régime et la révolution. La réalité est beaucoup moins simple. Halévy a fort bien montré que la République avait, était une tradition, une conservation, elle aussi, (elle surtout peut-être), qu'il y avait une tradition, une conservation républicaine. La différence, la distance entre les deux hypothèses, entre les deux théories se voit surtout, surgit comme d'elle-même naturellement à certains points critiques, par exemple aux coups d'État. Dans la première théorie, dans la première hypothèse, dans l'hypothèse du bloc et de la rigidité, les deux coups d'État sont des mouvements du même ordre, du même sens, du même gabarit, de la même teneur. C'est un mouvement, le même mouvement en deux fois. Le deuxième coup d'État est le recommencement, le double, la réduplication du premier. La reprise du premier.

Décembre est comme une deuxième édition de Brumaire. Brumaire était la première édition de Décembre. C'est ce qu'enseignent par un double enseignement, conjugué, par le même enseignement, par un enseignement conjugué, géminé, d'une part les instituteurs, d'autre part les réactionnaires. Pour les instituteurs et dans l'enseignement des instituteurs (notamment de Victor Hugo) les deux coups d'État sont deux crimes, un même crime, redoublé, le même crime, en deux temps. Pour les réactionnaires et dans l'enseignement des réactionnaires les deux coups d'État sont deux opérations de police, deux heureuses opérations de police, renouvelées l'une de l'autre, recommencées l'une de l'autre, redoublées l'une de l'autre. Recommandées l'une de l'autre.

Un mouvement en deux temps. Brumaire et décembre. C'est la double idée de Hugo et des bonapartistes.

La réalité est beaucoup moins simple, beaucoup plus complexe et peut-être même beaucoup plus compliquée. La Révolution française fonda une tradition, amorcée déjà depuis un certain nombre d'années, une conservation, elle fonda un ordre nouveau. Que cet ordre nouveau ne valût pas l'ancien, c'est ce que beaucoup de bons esprits ont été amenés aujourd'hui à penser. Mais elle fonda certainement un ordre nouveau, non pas un désordre, comme les réactionnaires le disent. Cet ordre ensuite dégénéra en désordre(s), qui sous le Directoire atteignirent leur plus grande gravité. Dès lors si nous nommons, comme on le doit, *restaurations* les restaurations d'ordre, quel qu'il soit, d'un certain ordre, de l'un ou de l'autre ordre, et si nous nommons *perturbations* les introductions de désordre(s), le 18 Brumaire fut certainement une restauration (ensemble,

inséparablement républicaine et monarchiste, ce qui lui confère un intérêt tout particulier, un ton propre, un sens propre, ce qui en fait une opération réellement très singulière, comparable à nulle autre, et qu'il faudrait étudier de près, à laquelle surtout il ne faut rien comparer dans toute l'histoire du dix-neuvième siècle français, et même et autant dans toute l'histoire de France, à laquelle enfin il ne faut référer, comparer nulle autre opération française, à laquelle on ne trouverait d'analogies que dans certaines opérations peut-être d'autres pays); (et surtout à qui il faut bien se garder de comparer surtout le 2 Décembre); 1830 fut une restauration, républicaine; ah j'oubliais, on oublie toujours Louis XVIII; la Restauration fut une restauration, monarchiste; 1830 fut une restauration, républicaine; 1848 fut une restauration républicaine, et une explosion de la mystique républicaine; les journées de juin même furent une deuxième explosion, une explosion redoublée de la mystique républicaine; au contraire le 2 Décembre fut une perturbation, une introduction d'un désordre, la plus grande perturbation peut-être qu'il y eut dans l'histoire du dix-neuvième siècle français; il mit au monde, il introduisit, non pas seulement à la tête, mais dans le corps même, dans la nation, dans le tissu du corps politique et social un personnel nouveau, nullement mystique, purement politique et démagogique; il fut proprement l'introduction d'une démagogie; le 4 septembre fut une restauration, républicaine; le 31 octobre, le 22 janvier même fut une journée républicaine; le 18 mars même fut une journée républicaine, une restauration républicaine en un certain sens, et non pas seulement un mouvement

de température, un coup de fièvre obsidionale, mais une deuxième révolte, une deuxième explosion de la mystique républicaine et nationaliste ensemble, républicaine et ensemble, inséparablement patriot(iqu)e ; les journées de mai furent certainement une perturbation et non pas une restauration ; la République fut une restauration jusque vers 1881 où l'intrusion de la tyrannie intellectuelle et de la domination primaire commença d'en faire un gouvernement de désordre.

C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que le 2 Décembre fut *le Châtiment, l'Expiation* du 18 Brumaire, et que le Deuxième Empire fut *le Châtiment* du Premier. Mais loin d'être la réplique du premier le Second Empire fut en un sens tout ce qu'il y eut de plus contraire au premier. Le Premier Empire fut un régime d'ordre, d'un certain ordre. Il fut même, sous beaucoup d'indisciplines, même militaires, comme une sorte d'apothéose de la discipline, éminemment de la discipline militaire. Il fut un régime d'un très grand ordre et d'une très grande histoire. Le Deuxième Empire fut un régime de tous les désordres. Il fut réellement l'introduction d'un désordre, d'un certain désordre, l'introduction, l'installation au pouvoir d'une certaine bande, déconsidérée, très *moderne,* très *avancée,* nullement ancienne France, nullement ancien régime. Ou encore on peut dire que le Deuxième Empire est le plus gros boulangisme que nous ayons eu, et aussi le seul qui ait réussi.

La Révolution au contraire, la grande, avait été une

instauration. Une instauration plus ou moins heureuse, mais enfin une instauration.

Une instauration, c'est-à-dire ce dont toute restauration même n'est déjà plus qu'une répétition, une image affaiblie, un essai de recommencement.

En d'autres termes encore, en un autre terme, le premier Empire ne fut point ce que nous nommons un césarisme. Le deuxième Empire fut ce que nous nommons un césarisme. Le boulangisme fut un césarisme. Il y eut beaucoup de césarisme dans l'antidreyfusisme. Il n'y en eut point dans le dreyfusisme. La domination combiste fut très réellement un césarisme, le plus dangereux de tous, parce que c'était celui qui se présentait le plus comme républicain. La domination radicale et radicale-socialiste est proprement un césarisme, nommément un multicésarisme de comités électoraux.

Il faut si peu suivre les noms, les apparences, les aspects, il faut tant se méfier des noms que de même que le Deuxième Empire, historiquement, réellement, ne *continue* pas l'Empire premier, de même la troisième République, historiquement, réellement, ne se *continue* pas elle-même. La suite, la continuation de la troisième République ne *continue* pas le commencement de la troisième République. Sans qu'il y ait eu en 1881 aucun grand événement, je veux dire aucun événement

inscriptible, à cette date la République a commencé de se discontinuer. De républicaine elle est notamment devenue césarienne.

Il ne faut pas dire seulement : Tout s'explique, je dirai : Tout s'éclaire par là. Les difficultés incroyables de l'action publique et privée s'éclairent soudainement, d'un grand jour, d'une grande lumière, quand on veut bien donner audience pour ainsi dire, quand on veut bien considérer, quand on veut bien seulement faire attention à cette distinction, à cette récrimination, je veux dire à cette discrimination remontante que nous venons de reconnaître. Tous les sophismes, tous les paralogismes de l'action, tous les *parapragmatismes*, — ou du moins tous les nobles, tous les dignes, les seuls précisément où *nous* puissions tomber, les seuls que nous puissions commettre, les seuls innocents, — si coupables pourtant, — viennent de ce que nous prolongeons indûment dans l'action politique, dans la politique, une ligne d'action dûment commencée dans la mystique. Une ligne d'action était commencée, était poussée dans la mystique, avait jailli dans la mystique, y avait trouvé, y avait pris sa source et son point d'origine. Cette action était bien lignée. Cette ligne d'action n'était pas seulement naturelle, elle n'était pas seulement légitime, elle était due. La vie suit son train. L'action suit son train. On regarde par la portière. Il y a un mécanicien qui conduit. Pourquoi s'occuper de la conduite. La vie continue. L'action continue. Le fil s'enfile. Le fil de l'action, la ligne de l'action

continue. Et continuant, les mêmes personnes, le même jeu, les mêmes institutions, le même entourage, le même appareil, les mêmes meubles, les habitudes déjà prises, on ne s'aperçoit pas que l'on passe par dessus ce point de discernement. D'autre part, par ailleurs, extérieurement l'histoire, les événements ont marché. Et l'aiguille est franchie. Par le jeu, par l'histoire des événements, par la bassesse et le péché de l'homme la mystique est devenue politique, ou plutôt l'action mystique est devenue action politique, ou plutôt la politique s'est substituée à la mystique, la politique a dévoré la mystique. Par le jeu des événements, qui ne s'occupent pas de nous, qui pensent à autre chose, par la bassesse, par le péché de l'homme, qui pense à autre chose, la matière qui était matière de mystique est devenue matière de politique. Et c'est la perpétuelle et toujours recommençante histoire. Parce que c'est la même matière, les mêmes hommes, les mêmes comités, le même jeu, le même mécanisme, déjà automatique, les mêmes entours, le même appareil, les habitudes déjà prises, nous n'y voyons rien. Nous n'y faisons pas même attention. Et pourtant la même action, qui était juste, à partir de ce point de discernement devient injuste. La même action, qui était légitime, devient illégitime. La même action, qui était due, devient indue. La même action, qui était celle-ci, à partir de ce point de discernement ne devient pas seulement autre, elle devient généralement son contraire, son propre contraire. Et c'est ainsi qu'on devient innocemment criminel.

La même action, qui était propre, devient sale, devient une autre action, sale.

C'est ainsi qu'on devient innocent criminel, peut-être les plus dangereux de tous.

Une action commencée sur la mystique continue sur la politique et nous ne sentons point que nous passons sur ce point de discernement. La politique dévore la mystique et nous ne sautons point quand nous passons sur ce point de discontinuité.

Quand par impossible un homme de cœur discerne au point de discernement, s'arrête au point d'arrêt, refuse de muer à ce point de mutation, rebrousse à ce point de rebroussement, refuse, pour demeurer fidèle à une mystique, d'entrer dans les jeux politiques, dans les abus de cette politique qui est elle-même un abus, quand un homme de cœur, pour demeurer fidèle à une mystique, refuse d'entrer dans le jeu de la politique correspondante, de la politique issue, de la parasitaire, de la dévorante politique, les politiciens ont accoutumé de le nommer d'un petit mot bien usé aujourd'hui : volontiers ils nous nommeraient traître.

D'ailleurs ils nous nommeraient traîtres sans conviction, pour mémoire, pour les électeurs. Parce qu'il faut bien mettre quelque mot dans les programmes et dans les polémiques.

Qu'on le sache bien c'est ce traître que nous avons toujours été et que nous serons toujours. C'est ce traître, notamment, éminemment, que nous avons toujours été dans l'affaire Dreyfus et dans l'affaire dreyfusisme. Le véritable traître, le traître au sens plein, au sens fort, au sens ancien de ce mot, c'est celui qui vend sa foi, qui vend son âme, qui livre son être même, qui *perd* son âme, qui trahit ses principes, son idéal, son être même, qui trahit sa mystique pour entrer dans la poli-

tique correspondante, dans la politique issue, passant complaisamment par dessus le point de discrimination.

Je ne suis pas le seul. Les abonnés de ces cahiers, même aujourd'hui, après douze ans de morts, et de renouvellements annuels, se composent aujourd'hui encore pour les deux tiers, sont encore pour les deux tiers des anciens dreyfusards, des nouveaux dreyfusards, des dreyfusards perpétuels, des dreyfusards impénitents, des dreyfusards *mystiques*, des hommes de cœur, des petites gens, généralement obscurs, généralement pauvres, quelques-uns très pauvres, pour ainsi dire misérables, qui ont sacrifié deux fois leur carrière, leur avenir, leur existence et leur pain : une première fois pour lutter contre leurs ennemis, une deuxième fois pour lutter contre leurs amis; et combien n'est-ce pas plus difficile; une première fois pour résister à la politique de leurs ennemis, une deuxième fois pour résister à la politique de leurs amis; une première fois pour ne pas succomber à leurs ennemis, une deuxième fois pour ne pas succomber à leurs amis.

C'est ce traître-ci que nous entendons être.

Une première fois pour ne pas succomber à la démagogie de leurs ennemis, une deuxième fois pour ne pas succomber à la démagogie de leurs amis; une première fois pour ne pas succomber à l'inimitié, une deuxième fois pour ne pas succomber à la plus difficile amitié.

Tous nous savons ce que ça nous a coûté. Et c'est pour cela que nous exigerons toujours de nos amis un respect que nos ennemis ne nous ont jamais refusé.

Les politiciens veulent que nous endossions leurs po-

litiques, que nous marchions dans leurs politiques, dans leurs combinaisons, que nous entrions dans leurs vues, politiques, que nous trahissions nos mystiques pour leurs politiques, pour les politiques correspondantes, pour les politiques issues. Mais nous ne sommes pas sous leurs ordres.

Alors les politiciens veulent décerner l'honneur et le droit. Mais ils n'en sont peut-être pas maîtres.

Ils veulent décerner l'obéissance et l'obédience, confirmer la firme, distribuer l'honneur, déclarer la règle. Mais ils n'en sont peut-être pas maîtres.

Ils ne sont pas nos maîtres. Tout le monde n'est pas sous leurs ordres. Ils ne sont pas même leurs propres maîtres.

Parlons plus simplement de ces grands hommes. Et moins durement. Leur politique est devenue un manège de chevaux de bois. Ils nous disent : Monsieur, vous avez changé, vous n'êtes plus à la même place. *La preuve, c'est que vous n'êtes plus en face du même chevau de bois.* — Pardon, monsieur le député, ce sont les chevaux de bois qui ont tourné.

Il faut rendre d'ailleurs cette justice à ces malheureux qu'ils sont généralement très gentils avec nous, *excepté* la plupart de *ceux qui* sortant du personnel enseignant *constituent le parti intellectuel.* Tous les autres, les députés propres, les politiciens proprement dits, les parlementaires professionnels ont bien autre chose à faire que de s'occuper de nous, et surtout que de nous ennuyer ou de nous être désagréables : les concurrents,

les compétiteurs, les électeurs, la réélection, les compétitions, les affaires, la vie. Ils aiment mieux nous laisser tranquilles. Et puis nous sommes si petits (en volume, en masse) pour eux. En masse politique et sociale. Ils ne nous aperçoivent même pas. Nous n'existons pas pour eux. Ne nous gonflons pas jusqu'à croire que nous existons pour eux, qu'ils nous voient. Ils nous méprisent trop pour nous haïr, pour nous en vouloir de nous être infidèles, je veux dire de ce qu'ils nous sont infidèles, à nous et à notre mystique, *leur* mystique, la mystique qui nous est commune, censément, réellement commune, (à nous parce que nous nous en nourrissons et qu'inséparablement nous vivons pour elle, à eux parce qu'ils en profitent et qu'ils la parasitent), pour même nous (en) tenir rigueur. Quand nous sollicitons, à notre tour de bêtes, ils mettent même souvent une sorte de dilection, secrète, un certain point d'honneur, d'un certain honneur, une coquetterie à nous rendre service. Ils ont l'air de dire : Vous voyez bien. Nous faisons ce métier-là. Nous savons très bien ce qu'il vaut. Il faut bien gagner sa vie. Il faut bien faire une carrière. Au moins rendez-nous cette justice que quand il le faut, quand on le peut, quand l'occasion s'en présente, nous sommes encore compétents, nous sommes encore capables de nous intéresser aux grands intérêts spirituels, de les défendre.

Ils ont raison. Et il faut que nous leur fassions cette justice. C'est une espèce de coquetterie qu'ils ont, fort louable, une dilection, (un remords), une sorte de garantie intérieure qu'ils prennent, un regret qui leur vient, comme une réponse qu'ils font à un avertisse-

ment secret. Ceux qui sont intraitables, ceux qui sont bien fermés, ce ne sont que les anciens intellectuels devenus députés, notamment les anciens professeurs, nommément les anciens normaliens. Ceux-là en veulent véritablement à la culture. Ils ont contre elle une sorte de haine véritablement démoniaque.

Il faut d'ailleurs bien faire attention. Quand on parle de parti intellectuel et de l'envahissement de la domination du primaire il faut prendre garde. Il ne suffit pas de dire primaire, primaire. Il faut bien voir aujourd'hui que le primaire n'est pas tout, (tout entier), dans le primaire. Il s'en faut. Il n'est point tant dans le primaire. Il s'en faut, et ce n'est même pas là qu'il est le plus. Il faut prendre garde que c'est sans aucun doute dans le supérieur aujourd'hui qu'il y a le plus de primaire, de contamination primaire, de domination primaire. Pour moi j'ai la conviction qu'il se distribue beaucoup plus de véritable culture, aujourd'hui même encore, dans la plupart des écoles primaires, dans la plupart des écoles des villages de France, entre les carrés de vignes, à l'ombre des platanes et des marronniers, qu'il ne s'en distribue entre les quatre murs de la Sorbonne. Voici quelle est à peu près aujourd'hui, dans la réalité, la hiérarchie des trois enseignements : Un très grand nombre d'instituteurs encore, même radicaux et radicaux-socialistes, même francs-maçons, même libre-penseurs professionnels, pour toutes sortes de raisons de situation et de race continuent encore d'exercer, généralement à leur insu, dans les écoles des provinces et même des villes un certain ministère de la culture. Ils sont encore, souvent malgré eux, des ministres, des maîtres de la distribution de la culture. Ils exercent

cet office. L'enseignement secondaire donne un admirable exemple, fait un admirable effort pour maintenir, pour (sauve)garder, pour défendre contre l'envahissement de la barbarie cette culture antique, cette culture classique dont il avait le dépôt, dont il garde envers et contre tout la tradition. C'est un spectacle admirable que (celui que) donnent tant de professeurs de l'enseignement secondaire, pauvres, petites gens, petits fonctionnaires, exposés à tout, sacrifiant tout, luttant contre tout, résistant à tout pour défendre leurs *classes*. Luttant contre tous les pouvoirs, les autorités temporelles, les puissances constituées. Contre les familles, ces électeurs, contre l'opinion; contre le proviseur, qui suit les familles, qui suivent l'opinion; contre *les parents des élèves;* contre le proviseur, le censeur, l'inspecteur d'Académie, le recteur de l'Académie, l'inspecteur général, le directeur de l'enseignement secondaire, le ministre, les députés, toute la machine, toute la hiérarchie, contre les hommes politiques, contre leur avenir, contre leur carrière, contre leur (propre) avancement; littéralement contre leur pain. Contre leurs chefs, contre leurs maîtres, contre l'administration, la grande Administration, contre leurs supérieurs hiérarchiques, contre leurs défenseurs naturels, contre ceux qui devraient naturellement les défendre. Et qui les abandonnent au contraire. Quand ils ne les trahissent pas. Contre tous leurs propres intérêts. Contre tout le gouvernement, notamment contre le plus redoutable de tous, contre le gouvernement de l'opinion, qui partout est toute moderne. Pourquoi. Par une indestructible probité. Par une indestructible piété. Par un invincible, un insurmontable attachement de race et de liberté à

leur métier, à leur office, à leur ministère, à leur vieille vertu, à leur fonction sociale, à un vieux civisme classique et français. Par un inébranlable attachement à la vieille culture, qui en effet était la vieille vertu, qui était tout un avec la vieille vertu, par une continuation, par une sorte d'héroïque attachement au vieux métier, au vieux pays, au vieux lycée. Pour quoi. Pour tâcher d'en sauver un peu. C'est par eux, par un certain nombre de maîtres de l'enseignement secondaire, par un assez grand nombre encore heureusement, que toute culture n'a point encore disparu de ce pays. Je connais, je pourrais citer moi tout seul, moi tout petit cent cinquante professeurs de l'enseignement secondaire qui font tout, qui risquent tout, qui bravent tout, même et surtout l'ennui, le plus grand risque, la petite fin de carrière, pour maintenir, pour sauver tout ce qui peut encore être sauvé. On trouverait difficilement cinquante maîtres de l'enseignement supérieur, et même trente, et même quinze, qui se proposent autre chose (outre la carrière, et l'avancement, et pour commencer précisément d'être de l'enseignement supérieur) qui se proposent autre chose que d'ossifier, que de momifier la réalité, les réalités qui leur sont imprudemment confiées, que d'ensevelir dans le tombeau des fiches la matière de leur enseignement.

Je citerais cent cinquante professeurs de l'enseignement secondaire qui font tout ce qu'ils peuvent, et même plus, pour essayer seulement de sauvegarder un peu, dans ce vieux pays, un peu de bon goût, un peu de tenue, un peu d'ancien goût, un peu des anciennes mœurs de l'esprit, un peu de ce vieil esprit de la liberté de l'esprit.

Les instituteurs ne font point tant partie du parti intellectuel. Ni tant qu'ils le croient. Ni tant qu'ils le voudraient bien. Ils ont tant d'autres attaches encore dans le pays réel, quoi qu'ils fassent. Ils sont beaucoup plus les agents de la culture qu'ils ne le voudraient. Les professeurs de l'enseignement secondaire n'en font pour ainsi dire aucunement partie, excepté les politiciens, les quelques-uns qui ont chauffé leur avancement, leur rapide acheminement sur Paris. Autrement, pour tout le reste, pour tous les autres, pour tout le corps, on peut dire, il faut dire que l'enseignement secondaire, tout démantelé qu'il soit, tout défait que l'on l'ait fait, est encore la citadelle, le réduit de la culture en France.

On fait quelquefois grand état, dans le supérieur, au moins dans le commencement, dois-je dire pour épater les nouveaux, les jeunes gens, de ce que les professeurs de l'enseignement secondaire font des *classes,* tandis que messieurs les maîtres et professeurs de l'enseignement supérieur *au contraire* font des *cours*. Il faut malheureusement le leur dire : Dans l'état actuel de l'enseignement c'est dans les *classes* que se distribue encore beaucoup de culture, et c'est dans les *cours* qu'il n'y en a plus.

Ceux qui sont acharnés surtout, comme parti politique, comme parti intellectuel, ceux qui sont forcenés, ce sont ces jeunes gens qui passent directement de l'ancienne et de la nouvelle École Normale au Parti Socialiste Unifié. Les dernières élections viennent de nous envoyer encore tout un paquet de ces jolis garçons. Les *enfants de chœur,* notamment celui qui est si joli et joufflu. Comme c'est son devoir d'enfant de chœur.

Notre première règle de conduite, ou, si l'on préfère, la première règle de notre conduite sera donc, étant dans l'action, de ne jamais tomber dans la politique, c'est-à-dire, très précisément, suivant une ligne de l'action, de nous défier, de nous méfier de nous-mêmes et de notre propre action, de faire une extrême attention à distinguer le point de discernement, et ce point reconnu, de rebrousser en effet à ce point de rebroussement. Au point où la politique se substitue à la mystique, dévore la mystique, trahit la mystique, celui-là seul qui laisse aller, qui abandonne, qui trahit la politique est aussi le seul qui demeure fidèle à la mystique, celui-là seul qui trahit la politique est aussi le seul qui ne trahit pas la mystique.

Au point de rebroussement il ne faut rien garder de la vieille analyse, de la vieille idée. De l'habitude. Il faut être prêt à recommencer, il faut recommencer *de plano* l'analyse.

Si notre première règle d'action, de conduite sera de ne point continuer aveuglément par dessus le point de discernement une action commencée en mystique et qui finit en politique, pareillement, parallèlement notre première règle de connaissance, de jugement, de *connaissement* sera de ne point continuer aveuglément par dessus le point de discernement un jugement, un connaissement sur une action commencée en mystique et qui finit en politique. Il faut avant tout et sur tout se défier, se méfier de soi, de son propre jugement, de

son propre connaissement. Il faut sur tout se donner garde de continuer. Continuer, persévérer, en ce sens-là, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux pour la justice, pour l'intelligence même. Prendre son billet au départ, dans un parti, dans une faction, et ne plus jamais regarder comment le train roule et surtout sur quoi le train roule, c'est, pour un homme, se placer résolument dans les meilleures conditions pour se faire criminel.

Tout le fatras des propos et des conversations, les embarras, les apparentes contradictions, les embroussaillements, les inextricables difficultés du jugement, les apparentes incompréhensions et impossibilités de comprendre et de suivre, les bonnes fois contraires et les mauvaises fois entrelacées, les bonnes et les mauvaises fois adverses, le recommencement perpétuel et fatigant de la vanité des mêmes propos, la répétition, l'exécrable répétition des mêmes incohérents et infatigables propos seraient beaucoup éclairés si l'on faisait seulement attention de quoi on parle, si, sur toute action, dans chaque action, dans chaque ordre, on parle de la mystique ou, plus généralement, de la politique. Ainsi s'explique que dans tant de polémiques, dans tant de débats les deux adversaires, les deux ennemis paraissent avoir également raison, également tort. Une des principales causes en est que l'un parle de la mystique, et l'autre répond de la politique correspondante, de la politique issue. Ou l'un parle de la politique, et l'autre répond de la mystique antérieure. Ce n'est pas seulement la justice, dans l'ordre du jugement moral, qui demande que l'on compare toujours deux actions aux mêmes étages et non point en deux

étages différents, la mystique à la mystique et la politique à la politique, et non point la mystique à la politique ni la politique à la mystique, c'est aussi la justesse, dans l'ordre du jugement mental, qui a exactement la même exigence.

Quand nos instituteurs comparent incessamment la mystique républicaine à la politique royaliste et quand tous les matins nos royalistes comparent la mystique royaliste à la politique républicaine, ils font, ils commettent le même manquement, deux manquements mutuellement complémentaires, deux manquements mutuellement contraires, mutuellement inverses, mutuellement réciproques, deux manquements contraires le même, un manquement conjugué; ensemble ils manquent à la justice et à la justesse ensemble.

Une première conséquence de cette distinction, une première application de ce reconnaissement, de ce discernement, de cette redistribution, c'est que les mystiques sont beaucoup moins ennemies entre elles que les politiques, et qu'elles le sont tout autrement. Il ne faut donc pas faire porter aux mystiques la peine des dissensions, des guerres, des inimitiés politiques, il ne faut pas reporter sur les mystiques la malendurance des politiques. Les mystiques sont beaucoup moins ennemies entre elles que les politiques ne le sont entre elles. Parce qu'elles n'ont point comme les politiques à se partager sans cesse une matière, temporelle, un monde temporel, une puissance temporelle incessamment limitée. Des dépouilles temporelles. Des dépouilles mortelles. Et quand elles sont ennemies, elles le sont tout autrement, à une profondeur infiniment plus essentielle, avec une noblesse infiniment plus profonde.

Par exemple jamais la mystique civique, la mystique antique, la mystique de la cité et de la supplication antique ne s'est opposée, n'a pu s'opposer à la mystique du salut comme la politique païenne s'est opposée à la politique chrétienne; aussi grossièrement, aussi bassement, aussi temporellement, aussi mortellement que les empereurs païens se sont opposés aux empereurs chrétiens, et réciproquement. Et la mystique du salut aujourd'hui ne peut pas s'opposer à la mystique de la liberté comme la politique cléricale s'oppose par exemple à la politique radicale. Il est aisé d'être ensemble bon chrétien et bon citoyen, *tant qu'on ne fait pas de la politique*.

Les politiciens, au moment qu'ils *changent* la mystique en politique, une mystique en une politique, si on ne les suit pas, alors c'est eux qui vous accusent de *changer*.

Nous en avons eu un exemple éminent dans l'affaire Dreyfus continuée en affaire dreyfusisme. On peut dire que les politiciens introduisent et dans l'action et dans la connaissance (où déjà il y en a tant, où il y en a tant de naturelles), des difficultés artificielles, des difficultés supplémentaires, des difficultés surérogatoires, des difficultés plus qu'il n'y en a. Et il y en a déjà tant. Ils veulent toujours, quelquefois par politique, mais généralement par incompréhension naturelle, par insuffisance, par incapacité d'aller profondément, que les serviteurs des mystiques deviennent les agents des politiques. Ils introduisent partout, ils découpent des déchirures temporelles gratuites, des déchirures poli-

tiques artificielles. Comme si ce n'était pas assez déjà des grands déchirements mystiques. Ils créent ainsi des enchevêtrements.

Nous en avons eu un exemple éminent dans cette immortelle affaire Dreyfus continuée en affaire Dreyfusisme. S'il y en eut une qui sauta par dessus son point de discernement, ce fut celle-là. Elle offre, avec une perfection peut-être unique, comme une réussite peut-être unique, comme un exemple unique, presque comme un modèle un raccourci unique généralement de ce que c'est que la dégradation, l'abaissement d'une action humaine, mais non pas seulement cela : particulièrement, proprement un raccourci unique, (comme) une culmination de ce que c'est que la dégradation d'une action mystique en action politique passant (aveuglément?) par dessus son point de rupture, par dessus son point de discernement, par dessus son point de rebroussement, par dessus son point de continuité discontinue.

Faut-il noter une fois de plus qu'il y eut, qu'il y a dans cette affaire Dreyfus, qu'il y aura longtemps en elle, et peut-être éternellement, une vertu singulière. Je veux dire une force singulière. Nous le voyons bien aujourd'hui. A présent que l'affaire est finie. Ce n'était pas une illusion de notre jeunesse. Plus cette affaire est finie, plus il est évident qu'elle ne finira jamais. Plus elle est finie plus elle prouve. Et d'abord il faut noter qu'elle prouve qu'elle avait une *vertu* singulière. Dans les deux sens. Une singulière vertu de vertu tant qu'elle demeura dans la mystique. Une singulière vertu de malice aussitôt qu'elle fut entrée dans la politique. C'est un des plus grands mystères qu'il y ait dans l'histoire et dans la réalité, et naturellement aussi, naturellement

donc l'un donc de ceux sur qui l'on passe le plus aveuglément, le plus aisément, le plus inattentivement, le plus sans sauter, que cette espèce de différence absolue, (irrévocable, irréversible, comme infinie), qu'il y a dans le *prix* des événements. Que certains événements soient d'un certain prix, aient un certain prix, un prix propre; que des événements différents du même ordre ou d'ordres voisins, ayant la même matière ou des matières du même ordre et de même valeur, ayant la même forme ou des formes du même ordre et de même valeur, aient pourtant des prix, des valeurs infiniment différentes; que chaque événement, opérant une même matière, faisant devenir une même matière, sous une même forme, dans une même forme, que tout événement ait pourtant un prix propre, mystérieux, une force propre en soi, une valeur propre, mystérieuse; qu'il y ait des guerres et des paix qui aient une valeur propre, qu'il y ait des *affaires* qui aient une valeur propre, absolue; qu'il y ait des héroïsmes qui aient une valeur propre; qu'il y ait des saintetés même qui aient une valeur propre, c'est assurément un des plus grands mystères de l'événement, un des plus poignants problèmes de l'histoire; qu'il y ait non seulement des hommes (et des dieux) qui comptent plus que d'autres, infiniment plus, mais qu'il y ait des peuples, qui sont comme marqués, qu'il y ait comme une destination, comme une évaluation, comme une mesure non pas seulement des hommes et des dieux, mais des peuples mêmes; qu'il y ait des peuples tout entiers qui aient un prix, une valeur propre, qui soient marqués pour l'histoire, pour toute l'histoire temporelle, et (par suite) peut-être sans doute pour l'autre, et que des peuples tout entiers, tant

d'autres peuples, l'immense majorité des peuples, la presque totalité soient marqués au contraire pour le silence et l'ombre, pour la nuit et le silence, pour tomber dans un silence, ne se lèvent que pour tomber, c'est un mystère que nous ne voyons pas, comme tous les plus grands mystères, précisément parce que nous y baignons, comme dans tous les plus grands mystères; enfin qu'il y ait non seulement des hommes et pour ainsi dire des dieux temporellement élus, mais des peuples entiers temporellement élus et peut-être plus, c'est certainement peut-être le plus grand mystère de l'événement, le plus poignant problème de l'histoire. Qu'il y ait même comme des événements élus. C'est le plus grand problème de la création. Nous ne manquerons point, nous n'éviterons point de le considérer, de le méditer longuement dans les études que nous avons commencées de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans la philosophie générale du monde moderne.

Il faut donc le dire, et le dire avec solennité : *l'affaire Dreyfus fut une affaire élue*. Elle fut une crise éminente dans trois histoires elles-mêmes éminentes. Elle fut une crise éminente dans l'histoire d'Israël. Elle fut une crise éminente, évidemment, dans l'histoire de France. Elle fut surtout une crise éminente, et cette dignité apparaîtra de plus en plus, elle fut surtout une crise éminente dans l'histoire de la chrétienté. Et peut-être de plusieurs autres. Ainsi par un recoupement, par une élection peut-être unique elle fut triplement critique. Elle fut triplement éminente. Elle fut proprement une affaire

culminante. Pour moi, si je puis continuer ces études que nous avons commencées de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans la philosophie générale du monde moderne, suivant cette méthode que nous gardons de ne jamais rien écrire que de ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, nous prendrons certainement cette grande crise comme exemple, comme référence de ce que c'est qu'une crise, un événement qui a une valeur propre éminente.

Ce prix, cette valeur propre de l'affaire Dreyfus apparaît encore, apparaît constamment, quoi qu'on en ait, quoi qu'on fasse. Elle revient malgré tout, comme un revenant, comme une revenante. Ce qui double la preuve, ou plutôt ce qui fait la preuve, c'est qu'elle ne se manifeste pas seulement dans un sens, dans l'un des deux sens, mais ce qui fait la preuve (rien ne prouve autant que le mal), c'est hélas qu'elle prouve, qu'elle se manifeste également dans tous les deux sens. Elle a dans le bon sens, dans le sens mystique, une force incroyable de vertu, une vertu de vertu incroyable. Et dans le mauvais sens, dans le sens politique, elle a une force, une vertu de vice incroyable. Aujourd'hui encore, aujourd'hui comme toujours, aujourd'hui plus que jamais on ne peut pas en parler à la légère, on ne peut pas en traiter légèrement, on ne peut pas en parler d'un air détaché. On ne peut pas en parler sans se passionner, aussitôt. Aujourd'hui comme jamais tout propos qui se tient, tout article de revue ou de journal, tout livre, tout cahier qui s'écrit de l'affaire Dreyfus a en lui, porte en lui on ne sait quel virus, quel point de virus

qui nous travaille infatigable. On n'en peut point toucher un mot qui ne soit nocif et sacré. Nous n'en souffrons que trop, quelquefois, aux cahiers, le jeudi. Mais c'est la marque même et le signe de la valeur, du prix propre, le signe de l'élection.

Pour moi si ayant achevé une œuvre infiniment plus grave je viens à l'âge des *Confessions*, qui est, comme on sait, cinquante ans révolus, à neuf heures du matin, c'est ce que je me proposerai certainement d'y représenter. J'essaierai, reprenant, achevant mon ancienne *décomposition du dreyfusisme en France* de donner non pas une idée, mais j'essaierai de donner une représentation de ce que fut dans la réalité cette immortelle affaire Dreyfus. Elle fut, comme toute affaire qui se respecte, une affaire essentiellement mystique. Elle vivait de sa mystique. Elle est morte de sa politique. C'est la loi, c'est la règle. *C'est le niveau des vies.* Tout parti vit de sa mystique et meurt de sa politique. C'est ce que j'essaierai de représenter. J'avoue, je commence à croire que ce ne sera pas inutile. Je soupçonne qu'il y a sur cette affaire Dreyfus de nombreux malentendus. J'avoue que je ne me reconnais pas du tout dans le *portrait* que Halévy a tracé ici même *du dreyfusiste*. Je ne me sens nullement ce poil de chien battu. Je consens d'avoir été vainqueur, je consens (ce qui est mon jugement propre) d'avoir été vaincu (ça dépend du point de vue auquel on se place), je ne consens point d'avoir été battu. Je consens d'avoir été ruiné, (dans le temporel, et fort exposé dans l'intemporel), je consens d'avoir été trompé, je consens d'avoir été berné. Je ne

consens point d'avoir été mouillé. Je ne me sens point ce poil de chien mouillé. Je ne me reconnais point dans ce portrait. Nous étions autrement fiers, autrement droits, autrement orgueilleux, infiniment fiers, portant haut la tête, infiniment pleins, infiniment gonflés des vertus *militaires*. Nous avions, nous tenions un tout autre ton, un tout autre air, un tout autre port de tête, nous portions, à bras tendus, un tout autre propos. Je ne me sens aucunement l'humeur d'un pénitent. Je hais une pénitence qui ne serait point une pénitence chrétienne, qui serait une espèce de pénitence civique et laïque, une pénitence laïcisée, sécularisée, temporalisée, désaffectée, une imitation, une contrefaçon de *la* pénitence. Je hais une humiliation, une humilité qui ne serait point une humilité chrétienne, l'humilité chrétienne, qui serait une espèce d'humilité civile, civique, laïque, une imitation, une contrefaçon de *l'*humilité. Dans le civil, dans le civique, dans le laïque, dans le profane je veux être bourré d'orgueil. Nous l'étions. Nous en avions le droit. Nous en avions le devoir. Non seulement nous n'avons rien à regretter. Mais nous n'avons rien, nous n'avons rien fait dont nous n'ayons à nous glorifier. Dont nous ne puissions, dont nous ne devions nous glorifier. On peut commencer demain matin la publication de mes œuvres complètes. On pourrait même y ajouter la publication de mes propos, de mes paroles complètes. Il n'y a pas, dans tous ces vieux cahiers, un mot que je changerais, excepté quatre ou cinq mots que je connais bien, sept ou huit mots de théologie qui pourraient donner matière à un malentendu, être interprétés à contre-sens, parce qu'ils sont au style indirect et que l'on ne voit pas assez dans la phrase qu'ils sont au style

indirect. Non seulement nous n'avons rien à désavouer, mais nous n'avons rien dont nous n'ayons à nous glorifier. Car dans nos plus ardentes polémiques, dans nos invectives, dans nos pamphlets nous n'avons jamais perdu le respect du respect. Du respectable respect. Nous n'avons, nous n'avons à avoir ni regret ni remords. Dans ces *confessions d'un dreyfusiste* qui feront une part importante de nos *Confessions* générales, il y aura, je l'ai promis, de nombreux cahiers qui s'intituleront *Mémoires d'un âne,* ou peut-être, plus platement, *mémoires d'un imbécile.* Il n'y en aura aucun qui s'intitulera *mémoires d'un lâche,* ou *d'un pleutre* (nous laisserons ceux-ci à faire à M. Jaurès et ils ne seront certainement pas mal faits). (Il est si bon maquignon.) Il n'y en aura aucun qui s'intitulera *cahiers, mémoires d'un faible; d'un repentant.* Il n'y en aura aucun qui s'intitulera *mémoires d'un homme politique.* Ils seront tous, dans le fond, les mémoires d'un homme mystique.

On peut publier demain matin nos œuvres complètes. Non seulement il n'y a pas une virgule que nous ayons à désavouer, mais il n'y a pas une virgule dont nous n'ayons à nous glorifier.

C'est bien l'idée de Halévy, qu'en effet je ne m'y reconnaisse pas. Plusieurs fois il nous le dit expressément. Mais je ne sais pas si son lecteur voit bien toujours que c'est son idée.

Notre collaborateur a bien marqué, dans tout son cahier, qu'en effet il ne s'agit point de nous. Ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a si parfaitement réussi à nous donner, c'est bien plutôt l'histoire du dreyfusisme, le *portrait* du dreyfusisme que le portrait du dreyfusiste ; que l'histoire ou le portrait d'un dreyfusiste ; ou encore ce serait, je crois, dans sa pensée, le portrait, l'histoire et le portrait d'un dreyfusiste moyen ; ou plutôt c'est l'histoire et le portrait d'un parti, du parti dreyfusiste ; ou plus exactement d'un dreyfusiste qui était dans le parti dreyfusiste. Mais je crois qu'il y a un abîme entre l'histoire et le portrait d'un dreyfusiste qui était dans le parti dreyfusiste et l'histoire et le portrait d'un dreyfusiste qui n'était pas dans le parti dreyfusiste. C'est pour cela que quand je lisais en épreuves le cahier de notre collaborateur je voyais venir ce malentendu, je voyais prendre corps ce contre-sens. Je voyais poindre ce double sens et la confusion de ce double sens. C'est pour cela que j'avais une sourde révolte, sourde naturellement parce que je ne suis pas éloquent. Je ronchonnais, je marmonnais, je marmottais, tout en lisant mes épreuves, et plus je trouvais que le cahier est beau, plus je trouvais qu'il est bon, plus je me révoltais. Parce que plus je pensais qu'il serait écouté. Plus je pensais qu'il porterait. C'est pourquoi ce que je veux contester à notre collaborateur, c'est la proportion, c'est la *quotité* même, la quotité respective, dans l'ensemble du dreyfusisme et du parti dreyfusiste, de ceux que son cahier habille, et de ceux qu'il n'habille pas. De ceux à qui son cahier convient, et de ceux à qui il ne convient pas. Il a bien pensé lui-même, il a fait une réserve, il a fait une distinction utile en marquant bien qu'il fallait mettre

à part ceux des dreyfusistes qui n'étaient point entrés dans les démagogies politiques, notamment dans la démagogie combiste. Mais où je conteste à notre collaborateur, c'est quand il paraît admettre que nous ne représentons pas le dreyfusisme et que les autres le représentent, quand il nous classe et nous met à part comme une exception, comme une sorte d'exception, quand toute son attention se porte sur les autres, sur ceux que nous sommes autorisés à nommer les *politiciens*. Nous prétendons au contraire que nous les mystiques nous sommes et nous fûmes, que nous avons toujours été le cœur et le centre du dreyfusisme, et que nous seuls nous le représentons.

Halévy a quelquefois l'air de dire que les autres auraient comme suivi une courbe légitime et que nous autres nous serions des sauvages, presque comme des fantaisistes, que nous aurions fait une rupture, brusque, un saut illégitime. Ce seraient les autres qui seraient pour ainsi dire de droit et nous qui serions comme de travers. Ce seraient les autres qui seraient la règle, le commun, l'ordinaire, le naturel, et nous qui serions non pas seulement l'extraordinaire, mais l'exception, et surtout une exception artificielle. On veut toujours que ce soit la faiblesse et la dégradation qui soit la règle, l'ordinaire, le commun, qui soit comme de droit, qui aille de soi. C'est précisément ce que je conteste dans tous les ordres, au moins pour cette race française. En France le courage et la droiture vont très bien de soi.

Sans doute les *apparences* donneraient raison à Halévy, les apparents seraient pour lui. Je veux dire que si l'on (ne) considère (que) les dreyfusistes appa-

rents, les hommes en vue, journalistes, publicistes, conférenciers, Universités Populaires, parlementaires, candidats, hommes politiques, tout ce qui parle et tout ce qui cause, tout ce qui écrit et tout ce qui publie, l'immense majorité des hommes en vue, la presque totalité des *apparents* s'empressèrent d'entrer dans les démagogies dreyfusistes, je veux dire dans les démagogies politiques issues de la mystique dreyfusiste. Mais ce que je conteste précisément, ce que je nie, c'est que ceux qui sont *apparents* pour l'histoire (et que l'histoire, en retour, saisit avec tant d'empressement) aient une grande importance dans les profondeurs de la réalité. Atteignant donc à des réalités profondes, seules importantes, je prétends que *tous* les dreyfusistes mystiques sont demeurés dreyfusistes, qu'ils sont demeurés mystiques, et qu'ils sont demeurés les mains pures. Qu'importe que tous les *apparents,* tous les *phénomènes,* tous les officiels, tous les avantageux aient abandonné, aient raillé, aient renié, aient trahi cette mystique pour la politique issue, pour toutes sortes de politiques, pour toutes les démagogies politiques. Cela, mon cher Halévy, vous l'avez dit vous-même : *C'est le niveau des vies*. Qu'importe qu'ils nous raillent. Seuls nous représentons et eux ils ne représentent pas. Qu'importe qu'ils nous tournent en dérision. Eux-mêmes ils ne vivent que par nous, ils ne sont que par nous. Les vanités mêmes qu'ils sont, sans nous ils ne le seraient pas.

Et non seulement je prétends que les dreyfusistes mystiques sont demeurés dreyfusistes et qu'ils sont demeurés mystiques. Mais j'atteste en plus, en surcroît, qu'ils étaient le nombre et qu'ils sont demeurés le

nombre. Même au grossier point de vue, non plus de la qualité, de la vertu, mais de la quotité même et de la quantité, c'est eux qui comptaient, c'est eux qui comptent.

La politique se moque de la mystique, mais c'est encore la mystique qui nourrit la politique même.

Car les politiques se rattrapent, croient se rattraper en disant qu'au moins ils sont pratiques et que nous ne le sommes pas. Ici même ils se trompent. Et ils trompent. Nous ne leur accorderons pas même cela. Ce sont les mystiques qui sont même pratiques et ce sont les politiques qui ne le sont pas. C'est nous qui sommes pratiques, *qui faisons quelque chose,* et c'est eux qui ne le sont pas, *qui ne font rien.* C'est nous qui amassons et c'est eux qui pillent. C'est nous qui bâtissons, c'est nous qui fondons, et c'est eux qui démolissent. C'est nous qui nourrissons et c'est eux qui parasitent. C'est nous qui faisons les œuvres et les hommes, les peuples et les races. Et c'est eux qui ruinent.

Le peu même qu'ils sont, ils ne le sont que par nous. La misère, la vanité, le vide, l'infirmité, la frivolité, la bassesse, le néant qu'ils sont, cela même ils ne le sont que par nous.

C'est pour cela qu'il ne s'agit point qu'ils nous regardent comme des inspecteurs (comme eux-mêmes étant des inspecteurs). Il ne s'agit point qu'ils nous examinent et nous jugent, qu'ils nous passent en revue

et en inspection. Qu'ils nous demandent des comptes, eux à nous, vraiment ce serait risible. Tout le droit qu'ils ont, avec nous, c'est de se taire. Et de tâcher de se faire oublier. Espérons qu'ils en useront largement.

Ce que je prétends, c'est que tout le corps mystique du dreyfusisme est demeuré intact. Qu'importe que les politiciens aient trahi cette mystique. C'est leur office même.

Après vous me direz que ni les États-Majors ni les comités ni les ligues n'étaient donc de cette mystique. Naturellement qu'ils n'en étaient pas. Vous n'auriez tout de même pas voulu qu'ils en fussent. Qu'importe toute la Ligue des Droits de l'Homme ensemble, et même du Citoyen, que représente-t-elle, en face d'une conscience, en face d'une mystique. Qu'importe une politique, cent politiques, au prix d'une mystique. Tout détestables qu'ils soient, ils ne sont encore que par nous, ils sont encore et toujours nos débiteurs. Toute mystique est créancière de toutes politiques.

Leur détestation même est de nous, est notre œuvre, nous parasite.

Vous ajouterez que la victime elle-même n'était donc point de sa mystique. De sa propre mystique. Cela est devenu évident. Nous fussions morts pour Dreyfus.

Dreyfus n'est point mort pour Dreyfus. Il est de bonne règle que la victime ne soit point de la mystique de sa propre affaire.

C'est le triomphe de la faiblesse humaine, le couronnement de notre vanité, la plus grande preuve; le plus grand effort, le chef-d'œuvre, la démonstration la plus haute, suprême, culminante de notre infirmité.

Il fallait que ce fût ainsi pour que le chef-d'œuvre de notre misère fût achevé, pour que toute l'amertume fût bue, pour que l'ingratitude fût vraiment couronnée.

Pour que ce fût complet. Pour que le désabusement fût achevé.

L'affaire Dreyfus, le dreyfusisme, la mystique, le mysticisme dreyfusiste fut une culmination, un recoupement en culmination de trois mysticismes au moins : juif, chrétien, français. Et comme je le montrerai ces trois mysticismes ne s'y déchiraient point, ne s'y meurtrissaient point, mais y concouraient au contraire par une rencontre, par un recoupement, en une rencontre, en un recoupement peut-être unique dans l'histoire du monde.

Je suis en mesure d'affirmer que tous les mystiques dreyfusistes sont demeurés mystiques, sont demeurés dreyfusistes, sont demeurés les mains pures. Je le sais, j'en ai la liste aux cahiers. Je veux dire que tout ce qu'il y avait de mystique, de fidèle, de croyant dans le dreyfusisme s'est réfugié, s'est recueilli aux cahiers, dès le principe et toujours, guidés par un

instinct sûr, par le plus profond des instincts, comme dans la seule maison qui eût gardé le sens et la tradition, le dépôt, sacré pour nous, et peut-être pour l'histoire, de la mystique dreyfusiste. Tel fut le premier fond, le premier corps de nos amis et de nos abonnés. Beaucoup déjà sont morts. Tous ceux qui ne sont pas morts nous sont restés invariablement fidèles. Ou plutôt ce fut ce premier fond, ce premier corps, tout ce qu'il y avait de mystique, de fidèle, de croyant dans le dreyfusisme qui fut, qui devint non point seulement nos amis et nos abonnés, mais nos cahiers mêmes, le corps et l'institution de nos cahiers. Je puis donc le dire. Les hommes qui se taisent, les seuls qui importent, les silencieux, les seuls qui comptent, les tacites, les seuls qui compteront, tous les mystiques sont restés invariables, infléchissables. Toutes les petites gens. Nous enfin. J'en ai encore eu la preuve et reçu le témoignage aux vacances de Pâques, aux dernières, et à ces vacances de la Pentecôte, où tant de nos amis et de nos abonnés des départements, notamment des professeurs, nous ont fait l'amitié de venir nous voir aux cahiers. Ils sont comme ils étaient, ce qu'ils étaient, ils sont les mêmes hommes qu'il y a dix ans. Qu'il y a douze ans. Qu'il y a quinze ans. Et moi aussi j'ose dire qu'ils m'ont trouvé le même homme qu'il y a dix ans. Douze ans. Quinze ans. Ce qui est peut-être plus difficile.

Ceux qui se taisent, les seuls dont la parole compte.

Voilà quel était le cœur et la force du dreyfusisme. Ce cœur, ce centre, cette force est demeurée intacte.

Il s'était même créé un honneur dreyfusiste, ce qui est la marque même et la consécration d'une mystique, de la création d'une mystique. Quand une mystique en vient à créer un honneur, son honneur, un honneur propre, particulier, c'est qu'elle existe bien, comme mystique. Elle a donné, elle a trouvé sa marque. Cet honneur, dreyfusiste, est demeuré intact.

Cette fidélité même que nos amis et que nos abonnés nous ont gardée depuis quinze ans à travers tant d'épreuves, à travers toutes les misères, toutes les détresses, à travers, dessous tous les malentendus politiques, toutes les hontes politiques, cette amitié impeccable, cette fidélité d'un autre âge, cette fidélité ancienne, antique, d'un autre temps, cette amitié, cette fidélité unique dans tout le monde moderne ne s'explique elle-même que comme une amitié, une fidélité de l'ordre mystique. Elle nous récompense nous-mêmes d'une fidélité toute mystique à notre mystique.

Il n'est pas mort, pour lui; mais plusieurs sont morts pour lui. Cela fait, cela consacre, cela sanctionne une mystique.

D'autres sont morts pour lui.

Il ne s'est pas ruiné pour lui-même. Il ne se ruinera pour nul autre. Mais beaucoup se sont ruinés pour lui. Beaucoup ont sacrifié pour lui leur carrière, leur pain, leur vie même, le pain de leurs femmes et de leurs enfants. Beaucoup se sont jetés pour lui dans une

misère inexpiable. Cela fait, cela consacre, cela sanctionne une mystique.

La misère, le seul incurable des maux.

D'autres se sont ruinés, se sont temporellement perdus pour lui.

Le plus grand de tous, Bernard-Lazare, quoi qu'on en ait dit, quoi qu'on en ait, plus lâchement, laissé dire, a vécu pour lui, est mort pour lui, est mort pensant à lui.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que cette mystique, que nos amis ont ignorée, plus que méconnue, ignorée, (nos *amis*, j'entends ici ce mot au sens politique, au sens des combats politiques, nos amis politiques, nos politiciens, nos parasites), nos adversaires eux-mêmes l'ont soupçonnée. M. Barrès a fort bien noté plusieurs fois que le mouvement dreyfusiste fut un mouvement religieux. Il a même écrit, et il y a longtemps, qu'il fallait regretter que cette force religieuse fût perdue. Sur ce point au moins nous sommes en mesure de le rassurer. Cette force religieuse ne sera point perdue. Aux reconstructions qui s'imposent, aux restitutions, nous avons dit le mot aux *restaurations* qui s'annoncent nous venons la tête haute, fiers et tout pleins de notre passé, battus de tant d'épreuves, forgés par nos misères mêmes. Aux restaurations qui s'annoncent nous venons la mémoire pleine, le cœur plein, les mains pleines et pures.

Moi-même si depuis bientôt quinze ans (en comptant tout) mal doué de ressources, mal doué de forces de tout ordre, mal doué de talents, à travers des difficultés de toutes sortes, à travers des traverses sans nombre j'ai pu tenir le coup, si j'ai pu continuer cette œuvre, persévérer dans cette œuvre, dans cette opération incessante, c'est certainement que je suis attaché à ces cahiers, à cette institution, à cette œuvre d'un attachement, d'une liaison qui est de l'ordre mystique.

Je le disais précisément à Isaac pendant les vacances de Pâques. Nous déjeunions ensemble, une fois par an. Je lui disais : Vous croyez, vous dites que nous sommes purs, que nous avons les mains pures. Vous le croyez, vous le dites. Mais vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne pouvez pas mesurer ce que vous croyez. Il faut vivre à Paris, dans ce que l'on a fait de la République, pour savoir, pour mesurer ce que c'est que d'être pur.

J'ai la certitude en effet que nos amis de province nous font confiance. Mais ils ne peuvent pas savoir, ils ne peuvent pas soupçonner *de quoi* ils nous font confiance, quelle est la matière, le terrain de la confiance qu'ils nous font.

L'affaire Dreyfus fut un recoupement, une culmination de trois mystiques au moins. Premièrement elle fut sur le chemin de la mystique hébraïque. Pourquoi le nier. Ce serait le contraire au contraire qui serait suspect.

Il y a une politique juive. Pourquoi le nier. Ce serait le contraire au contraire qui serait suspect. Elle est sotte, comme toutes les politiques. Elle est prétentieuse, comme toutes les politiques. Elle est envahissante, comme toutes les politiques. Elle est inféconde, comme toutes les politiques. Elle fait les affaires d'Israël comme les politiciens républicains font les affaires de la République. Elle est surtout occupée, comme toutes les politiques, à étouffer, à dévorer, à supprimer sa propre mystique, la mystique dont elle est issue. Et elle ne réussit guère qu'à cela.

Loin donc qu'il faille considérer l'affaire Dreyfus comme une combinaison, politique, un agencement, comme une opération de la politique juive, il faut *au contraire* la considérer comme une opération, comme une œuvre, comme une explosion de la mystique juive. Les politiciens, les rabbins, les communautés d'Israël, pendant des siècles et des siècles de persécutions et d'épreuves, n'avaient que trop pris l'habitude, politique, le pli de sacrifier quelques-uns de leurs membres pour avoir la paix, la paix du ménage politique, la paix des rois et des grands, la paix de leurs débiteurs, la paix des populations et des princes, la paix des antisémites. Ils ne demandaient qu'à recommencer. Ils ne demandaient qu'à continuer. Ils ne demandaient qu'à sacrifier Dreyfus pour conjurer l'orage. La grande majorité des Juifs est comme la grande majorité des (autres) électeurs. Elle craint la guerre. Elle craint le trouble. Elle craint l'inquiétude. Elle craint, elle redoute plus que tout peut-être le simple dérangement. Elle aimerait mieux le silence, une tranquillité basse. Si on pouvait s'arranger moyennant un silence entendu, acheter la

paix en livrant le bouc, payer de quelque livraison, de quelque trahison, de quelque bassesse une tranquillité précaire. Livrer le sang innocent, elle sait ce que c'est. En temps de paix elle craint la guerre. Elle a peur des coups. Elle a peur des affaires. Elle est forcée à sa propre grandeur. Elle n'est conduite à ses grands destins douloureux que forcée par une poignée de factieux, une *minorité agissante,* une bande d'énergumènes et de fanatiques, une bande de forcenés, groupés autour de quelques têtes qui sont très précisément les prophètes d'Israël. Israël a fourni des prophètes innombrables, des héros, des martyrs, des guerriers sans nombre. Mais enfin, en temps ordinaire, le peuple d'Israël est comme tous les peuples, il ne demande qu'à ne pas entrer dans un temps extraordinaire. Quand il est dans une période, il est comme tous les peuples, il ne demande qu'à ne pas entrer dans une époque. Quand il est dans une période, il ne demande qu'à ne pas entrer dans une crise. Quand il est dans une bonne plaine, bien grasse, où coulent les ruisseaux de lait et de miel, il ne demande qu'à ne pas remonter sur la montagne, cette montagne fût-elle la montagne de Moïse. Israël a fourni des prophètes innombrables; plus que cela elle est elle-même prophète, elle est elle-même la race prophétique. Toute entière, en un seul corps, un seul prophète. Mais enfin elle ne demande que ceci : c'est de ne pas donner matière aux prophètes à s'exercer. Elle sait ce que ça coûte. Instinctivement, historiquement, organiquement pour ainsi dire elle sait ce que ça coûte. Sa mémoire, son instinct, son organisme même, son corps temporel, son histoire, toute sa mémoire le lui disent. Toute sa mémoire en est pleine.

Vingt, quarante, cinquante siècles d'épreuves le lui disent. Des guerres sans nombre, des meurtres, des déserts, des prises de villes, des exils, des guerres étrangères, des guerres civiles, des captivités sans nombre. Cinquante siècles de misères, quelquefois dorées. Comme les misères modernes. Cinquante siècles de détresses, quelquefois anarchistes, quelquefois masquées de joies, quelquefois masquées, maquillées de voluptés. Cinquante siècles peut-être de neurasthénie. Cinquante siècles de blessures et de cicatrices, des points toujours douloureux, les Pyramides et les Champs-Élysées, les rois d'Égypte et les rois d'Orient, le fouet des eunuques et la lance romaine, le Temple détruit et non rebâti, une inexpiable dispersion leur en ont dit le prix pour leur éternité. Ils savent ce que ça coûte, eux, que d'être la voix charnelle et le corps temporel. Ils savent ce que ça coûte que de porter Dieu et ses agents les prophètes. Ses prophètes les prophètes. Alors, obscurément, ils aimeraient mieux qu'on ne recommence pas. Ils ont peur des coups. Ils en ont tant reçu. Ils aimeraient mieux qu'on n'en parle pas Ils ont tant de fois payé pour eux-mêmes et pour les autres. On peut bien parler d'autre chose. Ils ont tant de fois payé pour tout le monde, pour nous. Si on ne parlait de rien du tout. Si on faisait des affaires, de(s) bonnes affaires. Ne triomphons pas. Ne triomphons pas d'eux. Combien de chrétiens ont été poussés à coups de lanières dans la voie du salut. C'est partout pareil. Ils ont peur des coups. Toute l'humanité a généralement peur des coups. Au moins avant. Et après. Heureusement elle n'a quelquefois pas peur des coups pendant. Les plus merveilleux soldats peut-être

du grand Napoléon, ceux de la fin, ne provenaient-ils pas généralement de bandes de déserteurs et d'insoumis que les gendarmes impériaux avaient poussés, menottes aux mains, avaient refoulés comme un troupeau jusqu'en cette île de Walcheren. De là sortit pourtant Lutzen, Bautzen, la Bérésina, le glorieux Walcheren-Infanterie, 131me de l'arme.

Ils ont tant fui, tant et de telles fuites, qu'ils savent le prix de ne pas fuir. Campés, entrés dans les peuples modernes, ils voudraient tant s'y trouver bien. Toute la politique d'Israël est de ne pas faire de bruit, dans le monde (on en a assez fait), d'acheter la paix par un silence prudent. Sauf quelques écervelés prétentieux, que tout le monde nomme, de se faire oublier. Tant de meurtrissures lui saignent encore. Mais toute la mystique d'Israël est qu'Israël poursuive dans le monde sa retentissante et douloureuse mission. De là des déchirements incroyables, les plus douloureux antagonismes intérieurs qu'il y ait eu peut-être entre une mystique et une politique. Peuple de marchands. Le même peuple de prophètes. Les uns savent pour les autres ce que c'est que des calamités.

Les uns savent pour les autres ce que c'est que des ruines; toujours et toujours des ruines; un amoncellement de ruines; habiter, passer dans un peuple de ruines, dans une ville de ruines.

Je connais bien ce peuple. Il n'a pas sur la peau un point qui ne soit pas douloureux, où il n'y ait un ancien bleu, une ancienne contusion, une douleur sourde, la mémoire d'une douleur sourde, une cicatrice, une blessure, une meurtrissure d'Orient ou d'Occident. Ils ont les leurs, et toutes celles des autres. Par exemple on a

meurtri *comme Français* tous ceux de l'Alsace et de la Lorraine annexée.

C'est bien mal connaître la politique juive, au moment même qu'on en parle, que de supposer que ce soit la politique juive et le parti juif qui aient jamais soulevé une affaire comme l'affaire Dreyfus. Au contraire. Ce ne sont jamais eux qui soulèvent les tumultes. Ils ne demandent, ils ne recherchent que le silence. Ils ne demandent qu'à se faire oublier. Sauf quelques écervelés, ils ne recherchent que l'ombre et le silence.

En fait et dans le détail même c'est ne pas connaître un mot de l'affaire Dreyfus et du dreyfusisme et notamment de la manière dont elle a commencé que de croire, que de s'imaginer qu'elle est comme une invention, une fabrication, une forgerie du parti juif, de la politique juive, que le parti juif, la politique juive ait vu de bon cœur poindre le commencement de cette affaire. C'est très exactement le contraire. Ils ne savaient pas bien, mais ils se méfiaient. Ils avaient raison de se méfier. Au point de vue des intérêts. Cette affaire, somme toute, et sous des victoires apparentes, sous des aspects de conquête(s), sous des surfaces de triomphe, leur a fait (beaucoup) plus de mal que de bien.

Au point où en est tombée aujourd'hui la courbe de l'histoire de cette affaire, nous pouvons dire en effet aujourd'hui qu'une première fois nous fûmes vainqueurs des antidreyfusistes antidreyfusistes; qu'une deuxième fois nous fûmes vaincus par les antidreyfusistes dreyfusistes; qu'aujourd'hui enfin nous sommes en train d'être vaincus par les deux ensemble.

Ils se méfiaient. Prévoyaient-ils ce tumulte énorme, cet énorme ébranlement. On ne prévoit jamais tout. En tout cas ils n'aiment pas soulever des tumultes.

Quand donc la famille de M. Dreyfus, pour obtenir une réparation individuelle, envisageait un chambardement total de la France, et d'Israël, et de toute la chrétienté, non seulement elle allait contre la politique française, mais elle n'allait pas moins contre la politique juive qu'elle n'allait évidemment contre la politique cléricale. Une mystique peut aller contre toutes les politiques *à la fois*. Ceux qui apprennent l'histoire ailleurs que dans les polémiques, ceux qui essaient de la suivre dans les réalités, dans la réalité même, savent que c'est en Israël que la famille Dreyfus, que l'affaire Dreyfus naissante, que le dreyfusisme naissant rencontra d'abord les plus vives résistances. La sagesse est aussi une vertu d'Israël. S'il y a les Prophètes il y a l'Ecclésiaste. Beaucoup disaient *à quoi bon*. Les sages voyaient surtout qu'on allait soulever un tumulte, instituer un commencement dont on ne verrait peut-être jamais la fin, dont surtout on ne voyait pas quelle serait la fin. Dans les familles, dans le secret des familles on traitait communément de folie cette tentative. Une fois de plus la folie devait l'emporter, dans cette race élue de l'inquiétude. Plus tard, bientôt tous, ou presque tous, marchèrent, parce que quand un prophète a parlé en Israël, tous le haïssent, tous l'admirent, tous le suivent. Cinquante siècles d'épée dans les reins les forcent à marcher.

Ils reconnaissent l'épreuve avec un instinct admirable, avec un instinct de cinquante siècles. Ils reconnaissent, ils saluent le coup. C'est encore un coup de Dieu. La ville encore sera prise, le Temple détruit, les femmes

emmenées. Une captivité vient, après tant de captivités. De longs convois traîneront dans le désert. Leurs cadavres jalonneront les routes d'Asie. Très bien, ils savent ce que c'est. Ils ceignent leurs reins pour ce nouveau départ. Puisqu'il faut y passer ils y passeront encore. Dieu est dur, mais il est Dieu. Il punit, et il soutient. Il mène. Eux qui ont obéi, impunément, à tant de maîtres extérieurs, temporels, ils saluent enfin le maître de la plus rigoureuse servitude, le Prophète, le maître intérieur.

Le prophète, en cette grande crise d'Israël et du monde, fut Bernard-Lazare. Saluons ici l'un des plus grands noms des temps modernes, et après Darmesteter l'un des plus grands parmi les prophètes d'Israël. Pour moi, si la vie m'en laisse l'espace, je considérerai comme une des plus grandes récompenses de ma vieillesse de pouvoir enfin fixer, restituer le portrait de cet homme extraordinaire.

J'avais commencé d'écrire un *portrait de Bernard-Lazare*. Mais pour ces hommes de cinquante siècles il faut bien peut-être un recul de cinquante ans. D'énormes quantités d'imbéciles, et en Israël et en Chrétienté, croient encore que Bernard-Lazare fut un jeune homme, un homme jeune, on ne sait pas bien, un jeune écrivain, venu à Paris comme tant d'autres, pour s'y pousser, pour y faire sa fortune, dans les lettres, comme on disait encore alors, dans le théâtre, dans les contes, dans les nouvelles, dans le livre, dans la nouvelle, dans le recueil, dans le conte, dans le fatras, dans le journal, dans la politique, dans toute la misère temporelle, venu

au quartier, comme tous les jeunes gens de ces pays-là, un jeune juif du Midi, d'Avignon et de Vaucluse, ou des Bouches du Rhône, ou plutôt du Gard et de l'Hérault. Un jeune juif de Nîmes ou de Montpellier. Je ne serais pas surpris, j'ai même la certitude que le jeune Bernard-Lazare le croyait lui-même. Le prophète d'abord ne se connaît point. On trouverait encore des gens qui feraient tout un travail sur Bernard-Lazare symboliste et jeune poète ou ami des symbolistes ou ennemi des symbolistes. On ne sait plus. Et dans l'affaire Dreyfus même je ne serais pas surpris que l'État-Major dreyfusiste, l'entourage de Dreyfus, la famille de Dreyfus et Dreyfus lui-même aient toujours considéré Bernard-Lazare comme un agent, que l'on payait, comme une sorte de conseil juridique, ou judiciaire, non pas seulement dans les matières juridiques, comme un faiseur de mémoires, salarié, comme un publiciste, comme un pamphlétaire, à gages, comme un polémiste et un polémiqueur, comme un journaliste sans journal, comme un avocat officieux, honoré, comme un officieux, comme un avocat non plaidant. Comme un faiseur, comme un établisseur de mémoires et dossiers, comme une sorte d'avocat consultant en matières juridiques et surtout en matières politiques, enfin comme un folliculaire. Comme un écrivain professionnel. Par conséquent comme un homme que l'on méprise. Comme un homme qui travaillait, qui écrivait sur un thème. Qu'on lui donnait, qu'on lui avait donné. Comme un homme qui gagnait sa vie, qui gagnait ce qu'il pouvait, qui gagnait ce qu'il gagnait. Par conséquent comme un homme que l'on méprise. Comme un homme à la suite. Peut-être comme un

agent d'exécution. Israël passe à côté du Juste, et le méprise. Israël passe à côté du Prophète, le suit, et ne le voit pas.

La méconnaissance des prophètes par Israël et pourtant la conduite d'Israël par les prophètes, c'est toute l'histoire d'Israël.

La méconnaissance des saints par les pécheurs et pourtant le salut des pécheurs par les saints, c'est toute l'histoire chrétienne.

La méconnaissance des prophètes par Israël n'a d'égale, n'a de comparable, bien que fort différente, que la méconnaissance des saints par les pécheurs.

On peut même dire que la méconnaissance des prophètes par Israël est une *figure* de la méconnaissance des saints par les pécheurs.

Quand le prophète passe, Israël croit que c'est un publiciste. Qui sait, peut-être un sociologue.

Si on pouvait lui faire une situation en Sorbonne. Ou plutôt à l'École *(pratique* (?) (!) des Hautes Études. Quatrième section. Ou cinquième. Ou troisième. Enfin section des sciences *religieuses*. A la Sorbonne, *au bout de la galerie des Sciences*, escalier E, au premier étage. On pourra toujours. On est si puissant dans l'État français.

L'un des documents les plus effrayants de l'ingratitude humaine, (ici ce fut particulièrement de l'ingratitude juive, mais généralement aussi ce fut l'ingratitude de tant d'autres, sinon la nôtre, une ingratitude commune), fut la situation faite à Bernard-Lazare aussitôt après le déclanchement et le triomphe apparent, le faux triomphe de l'affaire Dreyfus. La méconnaissance totale, l'ignorance même, la solitude, l'oubli, le mépris

où on le laissa tomber, où on le fit tomber, où on le fit périr. Où on le fit mourir.

— C'est de sa faute aussi s'il est mort, disent-ils dans leur incroyable, dans leur incurable bassesse, dans leur grossière promiscuité révoltante. Il ne faut jamais mourir. On a toujours tort de mourir. — Il faut donc dire, il faut donc écrire, il faut donc publier que comme il avait vécu pour eux, littéralement il est mort par eux et pour eux. Oui, oui, je sais, il est mort de ceci. Et de cela. On meurt toujours de quelque chose. Mais le mal terrible dont il est mort lui eût laissé un délai, dix, quinze, vingt ans de répit sans l'effroyable surmenage qu'il avait assumé pour sauver Dreyfus. Tension nerveuse effrayante et qui dura des années. Effroyable surmenage de corps et de tête. Surmenage de cœur, le pire de tous. Surmenage de tout.

On meurt toujours de quelque(s) atteinte(s).

Je ferai le portrait de Bernard-Lazare. Il avait, indéniablement, des parties de saint, de sainteté. Et quand je parle de saint, je ne suis pas suspect de parler par métaphore. Il avait une douceur, une bonté, une tendresse mystique, une égalité d'humeur, une expérience de l'amertume et de l'ingratitude, une digestion parfaite de l'amertume et de l'ingratitude, une sorte de bonté à qui on n'en remontrait point, une sorte de bonté parfaitement renseignée et parfaitement apprise d'une profondeur incroyable. Comme une bonté à revendre. Il vécut et mourut pour eux comme un martyr. Il fut un prophète. Il était donc juste qu'on l'ensevelît prématurément dans le silence et dans l'oubli. Dans un silence fait. Dans un oubli concerté.

Il ne faut pas lui alléguer sa mort. Car sa mort même fut pour eux. Il ne faut pas lui reprocher sa mort.

On lui en voulait surtout, les Juifs lui en voulaient surtout, le méprisaient surtout parce qu'il n'était pas riche. Je crois même qu'on disait qu'il était dépensier. Cela voulait dire qu'on n'avait plus besoin de lui, ou que l'on croyait que l'on n'avait plus besoin de lui. Peut-être en effet leur coûtait-il un peu; leur avait-il coûté un peu plus. C'était un homme qui avait la main ouverte.

Seulement il faudrait peut-être considérer qu'il était sans prix.

Car il était mort avant d'être mort. Israël une fois de plus, Israël poursuivait ses destinées temporellement éternelles. Il est extrêmement remarquable que le seul journal où on ait jamais traité dignement notre ami, je veux dire selon sa dignité, selon sa grandeur, selon sa mesure, dans son ordre de grandeur, où on l'ait traité en ennemi sans doute, violemment, âprement, comme un ennemi, mais enfin à sa mesure, où on l'ait considéré à la mesure de sa grandeur, où on ait dit, en termes ennemis, mais enfin où on ait dit combien il aimait Israël et combien il était grand fut *la Libre Parole,* et que le seul homme qui l'ait dit fut M. Édouard Drumont. C'est une honte pour nous que le nom de Bernard-Lazare, depuis cinq ans, sept ans qu'il est mort, n'ait jamais figuré que dans un journal ennemi. Je ne parle pas des cahiers, dont il demeure l'ami intérieur, l'inspirateur secret, je dirai très volontiers, et

très exactement, le patron. En dehors de nous, je dis très limitativement, comme on dit dans le droit, en dehors de nous des cahiers, il n'y a que M. Édouard Drumont qui ait su parler de Bernard-Lazare, qui ait voulu en parler, qui lui ait fait sa mesure.

Les autres, les nôtres se taisaient dès avant sa mort, se sont tus depuis avec un soin, honteux, avec une perfection, avec une patience, avec une réussite extraordinaire.

Et il était mort avant d'être mort.

Ils avaient comme honte de lui. Mais en réalité c'étaient eux qui avaient honte d'eux devant lui.

C'étaient les politiciens, c'était la politique même qui avait honte de soi devant la mystique.

Combien de fois n'ai-je pas monté cette rue de Florence. Il y a pour tous les quartiers de Paris non seulement une personnalité constituée, mais cette personnalité a une histoire comme nous. Il n'y a pas bien longtemps et pourtant tout date. Déjà. Le propre de l'histoire, c'est ce changement même, cette *génération et corruption,* cette abolition constante, cette révolution perpétuelle. Cette mort. Il n'y a que quelques années, huit ans, dix ans, et quelle méconnaissance déjà, quelle méconnaissance immobilière. — *Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville*

Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel);

On demeurait alors dans ce haut de Paris où personne aujourd'hui ne demeure plus. On bâtit tant de maisons partout, boulevard Raspail. M. Salomon Reinach devait demeurer encore 36 ou *38* rue de Lisbonne. Ou un autre numéro. Mais enfin Bernard-Lazare y passait, y pouvait

passer comme en voisin, en passant. Le quartier Saint-Lazare. La rue de Rome et la rue de Constantinople. Tout le quartier de l'Europe. Toute l'Europe. Des résonances de noms qui secrètement flattaient leur besoin de voyager, leur aisance à voyager, leur résidence européenne. Un quartier de gare qui flattait leur besoin de chemin de fer, leur goût du chemin de fer, leur aisance en chemin de fer. Tout le monde a déménagé. Quelques-uns dans la mort. Et même beaucoup. Zola demeurait rue de Bruxelles, 81 ou 81 *bis* ou 83 rue de Bruxelles. *Première audience. — Audience du 7 février. — Vous vous appelez Émile Zola? — Oui, monsieur. — Quelle est votre profession? — Homme de lettres. — Quel est votre âge? — Cinquante-huit ans. — Quel est votre domicile? — 21* bis, *rue de Bruxelles.* M. Ludovic Halévy ne demeurait-il pas rue de Douai, qui doit être dans le même quartier. 22, rue de Douai, et encore aujourd'hui 62, rue de Rome, 155, boulevard Haussmann, c'étaient des adresses de ce temps-là. Dreyfus même était de ce quartier. Labori seul demeure encore *41* ou 45 rue Condorcet. On me dit qu'il vient seulement d'émigrer 12, rue Pigalle, Paris IXème. Toute une population, tout un peuple demeurait ainsi sur les hauteurs de Paris, dans le flanc des hauteurs de Paris, dans ce haut Paris serré, tout un peuple, amis, ennemis, qui se connaissaient, ne se connaissaient pas, mais se sentaient, se savaient voisins de campagne dans cet immense Paris.

Combien de fois n'ai-je point monté, dans les jours douloureux, jusqu'à cette rue de Florence. Jours douloureux pour lui et pour moi, ensemble, également, car

nous sentions ensemble, également, que tout était perdu, que la politique, notre politique, (je veux dire la politique des nôtres), commençait à dévorer notre mystique. Lui le sentait si je puis dire avec plus de renseignement, je le sentais avec plus d'innocence. Mais il avait encore une innocence désarmante. Et j'avais déjà beaucoup de renseignement.

Je puis dire, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, je dois dire que pendant ces dernières années, pendant cette dernière période de sa vie je fus son seul ami. Son dernier et son seul ami. Son dernier et son seul confident. A moi seul il disait alors ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, ce qu'il savait enfin. Je le rapporterai quelque jour.

Je suis forcé d'y insister, je fus son seul ami et son seul confident. J'y insiste parce que quelques amis de contrebande qu'il avait, ou plutôt qu'il avait eus, des amis littéraires enfin, entreprenaient de se faire croire, et de faire croire au monde, qu'ils étaient restés ses amis, même après qu'ils avaient saboté, dénaturé, méconnu, inconnu, empolitiqué sa mystique.

Des amis de Quartier enfin, d'anciens amis d'étudiants, peut-être de Sorbonne. Des amis qui tutoient.

Et lui il était si bon que par cette incurable, par cette inépuisable bonté il le leur laissait croire aussi, et il le laissait croire au monde. Mais il m'en parlait tout autrement, parce que j'étais son seul confident, parce qu'il me confiait tous les secrets, tout le secret de sa pensée.

Il avait de l'amitié non pas une idée mystique seulement, mais un sentiment mystique, mais une expé-

rience d'une incroyable profondeur, une épreuve, une expérience, une connaissance mystique. Il avait cet attachement mystique à la fidélité qui est au cœur de l'amitié. Il faisait un exercice mystique de cette fidélité qui est au cœur de l'amitié. Ainsi naquit entre lui et nous cette amitié, cette fidélité éternelle, cette amitié que nulle mort ne devait rompre, cette amitié parfaitement échangée, parfaitement mutuelle, parfaitement parfaite, nourrie de la désillusion de toutes les autres, du désabusement de toutes les infidélités.

Cette amitié que nulle mort ne rompra.

Il avait au plus haut degré, au plus profond, cette morale de bande, qui est peut-être la seule morale.

Or pour sa mystique même il avait cette fidélité mystique, cette amitié mystique.

Cette amitié, cette morale de bande.

Il avait cette fidélité à soi-même qui est tout de même l'essentiel. Beaucoup peuvent vous trahir. Mais c'est beaucoup, c'est déjà beaucoup que de ne pas se trahir soi-même. Beaucoup de politiques peuvent trahir, peuvent dévorer, peuvent absorber beaucoup de mystiques. C'est beaucoup que les mystiques ne se trahissent point elles-mêmes.

Beaucoup de maréchaux ont pu trahir Napoléon. Mais

au moins Napoléon ne s'est pas trahi lui-même. Le maréchal Napoléon n'a pas trahi Napoléon empereur.

On peut dire que ses dernières joies, tant qu'il marchait, tant qu'il allait encore, furent de venir comme se réchauffer parmi nous aux jeudis des cahiers, ou, pour parler plus exactement, le jeudi aux cahiers. Il aimait beaucoup deviser avec M. Sorel. Je dois dire que leurs propos étaient généralement empreints d'un grand désabusement.

Il avait un goût secret, très marqué, très profond, et presque très violent, pour M. Sorel. Un goût commun de désabusement; de gens à qui on n'en contait point. Quand ils riaient ensemble, quand ils éclataient, au même moment, car tous les deux avaient le rire jailli, c'était avec une profondeur d'accord, une complicité incroyable. Cet accord saisissant de l'esprit, du rire, qui n'attend pas, qui ne calcule pas, qui d'un coup atteint au plus profond, au dernier point, éclate et révèle. Qui d'un mot atteint au dernier mot. Tout ce que disait M. Sorel le frappait tellement qu'il m'en parlait encore tous les autres matins de la semaine. Ils étaient comme deux grands complices. Deux grands enfants terribles. Deux grands enfants complices qui eussent très bien connu les hommes.

L'amitié qu'il avait pour ces cahiers naissants, pour

moi, avait quelque chose de désarmant. C'était toute la sollicitude, toute la tendresse, tout le renseignement, tout l'avertissement d'un grand frère aîné qui en a beaucoup vu.

Qui a été très éprouvé par la vie. Par l'existence.

Dès lors il était suspect. Dès lors il était isolé. L'honneur d'avoir fait l'affaire Dreyfus lui collait aux épaules comme une chape inexpiable. Suspect surtout, solitaire surtout dans son propre parti. Pas un journal, pas une revue n'acceptait, ne tolérait sa signature. On eût pris peut-être à la rigueur un peu de sa copie, en la maquillant, en l'avachissant, en la sucrant. Surtout en enlevant, en effaçant cette diablesse de signature. Il revenait naturellement vers nous. Il n'y avait plus qu'aux cahiers qu'il pût parler, écrire, publier, — causer même. Quand on faisait des pourparlers pour créer un grand quotidien (dans ce temps-là on pourparlait toujours pour créer un grand nouveau quotidien) et qu'on demandait de l'argent aux Juifs (ils en donnaient alors, ils s'en laissaient arracher beaucoup trop, M. Jaurès en sait quelque chose) les capitalistes, les commanditaires juifs n'y mettaient guère qu'une condition : c'était que Bernard-Lazare n'y écrivît pas.

On s'organisait fort proprement de toutes parts pour qu'il mourût tout tranquillement de faim.

Il revenait vers nous comme par sa pente naturelle. Il était comme sacré, c'est-à-dire qu'on le comptait pour son compte, on le mesurait à sa mesure, on le prisait à sa valeur et en même temps et surtout on ne voulait plus entendre parler de lui. Tout le monde le taisait.

Ceux qu'il avait sauvés le taisaient plus obstinément, plus silencieusement que tous, l'enfonçaient dans un silence plus sourd, plus obstiné. Quelques-uns, dans la criminelle pénombre de l'arrière-pensée, commençaient à laisser se penser en eux qu'il était peut-être bien heureux, qu'il mourait peut-être juste à temps pour sa gloire. Quelques-uns le pensaient peut-être, quelques-uns le pensaient sans doute. Le fait est, il faut lui rendre cette justice qu'il mourait opportunément, commodément pour beaucoup. Presque pour tout le monde. Quelques personnes qu'il avait fait abonner aux cahiers pendant la crise de l'affaire Dreyfus attendaient impatiemment qu'il mourût pour nous envoyer leur désabonnement, se débarrasser de cet énorme tribut de vingt francs par an qu'il leur avait imposé *pendant l'affaire Dreyfus*, comme on disait déjà. Nous reçûmes le désabonnement de M. Louis Louis-Dreyfus dans la quinzaine ou dans le mois, peut-être dans la semaine qui suivit la mort de Bernard-Lazare.

Ceux qu'il avait sauvés étaient les plus pressés. Lui-même le savait très bien. On a beau savoir aussi que c'est la règle. A chaque fois c'est toujours nouveau. Et c'est toujours dur à avaler.

Lui-même il ne se faisait aucune illusion sur les hommes qu'il avait défendus. Il voyait partout les politiques, les hommes politiques arriver, dévorer tout, dévorer, déshonorer son œuvre. Je dirai tout ce qu'il m'a dit. Il atteignait, il obtenait une profondeur de sentiment(s), une profondeur de regret incroyable, il

parvenait à ces profondeurs de bonté douce incroyables qui ne peuvent être qu'à base de désabusement.

Une petite minorité, un petit groupe, une immense majorité de juifs pauvres (il y en a, beaucoup), de misérables (il y en a, beaucoup), lui demeuraient fidèles, lui étaient attachés d'un attachement, d'un amour fanatique, qu'exaspéraient de jour en jour les approches de la mort. Ceux-là l'aimaient. Nous l'aimions. Les riches ne l'aimaient déjà plus.

Je dirai donc quel fut son enterrement.

Je dirai quelle fut toute sa fin.

Je dirai combien il souffrit.

Je dirai, dans ces *confessions*, combien il se tut.

Je vois encore sur moi son regard de myope, si intelligent et ensemble si bon, d'une si invincible, si intelligente, si éclairée, si éclairante, si lumineuse douceur, d'une si inlassable, si renseignée, si éclairée, si désabusée, si incurable bonté. Parce qu'un homme porte un binocle bien planté sur un nez gras barrant, vitrant deux bons gros yeux de myope, le moderne ne sait pas reconnaître, il ne sait pas voir le regard, le feu allumé il y a cinquante siècles. Mais moi je l'ai approché. Seul j'ai vécu dans son intimité et dans sa confidence. Il fallait écouter, il fallait voir cet homme qui naturellement se croyait un moderne. Il fallait regarder ce regard, il fallait entendre cette voix. Naturellement il était très sincèrement athée. Ce n'était pas alors la métaphysique dominante seulement, c'était la métaphysique ambiante, celle que l'on respirait, une sorte de

métaphysique climatérique, atmosphérique; qui allait de soi, comme d'être bien élevé; et en outre il était entendu, positivement, scientifiquement, victorieusement, que ce n'était pas, qu'elle n'était pas une métaphysique; il était positiviste, scientificiste, intellectuel, moderne, enfin tout ce qu'il faut; surtout il ne voulait pas entendre parler de métaphysique(s). Un de ses arguments favoris, celui qu'il me servait toujours, était qu'Israël étant de tous les peuples celui qui croyait le moins en Dieu, c'était évidemment celui qu'il serait le plus facile de débarrasser des anciennes superstitions; et ainsi ce serait celui qui montrerait la route aux autres. L'excellence des Juifs était selon lui, venait de ce qu'ils étaient comme d'avance les plus libres penseurs. Même avec un trait d'union. Et là dessous, et là dedans un cœur qui battait à tous les échos du monde, un homme qui sautait sur un journal et qui sur les quatre pages, sur les six, huit, sur les douze pages d'un seul regard comme la foudre saisissait une ligne et dans cette ligne il y avait le mot Juif, un être qui rougissait, pâlissait, un vieux journaliste, un routier du journal(isme) qui blêmissait sur un écho, qu'il trouvait dans ce journal, sur un morceau d'article, sur un filet, sur une dépêche, et dans cet écho, dans ce journal, dans ce morceau d'article, dans ce filet, dans cette dépêche il y avait le mot Juif; un cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde, et peut-être encore plus dans les ghettos rompus, dans les ghettos diffus, comme Paris, que dans les ghettos conclus, dans les ghettos forclus; un cœur qui saignait en Roumanie et en Turquie, en Russie et en Algérie, en Amérique et en Hongrie, partout où le Juif est persécuté, c'est-à-dire, en un

certain sens, partout; un cœur qui saignait en Orient et en Occident, dans l'Islam et en Chrétienté; un cœur qui saignait en Judée même, et un homme en même temps qui plaisantait les Sionistes; ainsi est le juif; un tremblement de colère, et c'était pour quelque injure subie dans la vallée du Dnièpr. Aussi ce que nos Puissances ne voulaient pas voir, qu'il fût le prophète, le juif, le chef, — le dernier colporteur juif le savait, le voyait, le plus misérable juif de Roumanie. Un tremblement, une vibration perpétuelle. Tout ce qu'il faut pour mourir à quarante ans. Pas un muscle, pas un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète, perpétuellement vibré pour la mission. Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable pour sa race et pour son peuple. Un être perpétuellement tendu. Une arrière-tension, une sous-tension inexpiable. Pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles, par le commandement tombé il y a cinquante siècles; toute une race, tout un monde sur les épaules, une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées; sur les épaules rondes, sur les épaules lourdes; un cœur dévoré de feu, du feu de sa race, consumé du feu de son peuple; le feu au cœur, une tête ardente, *et le charbon ardent sur la lèvre prophète.*

Quand je viens en relation avec quelqu'un de nos anciens adversaires (c'est un phénomène de plus en

plus fréquent, inévitable, désirable même, car il faut bien qu'un peuple se refasse, et se refasse de toutes ses forces), je commence par lui dire : Vous ne nous connaissez pas. Vous avez le droit de ne pas nous connaître. Nos politiciens ont fait une telle *Foire sur la Place* que vous ne pouviez pas voir ce qui se passait *dans la maison*. Nos politiciens n'ont pas dévoré seulement, absorbé notre mystique. Ils la masquaient complètement, au moins au public, à ce qu'on nomme le grand public. Vous n'étiez pas abonné aux cahiers. C'est tout naturel. Vous aviez autre chose à faire. Vous ne lisiez pas les cahiers. Mais cette mystique dont nous parlons, nous ne l'inventons pas aujourd'hui pour les besoins de la cause, nous ne l'improvisons pas aujourd'hui. Elle fut pendant dix et quinze ans la mystique même de ces cahiers en toutes ces matières et nous l'avons assez souvent manifestée. La seule différence qu'il y avait, c'est que masqués par les politiciens nos cahiers ne parvenaient point alors auprès du grand public et qu'aujourd'hui, dans le désarroi des politiciens, et sans doute pour une autre cause, et au moins même pour deux, ils y parviennent.

La seule différence qu'il y a, c'est qu'on ne nous lisait point ; et que l'on commence à nous lire.

Et d'autre part il est certain que nous sommes les seuls, qu'il n'y a que nous qui depuis quinze ans ayons tenu rigoureusement, impeccablement, infailliblement cette mystique. Là était notre force. Et aujourd'hui, obscure avec nous, ignorée avec nous, conservée avec

nous, par nos soins, aujourd'hui par nos soins, avec nous cette mystique naturellement apparaît.

Elle était notre force, à nous autres faibles, à nous autres pauvres. La mystique est la force invincible des faibles.

Mais toute la différence qu'il y a, c'est qu'elle était inconnue; et qu'aujourd'hui, avec nous, en nous elle est connue.

C'est pour cela que je veux bien qu'il y ait une *apologie pour notre passé,* et que je la trouve très bien faite, pourvu qu'il soit bien entendu seulement qu'il ne s'agit pas de *notre* passé, à nous, mais du passé des autres. Mon passé n'a besoin d'aucune apologie. Autrement il y aurait, il se produirait un effet, une illusion d'optique, extrêmement injurieuse pour nous; et injuste; et sotte. Un certain nombre, un petit nombre de dreyfusards, le dessus, ont fait, ont subi des démagogies, toute une démagogie, toute une *politique* dreyfusiste. Un certain nombre, un très grand nombre d'autres, nous, les dessous, les profondeurs, les sots, nous avons tout fait, tout exposé pour demeurer fidèles à notre mystique, pour nous opposer à l'établissement de la domination de cette politique. C'est nous qui comptons. C'est nous qui représentons. C'est nous qui témoignons. C'est nous qui sommes la preuve. Nous voulons bien que les autres fassent des défenses et des apologies, des remords, des regrets et des soucis, qu'ils fassent des repentirs et des pénitences, laïques, qu'ils demandent et qu'ils obtiennent des absolutions, laïques, civiques, civiles et

obligatoires. Nous leur en donnerons même les formules. Mais nous demandons qu'ils ne les demandent pas et ne les obtiennent pas pour nous; qu'ils ne les exercent pas pour nous; et deuxièmement qu'ils ne les demandent pas et ne les obtiennent pas et ne les exercent pas pour l'affaire Dreyfus elle-même et pour le dreyfusisme. Je ne veux point d'une *apologie pour Péguy* ni *pour le passé de Péguy*, ni d'une *apologie pour les cahiers* ni *pour le passé des cahiers*. Je ne veux pas qu'on me défende. Je n'ai pas besoin d'être défendu. Je ne suis accusé de rien.

Je ne redoute rien tant que ceci : qu'on me défende.

Voilà tout le désaveu que j'ai le courage de m'infliger.

Je ne suis pas accusé. *Nous* ne sommes pas accusés. *Notre* affaire Dreyfus n'est pas accusée. Sous ce nom commun d'affaire Dreyfus, comme il arrive si souvent en histoire, sous ce nom presque générique il y a eu au moins, dans la réalité, deux affaires parfaitement distinctes, extrêmement différentes. Deux affaires ont couru, ont poussé leur carrière, ont suivi leur fortune. Ont poussé leur chemin. La nôtre n'a rien à se reprocher. Il y a eu des dreyfusistes purs et des dreyfusistes impurs. C'est le niveau de l'humanité. Il y a eu une affaire Dreyfus pure et une affaire Dreyfus impure. C'est le niveau de l'événement. Nous ne souffrirons pas que la première fasse des excuses, donne des pénitences pour la deuxième. Ou si l'on préfère, que la deuxième en fasse et en donne pour la première. Avec la première. Ensemble. Nous n'avons rien à nous faire pardonner. Nous ne souffrirons pas que ceux qui

ont à demander pardon, ou qui ont le goût de demander pardon, demandent pardon aussi ensemble pour nous.

Nous ne voulons pas du tout qu'on nous pardonne.

Nous qui avons tout sacrifié pour nous opposer notamment à la démagogie combiste, issue de notre dreyfusisme, politique issue de notre mystique, nous ne sommes point dans le dreyfusisme une quantité négligeable, qu'il faille ni que l'on puisse négliger dans les comptes, éliminer et mépriser dans et pour les opérations de l'histoire. C'est nous au contraire qui sommes le centre et le cœur du dreyfusisme, qui le sommes restés, c'est nous qui sommes l'âme. L'axe passe par nous. C'est à notre montre qu'il faudra lire l'heure.

Il y a eu, il y a un honneur dreyfusiste. Ceux qui n'ont pas été fidèles à cet honneur, ceux qui n'ont pas suivi cet honneur n'ont point à demander pardon pour ceux qui l'ont suivi, qui le suivent.

Quand de loin en loin je viens en relations avec quelqu'un de ces anciens adversaires, je lui dis : Vous ne nous connaissez pas. Vous ne nous soupçonnez peut-être pas. Vous en avez le droit. Tant des nôtres ne nous connaissent pas. Nos politiciens ont tout fait pour nous dérober à vous, pour nous masquer à vous, pour nous désavouer, pour nous renier, pour nous trahir, notre mystique et nous. Il est tout naturel que placés en face d'eux dans la bataille vous n'ayez vu que le dessus, la politique, qui se manifestait, et que vous ne nous ayez pas vu, que vous n'ayez pas vu le dessous,

les profondeurs, qui nourrissaient. Vous avez vu les manifestations et pendant que nous suivions les règles de notre honneur vous n'avez pas vu les forces. C'est la loi même du combat. Aujourd'hui vous ne pouvez pas tout lire. En arrière, en remontant. Vous ne pouvez pas tout nous connaître. On ne se rattrape pas, on ne se refait pas, on ne se remet pas de dix, douze ou quinze ans. Prenez seulement ceci. Et alors je leur donne ou je leur envoie un exemplaire du III-21, Jean Deck, *pour la Finlande*, non point seulement pour qu'ils lisent ce gros et beau travail de notre collaborateur, au moment même où la Finlande, qui avait tout de même un peu résisté à l'autocratie pure, à la bureaucratie autocratique, ne peut plus résister à l'autocratie parlementaire, ne peut plus se défendre contre la bureaucratie autocratique déguisée, masquée d'un vague appareil parlementaire, mais parce qu'à la fin de ce cahier, dans ce désastreux mois d'août de 1902, nous avions, dans le désastre et dans le désarroi de notre zèle, dans le deuil de notre désastre, groupé hâtivement à la fin de ce cahier tout ce que nous avions pu grouper hâtivement de dreyfusiste, tout ce que nous avions pu ramasser contre la politique, contre la démagogie de la *loi des congrégations*. Lisez seulement, leur dis-je, à la fin du cahier, ce *dossier* de trente ou quarante pages *pour et contre les congrégations*. Lisez même seulement, à la fin de ce dossier, cette *consultation* de Bernard-Lazare datée du 6 août 1902, intitulée *la loi et les congrégations*. Vingt-cinq pages. Les dernières vraiment qu'il ait données. Un an après il était mort ou mourait.

Il faut leur faire cette justice qu'ils sortent de cette

lecture généralement stupéfaits. Ils ne soupçonnaient point qui nous étions. Et surtout ils ne soupçonnaient point que nous l'étions dès le principe. Que nous l'avions été depuis si longtemps, depuis le principe. Ils ne soupçonnaient point cette longue, cette initiale, cette impeccable fidélité. Cette fidélité de toute une vie. Notamment, éminemment ils ne soupçonnaient point ce que c'était qu'un homme comme Bernard-Lazare.

Il faut penser que dans ce *dossier,* dans cette *consultation,* qu'il faut lire, qui n'est pas seulement un admirable monument mais un monument inoubliable, Bernard-Lazare s'opposait de tout ce qu'il avait encore de force à la dégénération, à la déviation du dreyfusisme en politique, en démagogie combiste. Que ceux qui ont succombé, qui ont cédé, si peu que ce fut, à la pire de toutes les démagogies, à la démagogie combiste, fassent des *apologies,* ou qu'on en fasse pour eux. Mais pour ceux qui ont été inébranlables, pour ceux qui n'ont pas cédé d'une ligne, de grâce, que l'on n'en fasse point. Quand on relit cet admirable mémoire de Bernard-Lazare, on est comme choqué, il vient une rougeur à cette idée seulement que l'idée viendrait qu'un tel homme fût englobé, pût être englobé inconsidérément par des tiers, par le public, par les ignorants, dans les grâciés, dans les bénéficiaires d'une apologie.

Opérant travaillant la même matière, évoluant dans la même matière il y a eu au moins deux affaires Dreyfus, élaborant la matière de la même histoire. Celle de Bernard-Lazare, la nôtre, était innocente et n'a pas besoin d'être défendue. Et en un autre sens encore il y avait très notamment deux affaires Dreyfus, celle qui était sortie de Bernard-Lazare, et celle qui était

sortie du colonel Picquart. Celle qui était sortie du colonel Picquart était très bien. Celle qui était sortie de Bernard-Lazare était infinie.

Il faut penser que, notamment dans cette *consultation,* qui fut littéralement son testament mystique, il ne s'opposait pas seulement au combisme, qui fut l'abus, la démagogie du système. Il s'était opposé, non moins vigoureusement, au waldeckisme, qui en était censément l'usage et la norme. Il n'était point allé seulement à l'abus, mais il était remonté à la racine même de l'usage. Il était allé, il était remonté à la racine, jusqu'à la racine. Naturellement, d'un mouvement, d'une requête, d'une réquisition naturelle, comme tout homme de pensée profonde. Il avait discerné l'effet dans la cause, l'abus dans l'usage. Il faut penser donc qu'il s'était opposé, de toutes ses forces, de tout ce qui lui restait de forces, non point au développement seulement, et aux promesses de développement, mais à l'origine même, au principe de la *politique* dreyfusiste. Il faut relire ce dossier, cette consultation, cette adjuration éloquente à Jaurès, presque cette mise en demeure, certainement déjà cette menace.

Il faut penser que c'était un homme, j'ai dit très précisément un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'État, les puissances temporelles, les puissances politiques, les autorités de tout ordre, politiques, intellectuelles, mentales même ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre. On ne peut même en avoir aucune idée. Nous autres nous ne pouvons en avoir aucune idée. Quand nous nous révoltons contre une autorité, quand nous marchons contre les autorités, au moins

nous les soulevons. Enfin nous en sentons le poids. Au moins en nous. Il faut au moins que nous les soulevions. Nous savons, nous sentons que nous marchons contre elles et que nous les soulevons. Pour lui elles n'existaient pas. Moins que je ne vous dis. Je ne sais même pas comment représenter à quel point il méprisait les autorités, temporelles, comment il méprisait les puissances, comment en donner une idée. Il ne les méprisait même pas. Il les ignorait, et même plus. Il ne les voyait pas, il ne les considérait pas. Il était myope. Elles n'existaient pas pour lui. Elles n'étaient pas de son grade, de son ordre de grandeur, de sa grandeur. Elles lui étaient totalement étrangères. Elles étaient pour lui moins que rien, égales à zéro. Elles étaient comme des dames qui n'étaient point reçues dans son salon. Il avait pour l'autorité, pour le commandement, pour le gouvernement, pour la force, temporelle, pour l'État, pour la raison d'État, pour les messieurs habillés d'autorité, vêtus de raison d'État une telle haine, une telle aversion, un ressentiment constant tel que cette haine les annulait, qu'ils n'entraient point, qu'ils n'avaient point l'honneur d'entrer dans son entendement. Dans cette affaire des congrégations, de cette loi des congrégations, ou plutôt de ces lois successives et de l'application de cette loi, où il était si évident que le gouvernement de la République, sous le nom de gouvernement Combes, manquait à tous les engagements que sous le nom de gouvernement Waldeck il avait pris, dans cette affaire, cette autre affaire, cette nouvelle affaire où il était si évident que le gouvernement faussait la parole d'un gouvernement et par conséquent du gouvernement, faussait enfin la parole de

l'État, s'il est permis de mettre ces deux mots ensemble, Bernard-Lazare avait jugé naturellement qu'il fallait acquitter la parole de la République. Il avait jugé qu'il fallait que la République tînt sa parole. Il avait jugé qu'il fallait appliquer, interpréter la loi comme le gouvernement, les deux Chambres, l'État enfin avaient promis de la faire appliquer, s'étaient engagés à l'appliquer, à l'interpréter eux-mêmes. Avaient promis qu'on l'appliquerait. Cela était pour lui l'évidence même. La Cour de Cassation, naturellement aussi, n'hésita point à se ranger à l'avis (de ces messieurs) du gouvernement. Je veux dire du deuxième gouvernement. Un ami (comme on dit) vint lui dire, triomphant : *Vous voyez, mon cher ami, la Cour de Cassation a jugé contre vous.* Les dreyfusards devenus combistes crevaient déjà d'orgueil, et de faire les malins, et de la pourriture politicienne. Il faut avoir vu alors son œil pétillant de malice, mais douce, et de renseignement. Qui n'a pas vu son œil noir n'a rien vu, son œil de myope; et le pli de sa lèvre. Un peu grasse. — *Mon cher ami,* répondit-il doucement, *vous vous trompez. C'est moi qui ai jugé autrement que la Cour de Cassation.* L'idée qu'on pouvait un instant lui comparer, à lui Bernard-Lazare, la Cour de Cassation, toutes chambres éployées, lui paraissait bouffonne. Comme l'autre était tout de même un peu suffoqué. — *Mais, mon garçon,* lui dit-il très doucement, *la Cour de Cassation, c'est des hommes.* Il avait l'air souverain de parler très doucement, très délicatement comme à un petit imbécile d'élève. Qui n'aurait pas compris. Pensez que c'était le temps où tout dreyfusard politicien cousinait avec la Cour de Cassation, disait *la Cour de Cassation* en gon-

flant les joues, crevait d'orgueil d'avoir été historiquement, juridiquement authentiqué, justifié par la Cour de Cassation, roulait des yeux, s'assurait au fond de soi sur la Cour de Cassation que Dreyfus était bien innocent. Il était resté gamin, d'une gaminerie invincible, de cette gaminerie qui est la marque même de la grandeur, de cette gaminerie noble, de cette gaminerie aisée qui est la marque de l'aisance dans la grandeur. Et surtout de cette gaminerie homme qui est rigoureusement réservée aux cœurs purs. Non jamais je n'ai vu une aisance telle, aussi souveraine. Jamais je n'ai vu un spirituel mépriser aussi souverainement, aussi sainement, aussi aisément, aussi également une compagnie temporelle. Jamais je n'ai vu un spirituel annuler ainsi un corps temporel. On sentait très bien que pour lui la Cour de Cassation ça ne lui en imposait pas du tout, que pour lui c'étaient des vieux, des vieux bonhommes, que l'idée de les opposer à lui Bernard-Lazare comme autorité judiciaire était purement baroque, burlesque, que lui Bernard-Lazare était une tout autre autorité judiciaire, et politique, et tout. Qu'il avait un tout autre ressort, une tout autre juridiction, qu'il disait un tout autre droit. Qu'il les voyait parfaitement et constamment dévêtus de leur magistrature, dépouillés de tout leur appareil et de ces robes mêmes, qui empêchent de voir l'homme. Qu'il ne pouvait pas les voir autrement. Même en y mettant de la bonne volonté, toute sa bonne volonté. Parce qu'il était bon. Même en s'y efforçant. Qu'il ne concevait même pas qu'on pût les voir autrement. Que lui-même il ne pouvait les voir qu'en vieux singes tout nus. Nullement, comme on pourrait le croire, d'abord, comme un premier examen, superficiel,

hâtif, pourrait d'abord le laisser supposer, en vieux singes revêtus de la simarre et de l'hermine. On sentait si bien qu'il savait que lui Bernard-Lazare il avait fait marcher ces gens-là, qu'on les ferait marcher encore, et que lui Bernard-Lazare on ne le ferait jamais marcher, que ces gens-là surtout ne le feraient jamais marcher. Qu'il avait temporellement fait marcher tout le monde ; et que tout le monde ne le ferait jamais spirituellement marcher. Pour lui ce n'était pas, ce ne serait jamais la plus haute autorité du royaume, la plus haute autorité judiciaire, la plus haute juridiction du royaume, le plus haut magistrat de la République. C'étaient des vieux juges. Et il savait bien ce que c'était qu'un vieux juge. On sentait si bien qu'il savait qu'il avait fait marcher ces gens-là, et qu'ils ne le feraient jamais marcher. Quand l'autre fut parti : *Vous l'avez vu,* me dit-il en riant. *Il était rigolo avec* sa *Cour de Cassation.* Notez qu'il était, et très délibérément, contre les lois Waldeck même. Contre la loi Waldeck. Mais enfin, puisqu'il y avait une loi Waldeck, il voulait, il fallait qu'on s'y tînt juridiquement. Et même loyalement. Qu'on l'appliquât, qu'on l'interprétât comme elle était. Il n'aimait pas l'État. Mais enfin puisqu'il y avait un État, et qu'on ne pouvait pas faire autrement, il voulait au moins que le même État qui fît une loi fût le même aussi qui l'appliquât. Que l'État ne se dérobât point et ne changeât point de nom et de statut entre les deux, qu'il ne fît point ceci sous un nom et qu'il ne le défît point sous un autre, sous un deuxième nom. Il voulait au moins que l'État fût, au moins quelques années, constant avec lui-même. L'autre voulait dire évidemment qu'il était d'un très grand prix, d'un prix suprême, d'un prix

de cour suprême que la Cour de Cassation eût innocenté Dreyfus. Pour lui ce n'était d'aucun prix. Il considérait cette sorte de consécration juridique comme une consécration purement judiciaire, et uniquement comme une victoire temporelle, surtout sans doute comme une victoire de lui Bernard-Lazare sur la Cour de Cassation. Il ne lui venait point à la pensée qu'une Cour de Cassation pût faire ou ne pas faire, fît ou ne fît pas l'innocence de Dreyfus. Mais il sentait, il savait parfaitement que c'était lui Bernard-Lazare qui faisait l'autorité d'une Cour de Cassation, qui faisait ou ne faisait pas une Cour de Cassation même, parce qu'il en faisait la nourriture et la matière, et qu'ainsi et en outre il en faisait la forme même. Qu'en un sens, qu'en ce sens il en faisait la magistrature. Ce n'était pas la Cour de Cassation qui lui faisait bien de l'honneur. C'était lui qui faisait bien de l'honneur à la Cour de Cassation. Jamais je n'ai vu un homme croire, savoir à ce point que les plus grandes puissances temporelles, que les plus grands corps de l'État ne tiennent, ne sont que par des puissances spirituelles intérieures. On sait assez qu'il était tout à fait opposé à faire jouer l'article 445 comme on l'a fait jouer (Clemenceau aussi y était opposé), et tous les embarras que nous avons eus du jeu de cet article, les embarras insurmontables qui se sont produits, qui sont résultés du jeu de cet article, ou plutôt de ce jeu de cet article étaient évités si on lui avait laissé le gouvernement de l'affaire. Il ne fait aucun doute qu'il considérait ce jeu comme une forfaiture, comme un abus, comme un coup de force judiciaire, comme une illégalité. En outre, avec son clair bon sens, bien français, ce juif, bien parisien, avec son clair

regard juridique il prévoyait les difficultés inextricables où elle nous jetterait, qu'elle rouvrirait éternellement l'affaire ou plutôt qu'elle empêcherait éternellement l'affaire de se clore. Il me disait : *Dreyfus passera devant cinquante conseils de guerre, s'il faut,* ou encore : *Dreyfus passera devant des conseils de guerre toute sa vie. Mais il faut qu'il soit acquitté comme tout le monde.* Le fond de sa pensée était d'ailleurs que Dreyfus était bien sot de se donner tant de mal pour faire consacrer son innocence par les autorités constituées; que ces gens-là ne font rien à l'affaire; que puisqu'on l'avait arraché à une persécution inique le principal était fait, tout était fait; que les revêtements d'autorité, les consécrations judiciaires sont bien superflues, n'existent pas, venant de corps négligeables; que c'est faire beaucoup d'honneur à ces messieurs; qu'on est bien bon, quand on est innocent, en plus de le faire constater. Qu'on apporte ainsi, à ces autorités, une autorité dont elles ont grand besoin. Mais alors, au deuxième degré, si on y avait recours, il fallait y avoir recours droitement, il ne fallait point biaiser, il ne fallait point tricher, *surtout sans doute parce que c'était se donner les apparences, et peut-être la réalité, de s'incliner devant elles, de les redouter.* Puisqu'on y allait, puisqu'on s'en servait, il fallait s'en servir, et y aller droitement. C'était encore un moyen de leur commander. Si c'était de la politique, il fallait au moins qu'elle fût droite. Il avait un goût incroyable de la droiture, surtout dans ce qu'il n'aimait pas, dans la politique et dans le judiciaire. Il se rattrapait pour ainsi dire ainsi d'y aller malgré lui en y étant droit malgré eux. Je n'ai jamais vu quelqu'un savoir aussi bien garder ses distances, être aussi distant,

aussi doucement, aussi savamment, aussi horizontalement pour ainsi dire. Je n'ai jamais vu une puissance spirituelle, quelqu'un qui se sent, qui se sait une puissance spirituelle garder aussi intérieurement pour ainsi dire des distances horizontales aussi méprisantes envers les puissances temporelles. Et donc il avait une affection secrète, une amitié, une affinité profonde avec *les autres* puissances spirituelles, même avec les catholiques, qu'il combattait délibérément. Mais il ne voulait les combattre que par des armes spirituelles dans des batailles spirituelles. Sa profonde opposition intérieure et manifestée au waldeckisme même venait ainsi de deux origines. Premièrement, par une sorte d'équilibre, de balancement, d'équité, d'égalité, de justice, de santé politiques, de répartition équitable il ne voulait pas qu'on fît aux autres ce que les autres vous avaient fait, mais qu'on ne voulait pas qu'ils vous fissent. *Les cléricaux nous ont embêtés pendant des années*, disait-il, et plus énergiquement encore, *il ne s'agit pas à présent d'embêter les catholiques.* On n'a jamais vu un Juif aussi peu partisan, aussi peu pensant, aussi peu concevant du talion. Il ne voulait pas rendre précisément le bien pour le mal, mais très certainement le juste pour l'injuste. Il avait aussi cette idée que vraiment ça n'était pas malin, qu'il ne fallait guère se sentir fort pour avoir recours à de telles forces. Or il se sentait fort. Qu'il ne fallait guère avoir confiance en soi. Or il avait confiance en soi. Comme tous les véritables forts. Comme tous les véritables forts il n'aimait point employer des armes faciles, avoir des succès faciles, des succès diminués, dégradés, des succès qui ne fussent point du même ordre de grandeur que les combats qu'il voulait soutenir.

Deuxièmement il avait certainement une sympathie secrète, une entente intérieure avec les autres puissances spirituelles. Sa haine de l'État, du temporel se retrouvait là toute entière. *On ne peut pas poursuivre,* disait-il, *par des lois, des gens qui s'assemblent pour faire leur prière. Quand même ils s'assembleraient cinq cent mille. Si on trouve qu'ils sont dangereux, qu'ils ont trop d'argent, qu'on les poursuive, qu'on les atteigne par des mesures générales, comme tout le monde,* (ce même mot, cette même expression, *comme tout le monde,* dont il se servait toujours, dont il se servait précisément pour Dreyfus), *par des lois, économiques générales, qui poursuivent, qui atteignent tous ceux qui sont aussi dangereux qu'eux, qui ont de l'argent comme eux.* Il n'aimait pas que les partis politiques, que l'État, que les Chambres, que le gouvernement lui enlevât la gloire du combat qu'il voulait soutenir, lui déshonorât d'avance son combat.

D'une manière générale il n'aimait pas, il ne pouvait pas supporter que le temporel se mêlât du spirituel. Tous ces appareils temporels, tous ces organes, tous ces appareils de levage lui paraissaient infiniment trop grossiers pour avoir le droit de mettre leur patte grossière non seulement dans les droits mais même dans les intérêts spirituels. Que des organes aussi grossiers que le gouvernement, la Chambre, l'État, le Sénat, aussi étrangers à tout ce qui est spirituel, missent les doigts de la main dans le spirituel, c'était pour lui non pas seulement une profanation grossière, mais plus encore, un exercice de mauvais goût, un abus, l'exercice, l'abus d'une singulière incompétence. Il se sentait au contraire une secrète,

une singulière complicité de compétence spirituelle au besoin avec le pape.

Jamais je n'ai vu un homme je ne dis pas croire, je dis savoir à ce point je ne dis pas seulement qu'une conscience est au-dessus de toutes les juridictions, mais qu'elle est, qu'elle exerce elle-même dans la réalité une juridiction, qu'elle est la suprême juridiction, la seule.

Si on l'avait suivi, si on avait au moins suivi son enseignement et son exemple, si on avait continué dans son sens, si on avait seulement suivi le respect que l'on devait à sa mémoire, aujourd'hui la revision même du procès Dreyfus ne serait pas en danger, *comme elle l'est*. Elle ne serait pas exposée, comme elle l'est.

Aussi nous avons vu son enterrement. Je dirai quel fut son enterrement. Qui nous étions, combien peu dans ce cortège, dans ce convoi, dans cet accompagnement fidèle gris descendant et passant dans Paris. En pleines vacances. Dans ce mois d'août ou plutôt dans ce commencement de mois de septembre. Quelques-uns, les mêmes forcenés, les mêmes fanatiques, Juifs et chrétiens, quelques Juifs riches, très rares, quelques chrétiens riches, très rares, des Juifs et des chrétiens pauvres et misérables, eux-mêmes en assez petit nombre. Une petite troupe en somme, une très petite troupe. Comme une espèce de compagnie réduite qui traversait Paris. De misérables juifs étrangers, je veux dire étrangers à la nationalité française, car il n'était pas un Juif roumain,

je veux dire un Juif de Roumanie, qui ne le sût prophète, qui ne le tînt pour un véritable prophète. Il était pour tous ces misérables, pour tous ces persécutés, un éclair encore, un rallumage du flambeau qui éternellement ne s'éteindra point. Temporellement éternellement. Et comme toutes ces marques mêmes sont de famille, comme tout ce qui est d'Israël est de race, comme ces choses-là restent dans les familles, comment ne pas se rappeler, comment ne point voir cet ancien enterrement quand on voyait si peu de monde, il y a quelques semaines encore, à l'enterrement de sa mère. Relativement peu de monde. Et pourtant ils connaissaient beaucoup de monde. Je dirai sa mort, et sa longue et sa cruelle maladie, et tout le lent et si prompt acheminement de sa mort. Cette sorte de maladie féroce. Comme acharnée. Comme fanatique. Comme elle-même forcenée. Comme lui. Comme nous. Je ne sais rien de si poignant, de si saisissant, je ne connais rien d'aussi tragique que cet homme qui se roidissant de tout ce qui lui restait de force se mettait en travers de son parti victorieux. Qui dans un effort désespéré, où il se brisait lui-même, essayait, entreprenait de remonter cet élan, cette vague, ce terrible élan, l'insurmontable élan de la victoire et des abus, de l'abus de la victoire. Le seul élan qu'on ne remontera jamais. L'insurmontable élan de la victoire acquise. De la victoire faite. De l'entraînement de la victoire. L'insurmontable, le mécanique, l'automatique élan du jeu même de la victoire. Je le revois encore dans son lit. Cet athée, ce professionnellement athée, cet officiellement athée en qui retentissait, avec une force, avec une douceur incroyable, la parole éternelle; avec une force éternelle; avec une douceur éter-

nelle; que je n'ai jamais retrouvée égale nulle part ailleurs. J'ai encore sur moi, dans mes yeux, l'éternelle bonté de ce regard infiniment doux, cette bonté non pas lancée, mais posée, renseignée. Infiniment désabusée; infiniment renseignée; infiniment insurmontable elle-même. Je le vois encore dans son lit, cet athée ruisselant de la parole de Dieu. Dans la mort même tout le poids de son peuple lui pesait aux épaules. Il ne fallait point lui dire qu'il n'en était point responsable. Je n'ai jamais vu un homme ainsi chargé, aussi chargé d'une charge, d'une responsabilité éternelle. Comme nous sommes, comme nous nous sentons chargés de nos enfants, de nos propres enfants dans notre propre famille, tout autant, exactement autant, exactement ainsi il se sentait chargé de son peuple. Dans les souffrances les plus atroces il n'avait qu'un souci : que *ses* Juifs de Roumanie ne fussent point omis *artificieusement,* pour faire réussir le mouvement, dans ce mouvement de réprobation que quelques publicistes européens entreprenaient alors contre les excès des persécutions orientales. Je le vois dans son lit. On montait jusqu'à cette rue de Florence; si rive droite, pour nous, si loin du quartier. Les autobus ne marchaient pas encore. On montait par la rue de Rome, ou par la rue d'Amsterdam, cour de Rome ou cour d'Amsterdam, je ne sais plus laquelle des deux se nomme laquelle, jusqu'à ce carrefour montant que je vois encore. Cette maison riche, pour le temps, où il vivait pauvre. Il s'excusait de son loyer, disant : J'ai un bail énorme sur le dos. Je ne sais pas si je pourrai sous-louer comme je le voudrais. Quand j'ai pris cet appartement-là, je croyais que je ferais un grand journal et qu'on travaillerait ici.

J'avais des plans. Il en était loin, de faire un grand journal. Les journaux des autres se faisaient, des autres mêmes, à condition qu'il n'y fût pas. Je revois encore cette grande chambre, rue de Florence, 5, (ou 7) rue de Florence, la chambre du lit, la chambre de souffrance, la chambre de couchée, la chambre d'héroïsme, (la chambre de sainteté), la chambre mortuaire. La chambre du lit d'où il ne se releva point. L'ai-je donc tant oublié moi-même que ce 5, (ou ce 7), ne réponde plus mécaniquement à l'appel de ma mémoire, que ce 5 et ce 7 se battent comme des chiffonniers dans le magasin de ma mémoire, que chacun s'essaye et fasse valoir ses titres. Et pourtant j'y suis allé. Et nous disions familièrement entre nous : Est-ce que tu es allé rue de Florence. Dans la grande chambre rectangulaire, je vois le grand lit rectangulaire. Une, ou deux, ou trois grandes fenêtres rectangulaires donnaient de grands jours de gauche obliques rectangulaires; tombant, descendant lentement; lentement penchés. Le lit venait du fond, non pas du fond opposé aux fenêtres, où étaient les portes, et, je pense, les corridors, mais du fond qu'on avait devant soi quand on avait les fenêtres à gauche. De ce fond le lit venait bien au milieu, bien carrément, la tête au fond, jointe le fond, les pieds vers le milieu de la chambre. Lui-même juste au milieu de son lit, sur le dos, symétrique, comme l'axe de son lit, comme un axe d'équité. Les deux bras bien à gauche et à droite. C'étaient dans les derniers temps. La maladie approchait de sa consommation. Une profonde, une vigilante affection fraternelle, la diligence d'une affection fraternelle pensait déjà à lui faire, à lui préparer une mort qui ne fût point la consommation de

cette cruauté, qui fût plus douce, un peu adoucie, qui n'eût point toute la cruauté, toute la barbarie de cette maladie forcenée. Qui ne fût point le couronnement de cette cruauté. On lui avait conté des histoires sur sa maladie, des histoires et des histoires. Qu'en croyait-il? Il faisait, comme tout le monde, semblant de les croire. Qu'en croyait-il, c'est le secret des morts. *Morientium ac mortuorum.* Dans cette incurable lâcheté du monde moderne, où nous osons tout dire à l'homme, excepté ce qui l'intéresse, où nous n'osons pas dire à l'homme la plus grande nouvelle, la nouvelle de la seule grande échéance nous avons menti nous-mêmes tant de fois, nous avons tant menti à tant de mourants et à tant de morts qu'il faut bien espérer que quand c'est notre tour nous ne croyons pas nous-mêmes tout à fait aux mensonges que l'on nous fait. Il faisait donc semblant d'y croire. Mais dans ses beaux yeux doux, dans ses grands et gros yeux clairs il était impossible de lire. Ils étaient trop bons. Ils étaient trop doux. Ils étaient trop beaux. *Ils étaient trop clairs.* Il était impossible de savoir si c'était par un miracle d'espérance (temporelle) (et peut-être plus) qu'il espérait encore ou si c'était par un miracle de charité, pour nous, qu'il faisait semblant d'espérer. Son œil même, son œil clair, d'une limpidité d'enfant, était comme un binocle, comme un deuxième verre, comme une deuxième vitre, comme un deuxième binocle de douceur et de bonté, de lumière, de clarté. Impénétrable. Parce qu'on y lisait comme on voulait. C'étaient les derniers temps. Peu de gens pouvaient encore le voir, des parents mêmes. Mais il m'aimait tant qu'il me maintenait sur les dernières listes. J'étais assis au long de son

lit à gauche au pied. A sa droite par conséquent. Il parlait de tout comme s'il dût vivre cent ans. Il me demanda comment je venais. Il me dit, avec beaucoup d'orgueil, enfantin, que le métro Amsterdam était ouvert. Ou quelque autre. Il se passionnait ingénument pour tout ce qui était voies et moyens de communications. Tout ce qui était allées et venues, géographiques, topographiques, télégraphiques, téléphoniques, aller et retour, circulations, déplacements, replacements, voyages, exodes et deutéronomes lui causait un amoncellement de joie enfantine inépuisable. Le métro particulièrement lui était une victoire personnelle. Tout ce qui était rapidité, accélération, fièvre de communication, déplacement, circulation rapide l'emplissait d'une joie enfantine, de la vieille joie, d'une joie de cinquante siècles. C'était son affaire, propre. *Être ailleurs,* le grand vice de cette race, la grande vertu secrète; la grande vocation de ce peuple. Une remontée de cinquante siècles ne le mettait point en chemin de fer que ce ne fût quelque caravane de cinquante siècles. Toute traversée pour eux est la traversée du désert. Les maisons les plus confortables, les mieux assises, avec des pierres de taille grosses comme les colonnes du temple, les maisons les plus immobilières, les plus immeubles, les immeubles les plus écrasants ne sont jamais pour eux que la tente dans le désert. *Le granit remplaça la tente aux murs de toile.* Qu'importe ces pierres de taille plus grosses que les colonnes du temple. Ils sont toujours sur le dos des chameaux. Peuple singulier. Combien de fois n'y ai-je point pensé. Pour qui les plus immobilières maisons ne seront jamais que des tentes. Et nous au contraire, qui avons réelle-

ment couché sous la tente, sous des vraies tentes, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, Lévy, qui n'avez jamais couché sous une tente, autrement que dans la Bible, au bout de quelques heures ces tentes du camp de Cercottes étaient déjà nos maisons. *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob; que vos tentes sont belles, ô Israël.* Combien de fois n'y ai-je point pensé, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, combien de fois ces mots ne me remontaient-ils pas sourdement comme une remontée d'une gloire de cinquante siècles, comme une grande joie secrète de gloire, dont j'éclatais sourdement par un ressouvenir sacré quand nous rentrions au camp, mon cher Claude, par ces dures nuits de mai. Peuple pour qui la pierre des maisons sera toujours la toile des tentes. Et pour nous au contraire c'est la toile des tentes qui était déjà, qui sera toujours la pierre de nos maisons. Non seulement il n'avait donc pas eu pour le métropolitain cette aversion, cette distance qu'au fond nous lui gardons toujours, même quand il nous rend les plus grands services, *parce qu'il nous transporte trop vite,* et au fond qu'il nous rend trop de services, mais au contraire il avait pour lui une affection propre toute orgueilleuse, comme un orgueil d'auteur. On le perçait alors, la ligne numéro 1 seulement je crois était en exploitation. Il avait un orgueil local, un orgueil de quartier, qu'il eût abouti, déjà, jusqu'à lui, un des premiers, qu'il eût percé jusqu'à lui, qu'il eût commencé à monter vers ces hauteurs. Il me l'avait dit, quelques mois auparavant, quand on avait essayé de l'envoyer, comme tout le monde, vers les réparations du Midi. Il était allé d'hôtel en hôtel. Il était heureux comme un enfant. Jusqu'à ce qu'il trouva une espèce de petite

maison de paysan; qu'il me présenta dans une lettre comme le paradis réalisé. Et d'où naturellement il revint rapidement, il rentra à Paris. Il me l'avait dit alors, dans un de ces mots qui éclairent un homme, un peuple, une race. *Voyez-vous, Péguy*, me disait-il, *je ne commence à me sentir chez moi que quand j'arrive dans un hôtel.* Il le disait en riant, mais c'était vrai tout de même.

En somme, dans l'action, dans la politique, puisqu'il en faut une, puisqu'il fallait y descendre, il était partisan du droit commun. Droit commun dans l'affaire Dreyfus, droit commun dans l'affaire Congrégations. Droit commun *pour* Dreyfus, droit commun *contre* les congrégations. Cela n'a l'air de rien, cela peut mener loin. Cela le mena jusqu'à l'isolement dans la mort.

Il était essentiellement pour la justice, pour l'équité, pour l'égalité (non point naturellement au sens démocratique, mais au sens d'équilibre parfait, d'horizontalité parfaite dans la justice. Il était contre l'exception, contre la loi d'exception, contre la mesure d'exception, qu'elle fût pour ou contre, persécution ou grâce. Il était pour le *niveau* de la justice.

Je le regardais donc ce matin-là. 7, rue de Florence. Et je l'écoutais. J'étais assis au pied de son lit à gauche comme un disciple fidèle. Tant de douceur, tant de mansuétude dans une si cruelle situation me désar-

mait, me dépassait. Tant de douceur pour ainsi dire inexpiable. J'écoutais dans une piété, dans un demi-silence respectueux, affectueux, ne lui fournissant que le propos pour se soutenir. Le *Beethoven* de Romain Rolland venait de paraître. Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comment il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland, et de la fortune littéraire des cahiers, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire, une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale. Mais tout ce mouvement se gonflait, n'avait pas encore eu le temps de se manifester. Le cahier, je le répète, venait tout juste de paraître. Bernard-Lazare me dit : *Ah j'ai lu votre cahier de Romain Rolland. C'est vraiment très beau. Il faut avouer que l'âme juive et l'âme hellénique ont été deux grands morceaux de l'âme universelle.* Je ne manifestai rien, parce que j'ai dit que quand on va voir un malade on est résolu à ne rien manifester. On est donc gardé par une cuirasse, invincible, par un masque impénétrable. Mais je fus saisi, je me sentis poursuivi jusque dans les vertèbres. Car j'étais venu pour voir, je m'étais attendu à voir les avancées de la mort. Et c'est déjà beaucoup. Et je voyais brusquement les avancées des au delà de la

mort. Pour mesurer la profondeur, la nouveauté d'un tel mot, *l'âme éternelle,* et même *l'âme juive,* et *l'âme hellénique,* il faut savoir à quel point, avec quel scrupule religieux ces hommes, les hommes de cette génération évitaient d'employer le moindre mot du jargon mystique. On parlait alors de *recommencer* l'affaire Dreyfus, de *reprendre* l'affaire Dreyfus. Il faut se rappeler qu'entre l'affaire Dreyfus elle-même et la deuxième affaire Dreyfus il y eut un long temps de calme plat, de silence, d'une solitude totale. On ne savait pas alors, du tout, pendant tout ce temps, si l'affaire recommencerait; jamais. Mieux eût valu qu'elle ne recommençât point. Nous n'eussions point été acquittés par la Cour de Cassation. Mais nous demeurions ce que nous étions, nous demeurions purs devant le pays et devant l'histoire. Mais tout pantelants de cette grande Affaire, de cette première grande histoire, tout suants et tout bouillants de la bataille, tout déconcertés du repos, du calme, du plat, de la paix fourrée, du repos louche, du traité louche, de l'inaction, de la paix des dupes, tout anxieux de n'avoir point obtenu, atteint tous les résultats temporels que nous espérions, que nous attendions, que nous escomptions, de n'avoir point réalisé le royaume de la justice sur la terre et le royaume de la vérité, tout anxieux surtout de voir notre mystique nous échapper, nous ne pensions dans le secret de nos cœurs qu'à une reprise de l'affaire, à ce que nous nommions entre nous, comme des conjurés, la *reprise.* Nous ne prévoyions pas, hélas, que cette reprise n'en serait que la plus basse dégradation, un détournement total, un détournement grossier de la mystique en politique. Nous en parlions. Lui, dans son

lit, m'en parlait doucement. Je vis rapidement qu'il m'en parlait comme d'une conjuration, mais comme d'une conjuration étrangère, à laquelle il demeurait étranger. De gré, de force ? Je lui dis : Mais enfin qu'est-ce qu'ils vont faire. Ils ne vous ont donc pas demandé conseil ? Il me répondit doucement : *Ils ont préféré s'adresser à Jaurès.* Ils sont si contents de faire quelque chose sans moi.

Ils, c'était tout, c'étaient tous les autres, c'était Dreyfus qu'il aimait comme un jeune frère.

Il ne fait aucun doute que pour nous la mystique dreyfusiste fut non pas seulement un cas particulier de la mystique chrétienne, mais qu'elle en fut un cas, éminent, une accélération, une crise, temporelle, une sorte d'exemple et de passage que je dirai nécessaire. Comment le nier, à présent que nous sommes à douze et quinze ans de notre jeunesse et qu'enfin nous voyons clair dans notre cœur. Notre dreyfusisme était une religion, je prends le mot dans son sens le plus littéralement exact, une poussée religieuse, une crise religieuse, et je conseillerais même vivement à quiconque voudrait étudier, considérer, connaître un mouvement religieux dans les temps modernes, bien caractérisé, bien délimité, bien taillé, de saisir cet exemple unique. J'ajoute que pour nous, chez nous, en nous ce mouvement religieux était d'essence chrétienne, d'origine

chrétienne, qu'il poussait de souche chrétienne, qu'il coulait de l'antique source. Nous pouvons aujourd'hui nous rendre ce témoignage. La Justice et la Vérité que nous avons tant aimées, à qui nous avons donné tout, notre jeunesse, tout, à qui nous nous sommes donnés tout entiers pendant tout le temps de notre jeunesse n'étaient point des vérités et des justices de concept, elles n'étaient point des justices et des vérités mortes, elles n'étaient point des justices et des vérités de livres et de bibliothèques, elles n'étaient point des justices et des vérités conceptuelles, intellectuelles, des justices et des vérités de parti intellectuel, mais elles étaient organiques, elles étaient chrétiennes, elles n'étaient nullement modernes, elles étaient éternelles et non point temporelles seulement, elles étaient des Justices et des Vérités, *une* Justice et *une* Vérité *vivantes*. Et de tous les sentiments qui ensemble nous poussèrent, dans un tremblement, dans cette crise unique, aujourd'hui nous pouvons avouer que de toutes les passions qui nous poussèrent dans cette ardeur et dans ce bouillonnement, dans ce gonflement et dans ce tumulte, une vertu était au cœur, et que c'était la vertu de charité. Et je ne veux pas rouvrir un ancien débat, aujourd'hui, désormais historique, mais dans nos ennemis, chez nos ennemis, chez nos adversaires d'alors, historiques comme nous, devenus historiques, je vois beaucoup d'intelligence, beaucoup de lucidité même, beaucoup d'acuité : ce qui me frappe le plus, c'est certainement un certain manque de charité. Je ne veux pas anticiper sur ce qui est le propre des *confessions*. Mais il est incontestable que dans tout notre socialisme même il y avait infiniment plus de chris-

tianisme que dans toute la Madeleine ensemble avec Saint-Pierre de Chaillot, et Saint-Philippe du Roule, et Saint-Honoré d'Eylau. Il était essentiellement une religion de la pauvreté temporelle. C'est donc, c'est assurément la religion qui sera jamais la moins célébrée dans les temps modernes. Infiniment, d'infiniment la moins chômée. Nous en avons été marqués si durement, si ineffaçablement, nous en avons reçu une empreinte, une si dure marque, si indélébile que nous en resterons marqués pour toute notre vie temporelle, et pour l'autre. Notre socialisme n'a jamais été ni un socialisme parlementaire ni un socialisme de paroisse riche. Notre christianisme ne sera jamais ni un christianisme parlementaire ni un christianisme de paroisse riche. Nous avions reçu dès lors une telle vocation de la pauvreté, de la misère même, si profonde, si intérieure, et en même temps si historique, si éventuelle, si événementaire que depuis nous n'avons jamais pu nous en tirer, que je commence à croire que nous ne pourrons nous en tirer jamais.

C'est une sorte de vocation.

Une destination.

Ce qui a pu donner le change, c'est que toutes les forces *politiques* de l'Église étaient contre le dreyfusisme. Mais les forces politiques de l'Église ont toujours été contre la mystique. Notamment contre la mystique chrétienne. C'est l'application la plus éminente qu'il y ait jamais eu de cette règle générale que nous posions plus haut.

On pourrait même dire que l'affaire Dreyfus fut un *beau cas* de religion, de mouvement religieux, de com-

mencement, d'origine de religion, un cas rare, peut-être un cas unique.

La mystique dreyfusiste enfin fut pour nous essentiellement une crise de (la) mystique française. Cette affaire fut pour nous et par nous très exactement dans la ligne française. Comme elle avait été très exactement pour nous et par nous dans la ligne chrétienne. Nous-mêmes nous y fûmes très exactement dans la ligne française comme nous y avions été très exactement dans la ligne chrétienne. Nous y fûmes de qualité française comme nous y avions été de qualité chrétienne.

Nous y déployâmes proprement les vertus, les qualités françaises, les vertus de la race : la vaillance claire, la rapidité, la bonne humeur, la constance, la fermeté, un courage opiniâtre, mais de bon ton, de belle tenue, de bonne tenue, fanatique à la fois et mesuré, forcené ensemble et pleinement sensé; une tristesse gaie, qui est le propre du Français; un propos délibéré; une résolution chaude et froide; une aisance, un renseignement constant; une docilité et ensemble une révolte constante à l'événement; une impossibilité organique à consentir à l'injustice, à prendre son parti de rien. Un délié, une finesse de lame. Une acuité de pointe. Il faut dire simplement que nous fûmes des héros. Et plus précisément des héros à la française. (La preuve, c'est que nous ne nous en sommes pas relevés, que nous ne nous en sommes pas retirés). (Toute notre vie peut-être nous serons des demi-soldes).

Il faut bien voir en effet comment la question se posait. La question ne se posait nullement alors, pour nous, de savoir si Dreyfus était innocent ou coupable. Mais de savoir si on aurait ou si on n'aurait pas le courage de le déclarer, de le savoir innocent.

Quand nous écrirons cette *histoire de l'affaire Dreyfus* qui sera proprement les *mémoires d'un dreyfusiste* il y aura lieu d'examiner, d'étudier de très près et nous établirons très attentivement, dans le plus grand détail, ce que je nommerai la *courbe de la croyance publique à l'innocence de Dreyfus*. Cette courbe a subi naturellement les variations les plus extraordinaires. Naturellement aussi les antidreyfusistes ont tout fait pour la faire *monter* et il faut rendre cette justice aux dreyfusistes qu'ils ont généralement tout fait pour la faire *descendre*. Partie des environs de *zéro* en 1894 (la famille et quelques très rares personnes exceptées), on peut dire qu'elle monta, qu'à travers des soubresauts de toute sorte, des fluctuations politiques et historiques comme il ne manque jamais de s'en produire pour ces sortes de courbes elle monta constamment jusqu'au jour où le bateau qui ramenait Dreyfus en France introduisit parmi nous le corps même du débat. Dès lors, malgré les apparences, malgré un palier apparent, malgré une apparence d'horizontalité, en réalité elle commença de baisser lentement, régulièrement. Malgré des fortunes diverses, malgré des apparences de fortunes en réalité elle commença de tomber. Cette descente, cette chute, cette baisse est arrêtée aujourd'hui, on peut croire qu'elle est arrêtée pour toujours, parce qu'elle ne peut guère aller plus avant, tomber plus bas, parce que beaucoup de monde aujourd'hui s'en moquent

totalement, et surtout parce que nous sommes retombés à un certain équilibre, dans un certain équilibre très tentant, très solide, très commun, le même où nous nous étions arrêtés si longtemps à la montée : la France, le monde, l'histoire coupés en deux, en deux partis bien distincts, bien coupés, bien arrêtés, croyant professionnellement, officiellement, l'un à la culpabilité et l'autre à l'innocence, faisant profession de croire l'un à la culpabilité et l'autre à l'innocence. C'est la situation, c'est la position commune, usuelle, familière, pour ainsi dire classique, c'est la situation connue, le monde coupé en deux sur une question. C'est la situation commode, car c'est la situation de guerre, la situation de haine, mutuelle. C'est la situation à laquelle tout le monde est habitué. C'est donc celle qui durera, qui déjà faillit durer pendant la montée de notre courbe, qui s'est retrouvée, qui s'est reçue, qui s'est recueillie elle-même au même niveau dans la descente, qui ne se reperdra plus, qui sera définitive. Avec les amortissements successifs naturellement par la successive arrivée des nouvelles générations; avec les amortissements croissants et l'extinction finale, l'extinction historique. Ce qu'il y a de remarquable, c'est combien cette situation, ce palier intermédiaire est commode, du pays coupé en deux, combien nous nous y sommes arrêtés complaisamment, commodément, à la montée, comment, combien nous nous y sommes retrouvés aisément, rapidement à la descente. Commodément. Combien nous nous y mouvions aisément, naturellement à la montée, en pleine bataille, combien nous y bataillions aisément, naturellement, comme chez nous, et combien nous nous y sommes même attardés. Et combien au retour, à la descente

nous l'avons retrouvé aisément, combien rapidement nous nous y sommes retrouvés chez nous. Mais ce qui est incontestable c'est que cette courbe, dans ces soubresauts, à l'issue de cette montée atteignit plusieurs fois un *maximum* qui était même un *universum*. Je veux dire que dans ces fluctuations, dans ces agitations, dans cette crise, dans ces sautes, dans ces coups de force et dans ces coups de théâtre il y eut au moins deux ou trois fois quarante-huit heures où *tout* le pays (nos adversaires mêmes et je dis même leurs chefs) crut à l'innocence de Dreyfus. Par exemple, notamment dans ce coup de foudre, instantanément après ce coup de théâtre du colonel Henry au Mont-Valérien (mort ou simulation de mort, assassinat, meurtre, suicide ou simulation de suicide). (Enfin disparition). Comment nous sommes retombés, redescendus de ce *summum*, qui ce jour, qui dans cet éclair paraissait définitivement acquis, comment on nous en a fait redescendre, comment on a ainsi, autant réussi à faire redescendre cette courbe, c'est le secret des politiciens. C'est le secret des politiques. C'est le secret de la politique même. C'est le secret de Dreyfus même, dans la mesure, et elle est totale, où nous quittant il s'est remis tout entier aux mains des politiques. Comment on a réussi à tenir cette gageure, à nous faire tomber de ce *maximum* total, c'est la grande habileté, c'est le secret des politiciens. Comment on perd une bataille qui était gagnée, demandez-le à Jaurès. Aujourd'hui nous sommes condamnés à la contestation, perpétuelle, jusqu'à cet émoussement, cette hébétude, cette oblitération, inévitable, qui vient du temps, des générations suivantes, qu'on nomme proprement l'histoire, la posi-

tion, l'acquisition de l'histoire. Quand nos ennemis, quand nos adversaires nous reprochaient d'être le parti de l'étranger, ils avaient totalement tort, absolument tort sur nous et contre nous (sur notre mystique et contre notre mystique; ils avaient partiellement raison sur et contre notre État-Major, qui précisément nous masquait à eux, qui faisait même tout ce qu'il pouvait pour nous masquer, devant le monde, et qui y a si parfaitement, si complètement réussi; ils avaient partiellement raison, (peut-être pour un tiers, en quotité), sur et contre nos chefs, sur et contre notre politique, sur et contre nos politiciens, l'adhésion à Hervé et à l'hervéisme, la flatterie pour Hervé et pour l'hervéisme, la lâcheté, le tremblement de Jaurès, la platitude, l'aplatissement devant Hervé et devant le hervéisme, plus que cela l'empressement, la sollicitude empressée pour Hervé et l'hervéisme l'ont bien prouvé); mais enfin ils avaient le droit de ne pas nous connaître, dans le fatras de la bataille ils pouvaient à la rigueur, historiquement, à la rigueur historique ils pouvaient ne pas nous connaître; la Foire sur la Place pouvait leur masquer l'intérieur de la maison; ils pouvaient ne voir que la parade politique; mais enfin au pis aller, à l'extrême, à la limite, à l'extrême rigueur quand nos ennemis, quand nos adversaires nous accusaient d'être le parti de l'étranger, ils ne pouvaient jamais que nous faire un tort temporel; un tort extrême temporel, un tort capital temporel, mais en fin un tort temporel. Ils ne pouvaient pas nous déshonorer. Ils pouvaient nous faire perdre nos biens, ils pouvaient nous faire perdre la liberté, ils pouvaient nous faire perdre la vie, ils pouvaient nous faire perdre la terre même de la patrie. Ils ne pouvaient

pas nous faire perdre l'honneur. Au contraire quand Jaurès, par une suspecte, par une lâche complaisance à tout le hervéisme, et à Hervé lui-même, à Hervé personnellement, d'une part, pour la patrie, laissait dire et laissait faire qu'il fallait renier, trahir et détruire la France; créant ainsi cette illusion, politique, que le mouvement dreyfusiste était un mouvement antifrançais; et quand d'autre part, pour la foi, quand mû par les plus bas intérêts électoraux, poussé par la plus lâche, par la plus basse complaisance aux démagogies, aux agitations radicales il disait, il faisait que l'affaire Dreyfus et le dreyfusisme entrassent, comme une partie intégrante, dans la démagogie, dans l'agitation radicale anticléricale, anticatholique, antichrétienne, dans la séparation des Églises et de l'État, dans la loi des Congrégations, waldeckiste, dans la singulière application, dans l'application combiste de cette loi; créant ainsi cette illusion, politique, que le mouvement dreyfusiste était un mouvement antichrétien; il ne nous trahissait pas seulement, il ne nous faisait pas seulement dévier, il nous déshonorait. Il ne faut jamais oublier que le combisme, le système combiste, la tyrannie combiste, d'où sont venus tous ces maux, a été une invention de Jaurès, que c'est Jaurès qui par sa détestable force politique, par sa force oratoire, par sa force parlementaire a imposé cette invention, cette tyrannie au pays, cette domination, que lui seul l'a maintenue et a pu la maintenir; que pendant trois et même quatre ans il a été, sous le nom de M. Combes, le véritable maître de la République. « *Quand Jaurès,* disait déjà Bernard-Lazare dans cet admirable dossier, dans cet admirable mémoire, dans cette admirable consultation, datée de

Paris, 6 août 1902, quand on voulait que la loi Waideck eût un effet global, et qu'elle eût un effet rétroactif, *Quand Jaurès se présente devant nous pour soutenir une œuvre qu'il approuve, à laquelle il veut collaborer, il doit, parce qu'il est Jaurès, parce qu'il a été notre compagnon dans une bataille qui n'est pas finie,* (ce qu'il y avait d'admirable en effet, même au point de vue politique, au seul point de vue politique, et Bernard-Lazare, avec sa grande lucidité *politique,* l'avait aperçu instantanément, c'était qu'on n'avait même pas attendu la fin de l'affaire Dreyfus, la conclusion pour opérer la contamination, la dégénération, le déshonneur, la déviation, la dégradation de mystique en politique, mais c'était entre les deux affaires Dreyfus même que l'on se préparait à la commettre, à l'accomplir, avant même d'avoir liquidé l'affaire, au moment même où on se préparait à la rouvrir, à la reprendre), (c'est-à-dire qu'on avait commencé d'opérer la dégénération de mystique en politique au moment même où l'on se préparait à faire appel de nouveau à toutes les forces, aux forces incalculables de la mystique.

C'est pour cela que nos politiciens, que nos politiques furent les derniers des criminels, qu'ils furent des criminels au deuxième degré. S'ils n'avaient fait que leur politique, pour ainsi dire professionnellement, s'ils n'avaient fait qu'exercer leur métier de politiciens, ils pouvaient n'être coupables qu'au premier degré, criminels qu'au premier degré. Mais ils voulaient en même temps conserver tous les avantages de la mystique. Et c'est cela très précisément qui constitue le deuxième degré. Ils voulaient bien en même temps trahir la mystique et en même temps non pas seulement s'en réclamer, non pas

seulement s'en revêtir et s'en servir et apparaître avec, mais continuer à l'exciter. Ils voulaient, ils entendaient jouer le double jeu, ils voulaient jouer ensemble les deux jeux contraires, et le mystique, et le politique, qui exclut le mystique, ils se préparaient à jouer le double jeu, ils entendaient jouer ensemble de *leur* politique et de *notre* mystique, cumuler les avantages de leur politique et de notre mystique, s'avantager ensemble de leur politique et de notre mystique, jouer toujours ensemble le temporel et l'éternel.

Jouer le temporel avec les puissants de ce monde et en même temps faire appel à la mystique et à l'argent des pauvres gens, puiser toujours dans le cœur et dans la bourse des pauvres gens.

C'est ce qui fait que la responsabilité de Jaurès dans ce crime, dans ce double crime, dans ce crime au deuxième degré est culminante. Lui entre tous, lui au chef de l'opération il était un politicien comme les autres, pire que les autres, un retors entre les retors, un fourbe entre les fourbes; mais lui il faisait semblant de n'être pas un politicien. De là sa nocivité culminante. De là sa responsabilité culminante. Quand les nationalistes, professionnels, disaient que nous étions *le parti de l'étranger*, ils ne pouvaient que nous calomnier, ils ne pouvaient que nous faire un tort temporel, à la limite un tort temporel limite, à l'extrême un tort temporel extrême. Quand Jaurès au contraire parlait pour nous, s'avouait pour nous, quand à ce titre, à notre titre, il intercalait le dreyfusisme et l'affaire Dreyfus d'une part dans l'antipatriotisme, politique, dans l'antipatriotisme hervéiste, dans la politique antipatriotique, hervéiste, dans l'agitation, dans la déma-

gogie antipatriotique, hervéiste, quand il l'intercalait d'autre part dans cette autre démagogie politique, dans la démagogie antichrétienne, il atteignait, il touchait, il blessait au cœur le dreyfusisme même.

Ce qui fait à Jaurès dans ce double crime, dans ce crime au deuxième degré, une responsabilité culminante, c'est que lui entre tous il était un politique, un politicien comme les autres et que lui il disait qu'il était un mystique. Il me chicanerait naturellement sur ce mot, car c'est un homme de marchandage, et le plus maquignon que je connaisse. Mais il sait très bien ce que nous voulons dire.

Par son passé universitaire, intellectuel, par son commencement de carrière universitaire, intellectuelle, par ses relations, par tout son ton, par le grand nombre, par le faisceau d'amitiés *ardentes* qui montaient vers lui et qu'il encourageait, complaisamment, qu'il excitait constamment à monter vers lui, amitiés de pauvres, de petites gens, de professeurs, de nous, et qu'il récapitulait pour ainsi dire en lui, qu'il ramassait comme un foyer ramasse un faisceau de lumière et de chaleur, Jaurès faisait figure d'une sorte de professeur délégué dans la politique, mais qui n'était pas politique, d'un intellectuel, d'un philosophe (dans ce temps-là tous les agrégés de philosophie étaient philosophes, comme aujourd'hui ils sont tous sociologues). D'un homme qui travaillait, qui savait ce que c'est que de travailler. Qui avait un métier. Il faisait essentiellement figure d'un impolitique, d'un homme qui était comme chargé de nous représenter, de nous transmettre dans la politique. Au contraire c'était un politicien qui avait fait semblant d'être un professeur,

qui avait fait semblant d'être un intellectuel, qui avait fait semblant de travailler et de savoir travailler, d'avoir un métier, qui avait fait semblant d'être des nôtres, qui avait fait semblant de tout. Quand les politiciens, quand ceux qui font métier et profession de la politique font leur métier, exercent leur profession, quand ils jouent, quand ils fonctionnent professionnellement, officiellement, sous leur nom, ceux qui sont connus comme tels, il n'y a rien à dire. Mais quand ceux qui font métier et profession d'être impolitiques font, sous ce nom, de la politique, il y a le double crime de ce détournement perpétuel. Faire de la politique et la nommer politique, c'est bien. Faire de la politique et la nommer mystique, prendre de la mystique et en faire de la politique, c'est un détournement inexpiable. Voler les pauvres, c'est voler deux fois. Tromper les simples, c'est tromper deux fois. Voler ce qu'il y a de plus cher, la croyance. La confidence. La confiance. Et Dieu sait si nous étions des âmes simples, des pauvres gens, des petites gens. C'est bien ce qui les fait rire aujourd'hui. *Quels sont,* dit-il, *quels sont ces imbéciles qui croyaient ce que je disais?* Qu'il se rassure, qu'il attende. Les vies sont longues, les mouvements contraires, qu'il ne nous tombe jamais dans les mains. Il ne rirait peut-être pas toujours.

Quoi de plus poignant que ce témoignage, que cette adjuration de Bernard-Lazare condamné, de Bernard-Lazare destiné, quoi de plus redoutable que ce témoignage, redoutable par sa mesure même. *Quand Jaurès,*

écrivait Bernard-Lazare, *se présente devant nous pour soutenir une œuvre qu'il approuve, à laquelle il veut collaborer, il doit, parce qu'il est Jaurès, parce qu'il a été notre compagnon dans une bataille qui n'est pas finie, nous donner d'autres raisons que des raisons théologiques.* (Il voyait très nettement combien il y avait de théologie grossière dans Jaurès, dans toute cette *mentalité* moderne, dans ce radicalisme politique et parlementaire, dans cette pseudométaphysique, dans cette pseudophilosophie, dans cette sociologie.) *Or c'est une raison théologique que de nous dire :* « (Ici je préviens que c'est du Jaurès, cité par Bernard-Lazare) : « *Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent, et le grand crime collectif commis par l'Église contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République, va enfin recevoir son juste salaire. Ce n'est pas en vain qu'elle a révolté les consciences par sa complicité avec le faux, le parjure et la trahison.* » (Fin du Jaurès, de la citation de Jaurès. Bernard-Lazare disait plus simplement : *On ne peut pas embêter des hommes parce qu'ils font leur prière.* Il les avait, celui-là, les mœurs de la liberté. Il avait la liberté dans la peau ; dans la moelle et dans le sang ; dans les vertèbres. Non point, non plus, une liberté intellectuelle et conceptuelle, une liberté livresque, une liberté toute faite, une liberté de bibliothèque. Une liberté d'enregistrement. Mais une liberté, aussi, de source, une liberté toute organique et vivante. Je n'ai jamais vu un homme croire, à ce point, avoir à ce point la certitude, avoir conscience à ce point qu'une conscience d'homme était un absolu, un invincible, un éternel, un libre, qu'elle s'opposait victorieuse, éternel-

lement triomphante, à toutes les grandeurs de la terre. *Il ne faut pas recevoir des justifications semblables,* écrivait encore Bernard-Lazare, *même et surtout quand elles sont données par Jaurès, car, au-dessous, d'autres sont prêts à les interpréter dans un sens pire, à en tirer des conséquences* redoutables pour la liberté. Il énumérait, sur quelques exemples éclatants, dans un style éclatant, coupant, bref, quelques-unes de ces antinomies, les capitales, quelques-uns de ces antagonismes. Il te prévoyait, Bernus, et la *résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* Dès lors il écrivait en effet, et ces paroles sont claires, elles sont capitales, elles sont actuelles comme au premier jour : *Si nous n'y prenons garde, demain on nous mettra en demeure d'applaudir le gendarme français qui prendra l'enfant par le bras pour l'obliger à entrer dans l'école laïque, tandis que nous devrons réprouver le gendarme prussien contraignant l'écolier polonais de Wreschen.* Voilà l'homme, voilà l'ami que nous avons perdu. Il écrivait encore, et ces paroles sont à considérer, elles sont à méditer aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme alors, elles seront à méditer toujours, car elles sont d'une hauteur de vues, d'une portée incalculable : « *Que demain on nous propose les moyens de résoudre la question de l'enseignement et nous les discuterons. Dès aujourd'hui on peut dire que le monopole universitaire n'en est pas la solution.* Nous nous refuserons aussi bien à accepter les dogmes formulés par l'État enseignant, que les dogmes formulés par l'Église. Nous n'avons pas plus confiance en l'Université qu'en la Congrégation. » Mais il faut que je m'arrête

de citer. Je ne peux pourtant pas citer toute cette admirable *consultation,* citer tout un cahier dans un cahier, refaire les cahiers dans les cahiers, mettre tout le III-21 dans le XI-12.

Voilà l'homme, voilà l'ami que nous avons perdu. Pour un tel homme nous ne ferons jamais une apologie, nous ne souffrirons jamais qu'on en fasse une.

Ce sont de tels hommes qui comptent, et qui comptent seuls. C'est nous qui comptons, seuls. Non seulement les autres n'ont point à parler pour nous. Mais c'est nous qui avons à parler, pour tout.

Il fut un héros et en outre il eut de grandes parties de sainteté. Et avec lui nous fûmes, obscurément, des héros.

Comment ne pas noter dans les quelques mots que nous avons cités, dans ces quelques phrases seulement que nous avons rapportées, je ne me retiens pas de noter non pas seulement ce sens de la liberté, et cette aisance dans la liberté, dans le maniement de la liberté, mais ce sens beaucoup plus curieux, beaucoup plus imprévu, apparemment plus imprévu, de la théologie, cet avertissement de la théologie. Instantanément il la voyait poindre partout où en effet elle point, elle-même ou quelque imitation, quelque contrefaçon, elle-même ou contrefaite.

Comment ne pas noter aussi son exact, son parfait, son réel internationalisme, Israël excepté, l'exactitude, l'aisance, l'allant de soi de son internationalisme, qui était beaucoup trop simple, beaucoup trop naturel, nullement appris, nullement forcé, nullement livresque, beaucoup trop aisé, beaucoup trop allant de soi pour jamais

être un antinationalisme. Quand il parlait des Polonais pour les Bretons, ce n'était point un amusement, un rapprochement piquant. Ce n'était point un jeu d'esprit et pour jouer un bon tour. C'était naturellement qu'il voyait sur le même plan les Bretons et les Polonais. Il voyait vraiment la Chrétienté comme l'Islam, ce que nul de nous, même ceux qui le voudraient le plus, ne peut obtenir. Parce qu'il était bien réellement également en dehors des deux. Vue, angle de regard que nul de nous ne peut obtenir. Au moment où on faisait, même et peut-être surtout autour de lui, tout ce que l'on pouvait humainement pour évincer ses Juifs de Roumanie, par politique pour ne pas compromettre, pour ne pas charger le mouvement arménien, et qu'il y voyait très clair, dans cet assourdissement, un vieil ami de Quartier venait de le quitter. Il me dit doucement, haussant doucement les épaules, comme il faisait, me le montrant pour ainsi dire des épaules, par dessus le haut de ses épaules : *Il veut encore me rouler avec ses Arméniens. C'est toujours la même chose. Ils en...treprennent le Grand Turc parce qu'il est Turc et ils ne veulent pas qu'on dise un mot du roi de Roumanie parce qu'il est chrétien.* **C'est toujours la collusion de la chrétienté.**

Comment ne pas noter enfin comme c'est bien écrit, posé, mesuré, clair, noble, *français. Il ne faut pas recevoir des justifications semblables.* Une certaine proposition, un certain propos. Une certaine délibération. Un certain ton, une certaine résonance cartésienne même.

Apologie pour Bernard-Lazare. — Nourris, abreuvés

de notre mystique, la déformant, la dégradant aussitôt, la détournant instantanément en politique nos politiciens, Jaurès en tête, Jaurès le premier, créèrent cette double illusion, politique, premièrement que le dreyfusisme était antichrétien, deuxièmement qu'il était antifrançais. Il faut s'arrêter quelques instants à la deuxième.

Notre socialisme même, notre socialisme antécédent, à peine ai-je besoin de le dire, n'était nullement antifrançais, nullement antipatriote, nullement *anti*national. Il était essentiellement et rigoureusement, exactement *inter*national. Théoriquement il n'était nullement antinationaliste. Il était exactement internationaliste. Loin d'atténuer, loin d'effacer le peuple, au contraire il l'exaltait, il l'assainissait. Loin d'affaiblir, ou d'atténuer, loin d'effacer la nation, au contraire il l'exaltait, il l'assainissait. Notre thèse était au contraire, et elle est encore, que c'est au contraire la bourgeoisie, le bourgeoisisme, le capitalisme bourgeois, le sabotage capitaliste et bourgeois qui oblitère la nation et le peuple. Il faut bien penser qu'il n'y avait rien de commun entre le socialisme d'alors, notre socialisme, et ce que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom. Ici encore la politique a fait son œuvre, et nulle part autant qu'ici la politique n'a *défait,* dénaturé la mystique. La politique, je dis la politique des politiques, professionnels, des politiciens, des politiques parlementaires. Mais plus encore, sans aucun doute, par l'invention, par l'intervention, par l'intercalation du sabotage, qui est une invention politique, au même titre que le vote, *plus*

encore que le vote, pire, je veux dire plus politique, plus profondément politique, plus encore sans aucun doute les antipolitiques professionnels, les antipoliticiens, les syndicalistes, les antipolitiques antiparlementaires. Nous pensions alors, nous pensons toujours, mais il y a quinze ans tout le monde pensait comme nous, pensait avec nous, ou affectait de penser avec nous, il n'y avait sur ce point, sur ce principe même pas l'ombre d'une hésitation, pas l'ombre d'un débat. Il est de toute évidence que ce sont les bourgeois et les capitalistes qui ont commencé. Je veux dire que les bourgeois et les capitalistes ont cessé de faire leur office, social, avant les ouvriers le leur, et longtemps avant. Il ne fait aucun doute que le sabotage d'en haut est de beaucoup antérieur au sabotage d'en bas, que le sabotage bourgeois et capitaliste est antérieur, et de beaucoup, au sabotage ouvrier; que les bourgeois et les capitalistes ont cessé d'aimer le travail bourgeois et capitaliste longtemps avant que les ouvriers eussent cessé d'aimer le travail ouvrier. C'est exactement dans cet ordre, en commençant par les bourgeois et les capitalistes, que s'est produite cette désaffection générale du travail qui est la tare la plus profonde, la tare centrale du monde moderne. Telle étant la situation générale du monde moderne, il ne s'agissait point, comme nos politiciens syndicalistes l'ont inventé, d'inventer, d'*ajouter* un désordre ouvrier au désordre bourgeois, un sabotage ouvrier au sabotage bourgeois et capitaliste. Il s'agissait *au contraire,* notre socialisme était essentiellement et en outre officiellement une théorie, générale, une doctrine, une méthode générale, une philosophie de l'organisation et de la réorganisation du travail, de la *restauration* du travail.

Notre socialisme était essentiellement et en outre officiellement une restauration, et même une restauration générale, une restauration universelle. Nul alors ne le contestait. Mais depuis quinze ans les politiciens ont marché. Les doubles politiciens, les politiciens propres et les antipoliticiens. Les politiciens ont passé. Il s'agissait au contraire d'une restauration générale, d'une restauration totale, d'une restauration universelle *en commençant par le monde ouvrier*. Il s'agissait d'une restauration totale fondée sur une restauration préalable du monde ouvrier ; sur une restauration totale préalable du monde ouvrier. Il s'agissait très exactement, et nul alors ne le contestait, tous au contraire l'enseignaient, tous le déclaraient, il s'agissait au contraire d'effectuer un assainissement général du monde ouvrier, une réfection, un assainissement moléculaire, organique, et commençant par cet assainissement de proche en proche un assainissement de toute la cité. C'était déjà cette morale, cette méthode, générale, cette philosophie des producteurs qui devait trouver en M. Sorel, moraliste et philosophe, son expression la plus haute, son expression définitive. J'ajoute même que ce ne pouvait être que cela.

Et qu'il ne pouvait nullement, aucunement être question que ce fût rien d'autre. Disons-le ; pour le philosophe, pour tout homme philosophant notre socialisme était et n'était pas moins qu'une religion du salut temporel. Et aujourd'hui encore il n'est pas moins que cela. Nous ne cherchions pas moins que le salut temporel de l'humanité par l'assainissement du monde ouvrier, par l'assainissement du travail et du monde du travail, par la restauration du travail et de la dignité

du travail, par un assainissement, par une réfection organique, moléculaire du monde du travail, et par lui de tout le monde économique, industriel. C'est ce que nous nommons le monde industriel, opposé au monde intellectuel et au monde politique, au monde scolaire et au monde parlementaire; c'est ce que nous nommons *l'économie;* la morale des producteurs; la morale industrielle; le monde des producteurs; le monde économique; le monde ouvrier; la structure (organique, moléculaire) économique, industrielle; c'est ce que nous nommons l'industrie, le régime industriel; c'est ce que nous nommons le régime de la production industrielle. Le monde intellectuel et le monde politique au contraire, le monde scolaire et le monde parlementaire vont ensemble. Par la restauration des mœurs industrielles, par l'assainissement de l'atelier industriel nous n'espérions pas moins, nous ne cherchions pas moins que le salut temporel de l'humanité. Ceux-là seuls s'en moqueront qui ne veulent pas voir que le christianisme même, qui est la religion du salut éternel, est embourbé dans cette boue, dans la boue des mauvaises mœurs économiques, industrielles; que lui-même il n'en sortira point, qu'il ne s'en tirera point à moins d'une révolution économique, industrielle; qu'enfin il n'y a point de lieu de perdition mieux fait, mieux aménagé, mieux outillé pour ainsi dire, qu'il n'y a point d'outil de perdition mieux adapté que l'atelier moderne.

Et que toutes les difficultés de l'Église viennent de là, toutes ses difficultés réelles, profondes, populaires : de ce que, malgré quelques prétendues œuvres ouvrières,

sous le masque de quelques prétendues œuvres ouvrières et de quelques prétendus ouvriers catholiques, de ce que l'atelier lui est fermé, et de ce qu'elle est fermée à l'atelier; de ce qu'elle est devenue dans le monde moderne, subissant, elle aussi, une modernisation, presque uniquement la religion des riches et ainsi qu'elle n'est plus socialement si je puis dire la communion des fidèles. Toute la faiblesse, et peut-être faut-il dire la faiblesse croissante de l'Église dans le monde moderne vient non pas comme on le croit de ce que la Science aurait monté contre la Religion des systèmes soi-disant invincibles, non pas de ce que la Science aurait découvert, aurait trouvé contre la Religion des arguments, des raisonnements censément victorieux, mais de ce que ce qui reste du monde chrétien socialement manque aujourd'hui profondément de charité. Ce n'est point du tout le raisonnement qui manque. C'est la charité. Tous ces raisonnements, tous ces systèmes, tous ces arguments pseudoscientifiques ne seraient rien, ne pèseraient pas lourd s'il y avait une once de charité. Tous ces airs de tête ne porteraient pas loin si la chrétienté était restée ce qu'elle était, une communion, si le christianisme était resté ce qu'il était, une religion du cœur. C'est une des raisons pour lesquelles les modernes n'entendent rien au christianisme, au vrai, au réel, à l'histoire vraie, réelle du christianisme, et à ce que c'était réellement que la chrétienté. (Et combien de chrétiens y entendent encore. Combien de chrétiens, sur ce point même, sur ce point aussi, ne sont-ils pas modernes.) Ils croient, quand ils sont sincères, il y en a, ils croient que le christianisme fut toujours moderne, c'est-à-dire, exactement, qu'il

fut toujours comme ils voient qu'il est dans le monde moderne, où il n'y a plus de chrétienté, au sens où il y en avait une. Ainsi dans le monde moderne tout est moderne, quoi qu'on en ait, et c'est sans doute le plus beau coup du modernisme et du monde moderne que d'avoir en beaucoup de sens, presque en tous les sens, rendu moderne le christianisme même, l'Église et ce qu'il y avait encore de chrétienté. C'est ainsi que quand il y a une éclipse, tout le monde est à l'ombre. Tout ce qui passe dans un âge de l'humanité, par une époque, dans une période, dans une zone, tout ce qui est dans un monde, tout ce qui a été placé dans une place, dans un temps, dans un monde, tout ce qui est situé dans une certaine situation, temporelle, dans un monde, temporel, en reçoit la teinte, en porte l'ombre. On fait beaucoup de bruit d'un certain modernisme intellectuel qui n'est pas même une hérésie, qui est une sorte de pauvreté intellectuelle moderne, un résidu, une lie, un fond de cuve, un bas de cuvée, un fond de tonneau, un appauvrissement intellectuel moderne à l'usage des modernes des anciennes grandes hérésies. Cette pauvreté n'eût exercé aucuns ravages, elle eût été purement risible si les voies ne lui avaient point été préparées, s'il n'y avait point ce grand modernisme du cœur, ce grave, cet infiniment grave modernisme de la charité. Si les voies ne lui avaient point été préparées par ce modernisme du cœur et de la charité. C'est par lui que l'Église dans le monde moderne, que dans le monde moderne la chrétienté n'est plus peuple, ce qu'elle était, qu'elle ne l'est plus aucunement; qu'ainsi elle n'est plus socialement un peuple, un immense peuple, une race, immense; que le christianisme n'est plus socialement la religion des pro-

fondeurs, une religion peuple, la religion de tout un peuple, temporel, éternel, une religion enracinée aux plus grandes profondeurs temporelles mêmes, la religion d'une race, de toute une race temporelle, de toute une race éternelle, mais qu'il n'est plus socialement qu'une religion de bourgeois, une religion de riches, une espèce de religion supérieure pour classes supérieures de la société, de la nation, une misérable sorte de religion distinguée pour gens censément distingués; par conséquent tout ce qu'il y a de plus superficiel, de plus officiel en un certain sens, de moins profond; de plus inexistant; tout ce qu'il y a de plus pauvrement, de plus misérablement formel; et d'autre part et surtout tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution; à la sainteté, à la pauvreté, à la forme même la plus formelle de son institution. A la vertu, à la lettre et à l'esprit de son institution. De sa propre institution. Il suffit de se reporter au moindre texte des Évangiles.

Il suffit de se reporter à tout ce que d'un seul tenant il vaut mieux nommer l'Évangile.

C'est cette pauvreté, cette misère spirituelle et cette richesse temporelle qui a tout fait, qui a fait le mal. C'est ce modernisme du cœur, ce modernisme de la charité qui a fait la défaillance, la déchéance, dans l'Église, dans le christianisme, dans la chrétienté même qui a fait la dégradation de la mystique en politique.

On mène aujourd'hui grand bruit, je vois qu'on fait

un grand état de ce que depuis la séparation le catholicisme, le christianisme n'est plus la religion officielle, la religion d(e l)'État, de ce que, ainsi, l'Église est libre. Et on a raison en un certain sens. La position de l'Église est évidemment tout autre, tout à fait autre sous le nouveau régime. Sous toutes les duretés de la liberté, d'une certaine pauvreté, l'Église est autrement elle-même sous le nouveau régime. Jamais on n'obtiendra sous le nouveau régime des évêques aussi mauvais que les évêques concordataires. Mais il ne faut point exagérer non plus. Il ne faut pas se dissimuler que si l'Église a cessé de faire la religion officielle de l'État, elle n'a point cessé de faire la religion officielle de la bourgeoisie de l'État. Elle a perdu, elle a laissé politiquement, mais elle n'a guère perdu, elle n'a guère laissé socialement toutes les charges de servitude qui lui venaient de son officialité. C'est pour cela qu'il ne faut pas triompher. C'est pour cela que l'atelier lui est fermé, et qu'elle est fermée à l'atelier. Elle fait, elle est la religion officielle, la religion formelle du riche. Voilà ce que le peuple, obscurément ou formellement, très assurément sent très bien. Voilà ce qu'il voit. Elle n'est donc rien, voilà pourquoi elle n'est rien. Et surtout et elle n'est rien de ce qu'elle était, et elle est, devenue, tout ce qu'il y a de plus contraire à elle-même, tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution. Et elle ne se rouvrira point l'atelier, et elle ne se rouvrira point le peuple à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins que de *faire les frais* d'une révolution économique, d'une révolution sociale, d'une révolution industrielle, pour dire le mot d'une révolution *temporelle* pour le salut *éternel*. Tel est, éternelle-

ment, temporellement, (éternellement temporellement et temporellement éternellement), le mystérieux assujettissement de l'éternel même au temporel. Telle est proprement l'inscription de l'éternel même dans le temporel. Il faut faire les frais économiques, les frais sociaux, les frais industriels, *les frais temporels*. Nul ne s'y peut soustraire, non pas même l'éternel, non pas même le spirituel, non pas même la vie intérieure. C'est pour cela que notre socialisme n'était pas si bête, et qu'il était profondément chrétien.

C'est pour cela que lorsqu'on leur met sous les yeux la vieille chrétienté, quand on les met en face de ce que c'était dans la réalité qu'une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle, du temps qu'il y avait des paroisses françaises, quand on leur montre, quand on leur fait voir ce que c'était dans la réalité que la chrétienté, du temps qu'il y avait une chrétienté, ce que c'était qu'une grande sainte, la plus grande peut-être de toutes, du temps qu'il y avait une sainteté, du temps qu'il y avait une *charité,* du temps qu'il y avait des saintes et des saints, tout un peuple chrétien, tout un monde chrétien, tout un peuple, tout un monde de saints et de pécheurs, aussitôt quelques-uns de nos catholiques modernes, modernes à leur insu, mais profondément modernes, jusque dans les moelles, intellectuels à leur insu et qui se vantent de ne pas l'être, intellectuels tout de même, profondément intellectuels, intellectuels jusqu'aux moelles, bourgeois et fils de bourgeois, rentiers et fils de rentiers, pensionnés du gouvernement, pensionnés de l'État, fonctionnaires, pensionnés des autres,

des autres citoyens, des autres électeurs, des autres contribuables, et qui fort ingénieusement ont préalablement fait inscrire sur le Grand-Livre de la Dette Publique les assurances d'ailleurs modestes de leur pain quotidien, ainsi armés quelques-uns de ces contemporains catholiques, devant une soudaine révélation de l'antique, de la vieille, de la chrétienté ancienne se hâtent de pousser quelques cris, comme de pudeur outragée. Dans un besoin ils renieraient Joinville, comme trop grossier, comme trop peuple. *Le sire* de Joinville. Ils renieraient peut-être bien saint Louis. Comme trop roi de France.

Il faut faire les frais temporels. C'est-à-dire que nul, fût-ce l'Église, fût-ce n'importe quelle puissance spirituelle, ne s'en tirera à moins d'une révolution temporelle, d'une révolution économique, d'une révolution sociale. D'une révolution industrielle. A moins de payer cela. Pour ne pas payer, pour ne pas les faire un singulier concert s'est accordé, une singulière collusion s'est instituée, s'est jouée, se joue entre l'Église et le parti intellectuel. Ce serait même amusant, ce serait risible si ce n'était aussi profondément triste. Ce concert, cette collusion consiste à décaler, à déplacer le débat, le terrain même du débat. L'objet du débat. A dissimuler dans un coin le modernisme du cœur, le modernisme de la charité pour mettre en valeur, en fausse valeur, en lumière, en fausse lumière, pour mettre en surface, en vue, dans toute la surface le modernisme intellectuel, l'appareil du modernisme intellectuel, le solennel, le glorieux appareil. Ainsi tout le monde y gagne, car ça ne coûte plus rien, ça ne

coûte plus aucune révolution économique, industrielle, sociale, temporelle, et nos bourgeois de l'un et l'autre côté, nos capitalistes de l'un et l'autre bord, de l'une et l'autre confession, les cléricaux et les radicaux, les cléricaux radicaux et les radicaux cléricaux, les intellectuels et les clercs, les intellectuels clercs et les clercs intellectuels ne veulent rien tant, ne veulent que ceci : *ne pas payer*. Ne point faire de frais. Ne point faire les frais. Ne point lâcher les cordons de la bourse. On me pardonnera cette expression grossière. Mais il en faut une, il la faut dans cette situation grossière. Concert merveilleux, merveilleuse collusion. Tout le monde y gagne tout. Non seulement que ça ne coûte rien, mais aussi, en surplus, naturellement la gloire, qui ne vient jamais qu'à ceux qui la méritent. Tout le monde y trouve son compte, et même le nôtre. Une fois de plus deux partis contraires sont d'accord, se sont trouvés, se sont mis d'accord non pas seulement pour fausser le débat qui les divise ou paraît les diviser, mais pour fausser, pour transporter le terrain même du débat là où le débat leur sera le plus avantageux, leur coûtera le moins cher à l'un et à l'autre, poussés par la seule considération de leurs intérêts temporels. L'opération consiste à effacer, à tenir dans l'ombre cet effrayant modernisme du cœur et à mettre en première place, en seule place, le modernisme intellectuel, à tout attribuer, tout ce qui se passe, à la feinte toute-puissance, à l'effrayante, à la censément effrayante puissance du modernisme intellectuel. C'est un décalage, une substitution, un transfert, un transport, une transposition merveilleuse. Un déplacement perfectionné. Les intellectuels sont enchantés. *Voyez*, s'écrient-ils, *comme*

nous sommes puissants. Nous en avons une tête. Nous avons trouvé des arguments, des raisonnements si extraordinaires que par ces seuls raisonnements nous avons ébranlé la foi. La preuve que c'est vrai, **c'est que ce sont les curés qui le disent.** Et les curés ensemble et les bons bourgeois cléricaux, censés catholiques, prétendus chrétiens, oublieux des anathèmes sur le riche, des effrayantes réprobations sur l'argent dont l'Évangile est comme saturé, moelleusement assis dans la paix du cœur, dans la paix sociale, tous nos bons bourgeois se récrient : *Tout ça aussi,* se récrient-ils, *c'est de la faute à ces sacrés professeurs, qui ont inventé, qui ont trouvé des arguments, des raisonnements si extraordinaires. La preuve que c'est vrai,* **c'est que c'est nous, curés, qui le disent.** Alors ça va bien, et non seulement tout le monde est en République, mais tout le monde est content. Les porte-monnaies restent dans les poches, et les argents restent dans les porte-monnaies. On ne met pas la main au porte-monnaie. C'est l'essentiel. Mais je le redis en vérité, tous ces raisonnements ne pèseraient pas lourd, s'il y avait une once de charité.

Le monde clérical bourgeois affecte de croire que ce sont les raisonnements, que c'est le modernisme cérébral qui est important uniquement pour n'avoir point à dépenser une révolution industrielle, une révolution économique.

Tel étant notre socialisme, et cela ne faisait alors

aucun secret, comme cela ne faisait aucun doute, il est évident que non seulement il ne portait aucune atteinte et ne pouvait porter aucune atteinte aux droits légitimes des nations, mais qu'étant, que faisant un assainissement général, et par cela même, en dedans de cela même un assainissement du nationalisme et de la nation même, il servait, il sauvait les intérêts les plus essentiels, les droits les plus légitimes des peuples. Les droits, les intérêts les plus sacrés. Et qu'il n'y avait que lui qui le faisait. Ce n'était point violer, effacer les nations et les peuples, ce n'était point les fausser, les violenter, les oblitérer, les forcer, leur donner une entorse, mais au contraire, que de travailler à remplacer d'une substitution, d'un remplacement organique, moléculaire, un champ clos, une concurrence anarchique de peuples forcenés, frénétiques, par une forêt saine, par une forêt grandissante de peuples prospères, par tout un peuple de peuples florissants. Montants dans leur sève, dans leur essence, dans la droiture et la lignée de leur végétale race, libres de l'écrasement des servitudes économiques, libres de la corruption organique, moléculaire des mauvaises mœurs industrielles. Ce n'était point annuler les nations et les peuples. Au contraire c'était les fonder, les asseoir enfin, les faire naître, les faire et les laisser pousser. C'était les *faire*. Nous avions dès lors la certitude, que nous avons, que le monde souffre infiniment plus du sabotage bourgeois et capitaliste que du sabotage ouvrier. Non seulement c'est le sabotage bourgeois et capitaliste qui a commencé, mais il est devenu rapidement presque total. Et il est si je puis dire entré dans le monde bourgeois comme une seconde race. Il est fort loin au contraire d'avoir pénétré aussi pro-

fondément dans le monde ouvrier, à cette profondeur, aussi totalement. Et surtout il n'y est pas du tout le même. Il est fort loin d'y être entré comme une race. Contrairement à ce que l'on croit généralement, à ce que croient communément les écrivains, les publicistes, les sociologues, qui sont des intellectuels et des bourgeois, le sabotage dans le monde ouvrier ne vient pas des profondeurs du monde ouvrier ; il ne vient pas du monde ouvrier lui-même. Il n'est point ouvrier. Il est, essentiellement, bourgeois. Il ne vient pas du bas, par une remontée des boues, des bas-fonds ouvriers. Il vient du haut. C'est le socialisme qui seul pouvait l'éviter, éviter cette contamination. C'est le sabotage bourgeois, le même, le seul, qui par contamination de proche en proche descend par nappes horizontales dans le monde ouvrier. Ce n'est point le monde ouvrier qui exaspère des vices propres. C'est le monde ouvrier qui s'embourgeoise graduellement. Contrairement à ce que l'on croit, le sabotage n'est point inné, né dans le monde ouvrier. Il y est appris. Il y est enseigné dogmatiquement, intellectuellement, comme une invention étrangère. C'est une invention bourgeoise, une invention politique, parlementaire, essentiellement intellectuelle, qui pénètre par contamination et enseignement, intellectuel, par en haut dans le monde ouvrier. Elle y rencontre des résistances qu'elle n'avait jamais rencontrées dans le monde bourgeois. Elle n'y a point bataille gagnée. Elle n'y a point ville prise. Elle y est, somme toute, artificielle. Elle s'y heurte à des résistances imprévues, à des résistances d'une profondeur incroyable, à cet amour séculaire du travail qui enrichissait le cœur laborieux. Le monde bourgeois et capitaliste est presque tout entier, pour

ainsi dire tout entier consacré au plaisir. On trouverait encore un très grand nombre d'ouvriers, et non pas seulement des vieux, qui *aiment* le travail.

Tel étant notre socialisme, il est évident qu'il était, qu'il faisait un assainissement de la nation et du peuple, un renforcement encore inconnu, une prospérité, une floraison, une fructification. Bien loin d'en conjurer, d'en conspirer la perte. Nous avions déjà la certitude, que nous avons, que le peuple qui entrerait le premier dans cette voie, qui aurait cet honneur, qui aurait ce courage, et en un sens cette habileté, en recevrait une telle force, une telle prospérité organique et moléculaire, constitutionnelle, histologique, un tel renforcement, un tel accroissement, un tel assainissement de tous les ordres de sa force que non seulement il marcherait à la tête des peuples, mais qu'il n'aurait plus rien à redouter jamais, ni dans le présent ni dans l'avenir, ni de ses concurrents économiques, industriels, commerciaux, ni de ses concurrents militaires.

Ainsi l'embourgeoisement par le sabotage suit une marche exactement inverse de celle que nous voulions suivre. Et faire suivre. Nous voulions qu'un assainissement du monde ouvrier, remontant de proche en proche, assainît le monde bourgeois et ainsi toute la société, toute la cité même. Et il s'est produit au contraire, en fait il s'est produit qu'une démoralisation du

monde bourgeois, en matière économique, en matière industrielle et en toute autre matière, dans l'ordre du travail et dans tout autre ordre, descendant de proche en proche, a démoralisé le monde ouvrier, et ainsi toute la société, la cité même. Loin d'ajouter, de vouloir ajouter un désordre à un désordre, nous voulions instaurer, restaurer un ordre, un ordre nouveau, ancien; nouveau, antique; nullement moderne; un ordre laborieux, un ordre du travail, un ordre ouvrier; un ordre économique, temporel, industriel; et par la contamination pour ainsi dire remontante de cet ordre réordonner le désordre même. Par une contamination descendante c'est le désordre qui a désordonné l'ordre. Qui a désorganisé l'organisation de l'organisme. Mais nous avons le droit de dire que ce désordre, que ce mauvais exemple a été introduit dans le monde ouvrier par une sorte d'insertion intellectuelle, par une opération en un sens aussi artificielle qu'a pu l'être par exemple cette autre invention des Universités Populaires.

Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a que le bien, l'effort au bien, la morale qui soit artificielle. Le mal, surtout dans une race comme la nôtre, l'effort au mal, l'effort d'avilissement, de contamination peut aussi bien être artificiel. Appris.

Autant que personne je sais combien ces efforts d'instruction et de moralisation, ces Universités Populaires et toutes autres, et tous autres, autant que personne je sais combien ces efforts bourgeois, intellectuels, distillés d'en haut sur le monde ouvrier, étaient factices,

vides, vains; creux; combien ils ne rendaient pas et ne pouvaient pas rendre. Combien ils étaient artificiels, superficiels. Mais ce que je veux dire, c'est que au contraire, par contre les enseignements du sabotage étaient aussi des enseignements bourgeois et intellectuels; qu'ils étaient aussi des enseignements, donnés, reçus; versés, reçus; enseignés, appris. Des enseignements et des apprentissages. Ils ont plus rendu, ils ont mieux porté, ils ont plus et mieux entré, ils sont entrés beaucoup plus profond parce que le mal entre toujours plus que le bien, mais ce que je veux dire et que l'on ne dit pas, ce que je tiens à dire, ce qu'il faut dire c'est qu'ils étaient bien des enseignements du même ordre, venus, descendus du même lieu, du même monde. Aussi bourgeois, aussi intellectuels, aussi artificiels. Peut-être un peu moins superficiels, parce que le mal est toujours moins superficiel que le bien. Au fond aussi étrangers au monde ouvrier.

C'étaient des enseignements de (la) même sorte. Étant donné ce qu'était le monde ouvrier, c'était une erreur de croire que le mal y était naturel et que le bien seul, par une sorte de disgrâce, y était artificiel.

Ainsi dans ce monde moderne tout entier tendu à l'argent, tout à la tension à l'argent, cette tension à l'argent contaminant le monde chrétien même lui fait sacrifier sa foi et ses mœurs au maintien de sa paix économique et sociale.

C'est là proprement ce modernisme du cœur, ce modernisme de la charité, ce *modernisme des mœurs.*

Il y a deux sortes de riches : les riches *athées,* qui *riches* n'entendent rien à la religion. Ils se sont donc mis à l'histoire *des* religions, et ils y excellent, (et d'ailleurs il faut leur faire cette justice qu'ils ont tout fait pour n'en point faire une histoire *de la* religion). C'est eux qui ont inventé les *sciences* religieuses;

et les riches *dévots,* qui *riches* n'entendent rien au christianisme. Alors ils le professent.

Tel est, il faut bien voir, il faut bien mesurer, tel est l'effrayant modernisme du monde moderne; l'effrayante, la misérable efficacité. Il a entamé, réussi à entamer, il a modernisé, entamé la chrétienté. Il a rendu véreux, dans la charité, dans les mœurs il a rendu véreux le christianisme même.

Ai-je besoin de dire, pour mémoire, de noter et de faire noter combien ce socialisme même était dans la pure tradition française, combien il était dans la ligne, dans la lignée française. L'assainissement, l'éclaircissement du monde a toujours été la destination, la vocation française, l'office français même. L'assainissement de ce qui est malade, l'éclaircissement de ce qui est trouble, l'ordination de ce qui est désordre, l'organisation de ce qui est brut. Faut-il noter combien ce socialisme à base de générosité, combien cette générosité claire, combien

cette générosité pleine et pure était dans la tradition française ; plus que dans la tradition française même, plus profondément, dans le génie français. Dans la sève et dans la race même. Dans la sève et le sang de la race. Une générosité à la fois abondante et sobre, généreuse et pourtant renseignée, pleine et pure, féconde et nette, pleine et fine, abondante sans niaiserie, renseignée sans stérilité. Un héroïsme enfin plein et sobre, gai et discret, un héroïsme à la française.

Tel étant notre socialisme, un socialisme français, quel devait être notre dreyfusisme, un dreyfusisme éminemment français. La plus grande erreur sur ce point, la plus grande illusion, sur ce chef de la patrie, est venue sans aucun doute de l'affaire Hervé. De l'hervéisme, de la démagogie hervéiste. Et surtout et sans aucun doute beaucoup plus de la complaisance suspecte à la démagogie hervéiste. Je ne parlerai qu'avec un grand respect d'un homme qui vient de rentrer en prison pour la troisième ou quatrième fois, peut-être plus. Au moins il va en prison. On n'en saurait dire autant de M. Jaurès qui s'est toujours arrangé pour ne pas aller en prison. Et pourtant ce n'est point tant Hervé qui a fait le virus de l'hervéisme, de la démagogie hervéiste. C'est sans aucun doute M. Jaurès, nul autre, ce sont les louches conversations, les intrigues, les compromissions, les négociations de groupes et de congrès, de parti et

d'unification, ce sont les troubles ententes, les avances, les platitudes, les plates capitulations de Jaurès à Hervé et à tout le hervéisme. Ce qui fut dangereux dans Hervé et dans le hervéisme, mortellement dangereux, ce ne fut point tant Hervé lui-même, ce ne fut point tant le hervéisme. Ce fut Jaurès et le jauressisme, car ce fut cette incroyable capitulation perpétuelle de Jaurès devant Hervé, cet aplatissement, cette platitude infatigable. Cette capitulation en quelque sorte autorisée, officielle, revêtue d'un grand nom et du nom d'un grand parti, qui seule par conséquent pouvait lui donner quelque autorité et le lui donna, quelque vêtement, quelque consécration. Cette capitulation constante qui ne gonfla pas seulement Hervé d'orgueil, mais qui le revêtit très authentiquement d'une autorité morale, d'une autorité politique, d'une autorité sociale. Car l'homme qui l'autorisait ainsi, et de la meilleure des autorisations, en capitulant perpétuellement devant lui, et presque solennellement, en causant même avec lui, avait lui-même une haute autorité morale, celle précisément que nous lui avions conférée, il avait une grosse autorité politique, une grosse autorité sociale. Il ne faut jamais oublier que pendant toute cette période cet homme, par cette invention qu'il avait faite du combisme, et qu'il maintenait, patronnait, protégeait, représentait le gouvernement même de la République. Il y eut ainsi ici un des plus beaux cas qu'il y eût jamais eu de détournement d'autorité morale, politique et sociale. Et ainsi de report de la responsabilité. Sans Jaurès Hervé n'était rien. Par Jaurès, avec Jaurès il devint autorisé, il devint authentique, il devint (comme) un membre, et secrètement à beaucoup près le plus

redouté, du gouvernement de la République. Par Jaurès, par le jauressisme, par le combisme, c'était le gouvernement même pour ainsi dire qui recevait, qui endossait Hervé.

Cela étant, il faut serrer de plus près, d'un peu plus près, il faut serrer au plus près cette affaire Hervé. Il faut bien voir ce que cela veut dire, ce qu'il y avait dedans. Et la serrant il faut bien dire que ceux qui ont fait et endossé Hervé, fait et endossé le hervéisme sont ceux qui ont fait une atteinte mortelle, qui ont porté un coup incalculable, un coup mortel à la *croyance publique à l'innocence de Dreyfus.* C'est par eux, surtout par eux, par Jaurès dans la mesure où il a autorisé Hervé, par Dreyfus même dans la mesure où il a autorisé Jaurès, que nous sommes retombés sur ce palier moyen, sur ce palier sans fin, à mi-côte, dont nous avons dit que nous ne sortirions, que nous ne remonterons jamais, dont nous avons dit que l'histoire ne remonterait jamais.

Car il faut enfin, en quelques mots, démonter le mécanisme de cette dangereuse, de cette démagogie mortelle. Il me semble bien, si ma mémoire est bonne, si mes souvenirs sont justes, que pendant toute l'affaire Dreyfus nous nous efforcions de démontrer que Dreyfus *n'était pas* un traître. Autant que je me rappelle c'étaient nos adversaires qui s'efforçaient de démontrer ou enfin qui prétendaient *qu'il était* un traître. Ce

n'était pas nous. Autant que je me rappelle. Nous nous prétendions qu'il *n'était pas* un traître. Les uns et les autres, autant qu'il me souvienne, nous avions un postulat commun, un lieu commun, c'est ce qui faisait notre dignité, commune, c'est ce qui faisait la dignité de toute cette bataille, c'est ce qui fit bientôt notre force, et cette proposition commune initiale, qui allait de soi, sur laquelle on ne discutait même pas, sur laquelle tout le monde était, tombait d'accord, dont on ne parlait même pas, tant elle allait de soi, qui était sous-entendue partout, qu'on a honte à dire, tant elle allait de soi, c'était *qu'il ne fallait pas* trahir, que la trahison, nommément la trahison militaire, était un crime monstrueux. Tout a changé de face, depuis que sur ces bords. Tout le mécanisme a été démonté, détourné, remonté à l'envers, depuis que Hervé est venu, de ce que Hervé est venu. Hervé est un homme qui dit au contraire.

Les antidreyfusistes et nous les dreyfusistes nous parlions le même langage. Nous parlions sur le même plan. Nous parlions exactement le même langage patriotique. Nous parlions sur le même plan patriotique. Nous avions les mêmes prémisses, le même postulat patriotique. Qu'en fait eux ou nous nous fussions les meilleurs patriotes, c'était précisément l'objet du débat, mais que ce fut l'objet du débat, c'est précisément ce qui prouve que les uns et les autres nous étions patriotes. Qu'en droit, en intention ce fût l'objet du débat. Nous autres, de ce côté-ci, nous ne l'étions pas seulement sincèrement, nous l'étions profondément d'abord, d'autant plus qu'on nous le contestait. Nous l'étions ensuite frénétiquement, peut-être avec une

sorte de rage, parce qu'on nous le niait publiquement, et surtout peut-être parce que notre situation géographique dans la carte mentale et sentimentale, parce que les circonstances, les événements historiques nous avaient plusieurs fois donné les apparences de ne pas l'être.

Fondés sur le même postulat, partant du même postulat nous parlions le même langage. Les antidreyfusistes disaient : La trahison militaire est un crime et Dreyfus a trahi militaire. Nous disions : La trahison militaire est un crime et Dreyfus n'a pas trahi. Il est innocent de ce crime. Tout a changé de face depuis que Hervé est venu. La même conversation eut l'air de se poursuivre. L'affaire continue. Mais elle n'était plus la même affaire, la même conversation. Elle n'était plus la même. Elle en était une tout autre, infiniment autre, parce que le langage même était autre, infiniment autre, parce que le plan même du débat n'était plus le même. Hervé est un homme qui dit : Il faut trahir.

Nommément il faut trahir militairement.

Les antidreyfusistes professionnels disaient : Il ne faut pas être un traître et Dreyfus est un traître. Nous les dreyfusistes professionnels nous disions : Il ne faut pas être un traître et Dreyfus n'est pas un traître. Hervé est un qui dit, et Jaurès laisse dire à Hervé, et Dreyfus même laisse Jaurès laisser dire à Hervé, et en un sens, et en ce sens au moins Dreyfus même laisse dire à Jaurès même : *Il faut être* un traître.

Nommément il faut être un traître militaire.

Par cet entraînement de proche en proche, par cette sorte de dérapage de proche en proche, par cette déri-

vation, par ce détournement, par ce déglinguement Jaurès est entré dans le crime de Hervé; par cette réversion, par cette réversibilité des responsabilités; et de la plus basse façon que l'on y pût entrer, non point même par une complicité active, qui a ses risques, qui a son efficience, qui peut avoir même pour ainsi dire sa grandeur, mais obliquement, mais bassement, par une complicité sourde et silencieuse, par une complicité tacite, sournoise, par une complicité de laissez faire et de laisser passer, par une complicité les yeux baissés. La plus basse de toutes. Et Dreyfus, faute de marquer les temps, est entré, s'est laissé entrer dans le crime de Jaurès.

Quelle fut la répercussion de cette double dérivation, de cette double décadence, de ce double détournement, de ce détournement à deux temps sur l'efficacité de nos démonstrations dreyfusistes, il était aisé de le prévoir. Quand on s'efforce de démontrer qu'un homme n'est point un traître pensant profondément qu'*il ne faut pas* être un traître, on est au moins écouté. Mais quand on s'efforce de démontrer qu'un homme n'est point un traître laissant dire et disant qu'*il faut* être un traître, l'opération, la démonstration devient extrêmement suspecte. Car alors, dans l'hypothèse hervéiste, qu'il faut trahir, qu'il faut être un traître, s'il n'a pas trahi, il a eu les plus grands torts, ce Dreyfus. Et alors pourquoi le défendre. Par une sorte de gageure, de suprême élégance on le défendrait d'avoir commis un crime que précisément il faudrait commettre, on le défendrait d'avoir fait ce que précisément il fallait faire : c'est bien de l'honneur, c'est bien de la politesse. C'est trop poli pour être honnête. S'il faut être

un traître militaire, Dreyfus a eu les plus grands torts de ne le point être. Et on le défendrait précisément d'avoir fait ce qu'il faut faire. On dirait : Il n'a pas trahi. Il a eu tort, car il faut trahir. Aussi nous le défendons. Ce serait, ce ferait un retournement de politesse bien acrobatique, une galanterie bien française, un retournement diagonal, diamétral de politesse. Une opération bien suspecte. Ces gens ne nous avaient point habitués à ces gageures de politesse. Tant de politesse devient extrêmement suspecte. Dans le raisonnement hervéiste en effet, s'il est permis de le nommer ainsi, Dreyfus, *tant qu'il ne trahit pas,* est un bien grand coupable. Il est un grand criminel. D'autant plus criminel et d'autant plus coupable qu'il était mieux situé, militairement, qu'il avait une admirable situation pour trahir. Militairement. Hervé, lui, n'avait pas cet honneur, il n'avait pas ce bonheur d'avoir, de pouvoir avoir à sa disposition les graphiques des chemins de fer. Comment, voilà un homme, Dreyfus, qui pouvait avoir en mains les graphiques des chemins de fer et il ne les aurait pas instantanément sabotés. Quel être. Il ne faut pas oublier que Hervé est un monsieur qui le premier jour de la mobilisation, plus précisément dans la première heure du premier jour, c'est-à-dire, je pense, de minuit 01 à 1 heure 00 fusillera les cinq cent trente-sept mille hommes de l'armée (française) active ; plus les treize cent cinquante-sept mille hommes de la réserve de l'armée active, qui forment avec elle le premier ban ; puis les cinq cent soixante-seize mille hommes de l'armée territoriale ; puis les sept cent cinquante et un mille hommes de la réserve de l'armée territoriale, qui forment avec

elle le deuxième ban; sans compter le premier et le deuxième ban des volontaires; et si on ne l'arrête il fusillera aussi les troupes noires, de récente formation, la célèbre, la fameuse *division noire*, les Toucouleurs, Ouolofs, Sarakollés, Malinkés, et les autres populations, Djermas, Bellas, Baribas, Baoulés, Bobos, Soussous, et Nagots, et les Tourelourous et mesdames leurs épouses. Tout ça avec des revolvers *américains*, car il ne veut point encourager la production nationale. Je me garderai de dire que ce sont des *Brownings*, on leur a déjà assez fait de publicité. A cette marque. Auprès de ce grand massacre, bien connu sous le nom de *massacre des deux bans*, que pèse la tradition d'un graphique des chemins de fer. Hervé parle souvent de l'affaire Dreyfus, il en écrit dans son journal. S'il était conséquent, constant avec lui-même, s'il était logique, — et logicien, mais les plus rigoureux, les plus cruels logiciens, pour les autres, ne sont pas toujours ceux qui sont les plus impitoyables pour soi, — s'il était logique avec lui-même il dirait : Nous avons défendu ce Dreyfus, nous avons eu tort. Pensez donc : Il était capitaine; capitaine d'État-Major; enfin il travaillait dans les bureaux de l'État-Major de l'armée. Il était merveilleusement outillé, merveilleusement situé pour trahir. Et malheureusement il n'a pas trahi. Cet homme insuffisant n'a pas trahi.

Voilà ce que Hervé dirait, s'il était logique et s'il était libre. Voilà ce que les événements, ce que la réalité dit pour lui. On voit assez quelle est pour nous la conséquence, quelle est sur notre situation historique la répercussion de ce changement de situation géographique. Quand je dis nous, naturellement je

veux dire notre parti, nos politiciens. Car il ne s'agit pas de nous mêmes. C'est un retour en arrière, une répercussion en arrière, une répercussion remontante, reportée, en arrière, réversible, réversée, reportée sur tout ce que nous avions dit, sur tout ce que nous avions fait, sur tout ce que nous avions été. Quand nous repoussions l'accusation d'être un traître repoussant profondément l'idée même d'être un traître, on pouvait nous combattre, mais au moins nous nous faisions écouter. Quand au contraire nous repoussons l'accusation d'être un traître accueillant profondément l'idée d'être un traître, comment ne pas voir que nous devenons instantanément suspects. Que nous perdons l'audience même.

Et même l'audience que nous avions déjà, eue, obtenue. L'ancienne audience.

Une audience qui paraissait acquise.

Une audience aujourd'hui annulée.

On peut se déshonorer en arrière.

Jaurès ici intervient, au débat, et se défend. Si je reste avec Hervé, dit-il, dans le même parti, si j'y suis resté constamment, toujours, si longtemps, malgré les innombrables couleuvres que Hervé m'a fait avaler, c'est pour deux raisons également valables. Premièrement c'est précisément, c'est à cause de ces innombrables couleuvres mêmes. Il faut bien songer que ce Hervé est l'homme du monde qui m'a administré le plus de coups de pied dans le derrière. En public et en particulier. Dans les congrès et dans les meetings. Dans son journal. Publiquement et privément, comme dit

Péguy. Il faut l'en louer. Et comme il me connaît bien. Il faut l'en récompenser. Il faut que tant de zèle soit récompensé. Comme il sait que je ne marche *jamais* qu'avec ceux qui me maltraitent. Qui me poussent. Qui me tirent. Qui me bourrent. Et que je ne marche jamais avec les imbéciles qui m'aimaient. Comme il connaît bien le fond, si je puis dire, de mon caractère. Il faut aussi, il faut bien que tant de perspicacité soit récompensée. Il me connaît si bien. Il me connaît comme moi-même. Il sait que quand quelqu'un m'aime et me sert, le sot, me prodigue les preuves les plus incontestables de l'amitié la plus dévouée, du dévouement le plus absolu, aussitôt je sens s'élever dans ce qui me sert de cœur d'abord un commencement, un mépris invincible pour cet imbécile. Faut-il qu'il soit bête en effet, d'aimer un ingrat comme moi, de s'attacher à un ingrat comme moi. Comme je le méprise, ce garçon. En outre, en deuxième, ensemble, en même temps un sentiment de jalousie, de la haine envieuse la plus basse contre un homme qui est capable de concevoir les sentiments de l'amitié. Enfin un tas d'autres beaux sentiments, fleurs de boue, plantes de vase, qui poussent dans la boue politique comme une bénédiction de défense républicaine. Hervé sait si bien tout cela que je l'en admire moi-même. Comme il connaît bien ma *psychologie,* si vous permettez. Et qu'au contraire quand je reçois un bon coup de pied dans le derrière, je me retourne instantanément avec un sentiment de respect profond, avec un respect inné pour ce pied, pour ce coup, pour la jambe qui est au bout du pied, pour l'homme qui est au bout de la jambe; et même pour mon derrière, qui me vaut cet honneur. Un bon

coup de pied dans le *Hinterland,* dans mon *Hinterland.* Et quand je pense qu'il y a des gens qui disent que je n'ai pas de fond. Je hais mes amis. J'aime mes ennemis. On ferait une belle comédie avec mon *caractère.* Je hais mes amis parce qu'ils m'aiment. Je méprise mes amis parce qu'ils m'aiment. Parce qu'ils m'aiment j'ai en moi pour eux, je sens monter en moi contre eux une jalousie bassement envieuse, l'invincible sentiment d'une incurable haine. Je trahis mes amis parce qu'ils m'aiment. J'aime, je sers, je suis, j'admire mes ennemis parce qu'ils me méprisent, (ils ne me haïssent même pas), parce qu'ils me maltraitent, parce qu'ils me violentent, parce qu'ils me connaissent enfin, parce qu'ils me connaissent donc. Et ils savent si bien comment on me fait marcher. Quand un me trahit, je l'aime double, je l'admire, j'admire sa compétence. Il me ressemble tant. J'ai un goût secret pour la lâcheté, pour la trahison, pour tous les sentiments de la trahison. Je suis double. Je m'y connais. J'y suis chez moi. J'y suis à l'aise. On ferait une grande tragédie, une triste comédie avec mon *caractère.* Hervé ne la ferait peut-être pas mal. Il me connaît si bien. Il y a des exemples innombrables que j'aie trahi mes amis. Depuis trente ans que je fonctionne, il n'y a pas un exemple que j'aie trahi mes ennemis. C'est vous dire que j'excelle dans tous les sentiments politiques. On ferait un beau roman de l'histoire des soumissions que j'ai faites à notre camarade, au citoyen Hervé.

Ce vice, secret, ce goût secret que j'ai pour l'avanie. J'encaisse, j'encaisse. Ce goût infâme que j'ai pour l'avanie. Pour le déshonneur, de l'avanie. Je suis l'homme du monde qui reçoit, qui encaisse le plus

d'avanies. A mon banc. Dans mon journal même. A mon banc Guesde n'en rate pas une. Il ne manque point, il ne manque jamais de s'adresser à la Chambre au long de mes oreilles. Aussi comme je respecte, comme j'admire, comme j'estime, comme je vénère ce grand Guesde, ce dur Guesde. De cette vénération qui est pour moi le même sentiment que l'effroi. Comme je me sens petit garçon à côté de ces hommes, à côté d'un Guesde, à côté surtout d'un Hervé.

Et ce goût de l'ingratitude, que j'ai, qui est au fond le même que le goût de l'avanie. Voyez comme aujourd'hui je traite et laisse traiter (ou fais traiter) Gérault-Richard qui pendant huit ans s'est battu pour moi.

Ainsi parle Jaurès. Deuxièmement, dit-il, si je suis resté avec Hervé, c'est précisément pour l'affaiblir, pour l'énerver, pour lui oblitérer sa virulence. C'est ma méthode. Quand je vois une doctrine, un parti devenir pernicieux, dangereux, autant que possible je m'en m^ts. Mais généralement comme j'en suis j'y reste. Mais alors j'y reste complaisamment. J'y adhère. Je m'y colle. Je parle. Je parle. Je suis éloquent. Je suis orateur. Je suis oratoire. Je redonde. J'inonde. Je reçois précisément ces coups de pied au quelque part que fort ingratement vous me reprochez. (Pourquoi me les reprochez-vous, vous à moi, puisque moi je ne les reproche pas à ceux qui me les donnent). Mais ces coups de pied, ça n'empêche pas de parler, au contraire. Ça lance pour parler. Enfin bref, ou plutôt long, après un certain temps de cet exercice, (et je ne parle pas seulement, j'agis en outre, j'agis en dessous), (j'excelle dans le tra-

vail des commissions, dans les (petits) complots, dans les combinaisons, dans le jeu des ordres du jour, dans les petites manigances, dans les commissions et compromissions et ententes, dans tout le travail souterrain, sous la main, sous le manteau. Dans le jeu, dans l'invention des majorités, factices ; faites, obtenues par un savant compartimentage des scrutins. Dans tout ce qui est le petit et le grand mécanisme politique et parlementaire.) enfin, au bout d'un certain temps de cet exercice il n'y a plus de programme, il n'y a plus de principe, il n'y a plus de parti, il n'y a plus rien, il n'y a plus aucune de ces virulences. Quand je me suis bien collé à eux pendant un certain temps, supportant pour cela les avanies qu'il faut, quand je suis resté dans un parti pendant un certain temps, pendant le temps voulu, au bout de ce temps on voit, on s'aperçoit, tout le monde comprend que je les ai trahis. Comprenez-vous enfin, gros bête, me dit-il me poussant du coude.

Quand je suis, quand je me mets dans un parti, ça se connaît tout de suite, presque tout de suite, à ce que c'est un parti qui devient malade. Quand je me mets quelque part, ça se voit, ça se reconnaît à ce que ça va mal. Ça ne marche plus. Quand je me mets dans une idée, elle devient véreuse.

Je l'ai fait au dreyfusisme; je l'avais fait et je l'ai fait au socialisme; je l'ai fait et je le fais à l'hervéisme; je l'ai fait et je le fais au syndicalisme. C'est encore le radicalisme que j'ai trahi le moins. Il n'y a que le combisme que je n'ai jamais pas trahi du tout.

Je crois Jaurès très capable de trahir tout le monde,

et les traîtres mêmes. Mais ici encore il souffrira que nous ne l'accompagnions pas. Pour deux raisons, nous aussi. La première est assez basse et je m'en excuse d'avance. Elle est politique. C'est qu'on a beau être Jaurès, en pareille matière on ne sait jamais où l'on va, jusqu'où l'on entre, jusqu'où on réussit, ou au contraire jusqu'où l'événement réussit contre vous, jusqu'où les autres, ceux où l'on entre, réussissent contre vous, sur vous, en vous même. J'entends bien que c'est une espèce de contre-espionnage. Mais justement on sait assez combien les services du contre-espionnage (on l'a su notamment par l'affaire Dreyfus même, on l'a vu par tant d'autres) sont bizarrement mais naturellement embarbouillés, imbriqués dans les services contraires du droit espionnage. On ne sait jamais bien jusqu'où on trahit les traîtres. Jusqu'où on y réussit. Et jusqu'où au contraire la trahison, l'habitude, le goût de la trahison s'infiltre, pénètre dans les veines mêmes. On voit bien ce qu'on fait pour eux. On voit moins bien ce qu'on fait contre eux. Quand on va officiellement, formellement avec eux, parmi eux, on voit bien la force qu'on leur apporte. On voit beaucoup moins bien le tort qu'on leur fait.

La trahison de tous que l'on fait avec eux, à leur exemple, dans leur compagnie, on voit bien ce qu'elle rapporte, ce qu'elle leur apporte de trahison réelle. On voit bien ce qu'elle est de trahison. Au contraire la trahison d'eux que l'on est censé faire, on ne voit pas du tout toujours à quoi elle aboutit, ce qu'elle rend. Ce qu'elle est.

Quand une fois on a lâché, une fois qu'on a rendu la main, on ne sait plus jusqu'où elle se rend.

Deuxièmement, et celle-ci est une raison de bonne compagnie, tirée de la vieille morale, et je suis heureux de la dire : On n'a pas le droit de trahir les traîtres mêmes. On n'a jamais le droit de trahir, personne. Les traîtres, il faut les combattre, et non pas les trahir.

Hervé même, qui fait tant le fendant depuis que ça lui rapporte, fût-ce des mois de prison, et des années, quatre années aujourd'hui, mais c'est toujours un rapport, Hervé au contraire, qui fait profession de tout dire, lui, et de n'avoir peur de rien, Hervé était au contraire d'une sorte de prudence consommée, même cauteleuse, il ne faut pas dire bretonne pendant tout le temps de son introduction. Tout eût été si simple, si direct, s'il nous eût dit directement : Mesdames et messieurs, citoyennes et citoyens, j'arrive de Sens. Vous voyez en moi le traître. Ce que Dreyfus n'a malheureusement pas été, je le suis. Ce que Dreyfus n'a malheureusement pas fait, je le veux faire, je suis venu à Paris pour le faire. *Je me suis fait venir de Sens pour être traître.* Je suis celui qui enseignerai désormais la trahison militaire, techniquement parlant. On s'était trompé jusqu'ici. Il faut être un traître, et nommément un traître militaire.

Comme le disaient nos maîtres, nos communs maîtres, j'ai *renouvelé la question.*

S'il nous eût dit tout simplement cela.

Mais dans ce temps-là je le connaissais beaucoup. Ce pacifiste s'avançait avec une prudence extraordinaire dans le sentier.

Le hervéisme a ainsi dénaturé en retour, déformé en arrière, disqualifié en remontant le dreyfusisme par une rétroactivité, une rétroaction, une rétroversibilité, une rétrospectivité, une rétroversion, une rétrospection, une responsabilité remontante. Une rétroresponsabilité.

On peut se démentir en arrière. C'est même ce que l'on fait le plus souvent. Dans la décomposition du dreyfusisme cette rétroaction, cette rétroversion fut au moins triple, elle fut peut-être quadruple. Par son endossement, par son invention, par son imposition du combisme Jaurès créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était anticatholique, antichrétien. Par son endossement de l'hervéisme il créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était *anti*nationaliste, antipatriote, antifrançais. Par son endossement (dans le combisme) de la démagogie primaire et laïque il créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était barbare, était contre la culture. Par son endossement (dans le socialisme) du syndicalisme démagogique, je veux dire de ce qu'il y a de démagogique dans le syndicalisme, dans l'invention et dans l'enseignement du sabotage, il créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était un élément important, peut-être capital, du désordre, de la désorganisation industrielle, de la désorganisation nationale.

Nous fûmes des héros. Il faut le dire très simplement,

car je crois bien qu'on ne le dira pas pour nous. Voici très exactement en quoi et pourquoi nous fûmes des héros. Dans tout le monde où nous circulions, dans tout le monde où nous achevions alors les années de notre apprentissage, dans tout le milieu où nous circulions, où nous opérions, où nous croissions encore et où nous achevions de nous former, la question qui se posait, pendant ces deux ou trois années de cette courbe montante, n'était nullement de savoir si *en réalité* Dreyfus était innocent (ou coupable). C'était de savoir si on aurait le courage de le reconnaître, de le déclarer innocent. De le manifester innocent. C'était de savoir si on aurait le double courage. Premièrement le premier courage, le courage extérieur, le grossier courage, déjà difficile, le courage social, public de le manifester innocent dans le monde, aux yeux du public, de l'avouer au public, (de le glorifier), de l'avouer publiquement, de le déclarer publiquement, de témoigner pour lui publiquement. De risquer là-dessus, de *mettre* sur lui tout ce que l'on avait, tout un argent misérablement gagné, tout un argent de pauvre et de misérable, tout un argent de petites gens, de misère et de pauvreté; tout le temps, toute la vie, toute la carrière; toute la santé, tout le corps et toute l'âme; la ruine du corps, toutes les ruines, la rupture du cœur, la dislocation des familles, le reniement des proches, le détournement (des regards) des yeux, la réprobation muette ou forcenée, muette et forcenée, l'isolement, toutes les quarantaines; la rupture d'amitiés de vingt ans, c'est-à-dire, pour nous, d'amitiés commencées depuis toujours. Toute la vie sociale. Toute la vie du cœur, enfin tout. Deuxièmement le deuxième courage, plus difficile, le courage intérieur, le courage

secret, s'avouer à soi-même en soi-même qu'il était innocent. Renoncer pour cet homme à la paix du cœur.

Non plus seulement à la paix de la cité, à la paix du foyer. A la paix de la famille, à la paix du ménage. Mais à la paix du cœur.

Au premier des biens, au seul bien.

Le courage d'entrer pour cet homme dans le royaume d'une incurable inquiétude.

Et d'une amertume qui ne se guérira jamais.

Nos adversaires ne sauront jamais, nos ennemis ne pouvaient pas savoir ce que nous avons sacrifié à cet homme, et de quel cœur nous l'avons sacrifié. Nous lui avons sacrifié notre vie entière, puisque cette affaire nous a marqués pour la vie. Nos ennemis ne sauront jamais, nous qui avons bouleversé, retourné ce pays nos ennemis ne sauront jamais combien peu nous étions, et dans quelles conditions nous nous battions, dans quelles conditions ingrates, précaires, dans quelles conditions de misère et de précarité. Combien par conséquent pour vaincre, puisque enfin nous vainquîmes, il nous fallut déployer, manifester, retrouver en nous, dans notre race, les plus anciennes, les plus précieuses qualités de la race. La technique même de l'héroïsme, et nommément de l'héroïsme militaire. Il ne faut pas se prendre aux mots. La *discipline* des *anarchistes*, par exemple, fut notamment admirable. Il n'échappe point à tout homme avisé que c'était en nous qu'étaient les vertus militaires. En nous et non point, nullement dans l'État-Major de l'armée. Nous étions, une fois de plus nous fûmes cette poignée de Français qui sous un feu

écrasant enfoncent des masses, conduisent un assaut, enlèvent une position.

Comment nos ennemis, comment nos adversaires le sauraient-ils, quand nos amis (je veux dire ceux de notre parti, de notre bord, les politiques, les historiens de notre bord) quand nos amis mêmes ne s'en aperçoivent même pas. Sur ce point particulier des anarchistes, par exemple, ne leur demandez point à eux-mêmes des renseignements sur eux-mêmes. Ils vous jureraient leurs grands dieux, si je puis dire, qu'ils n'ont jamais été aussi indisciplinés. Les gens sont tous et si profondément intellectualistes qu'ils aiment mieux trahir, se trahir eux-mêmes, trahir, abandonner, renier leur histoire et leur propre réalité, renier leur propre grandeur et tout ce qui fait leur prix, tout plutôt que de renoncer à leurs formules, à leurs tics, à leurs manies intellectuelles, à l'idée intellectuelle qu'ils veulent avoir d'eux et qu'ils veulent que l'on ait d'eux.

Les théoriciens de l'*Action française* veulent que l'affaire Dreyfus ait été dans son principe même, dans son origine non seulement une affaire pernicieuse, une affaire véreuse, mais une affaire intellectuelle, une invention, une construction intellectuelle; un complot intellectuel. Je me permettrai de dire à mon tour, et en retour, que cette idée même me paraît être le résultat d'une construction intellectuelle. Si l'on engageait la conversation, je dis une conversation un peu suivie avec les hommes de ce parti, on (dé)montrerait peut-être aisément, on en viendrait, je crois, rapidement à poser qu'ils sont et surtout qu'ils se croient les grands

ennemis du parti intellectuel et du monde moderne, mais qu'en réalité ils sont eux-mêmes une certaine sorte de parti intellectuel et de parti moderne. Très notamment un parti de logiciens, un parti logique. C'est ce qu'il y aurait à dire sur eux de plus probant. Sinon de plus profond. Aussi on ne le dit pas. Cela se voit notamment à la forme de leur bataille même, notamment à l'idée qu'ils ont, qu'ils se font du parti intellectuel, de leurs adversaires intellectuels du parti intellectuel. Ils s'en font une idée, une représentation toute intellectuelle. Elle-même. Ils soutiennent contre eux, on serait tenté de dire avec eux un combat, une bataille intellectuelle, sur un plan, sur le plan intellectuel, en langage intellectuel, avec des armes intellectuelles. Ainsi généralement ils se font de leurs adversaires une idée intellectuelle, parce qu'étant eux-mêmes intellectuels ils se font une idée intellectuelle de tout, et deuxièmement, par un recoupement, par un secret accord du mécanisme des mentalités, ils se font des intellectuels, du parti intellectuel, une idée comme doublement intellectuelle; intellectuelle dans son corps et dans son mode; dans sa matière et dans sa forme; dans son auteur et dans son objet; dans son point d'origine et dans son point d'application; dans tout son transport, dans tout son trajet.

Sur cette question historique particulière de l'origine de l'affaire Dreyfus quand je lis dans l'*Action française* les souvenirs notamment de M. Maurice Pujo je vois qu'il croit (et naturellement qu'il croit se rappeler, mais je crois, moi, que c'est une opération purement intellectuelle, un phénomène très connu, en ce siècle de

domination intellectuelle, une sorte de report de l'intellectuel sur la mémoire même, une introduction de l'intellectuel dans la mémoire, d'obumbration, une ombre portée, sur la mémoire, de l'idéation intellectuelle) il croit se rappeler que l'affaire Dreyfus a été préparée de toutes pièces, qu'elle a été comme montée dès l'origine, dès le principe, par le parti intellectuel.

Il obéit ainsi, il obéit ici à la plus grande illusion intellectuelle peut-être, je veux dire et à celle qui est la plus grande en nombre, en quotité, la plus nombreuse, à celle qui s'exerce le plus fréquemment, et à celle qui est la plus grande en quantité, dont l'effet est le plus grand, le plus grave; non pas seulement à cette illusion intellectuelle pour ainsi dire générale, de substituer partout, dans tout l'événement historique, la formation intellectuelle à la formation organique; mais très particulièrement à cette illusion d'optique historique intellectuelle qui consiste à reporter incessamment le présent sur le passé, l'ultérieur incessamment sur l'antérieur, tout l'ultérieur incessamment sur tout l'antérieur; illusion pour ainsi dire technique; et organique elle-même, je veux dire organique de l'intellectuel; illusion de perspective, ou plutôt substitution totale, essai de substitution totale de la perspective à l'épaisseur, à la profondeur, essai de substitution totale du regard de perspective à la connaissance réelle, au regard en profondeur, au regard de profondeur; essai de substitution totale du regard de perspective, à deux dimensions, à la connaissance réelle à trois dimensions d'un réel, d'une réalité à trois dimensions; illusion d'optique, illusion de regard, illusion de recherche et de connaissance que

j'essaie d'approfondir lui-même, entre toutes les illusions, (car elle est capitale, et d'une importance capitale), dans ma thèse *de la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne;* illusion qui consiste à substituer constamment au mouvement organique réel de l'événement de l'histoire, qui se meut perpétuellement du passé vers le futur en passant, en tombant perpétuellement par cette frange du présent, une sorte d'ombre dure angulaire portée à chaque instant du présent sur le passé, l'ombre du coin du mur et du coin de la maison, du pignon que nous croyons avoir sur la rue.

Quand on effectue ce report il semble en effet que le parti intellectuel a monté toute l'affaire Dreyfus. Mais quand on ne l'effectue pas on se rappelle qu'il n'a rien monté du tout. D'abord généralement en histoire on ne monte rien du tout. Ou enfin on ne monte pas tant que ça. Ce qu'il y a de plus imprévu, c'est toujours l'événement. Il suffit d'avoir un peu vécu soi-même hors des livres des historiens pour savoir, pour avoir éprouvé que tout ce qu'on monte est généralement ce qui arrive le moins, et que ce qu'on ne monte pas est généralement ce qui arrive. Sans doute il y a des préparations, mais il faut qu'elles soient générales, il n'y a guère de montages particuliers, de montages de détail. Et quand il y a des montages de détail, il faut qu'ils soient bien immédiats, presque instantanés, qu'ils précèdent de bien peu l'effet. Autrement la déconvenue s'intercale. Napoléon sans doute a bien monté Austerlitz. Mais il ne le mon-

tait pas le jour du 18 Brumaire. Et pourtant il était un autre préparateur, un autre monteur que le parti intellectuel. C'est la plus fréquente, la plus générale erreur intellectuelle, et elle (pro)vient précisément de ce report du présent sur le passé, que de croire que tout a été monté et que c'est ce qui a été monté qui a réussi. Si le parti intellectuel avait été si malin, (si fort), que de faire une aussi grande affaire que l'affaire Dreyfus, que de la monter, mais alors il aurait précisément les vertus que nous lui nions, et il n'y aurait plus, messieurs, qu'à lui rendre les armes. Rassurez-vous, il ne les a point. Il est venu pour profiter, comme tous les profiteurs viennent ensuite. Il est venu en parasite, en suiveur. Il n'était point venu pour combattre, il n'était point venu pour fonder. C'est précisément la commune erreur historique, la commune erreur intellectuelle en matière d'histoire, que de reporter, en toute affaire historique, sur les vertus des fondateurs l'ombre portée des abusements des profiteurs.

Les fondateurs viennent d'abord. Les profiteurs viennent ensuite.

On peut préparer toute une carrière, toute une vie, on ne peut pas la monter. On peut préparer une guerre, une révolution, (et encore), (il faut être beaucoup, et encore), on ne peut pas la monter. A l'autre extrémité de la ligne, de la série, comme toujours, dans le détail on peut monter une journée, une bataille, une émeute, bataille de rues, et encore. Mais au milieu de la ligne, de la série, comme toujours, on ne peut pas monter à distance dans le détail une affaire. On peut monter une

journée, un coup d'État, une émeute, un coup de force. D'une préparation, d'un montage immédiat. On ne peut pas monter à quelque distance, au milieu, de loin, d'ensemble une aussi grosse affaire. Ou si on la montait elle n'*arriverait* pas.

C'est à peine déjà si on peut monter une affaire, au sens industriel et commercial de ce mot.

C'est précisément ce qui est en cause. Si le parti intellectuel était assez malin, assez fort, assez pénétrant dans la réalité pour avoir monté, pour avoir su, pour avoir pu monter une aussi grosse affaire, s'il avait été de taille et d'une profondeur à soulever ainsi un gros mouvement de la réalité, un aussi gros mouvement, s'il avait été capable de malaxer ainsi, de triturer, de manier, d'élaborer, de pétrir un aussi gros morceau de la réalité, justement alors, alors précisément ils ne seraient pas ce que nous nommons le parti intellectuel, ils n'auraient point ces défauts, ces vices que nous nommons précisément du parti intellectuel, cette stérilité, cette incapacité, cette débilité; cette sécheresse, cet artifficiel, ce superficiel; cet intellectuel. Ils seraient au contraire des gens qui auraient travaillé, connu, malaxé, pétri de la réalité. Ils seraient des gens qui auraient trempé dans la réalité même. Et pour avoir trituré un aussi gros morceau de la réalité ils seraient de singulièrement gros hommes, d'action, d'un rude calibre, d'un rude gabarit, d'un rude volume, de(s) grands réalistes, des maîtres. Enfin tout ce que précisément nous leur nions. Ils seraient des Richelieu et des Napoléons. Ils seraient peut-être, sans doute des tyrans

encore. Mais ils seraient des grands tyrans, des tyrans considérables, des maîtres, des réalistes. Tout ce que précisément nous leur nions. Ils seraient des tyrans comme Richelieu et Napoléon. Ils baigneraient, ils tremperaient, ils commanderaient dans la réalité.

On nous abuse beaucoup, les historiens, sur la valeur des préparations historiques. En 1870 même, au mois d'août, si une armée française, comme elle était, avait été remise aux mains d'un Napoléon Bonaparte, tous les tiroirs et toutes les préparations, toutes les fiches et tous les registres d'un de Moltke seraient aujourd'hui la risée des historiens mêmes.

Ils commettent une erreur du même ordre, plus qu'une erreur analogue, une erreur inverse et parallèle quand ils nous nomment *le parti de l'étranger*. Ils reportent sur nous les abusements de Hervé. Ou plutôt ils commettent une erreur parallèle et non point de sens contraire, mais de même sens, car en un sens Hervé est lui aussi un profiteur. Il est un parasite. Il est même un parasite de nous. Sur ce point particulier c'est encore nous qui avons été des fondateurs, les fondateurs, et c'est Hervé qui en un sens a été un profiteur. Il n'eût point atteint en quelques jours, en quarante-huit heures, cette sorte non pas seulement de réputation, de célébrité, mais de gloire propre qu'il a

s'il ne s'était pas fondé sur nos propres, sur nos lentes fondations, s'il n'avait pas profité, abusé de nos grandes préparations. Nos adversaires feraient bien, ils auraient le droit, et même le devoir, ils auraient raison de nommer Hervé *le parti de l'étranger*. Ils ne le font généralement point, pour des raisons fort honorables, comme de respecter un prisonnier, et aussi pour un fort honorable compagnonnage de prison, pour avoir été en prison ensemble, pour d'autres aussi qui le sont peut-être moins, comme par une sorte de sympathie de trouble, une secrète amitié de désordre, une secrète complaisance de démagogie. Une complaisance à l'opposition, quelle qu'elle soit, quand même elle est au fond encore plus une opposition à eux-mêmes; une complaisance à tout ce qui trouble un régime détesté. A tout ce qui embête un gouvernement haï. Alors ils se rattrapent, de cette indulgence et de ce compagnonnage et de cette sympathie et de cette complaisance en nous nommant, nous, *le parti de l'étranger*. C'est une sorte de virement. C'est aussi le même report. On reporte sur nous fondateurs la trahison de Hervé profiteur. On reporte sur nous antécédents la trahison de Hervé suivant, de Hervé successeur. C'est un transfert. On reporte sur nous fondateurs la trahison de Hervé parasite. L'attention que l'on préfère ne point accorder à Hervé, on nous l'accorde à nous généreusement. Seulement, passant de Hervé à nous son contraire elle change de signe. Puisqu'elle passe au contraire gardant le même signe. Alors que, passant au contraire, elle devrait prendre le signe contraire. Il faut donc que par une opération intérieure, purement arbitraire, elle change de signe. On la fasse arbitrairement changer de

signe. Le grief que l'on devrait faire à Hervé, c'est précisément celui-là que l'on nous fait à nous son contraire.

Ils commettent une erreur non pas seulement du même ordre, mais de la même tribu, de la même *gens,* une erreur voisine, alliée, une erreur apparentée, une erreur de la même famille quand ils attribuent, quand ils nous représentent l'affaire Dreyfus comme montée par le parti juif. Il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire déclarer ce que je pense, que l'affaire Dreyfus, dans la mesure où elle fut montée, fut montée *contre* le parti juif. De toutes les résistances que Bernard-Lazare eut à refouler, pour commencer, dans le principe, les premières furent naturellement les résistances juives, puisque c'étaient celles de son propre milieu. Mais elles ne furent pas seulement les premières, elles furent aussi les plus énergiques peut-être. Les plus profondes, je crois. Sans doute les plus agissantes. Et ensuite ceux qui lui pardonnèrent le moins ce furent encore les Juifs. J'entends les politiciens juifs, le parti (politique) juif. De même que du côté intellectuel, dans le camp, dans le clan intellectuel, même dans le clan universitaire cette affaire Dreyfus fut commencée, fut engagée par quelques forcenés contre la résistance, contre la réprobation du parti, contre les résistances sourdes ou avouées, contre le silence et la peur et l'activité politique du parti. Le parti (politique) intellectuel ne s'y

engagea lui-même que quand il crut que l'heure des dépouilles était venue.

Il est certain qu'il y a eu une trahison au moins dans l'affaire Dreyfus, et c'est la trahison du dreyfusisme même. Mais c'est commettre une erreur totale que de s'imaginer que cette trahison a été montée, délibérément commise, délibérément exercée par des juifs sur des chrétiens. Dans l'État-Major de cette trahison il y avait Jaurès, qui n'est pas Juif, il y eut, il vint Hervé, qui n'est pas Juif. Jaurès est Toulousain, Hervé est breton. Dans le *parti de l'étranger* je vois Hervé; si Hervé avait du courage (non point du courage moral si je puis dire et sentimental, je suis assuré qu'il en a, mais du courage mental et intellectuel même, de la conséquence, il dirait : Voyez, je suis *en fait* le *parti de l'étranger;* dans le parti de l'étranger je vois Hervé; par endossement de Hervé nous avons vu Jaurès. Par endossement de Jaurès nous en atteindrions, j'en ai bien peur, quelque autre. Mais enfin je ne vois dans ce parti, dans cet État-Major aucun Juif qui ait la taille, le volume social de Jaurès.

Ce que nos adversaires par contre ne peuvent pas savoir, ce que sincèrement ils ne peuvent pas imaginer, ce qu'ils ne peuvent pas compter, ce qu'ils ne connaissent pas, ce qu'ils ne peuvent pas se représenter, ce qu'ils ne soupçonnent pas, ce qu'ils ne peuvent pas même supposer, c'est combien de Juifs ont été irrévo-

cablement enveloppés dans le désastre de l'affaire Dreyfus, combien de Juifs ont été les victimes, les réelles victimes, et sont demeurées les victimes de l'affaire Dreyfus, de cette trahison, de cette livraison de l'affaire Dreyfus. Combien de carrières, combien de vies juives ont été irréparablement ruinées, brisées, cela, nous le savons, combien de misères juives, nous le savons, nous qui étions de ce côté-ci de la bataille et pour le savoir il fallait être de ce côté-ci de la bataille; combien en sont restés marqués de misère pour leur vie entière; sans recompter celui qui est mort, sans compter ceux qui sont morts, comme des nôtres. Car enfin c'est une prétention qui fait sourire, que cette prétention des antisémites, que tous les Juifs sont riches. Je ne sais pas où ils le prennent, comment ils font leur compte. Ou plutôt je le sais trop, quand ils sont sincères. Mettons que je le sais bien. L'explication est bien simple. C'est que dans le monde moderne, comme je l'ai indiqué si souvent dans ces cahiers mêmes, nul pouvoir n'existe, n'est, ne compte auprès du pouvoir de l'argent, nulle distinction n'existe, n'est, ne compte auprès de l'abîme qu'il y a entre les riches et les pauvres, et ces deux classes, malgré les apparences, et malgré tout le jargon politique et les grands mots de solidarité, s'ignorent comme à beaucoup près elles ne se sont jamais ignorées. Infiniment autrement, infiniment plus elles s'ignorent et se méconnaissent. Sous les apparences du jargon politique parlementaire il y a un abîme entre elles, un abîme d'ignorance et de méconnaissance, de l'une à l'autre, un abîme de non communication. Le dernier des serfs était de la même chrétienté que le roi. Aujourd'hui il

n'y a plus aucune cité. Le monde riche et le monde pauvre vivent ou enfin font semblant comme deux masses, comme deux couches horizontales séparées par un vide, par un abîme d'incommunication. Les antisémites bourgeois ne connaissent donc que les juifs bourgeois, les antisémites mondains ne connaissent et haïssent que les juifs mondains, les antisémites qui font des affaires ne connaissent et haïssent que les juifs qui font des affaires. Nous qui sommes pauvres, comme par hasard nous connaissons un très grand nombre de juifs pauvres, et même misérables. Dans cette région des juifs pauvres l'affaire Dreyfus, la trahison politique et politicienne, la trahison parlementaire, la banqueroute frauduleuse de l'affaire Dreyfus et du dreyfusisme a causé des ravages effroyables et qui ne seront jamais réparés. Ravages d'argent, de travail, de situations, de carrière, — de santé, — mais aussi ravages de cœur, désabusement qui est venu se joindre à l'éternel désabusement de la race.

Ils sont comme nous, ils sont parmi nous, ils sont nos amis, ils ont été éprouvés, ils ont souffert, ils ont été maltraités autant que nous, plus que nous. Car ils s'en relèvent plus malaisément encore.

Comme nous ils sont des demi-soldes, ils sont et ils seront toute leur vie dans cette situation ingrate de demi-soldes qui n'auraient point fait de grandes campagnes historiques.

Ce qu'il faut dire, c'est qu'un État-Major de juifs et de chrétiens a trahi des troupes excellentes de juifs et de

chrétiens. Et ce qu'il faut dire aussi, c'est que c'est toujours comme ça.

Voici exactement ce que je veux dire de Bernard-Lazare. Dans *le Temps* du vendredi 27 mai 1910 je lis ce simple filet, dans les petits caractères de la dernière heure : *Dernière heure.— L'expulsion des juifs de Kief. — Saint-Pétersbourg, 26 mai. — Les autorités de Kief ont procédé à l'expulsion de 1.300 familles israélites condamnées par une récente circulaire du ministère de l'intérieur, à quitter la ville. — La misère des expulsés est très grande.* (Havas) — Ce qu'il y a de poignant dans cette dépêche, ce n'en est point seulement la sécheresse et la brièveté. C'est à quel point de telles dépêches passent aujourd'hui inaperçues. Ce que je veux dire, c'est que sous Bernard-Lazare elles ne passaient point inaperçues.

Le même *Temps*, — du mercredi 15 juin 1910 : *Les travaux de la Douma. — On a déposé sur le bureau de l'Assemblée un projet de loi tendant à abolir la séquestration des juifs dans des quartiers spéciaux. Ce projet a l'appui de 166 députés de l'opposition et de quelques octobristes.*

Dans *le Matin* du dimanche 12 juin 1910, car il y en a

presque tous les jours : *Les droits électoraux de la Pologne russe. — Saint-Pétersbourg, 11 juin.* — Dépêche particulière du « Matin ». — *La Douma a voté aujourd'hui une loi créant des zemstvos électifs dans six provinces du sud-ouest et assurant aux paysans un minimum du tiers des conseillers et aux propriétaires polonais un maximum qui est également fixé à un tiers. Les Polonais sont éligibles comme membres des comités exécutifs et reconnus qualifiés pour servir comme employés des zemstvos.* **Les juifs, par contre,** (c'est moi qui souligne), *les juifs par contre sont entièrement exclus,* **sauf comme employés.**

Le projet présenté par le gouvernement privait les Polonais de la majeure partie de ces droits; mais l'opposition, soutenue par les octobristes, a imposé ces amendements.

Dans *le Matin* du lundi 13 juin 1910 : *Six mille israélites sont expulsés de Kieff. — Saint-Pétersbourg, 12 juin. — D'après la* Rietch, *près de six mille israélites ont été expulsés de Kieff. La plupart sont de pauvres gens. Beaucoup d'entre eux, sans foyer et dans la plus grande misère, errent aux environs de la ville.*

Un fait à peine croyable est que leur expulsion a eu lieu en vertu de la circulaire de 1906 de M. Stolypine, circulaire qui accordait à tous les israélites alors à Kieff sans droit légal de résidence la permission d'y rester. Tous les israélites pouvant prouver qu'en 1906 ils résidaient légalement à Kieff sont laissés tranquilles; mais ceux au contraire qui s'y trouvaient alors illéga-

lement tombent sous le coup d'arrêtés d'expulsion. Chaque jour, de nouveaux groupes de victimes sont chassés de la ville. (Times.)

Et *dans le même* numéro du *Matin,* pour que ce soit complet, cette extraordinaire nouvelle, cette extraordinaire annonce de Salonique : les bateliers *juifs* exerçant un boycottage *turc* des marchandises *grecques.* C'est assez bien. *Le boycottage antigrec à Salonique. — Constantinople, 12 juin. — Les bateliers de Salonique,* qui pour la plupart sont des israélites, (c'est encore moi qui souligne), *ont décrété le boycottage des steamers grecs.*

Ici cependant, l'agitation antigrecque semble devenir moins violente et on espère que le gouvernement prendra les mesures nécessaires pour empêcher toute nouvelle propagation du mouvement. (Times.) Singulier peuple, qui a toutes ses querelles, propres, et qui épouse les querelles des autres, qui a toutes ses infortunes propres et qui épouse les fortunes et les infortunes des autres.

Par un mouvement parallèle, comparable, analogue, assimilable à plusieurs mouvements que nous avons déjà trouvés, dans cette matière même, sur ce point même les antisémites sont beaucoup trop modernes. Ils sont beaucoup plus modernes que nous. Ils sont beaucoup plus modernes qu'ils ne le veulent. Ils sont beaucoup

plus modernes qu'ils ne le croient. Ils sont beaucoup plus enfoncés dans le monde moderne qu'ils ne le veulent et qu'ils ne le croient et que nous ne le sommes, ils en sont beaucoup plus teintés. C'est faire beaucoup d'honneur au monde moderne, c'est aussi pour ainsi dire en un certain sens le méconnaître, méconnaître justement son modernisme, sa modernité, ce qu'il est, c'est en méconnaître le virus que de dire : Le monde moderne est une invention, une forgerie, une fabrication, le monde moderne est inventé, a été inventé, monté, de toutes pièces, par les juifs sur nous et contre nous. C'est un régime qu'ils ont fait de leurs mains, qu'ils nous imposent, où ils nous dominent, où ils nous gouvernent, où ils nous tyrannisent; où ils sont parfaitement heureux, où nous sommes, où ils nous rendent parfaitement malheureux.

C'est bien mal connaître le monde moderne, que de parler ainsi. C'est lui faire beaucoup d'honneur. C'est le connaître, c'est le voir bien superficiellement. C'est en méconnaître bien gravement, (bien légèrement), le virus, toute la nocivité. C'est bien en méconnaître toute la misère et la détresse. Premièrement le monde moderne est beaucoup moins monté. Il est beaucoup plus une maladie naturelle. Deuxièmement cette maladie naturelle est beaucoup plus grave, beaucoup plus profonde, beaucoup plus *universelle*.

Nul n'en profite et tout le monde en souffre. Tout

le monde en est atteint. Les modernes mêmes en souffrent. Ceux qui s'en vantent, qui s'en glorifient, qui s'en réjouissent, en souffrent. Ceux qui l'aiment le mieux, aiment leur mal. Ceux mêmes que l'on croit qui n'en souffrent pas en souffrent. Ceux qui font les heureux sont aussi malheureux, plus malheureux que les autres, plus malheureux que nous. *Dans le monde moderne tout le monde souffre du mal moderne.* Ceux qui font ceux que ça leur profite sont aussi malheureux, plus malheureux que nous. *Tout le monde est malheureux dans le monde moderne.*

Les Juifs sont plus malheureux que les autres. Loin que le monde moderne les favorise particulièrement, leur soit particulièrement avantageux, leur ait fait un siège de repos, une résidence de quiétude et de privilège, au contraire le monde moderne a ajouté sa *dispersion* propre moderne, sa dispersion intérieure, à leur dispersion séculaire, à leur dispersion ethnique, à leur antique dispersion. Le monde moderne a ajouté son trouble à leur trouble; dans le monde moderne ils cumulent; le monde moderne a ajouté sa misère à leur misère, sa détresse à leur antique détresse; il a ajouté sa mortelle inquiétude, son inquiétude incurable à la mortelle, à l'inquiétude incurable de la race, à l'inquiétude propre, à l'antique, à l'éternelle inquiétude.

Il a ajouté l'inquiétude universelle à l'inquiétude propre.

Ainsi ils cumulent. Ils sont à l'intersection. Ils se

recoupent sur eux-mêmes. Ils recoupent l'inquiétude juive, qui est leur, par l'inquiétude moderne, qui est nôtre et leur. Ils subissent, ils reçoivent ensemble, à cette intersection, l'inquiétude verticale et l'inquiétude horizontale ; l'inquiétude descendante verticale et l'inquiétude étale horizontale ; l'inquiétude verticale de la race, l'inquiétude horizontale de l'âge, du temps.

Dans cette âpre, dans cette mortelle concurrence du monde moderne, dans cette compromission, dans cette compétition perpétuelle ils sont plus chargés que nous. Ils cumulent. Ils sont doublement chargés. Ils cumulent deux charges. La charge juive et la charge moderne. La charge de l'inquiétude juive et la charge de l'inquiétude moderne. Le mutuel appui qu'ils se prêtent, (et que l'on a beaucoup exagéré, car il y a aussi, naturellement, des inquiétudes intérieures, des haines, des rivalités, des compétitions, des ressentiments intérieurs ; et pour prendre tout de suite un exemple éclatant, l'exemple culminant la personne et la si grande philosophie de M. Bergson, qui demeurera dans l'histoire, qui sera comptée parmi les cinq ou six grandes philosophies, de tout le monde, ne sont point détestées, haïes, combattues par personne, dans le parti intellectuel, autant que par certains, par quelques professeurs juifs notamment de philosophie), le mutuel appui qu'ils se prêtent est amplement compensé, plus que compensé par cette effrayante, par cette croissante poussée de l'antisémitisme qu'ils reçoivent tous ensemble. Qu'ils ont constamment à repousser, à réfuter, à rétorquer tous

ensemble. Combien n'ai-je point connu de carrières de juifs, de pauvres gens, fonctionnaires, professeurs, qui ont été brisées, qui sont encore brisées, pour toujours, par le double mécanisme suivant : pendant toute la poussée de l'antisémitisme victorieux et gouvernemental on a brisé leur carrière parce qu'ils étaient Juifs; (et les chrétiens parce qu'ils étaient dreyfusistes). Et aussitôt après pendant toute la poussée du dreyfusisme victorieux mais gouvernemental on a brisé leurs carrières parce qu'on était combiste et qu'avec nous ils étaient demeurés dreyfusistes purs. C'est ainsi, par ce double mécanisme, qu'ils partagent avec nous, *fraternellement*, une misère double, une double infortune inexpiable.

Dans cette course du monde moderne ils sont comme nous, plus que nous ils sont lourdement, doublement chargés.

Les antisémites parlent des Juifs. Je préviens que je vais dire une énormité : **Les antisémites ne connaissent point les Juifs.** Ils en parlent, mais ils ne les connaissent point. Ils en souffrent, évidemment beaucoup, *mais ils ne les connaissent point*. Les antisémites riches connaissent peut-être les Juifs riches. Les antisémites capitalistes connaissent peut-être les Juifs capitalistes. Les antisémites d'affaires connaissent peut-être les Juifs d'affaires. Pour la même raison je ne connais guère que des Juifs pauvres et des Juifs misérables. Il y en a. Il y en a tant que l'on n'en sait pas le nombre. J'en vois partout.

Il ne sera pas dit qu'un chrétien n'aura pas porté témoignage pour eux. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas témoigné pour eux. Comme il ne sera pas dit qu'un chrétien ne témoignera pas pour Bernard-Lazare.

Depuis vingt ans je les ai éprouvés, nous nous sommes éprouvés mutuellement. Je les ai trouvés toujours solides au poste, autant que personne, affectueux, solides, d'une tendresse propre, autant que personne, d'un attachement, d'un dévouement, d'une piété inébranlable, d'une fidélité, à toute épreuve, d'une amitié réellement mystique, d'un attachement, d'une fidélité inébranlable à la mystique de l'amitié.

L'argent est tout, domine tout dans le monde moderne à un tel point, si entièrement, si totalement que la séparation sociale horizontale des riches et des pauvres est devenue infiniment plus grave, plus coupante, plus absolue si je puis dire que la séparation verticale de race des juifs et des chrétiens. La dureté du monde moderne sur les pauvres, contre les pauvres, est devenue si totale, si effrayante, si impie ensemble sur les uns et sur les autres, contre les uns et contre les autres.

Dans le monde moderne les connaissances ne se font, ne se propagent que horizontalement, parmi les riches

entre eux, ou parmi les pauvres entre eux. Par couches horizontales.

Pauvre je porterai témoignage pour les Juifs pauvres. Dans la commune pauvreté, dans la misère commune pendant vingt ans je les ai trouvés d'une sûreté, d'une fidélité, d'un dévouement, d'une solidité, d'un attachement, d'une mystique, d'une piété dans l'amitié inébranlable. Ils y ont d'autant plus de mérite, ils y ont d'autant plus de vertu qu'en même temps, en plus de nous, ils ont sans cesse à lutter contre les accusations, contre les inculpations, contre les calomnies de l'antisémitisme, qui sont précisément toutes les accusations du contraire.

Que voyons-nous. Car enfin il ne faut parler que de ce que nous voyons, il ne faut dire que ce que nous voyons; que voyons-nous. Dans cette galère du monde moderne je les vois qui rament à leur banc, autant et plus que d'autres, autant et plus que nous. Autant et plus que nous subissant le sort commun. Dans cet enfer temporel du monde moderne je les vois comme nous, autant et plus que nous, trimant comme nous, éprouvés comme nous. Épuisés comme nous. Surmenés comme nous. Dans les maladies, dans les fatigues, dans la neurasthénie, dans tous les surmenages, dans cet enfer temporel j'en connais des centaines, j'en vois des milliers qui aussi difficilement, plus difficilement, plus

misérablement que nous gagnent péniblement leur misérable vie.

Dans cet enfer commun.

Des riches il y aurait beaucoup à dire. Je les connais beaucoup moins. Ce que je puis dire, c'est que depuis vingt ans j'ai passé par beaucoup de mains. Le seul de mes créanciers qui se soit conduit avec moi non pas seulement comme un usurier, mais ce qui est un peu plus, comme un créancier, comme un usurier de Balzac, le seul de mes créanciers qui m'ait traité avec une dureté balzacienne, avec la dureté, la cruauté d'un usurier de Balzac n'était point un Juif. C'était un Français, j'ai honte à le dire, on a honte à le dire, c'était hélas un « chrétien », trente fois millionnaire. *Que n'aurait-on pas dit s'il avait été Juif.*

Jusqu'à quel point leurs riches les aident-ils. Je soupçonne qu'ils les aident un peu plus que les nôtres ne nous aident. Mais enfin il ne faudrait peut-être pas le leur reprocher. C'est ce que je disais à un jeune antisémite, joyeux mais qui m'écoute; sous une forme que je me permets de trouver saisissante. Je lui disais : *Mais enfin, pensez-y,* c'est pas facile d'être Juif. *Vous leur faites toujours des reproches contradictoires. Quand leurs riches ne les soutiennent pas, quand leurs riches sont durs vous dites :* C'est pas étonnant, ils sont Juifs. *Quand leurs riches les soutiennent, vous dites :*

C'est pas étonnant, ils sont Juifs. Ils se soutiennent entre eux. — *Mais, mon ami, les riches chrétiens n'ont qu'à en faire autant. Nous n'empêchons pas les chrétiens riches de nous soutenir entre nous.*

C'est pas facile d'être Juif. Avec vous. Et même sans vous. Quand ils demeurent insensibles aux appels de leurs frères, aux cris des persécutés, aux plaintes, aux lamentations de leurs frères meurtris dans tout le monde vous dites : *C'est des mauvais Juifs.* Et s'ils ouvrent seulement l'oreille aux lamentations qui montent du Danube et du Dnièpr vous dites : *Ils nous trahissent. C'est des mauvais Français.*

Ainsi vous les poursuivez, vous les accablez sans cesse de reproches contradictoires. Vous dites : *Leur finance est juive, elle n'est pas française.* — Et la finance française, mon ami, est-ce qu'elle est française.

Est-ce qu'il y a une *finance* qui est française.

Vous les accablez sans cesse de reproches contradictoires. Au fond, ce que vous voudriez, c'est qu'ils n'existent pas. Mais cela, c'est une autre question.

Que n'aurait-on pas dit s'il avait été Juif. Ils sont

victimes d'une illusion d'optique très fréquente, très connue dans les autres ordres, dans l'ordre de l'optique même. De l'optique propre. Comme on pense toujours à eux, à présent, comme on ne pense qu'à eux, comme l'attention est toujours portée sur eux, depuis que la question de l'antisémitisme est soulevée (et sur cette question même de l'antisémitisme il faudrait (en) faire toute une histoire, il faudrait en faire l'histoire, voir comment il vient pour un tiers d'eux, pour un tiers des antisémites, professionnels, *et pour les deux autres tiers,* comme disait un professeur, pour les deux autres tiers de mécanismes), depuis que la question de l'antisémitisme est ainsi posée, comme on ne pense qu'à eux, comme toute l'attention est toujours sur eux, comme ils sont toujours dans le faisceau de lumière, comme ils sont toujours dans le blanc du regard ils sont très exactement victimes de cette illusion d'optique bien connue qui nous fait voir un carré *blanc sur noir* beaucoup plus grand que le même carré *noir sur blanc,* qui paraît tout petit. Tout carré *blanc sur noir* paraît *beaucoup* plus grand que le même carré *noir sur blanc.* Tout ainsi tout acte, toute opération, tout carré *juif sur chrétien* nous paraît, nous le voyons beaucoup plus grand que le même carré *chrétien sur juif.* C'est une pure illusion d'optique historique, d'optique pour ainsi dire géographique et topographique, d'optique politique et sociale qu'il y aura lieu quelque jour d'examiner dans un plus grand détail.

Pour mesurer toute la valeur, toute la grandeur, toute l'amplitude, tout l'angle de cette illusion, pour corriger cet angle d'erreur, pour faire la correction, les corrections nécessaires, pour nous redonner, pour

retrouver la ligne, la direction, pour nous redonner, pour retrouver la justice et la justesse, il est un exercice salubre, excellent pour la justice, pour la justesse, pour la bonne santé intellectuelle et morale, excellent pour l'hygiène intellectuelle et mentale, un exercice salutaire, une sorte de gymnastique suédoise de l'esprit, un *Müller* mental. Il consiste à faire la meilleure des preuves, qui est la preuve par le contraire. Est-ce Pesloüan, est-ce moi qui l'avons inventé. Les questions d'origine se perdent toujours dans la nuit des temps. C'est plutôt nous deux. Ce que je sais c'est que nous le pratiquons souvent ensemble, dans nos pourparlers d'expérience. Les résultats sont toujours merveilleux. Il consiste à faire le contraire. C'est un exercice d'assouplissement, de rectification merveilleux. Il consiste à retenir certains faits, nombreux, à mesure qu'ils passent, et à dire, à se demander, de l'auteur, ce que nous venons par exemple de nous demander une fois : *Qu'est-ce qu'on dirait s'il était juif.* Non seulement cet exercice rend toujours, mais on est surpris de voir comme il rend, comme il rectifie. *Combien* il rend. On voit vite alors, on compte aisément que les plus grands scandales et les plus nombreux ne sont point des scandales juifs. Et il s'en faut.

Sans nous livrer délibérément ici à cet exercice, n'est-il pas frappant déjà, au premier abord, que nos grandes hontes, nos hontes nationales, Jaurès, Hervé, Thalamas, ne sont point juives, ne sont point des Juifs. Il est même très remarquable au contraire, une fois que l'on compte ainsi, combien peu de nos hontes sont juives, il est remarquable que parmi les prota-

gonistes de nos hontes nationales il n'y a aucun Juif. *Qu'est-ce que l'on dirait si Jaurès était juif. Qu'est-ce que l'on dirait*, surtout, *si Hervé était juif.* C'est-à-dire, précisément, si un Juif avait été lâche le vingtième de ce que Jaurès l'a été, si un Juif avait dit contre la patrie, française, avait prononcé, contre *notre patrie*, le vingtième des monstruosités que *notre compatriote* Hervé a si superbement sorties, *qu'est-ce qu'on aurait dit.* Et pareillement *qu'est-ce que l'on dirait* si Thalamas était juif.

Pour prendre un exemple d'épisode, tout petit, mais d'autant mieux dessiné peut-être, d'autant mieux caractérisé, d'autant mieux (dé)limité, d'autant plus aisé, plus facile à saisir, qu'est-ce qu'on aurait dit dans un débat récent, dans un monde très spécial, si c'eût été M. Bataille qui eût été Juif et madame Bernhardt qui ne l'eût pas été.

Dans l'affaire Dreyfus même, sans y revenir, ou plutôt sans y entrer, dans l'État-Major même du dreyfusisme et de l'affaire Dreyfus il est fort notable que ce sont les Juifs, les grands Juifs qui ont encore le moins faibli. L'exemple de M. Joseph Reinach est caractéristique. On peut dire que dans l'affaire Dreyfus, dans l'État-Major de l'affaire Dreyfus et du parti dreyfusiste il représentait en un certain sens, et même pour ainsi dire

officiellement, ce que l'on a nommé le parti juif. Dans le parti politique dreyfusiste il représentait pour ainsi dire le parti politique juif. Seul en outre il était d'un volume politique et social, d'un ordre de grandeur au moins égal à celui d'un Jaurès. Or que voyons-nous. Il faut toujours dire ce que l'on voit. Surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit. Nous voyons que de tout notre État-Major il est le seul qui n'ait point faibli devant les démagogies dreyfusistes, devant les démagogies politiques issues de notre mystique dreyfusiste. Il est le seul notamment qui n'ait pas faibli, qui n'ait pas plié devant la démagogie combiste, devant la démagogie de la tyrannie combiste. Il est le seul nommément, et ceci est d'autant plus remarquable qu'il est par toute sa carrière un homme politique, il est le seul qui un des premiers se soit résolument opposé à la *délation* aux *Droits de l'Homme*, comme on le voit dans le dossier que nous avons constitué en ce temps. Si l'on voulait bien prendre la peine de lire les six ou sept gros volumes de son *Histoire de l'affaire Dreyfus* et si on ne laissait pas au seul M. Sorel tout le soin de les lire, on verrait aussitôt que nul (historien) ne fut aussi sévère que lui pour toutes les démagogies dreyfusistes, issues du dreyfusisme, pour toutes les déviations politiques, pour toutes les dégradations du dreyfusisme. On en est même surpris. Il y a là comme une sorte de stoïcisme politique assez curieux. Et même quelquefois comme une espèce de gageure. On est surpris, et c'est bien le plus grand éloge que je connaisse d'un homme, on est surpris que cet homme politique, riche et puissant, ait eu plusieurs fois les vertus politiques d'un pauvre. *De quel non-Juif pourrait-on en dire autant.*

De Dreyfus même, pour aller au cœur du débat, à l'objet, à la personne même, de Dreyfus il est évident que je n'ai rien voulu dire, que je n'ai rien dit ni rien pu dire qui atteignît l'homme privé. Je me rends bien compte de tout ce qu'il y a de tragique, de fatal dans la vie de cet homme. Mais ce qu'il y a de plus tragique, de plus fatal c'est précisément qu'il n'a pas le droit d'être un homme privé. C'est que nous avons incessamment le droit de lui demander des comptes, le droit, *et le devoir* de lui demander les comptes les plus sévères. Les plus rigoureux.

Autrement je saurais bien tout ce qu'il y a de tragique, de fatal dans la vie privée de cet homme. Ce que je sais de plus touchant de lui est certainement cet attachement profond, presque paternel, qu'il a inspiré à notre vieux maître M. Gabriel Monod. M. Monod me le disait encore aux cahiers il n'y a que quelques semaines. A peine. Dreyfus venait encore d'avoir un deuil, très proche, très douloureux, très *fatal,* dans sa famille. M. Monod nous le rapportait, nous le contait avec des larmes dans la voix. Il nous disait en même temps, ou plutôt il ne nous le disait pas, mais il nous disait beaucoup plus éloquemment que s'il nous l'eût dit, combien il l'aimait, nous assistions un peu surpris, un peu imprévus, un peu dépassés, parce qu'on ne le croit pas, on ne s'y attend pas, à cette affection profonde, à cette affection sentimentale, à cette affection *privée,* à cette affection quasi-paternelle, paternelle même qu'il a pour Dreyfus. Nous en étions presque un peu gênés, comme d'une découverte, toujours nouvelle, et comme si on nous ouvrait des horizons nouveaux, comme si on nous avait fait entrer dans une famille

sans bien nous demander notre avis, un peu inconsidérément, un peu indiscrètement, tant nous avons pris l'habitude de ne vouloir connaître en Dreyfus que l'homme public, de ne vouloir le traiter qu'en homme public, durement comme un homme public. Laissant de côté, non seulement devant une réalité, mais devant une aussi saisissante, aussi tragique, aussi poignante réalité laissant de côté tout l'appareil des méthodes prétendues scientifiques, censément historiques, laissant de côté tout l'appareil des métaphysiques métahistoriques notre vieux maître, assis, disait, avec des larmes intérieures : *On dirait qu'il y a une fatalité. On dirait que c'est un homme qui est marqué d'une fatalité. Il ne sort point constamment du malheur. Je viens de le quitter encore.* (Et il nous contait cette dernière entrevue, ce dernier deuil, cette sorte d'embrassement, ce deuil familial, privé). *Je l'ai vu,* nous disait-il, *ce héros, ce grand stoïcien, cette sorte d'âme antique.* (C'est ainsi qu'il parle de Dreyfus, une âme inflexible, un héros, douloureux, mais antique). *Je viens de le voir. Cet homme héroïque, cette âme stoïque, ce stoïcien que j'ai vu impassible et ne jamais pleurer dans les plus grandes épreuves. Je viens de le voir. Il était courbé, il pleurait sur cette mort. Il me disait : « Je crois qu'il y a une fatalité sur moi. Toutes les fois que nous nous attachons à quelqu'un, que nous voyons un peu de bonheur, que nous pourrions un peu commencer d'être heureux, ils meurent.* » Nous étions saisis, dans cette petite boutique, de cette révélation soudaine. *Quand nous pourrions un peu commencer d'être heureux,* n'était-ce point le mot même, le cri d'Israël, plus qu'un symbole, la destination même d'Israël. Et en outre nous

voyions passer, venant d'un historien, passant par dessus un historien, par dessus les épaules d'un historien, rompant toutes les méthodes, rompant toutes les métaphysiques positivistes, rompant toutes les disciplines modernes, rompant toutes les histoires et toutes les sociologies nous voyions passer les au delà de l'histoire. L'arrière-pensée, l'arrière-intention, la mystérieuse arrière-inquiétude, arrière-pensée de tant de peuples, des peuples antiques nous était ramenée, la même, intacte, intégrale, toute neuve, nous était reconduite entière par le plus vieux maître vivant de nos historiens modernes, par le plus respecté, par le plus considéré. Et c'était toujours *l'histoire,* plus que l'histoire, *la destination du peuple d'Israël.* L'émotion des autres était décuplée pour moi par cette sorte d'affection presque filiale, par cette sorte de piété secrète que depuis mes années de normalien j'ai toujours gardée pour notre vieux maître. Affection, piété un peu rude, on l'a vu. Mais d'autant plus secrètement profonde. D'autant plus filiale, d'autant plus comme personnelle, d'autant plus jalousement gardée. Je me sentais dans son affection un peu frère en pensée de Dreyfus, frère en affection, et cela me gênait beaucoup. Nous étions là. Nous étions des hommes. Le même souffle nous courbait, qui courba les peuples antiques. Le même problème nous soulevait, qui souleva les peuples antiques. Ce problème, cet anxieux problème de la fatalité, qui se pose pour tout peuple, pour tout homme non livresque. Et associant dans sa pensée, dans sa parole, sans même s'en apercevoir, tant c'était naturel, tant on voyait que c'était l'habitude, son habitude, associant l'homme et l'œuvre, le héros et l'histoire.

l'objet et l'entreprise, partant déjà il nous disait s'en allant : *Quelle affaire. Quel désastre. Quand on pense à tout ce qui pouvait sortir de bien de cette affaire-là pour la France*. Et en effet on ne savait plus si c'était Dreyfus ou l'affaire Dreyfus qui était malheureuse, qui était fatale, qui était mal douée pour le bonheur, incapable de bonheur, marquée de la fatalité. Car c'étaient bien tous les deux ensemble, inséparablement, inséparément, indivisément, indivisiblement, l'un portant l'autre, l'une dans l'autre. Et déjà il partait, (il était venu acheter une *Antoinette,* dans l'édition des cahiers), et nous nous serrions la main, repartant vers nos travaux différents, vers nos soucis différents, vers nos préoccupations différentes. Et nous nous serrions bien la main comme à un enterrement. Nous étions les parents du défunt. Et même les parents pauvres.

La plus grande fatalité, c'est précisément que cet homme ait été cette affaire, qu'il ait été jeté irrévocablement dans l'action publique, et même la plus publique. Il avait peut-être toutes les vertus privées. Il aurait fait sans doute un si bon homme d'affaires. Qu'est-ce qu'il est allé faire capitaine. Qu'est-ce qu'il est allé faire dans les bureaux de l'État-Major. Là est la fatalité. Qu'est-ce qu'il est allé faire dans une réputation, dans une célébrité, dans une gloire mondiale. Victime malgré lui, héros malgré lui, martyr malgré lui. Glorieux malgré lui il a trahi sa gloire. Là est la fatalité. *Invitus invitam adeptus gloriam.* Parce qu'il était devenu capitaine, parce qu'il était entré dans les

capitaines, parce qu'il était entré dans les bureaux de l'État-Major cet homme fut contraint de revêtir une charge, une gloire inattendue, une charge, une gloire inexpiable. Mystérieuse destination du peuple d'Israël. Tant d'autres, qui voudraient la gloire, sont forcés de se tenir tranquilles. Et lui, qui voudrait bien se tenir tranquille, il est forcé à la vocation, il est forcé à la charge, il est forcé à la gloire. Là est sa fatalité même. Voilà un homme qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général. Il est monté Dreyfus. Comment voulez-vous qu'il s'y reconnaisse. Il fallait pourtant qu'il s'y reconnût, il devait pourtant s'y reconnaître. On l'a improvisé pilote, gouverneur, *gubernator* d'un énorme bateau qu'il n'a pas su conduire, qu'il n'a pas su gouverner. Et pourtant il en est responsable. Là est la fatalité. Là est la mystérieuse destination d'Israël. Brusquement revêtu, revêtu malgré lui d'une énorme magistrature, d'une magistrature capitale, de la magistrature de victime, de la magistrature de héros, de la magistrature de martyr il s'en est lamentablement tiré. Et ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de douloureux, ce qu'il y a de tragique, c'est que nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte.

Celui qui est désigné doit marcher. Celui qui est appelé doit répondre. C'est la loi, c'est la règle, c'est le niveau des vies héroïques, c'est le niveau des vies de sainteté. Investi victime malgré lui, investi héros malgré lui, investi victime malgré lui, investi martyr malgré lui il fut indigne de cette triple investiture. Historiquement, réellement indigne. Insuffisant ; au-dessous ; incapable. Impéritie et incurie. Incapacité profonde. Indigne de ce triple sacre, de cette triple magistrature. Et ce

qu'il y a de pire, ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de plus tragique, c'est qu'à moins d'entrer dans son crime et sous peine de participer de son indignité, de cette indignité même nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte. Quiconque a eu le monde en main, est responsable du monde. Nous ne pouvons pas entrer dans son jeu. Nous n'avons pas le droit d'entrer dans ses raisons, fussent-elles légitimes ; privément légitimes. Et c'est surtout si elles sont légitimes qu'il faut nous en défier. Car elles nous tenteraient. Nous devons tout oublier, le bien que nous savons de lui, l'affection que nous aurions pour lui, que nous serions tentés d'avoir pour lui, la touchante, la paternelle affection de ce vieil homme pour lui ; de ce vieil homme que lui-même nous respectons tant, que nous aimons tant. Nous *devons* tout oublier et nous ne pouvons que lui demander compte. Compte de cette immense bataille qu'il a perdue. Il s'est trouvé engagé sans le vouloir général en chef, plus que cela, drapeau d'une immense armée dans une immense bataille contre une immense armée. Et il a perdu cette immense bataille. Et nous ne pouvons lui parler que de cela. Nous n'avons le droit que de lui parler de cela. Nous n'avons le droit d'engager, d'accepter de lui, avec lui nulle autre conversation, aucun autre entretien. Nul autre propos.

Nous devons taire, nous devons faire taire tous nos autres sentiments. Il a été constitué un homme public. Il a été constitué un homme de gloire, d'un retentissement universel. Nous ne pouvons que lui demander compte de son action publique, de ses sentiments publics, de ce désastre public. Celui qui perd une bataille, en est responsable. Et il a perdu cette immense bataille. Nous

ne pouvons que lui demander compte de tout ce qui était engagé dans cette bataille, dans cette action publique. Nous ne pouvons que lui demander compte des mœurs publiques, de la France, *d'Israël même*, de l'humanité dont il fut un moment.

Singulière destinée. Il fut investi, institué malgré lui homme public. Tant d'autres ont voulu devenir hommes publics, et y ont mis le prix, et en ont été implacablement refoulés par l'événement. Il fut investi, institué malgré lui homme de gloire. Tant d'autres ont voulu la gloire, et y ont mis le prix, et en ont été implacablement refoulés par l'événement. Et lui il a eu tout cela. Il a eu tout malgré lui. Il a eu tout ce qu'il ne voulait pas. Mais il faut que celui qui est investi marche.

Tant d'hommes, des milliers et des milliers d'hommes, soldats, poètes, écrivains, artistes, hommes d'action, (victimes), héros, martyrs, tant d'hommes, des milliers et des milliers d'hommes ont voulu entrer dans l'action publique, devenir, se faire des hommes publics; et ils y ont mis le prix. Tant d'hommes ont brigué la gloire, temporelle, des milliers et des milliers d'hommes, et d'être immortels, temporellement immortels dans la mémoire des hommes. Et ils y ont mis le prix. Ils y ont mis le génie, l'héroïsme, des efforts sans nombre, des efforts incroyables, des efforts effrayants; des souffrances effrayantes; des vies entières, et quelles vies, de véritables martyres. Et rien, jamais rien. Et lui, sans rien faire, malgré lui en quelques semaines il est devenu l'homme dont l'humanité entière a le plus retenti, son nom est devenu le nom, il est devenu l'homme dont tout le monde a le plus répété, a le plus célébré le nom depuis la mort de *notre maître Napoléon*. Ce que cent

batailles avaient donné à l'autre, il l'a eu malgré lui. Et il n'en était pas plus fier. C'est bien pour cela que nous ne pouvons écrire et parler de lui que comme nous l'avons fait dans les deux premiers tiers de ce cahier.

Cette situation tragique me rappelle un mot de Bernard-Lazare. Il faut toujours en revenir, on en revient toujours à un mot de Bernard-Lazare. Ce mot-ci sera le mot décisif de l'affaire. Puisqu'il vient, puisqu'il porte de son plus grand prophète sur la victime même. Il est donc culminant par son point d'origine et par son point d'arrivée. *Bernard-Lazare, né à Nîmes le 14 juin 1865 ; mort à Paris le premier septembre 1903.* Il avait donc trente-huit ans. Parce qu'un homme porte lorgnon, parce qu'il porte un binocle transverse barrant un pli du nez devant les deux gros yeux, le moderne le croit moderne, le moderne ne sait pas voir, ne voit pas, ne sait pas reconnaître l'antiquité du regard prophète. C'était le temps où quand il rencontrait Maurice Montégut il disait. L'autre avait mal à l'estomac, comme tout le monde, comme tout pauvre mercenaire intellectuel. Et lui aussi il croyait avoir mal à l'estomac comme tout le monde. Il disait à Montégut : *Hein, Montégut,* en riant, car il était profondément gai, intérieurement gai : *Eh bien, Montégut, hein ça va bien avant de déjeuner, quand on n'a rien dans l'estomac. On est léger. On travaille. Mais après. Il ne faudrait jamais manger.* Dreyfus venait de revenir. Dreyfus était rentré et presque instantanément, aux premières démarches, aux premiers pourparlers, au premier contact tout le

monde avait eu brusquement l'impression qu'il y avait une paille, que ce n'était pas cela, qu'il était comme il était, et non point comme nous l'avions rêvé. Quelques-uns déjà se plaignaient. Quelques-uns, sourdement, bientôt publiquement l'accusaient. Sourdement, publiquement Bernard-Lazare le défendait. Aprement, obstinément. Tenacement. Avec cet admirable aveuglement volontaire de ceux qui aiment vraiment, avec cet acharnement obstiné invincible avec lequel l'amour défend un être qui a tort, évidemment tort, publiquement tort. — *Je ne sais pas ce qu'ils veulent,* disait-il, riant mais ne riant pas, riant dessus mais dedans ne riant pas, *je ne sais pas ce qu'ils demandent. Je ne sais pas ce qu'ils* lui *veulent. Parce qu'il a été condamné injustement,* on lui demande tout, *il faudrait qu'il ait toutes les vertus.* Il est innocent, c'est déjà beaucoup.

Non seulement nous fûmes des héros, mais l'affaire Dreyfus au fond ne peut s'expliquer que par ce besoin d'héroïsme qui saisit périodiquement ce peuple, cette race, par un besoin d'héroïsme qui alors nous saisit nous toute une génération. Il en est de ces grands mouvements, de ces grandes épreuves de tout un peuple comme de ces autres grandes épreuves les guerres. Ou plutôt il n'y a pour les peuples qu'une sorte de grandes épreuves temporelles, qui sont les guerres, et ces grandes

épreuves-ci sont elles-mêmes des guerres. Dans toutes ces grandes épreuves, dans toutes ces grandes histoires c'est beaucoup plutôt la force intérieure, la violence d'éruption qui fait la matière, historique, que ce n'est la matière qui fait et qui impose l'épreuve. Quand une grande guerre éclate, une grande révolution, cette sorte de guerre, c'est qu'un grand peuple, une grande race a besoin de sortir; qu'elle en a assez; notamment qu'elle en a assez de la paix. C'est toujours qu'une grande masse éprouve un violent besoin, un grand, un profond besoin, un besoin mystérieux d'un grand mouvement. Si le peuple, si la race, si la masse française eût eu envie d'une grande guerre il y a quarante ans, cette misérable, cette malheureuse guerre elle-même de 1870, si mal commencée, si mal engagée qu'elle fût, fût devenue une grande guerre, comme les autres, et en mars 1871 elle n'eût fait que commencer. Une grande histoire, je dis une grande histoire militaire comme ces guerres de la Révolution et de l'Empire ne s'explique aucunement que par ceci : un saisissement de besoin, un très profond besoin de gloire, de guerre, d'histoire qui à un moment donné saisit tout un peuple, toute une race, et lui fait faire une explosion, une éruption. Un mystérieux besoin d'une inscription. Historique. Un mystérieux besoin d'une sorte de fécondité historique. Un mystérieux besoin d'inscrire une grande histoire dans l'histoire éternelle. Toute autre explication est vaine, raisonnable, rationnelle, inféconde, irréelle. De même notre affaire Dreyfus ne peut s'expliquer que par un besoin, le même, par un besoin d'héroïsme qui saisit toute une génération, la nôtre, par un besoin de guerre, de guerre *militaire,* et de gloire militaire, par

un besoin de sacrifice et jusque de martyre, peut-être, (sans doute), par un besoin de sainteté. Ce que nos adversaires n'ont pu voir que en face, de l'autre côté, de face, ce qu'ils n'ont pu recevoir que en creux, ce que nos chefs mêmes ont toujours ignoré, c'est à quel point nous marchâmes comme une armée, militaire. Comment tant d'espérance, tant d'entreprise a été brisée sans obtenir, sans effectuer une inscription historique, c'est précisément ce que j'ai essayé non pas seulement d'expliquer, mais de représenter *à nos amis* et *à nos abonnés* dans un cahier de l'année dernière sensiblement à la même date. Que si nous avons été, une fois de plus, une armée de lions conduite par des ânes, c'est alors que nous sommes demeurés, très exactement, dans la plus pure tradition française.

Nous avons été grands. Nous avons été très grands. Aujourd'hui ceux dont je parle, nous sommes des gens qui gagnons pauvrement, misérablement, miséreusement notre vie. Mais ce que je ne vois pas, ce soit que les Juifs pauvres, ici encore, se séparent de nous, qu'ils gagnent leur vie en un tour de main, qu'ils n'aient point de mal, qu'ils aient moins de mal que nous à gagner leur vie. Peut-être au contraire, car s'ils se soutiennent un peu entre eux, moins qu'on ne le croit, moins qu'on ne le dit, et quelquefois ils se combattent, et se trahissent, en revanche ils se heurtent à un antisémitisme aujourd'hui revenu, aujourd'hui croissant. Ce que je

vois, c'est que juifs et chrétiens ensemble, juifs pauvres et chrétiens pauvres, nous gagnons notre vie comme nous pouvons, généralement mal, dans cette chienne de vie, dans cette chienne, dans cette gueuse de société moderne.

Mais dans cette misère même, et à cause de cette misère même, nous voulons avoir été grands, nous voulons avoir été très grands. Justement parce que nous n'aurons jamais une inscription historique. Si nous avions comme tant d'autres une inscription historique, si nous avions comme quelques-uns une grande inscription historique, si seulement nous avions une inscription historique assez mesurée à notre effort, à notre intention, à ce que nous fûmes en réalité, alors nous saurions la payer le prix, alors nous aurions mauvaise grâce à insister sur la considération qui nous est due. Nous sommes si attachés, nous mettons un tel prix à l'enregistrement historique dans la mémoire temporelle de l'humanité que la considération de l'histoire nous dispenserait de toute autre considération. Et nous y gagnerions encore. Nous croirions encore y gagner. Mais justement parce que nous sommes pauvres, pauvres de biens et pauvres d'histoire, justement parce que nous avons sur nous le mépris et la méconnaissance des riches, et de cette grande riche d'histoire, il faut qu'il soit bien entendu pour nous et entre nous que nous savons que nous fûmes très grands. Nous pou-

vons ne pas le dire aux autres, nous savons que les autres, s'ils veulent, n'ont pas à s'occuper de nous, nous pouvons ne pas le dire à l'histoire, nous savons que l'histoire, si elle veut, n'a pas à s'occuper de nous. Mais si nous ne le disons pas entre nous, et dans le secret de nos propos, c'est parce qu'il est bien entendu que nous le savons. Et surtout nous n'avons pas à dire le contraire et aux autres et à l'histoire.

Nous voulons bien avoir été bernés, mais nous voulons avoir été grands.

Voilà, *cher Halévy, à quel point nous en sommes:* voilà, mon cher Halévy, ce que je nomme un examen de conscience. Voilà ce que je nomme exprimer des regrets, faire des (mes) excuses. Voilà ce que je nomme une amende honorable, faire amende honorable. M'infliger un désaveu. C'est ce que je nomme être timoré. C'est ma manière d'être timoré. C'est comme ça que je porte la chemise longue, et la corde au cou, la corde de chanvre. C'est comme ça que je tiens mon cierge. On parle toujours comme si dans une société d'ordre nous étions venus introduire un désordre. Arbitrairement. Gratuitement. Mais il faut tout de même voir qu'il y a des ordres apparents qui recouvrent, qui sont les pires désordres. Nous retrouvons ici ce que nous avons dit de l'égoïsme des riches dans le monde moderne, de la classe riche, de l'égoïsme bourgeois.

Cet égoïsme porte sur leur entendement même. Sur leur vue. Même sur leur vue politique du monde politique. Il y avait un ordre sous Méline. C'était un ordre pourri, un ordre mou, un ordre apparent, un ordre purement bourgeois. Notre collaborateur Halévy l'a très bien marqué, c'était un ordre comme sous Louis-Philippe, comme sous Guizot, comme dans les huit, dix, douze dernières années de Louis-Philippe. Un ordre de surface, (comme aujourd'hui d'ailleurs), un ordre gangrené, mortifère, mort, une chair morte (comme aujourd'hui). De toute façon une crise venait, comme elle vient aujourd'hui.

Un ordre mortel pour la fécondité, pour les intérêts profonds, pour les intérêts durables de la race et du peuple, de la patrie.

En réalité la véritable situation des gens que nous avions devant nous était pendant longtemps non pas de dire et de croire Dreyfus coupable, mais de croire et de dire qu'innocent ou coupable on ne troublait pas, on ne bouleversait pas, on ne *compromettait* pas, on ne risquait pas pour un homme, pour un seul homme, la vie et le salut d'un peuple, l'énorme salut de tout un peuple. On sous-entendait : le salut *temporel*. Et précisément notre mystique chrétienne culminait si parfaitement, si exactement avec notre mystique française,

avec notre mystique patriotique dans notre mystique dreyfusiste que ce qu'il faut bien voir, et ce que je dirai, ce que je mettrai dans mes confessions, *c'est que nous ne nous placions pas moins qu'au point de vue* du **salut éternel de la France.** Que disions-nous en effet ? Tout était contre nous, la sagesse et la loi, j'entends la sagesse humaine, la loi humaine. Ce que nous faisions était de l'ordre de la folie ou de l'ordre de la sainteté, qui ont tant de ressemblances, tant de secrets accords, pour la sagesse humaine, pour un regard humain. Nous allions, nous étions contre la sagesse, contre la loi. Contre la sagesse humaine, contre la loi humaine. Voici ce que je veux dire. Qu'est-ce que nous disions en effet. Les autres disaient : Un peuple, tout un peuple est un énorme assemblage des intérêts, des droits les plus légitimes. Les plus sacrés. Des milliers, des millions de vies en dépendent, dans le présent, dans le passé, (dans le futur), des milliers, des millions, des centaines de millions de vies le constituent, dans le présent, dans le passé, (dans le futur), (des millions de mémoires), et par le jeu de l'histoire, par le dépôt de l'histoire la garde d'intérêts incalculables. De droits légitimes, sacrés, incalculables. Tout un peuple d'hommes, tout un peuple de familles ; tout un peuple de droits, tout un peuple d'intérêts, légitimes ; tout un peuple de vies ; toute une race ; tout un peuple de mémoires ; toute l'histoire, toute la montée, toute la poussée, tout le passé, tout le futur, toute la promesse d'un peuple et d'une race ; tout ce qui est inestimable, incalculable, d'un prix infini, parce que ça ne se fait qu'une fois, parce que ça ne s'obtient qu'une fois, parce que ça ne se recommencera jamais ; parce que c'est une réussite,

unique; un peuple, et notamment, nommément ce peuple-ci, qui est d'un prix unique; ce vieux peuple; un peuple n'a pas le droit, et le premier devoir, le devoir étroit d'un peuple est de ne pas exposer tout cela, de ne pas s'exposer pour un homme, quel qu'il soit, quelque légitimes que soient ses intérêts ou ses droits. Quelque sacrés même. Un peuple n'a jamais le droit. On ne perd point une cité, une cité ne se perd point pour un (seul) citoyen. C'était le langage même et du véritable civisme et de la sagesse, c'était la sagesse même, la sagesse antique. C'était le langage de la raison. A ce point de vue il était évident que Dreyfus devait se dévouer pour la France; non pas seulement pour le repos de la France mais pour le salut même de la France, qu'il exposait. Et s'il ne voulait pas se dévouer lui-même, dans le besoin on devait le dévouer. Et nous que disions-nous. Nous disions une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, tout le contrat social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre, d'honneur, à déshonorer tout un peuple. C'est un point de gangrène, qui corrompt tout le corps. Ce que nous défendons, ce n'est pas seulement notre honneur. Ce n'est pas seulement l'honneur de tout notre peuple, dans le présent, c'est l'honneur historique de notre peuple, tout l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Et plus nous avons de passé,

plus nous avons de mémoire, (plus ainsi, comme vous le dites, nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi ici nous devons la défendre ainsi. Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. *Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.* C'était la règle et l'honneur et la poussée cornélienne, la vieille poussée cornélienne. C'était la règle et l'honneur et la poussée chrétienne. Une seule tache entache toute une famille. Elle entache aussi tout un peuple. Un seul point marque l'honneur de toute une famille. Un seul point marque aussi l'honneur de tout un peuple. Un peuple ne peut pas rester sur une injure, subie, exercée, sur un crime, aussi solennellement, aussi définitivement endossé. L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant.

Qu'est-ce à dire, à moins de ne pas savoir un mot de français, sinon que nos adversaires parlaient le langage de la raison d'État, qui n'est pas seulement le langage de la raison politique et parlementaire, du méprisable intérêt politique et parlementaire, mais beaucoup plus exactement, beaucoup plus haut qui est le langage, le très respectable langage de la continuité, de la continuation temporelle du peuple et de la race, *du salut temporel du peuple et de la race.* Ils n'allaient pas à moins, Et nous par un mouvement chrétien profond, par une poussée très profonde révolutionnaire et ensemble traditionnelle de christianisme, suivant en

ceci une tradition chrétienne des plus profondes, des plus vivaces, des plus dans la ligne, dans l'axe et au cœur du christianisme, nous nous n'allions pas à moins qu'à nous élever je ne dis pas (jusqu')à la conception mais à la passion, mais au souci d'un salut éternel, du salut éternel de ce peuple, nous n'atteignions pas à moins qu'à vivre dans un souci constant, dans une préoccupation, dans une angoisse mortelle, éternelle, dans une anxiété constante du salut éternel de notre peuple, du salut éternel de notre race. Tout au fond nous étions les hommes du salut éternel et nos adversaires étaient les hommes du salut temporel. Voilà la vraie, la réelle division de l'affaire Dreyfus. Tout au fond nous ne voulions pas que la France fût constituée en état de péché mortel. Il n'y a que la doctrine chrétienne au monde, dans le monde moderne, dans aucun monde, qui mette à ce point, aussi délibérément, aussi totalement, aussi absolument la mort temporelle comme rien, comme une insignifiance, comme un zéro au prix de la mort éternelle, et le risque de la mort temporelle comme rien au prix du péché, mortel, au prix du risque de la mort éternelle. Tout au fond nous ne voulions pas que par un seul péché mortel, complaisamment accepté, complaisamment endossé, complaisamment acquis pour ainsi dire notre France fût non pas seulement déshonorée devant le monde et devant l'histoire : qu'elle fût proprement constituée en état de péché mortel. Un jour, au point le plus douloureux de cette crise, un ami vint me voir, qui fortuitement passait par Paris. Un ami qui était chrétien. — Je ne connais pas cette affaire, me dit-il. Je vis dans le fond de ma province. J'ai assez de mal à gagner ma vie. Je ne connais rien de cette affaire. Je ne soupçon-

nais pas l'état où je trouve Paris. Mais enfin on ne peut pas sacrifier tout un peuple pour un homme. Je n'eus rien à lui répondre que de prendre un livre dans mon armoire, un petit livre cartonné, une petite édition Hachette. — 27. lui dis-je. « *Or vous demant-je, fist-il,* « *lequel vous ameriés miex, ou que vous fussiés mesiaus,* (*mesiaus* c'est lépreux), *ou que vous eussiés fait un* « *pechié mortel?* » *Et je, qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait trente que estre mesiaus. Et quant li frere s'en furent parti,* (c'étaient deux frères qu'il avait appelés), *il m'appela tout seul, et me fist seoir à ses piez et me dist :* « *Comment me deistes-vous hier ce?* » *Et je li diz que encore li disoie-je. Et il me dist :* « *Vous deistes comme hastis* « *musarz ; car vous devez savoir que nulle si laide* « *mezelerie n'est comme d'estre en pechié mortel, pour* « *ce que l'ame qui est en pechié mortel est semblable* « *au dyable : par quoy nulle si laide meselerie ne puet* « *estre.*

28. — « *Et bien est voirs que quant li hom meurt, il* « *est gueris de la meselerie dou cors; mais quant li* « *hom qui a fait le pechié mortel meurt, il ne sait pas* « *ne n'est certeins que il ait eu en sa vie tel repentance* « *que Diex li ait pardonnei : par quoy grant poour doit* « *avoir que celle mezelerie li dure tant comme Diex* « *yert en paradis. Si vous pri, fist-il, tant comme je* « *puis, que vous metés votre cuer à ce, pour l'amour* « *de Dieu et de moy, que vous amissiez miex que touz* « *meschiez avenist au cors, de mezelerie et de toute* « *maladie, que ce que li pechiés mortex venist à l'ame* « *de vous.* » On voit que si pour une présentation, dans une présentation récente je me référais à ce grand chro-

niqueur ; à ce grand chroniqueur d'un autre grand saint ; et d'un autre grand saint français, j'avais pour le faire de multiples autorités de raison.

Mais tel est le jeu des partis. Les partis politiques, les partis parlementaires, tous les partis politiques ne peuvent tenir aucun propos que dans le langage politique, parlementaire, ils ne peuvent engager, soutenir aucune action que sur le terrain, sur le plan politique, parlementaire. Et surtout, et en outre, et naturellement ils veulent que nous en fassions autant. Que nous soyons constamment avec eux, parmi eux. De tout ce que nous faisons, de tout ce qui fait la vie et la force d'un peuple, de nos actes et de nos œuvres, de nos opérations et de nos conduites, de nos âmes et de nos vies ils effectuent incessamment, automatiquement, presque innocemment une traduction en langage politique, parlementaire, une réduction, un rabattement, une projection, un report sur le plan politique, parlementaire. Ainsi ils n'y entendent, ils n'y comprennent rien, et ils empêchent les autres d'y rien comprendre. Ils nous déforment, ils nous dénaturent incessamment et en eux-mêmes dans leur propre imagination et auprès de ceux qui les suivent, de ceux qui en sont, dans les imaginations de ceux qui les suivent. Tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, ils le traduisent, ils le

trahissent. *Traducunt. Tradunt.* On ne sait jamais s'ils vous font plus de tort, s'ils vous dénaturent plus quand ils vous combattent ou quand ils vous soutiennent, quand ils vous combattent ou quand ils vous adoptent, car quand ils vous combattent ils vous combattent en langage politique sur le plan politique et quand ils vous soutiennent, c'est peut-être pire, car ils vous soutiennent, ils vous adoptent en langage politique sur le plan politique. Et dans ces tiraillements contraires ils ont également et contrairement tort, ils sont également et contrairement insuffisants. Ils sont également et contrairement des dénaturants. Ils ne présentent, ils ne se représentent, ils ne conçoivent également et contrairement qu'une vie diminuée, une vie dénaturée. Un fantôme, un squelette, un plan, une projection de vie. Quand ils sont contre vous, ils vous combattent et vous feraient un tort mortel. Quand ils sont pour vous, et qu'ils croient que vous êtes pour eux, ils vous accaparent et vous font certainement un tort mortel. Ils veulent alors vous endosser, et qu'on les endosse. Ils vous protègent. Quand ils vous combattent, ils combattent vos mystiques par des bassesses politiques, par de basses politiques. Quand ils vous soutiennent ils traduisent, ce qui est infiniment pire, ils traduisent vos mystiques par des bassesses politiques, par de basses politiques. Et ce que nous avons fait pour nos mystiques, l'ayant interprété pour leurs politiques, pour les politiques correspondantes, pour les politiques issues, c'est là-dessus précisément qu'ils se fondent, c'est là-dessus qu'ils arguënt pour nous lier à leurs politiques, à ces politiques, pour nous interdire les autres mystiques, transférant ainsi, transférant arbitrairement dans le

monde des mystiques des oppositions, des contrariétés qui n'existent, qui ne se produisent, qui ne jouent que sur le plan politique.

C'est ainsi que les partis vous récompensent de ce que vous avez fait pour eux dans les moments où ils étaient en danger; je veux dire de ce que vous avez fait pour les mystiques dont ils sont issus, pour les mystiques dont ils vivent, pour les mystiques qu'ils exploitent, qu'ils parasitent. C'est de cela précisément qu'ils prennent barre, qu'ils veulent prendre barre sur vous, c'est partant de cela qu'ils veulent vous lier à leurs politiques, vous interdire les autres mystiques.

Parce que depuis la dégradation de la mystique dreyfusiste en politique dreyfusiste, remontant tous les courants de toutes les puissances, remontant des épaules toutes les puissances de tyrannie, toutes les démagogies de tous nos amis (politiques), nous avons risqué, nous avons éprouvé quinze ans de misère pour la défense des libertés privées, des libertés profondes, des libertés chrétiennes, pour la défense des consciences chrétiennes, pour nous récompenser les politiques, les politiciens réactionnaires nous interdiraient volontiers d'être républicains. Et parce que nous avons mis non pas comme ces ouvriers des semaines et des mois mais quinze années de misère au service de la République, pour nous récompenser les politiques, les politiciens

républicains nous interdiraient volontiers d'être chrétiens. Ainsi la République serait le régime de la liberté de conscience pour tout le monde, excepté précisément pour nous, précisément pour nous récompenser de ce que nous l'avons quinze ans défendue, de ce que nous la défendons, de ce que nous la défendrons encore. Pour nous récompenser d'avoir mis quinze ans de misère au service de la République, d'avoir défendu, d'avoir sauvé un régime qui est le régime de la liberté de conscience, on accorderait la liberté de conscience à tout le monde, excepté seulement à nous. Nous nous passerons de la permission de ces messieurs. Nous ne vivons pas, nous ne nous mouvons pas sur le même plan qu'eux. Leurs débats ne sont pas les nôtres. Les douloureux débats que nous avons, que nous soutenons parfois n'ont rien de commun avec leurs faciles, avec leurs superficielles polémiques.

La République serait le régime de la liberté de conscience pour tout le monde, excepté précisément pour les républicains.

Nous demanderons à ces messieurs la permission de nous passer de leur permission. Nos cahiers sont devenus, non point par le hasard, mais ils se sont constitués par une lente élaboration, par de puissantes, par de secrètes affinités, par une sorte de longue évaporation de la politique, comme une compagnie parfai-

tement libre d'hommes qui tous croient à quelque chose, à commencer par la typographie, qui est un des plus beaux art et métier. Malgré les partis, malgré les (hommes) politiques, malgré les politiciens contraires, (contraires à nous, contraires entre eux), c'est cela que nous resterons.

Voilà, mon cher Variot, quelques-uns des propos que j'eusse tenus aux cahiers le jeudi, si on y parlait moins haut, et si on m'y laissait quelquefois la parole. Dans ces cahiers de M. Milliet vous trouverez ce que c'était que cette mystique républicaine. Et vous monsieur qui me demandez qu'il faudrait bien définir un peu par voie de raison démonstrative, par voie de raisonnement de raison ratiocinante ce que c'est que mystique, et ce que c'est que politique, *quid sit mysticum, et quid politicum*, la mystique républicaine, c'était quand on mourait pour la République, la politique républicaine, c'est à présent qu'on en vit. Vous comprenez, n'est-ce pas.

Les papiers de M. Milliet que nous publierons donneront immédiatement l'impression d'avoir eux-mêmes été choisis d'un monceau énorme de papiers. On ne peut naturellement tout donner. A partir du moment où M. Milliet m'apporta les premiers paquets de sa copie,

un grand débat s'éleva entre nous. Il voulait toujours, par discrétion, en supprimer. Mais j'ai toujours tout gardé, parce que c'était le meilleur. On en avait assez supprimé pour passer des textes à la copie, pour constituer la copie elle-même. — Cette lettre est trop intime, disait-il. — C'est précisément parce qu'elle est intime que je la garde. Il avait marqué au crayon les passages qu'il pensait que l'on pouvait supprimer. J'achetai une gomme exprès pour effacer son crayon. Il voulait s'effacer. Je lui dis : Paraissez au contraire. Un homme qui ne se propose plus que de se rappeler exactement, fidèlement, réellement sa vie et de la représenter est, devient lui-même le meilleur des papiers, le meilleur des monuments, le meilleur des témoins ; le meilleur des textes ; il apporte infiniment plus que le meilleur des papiers ; il est infiniment plus que le meilleur des papiers ; il apporte, à infiniment près, le meilleur des témoignages.

Vous remarquerez, Variot, vous entendrez le ton de ces *mémoires*. C'est le ton même du temps. Je ne serais pas surpris qu'un imbécile, et qui manquerait du sens historique trouvât ce ton un peu ridicule. Il est passé. Ces hommes, qui avaient ce ton, ont fait de grandes choses. Et nous ?

Le civisme aussi paraît aujourd'hui ridicule. Civique est un adjectif aujourd'hui qui se porte très mal. Il sonne en *ique*. *Civique* a l'air de rimer avec *bourrique*

et avec *atavique*. Et même avec *ataxique*. Que des vieillards, que des malades, que des mourants se fissent (trans)porter aux urnes, évidemment ce n'est pas les cuirassiers de Morsbronn. Pourtant tous ceux qui ont vu Coppée se faire porter mourant à l'Académie pour assurer l'élection de M. Richepin ont trouvé que c'était très grand.

La seule valeur, la seule force du royalisme, mon cher Variot, la seule force d'une monarchie traditionnelle, c'est que le roi est plus ou moins aimé. La seule force de la République, c'est que la République est plus ou moins aimée. La seule force, la seule valeur, la seule dignité de tout, c'est d'être aimé. Que tant d'hommes aient tant vécu et tant souffert pour la République, qu'ils aient tant cru en elle, qu'ils soient tant morts pour elle, que pour elle ils aient supporté tant d'épreuves, souvent extrêmes, voilà ce qui compte, voilà ce qui m'intéresse, voilà ce qui existe. Voilà ce qui fonde, voilà ce qui fait la légitimité d'un régime. Quand je trouve dans l'*Action française* tant de dérisions et tant de sarcasmes, souvent tant d'injures, j'en suis peiné, car il s'agit d'hommes qui veulent restaurer, restituer les plus anciennes dignités de notre race et on ne fonde, on ne refonde aucune culture sur la dérision et la dérision et le sarcasme et l'injure sont des barbaries. Ils sont même des barbarismes. On ne fonde, on ne refonde, on ne restaure, on ne restitue rien sur la dérision. Des calembours ne font pas une restitution de culture. J'avoue que je n'arrive point à comprendre tout ce que l'on met,

tout ce qu'il y a évidemment d'esprit dans cette graphie de *Respubliquains* que l'on nous répète à satiété. Cela me paraît un peu du même ordre que les sots de l'autre côté qui écrivent toujours *le roy*. Avec un *y*. Cet *s* et ce *qu* me paraissent du même alphabet que cet *y*. J'ai peur qu'il ne soit presque également sot de se moquer de l'un et de l'autre. Le roi a pour lui toute la majesté de la tradition française. La République a pour elle toute la grandeur de la tradition républicaine. Si on met cet *s* à *Respubliquains* on ne fait rien, on ne peut rien faire que de lui conférer un peu de la majesté romaine. Je suis plongé en ce moment-ci, pour des raisons particulières, dans le *de Viris*. J'avoue que *respublica* y est un mot d'une grandeur extraordinaire. D'une amplitude, d'une voûte romaine. Quant au changement de *c* en *qu*, au féminin de *public* en *publique*, il ne me paraît pas plus déshonorant que le féminin de *Turc* en *Turque*, et de *Grec* en *Grecque*, et de *sec* en *sèche* comme la grammaire (française) nous l'enseigne. On a le féminin qu'on peut. Quand je trouve dans l'*Action française*, dans Maurras des raisonnements, des logiques d'une rigueur implacable, des explications impeccables, invincibles comme quoi la royauté vaut mieux que la république, et la monarchie que la république, et surtout le royalisme mieux que le républicanisme et le monarchisme mieux que le républicanisme, j'avoue que si je voulais parler grossièrement je dirais que ça ne prend pas. On pense bien ce que je veux dire. Ça ne prend pas comme un mordant prend ou ne prend pas sur un vernis. Ça n'entre pas. Des explications, toute notre éducation, toute notre formation intellectuelle, universitaire, scolaire nous a tellement appris à en donner,

à en faire, des explications et des explications, que nous en sommes saturés. Au besoin nous ferions les siennes. Nous allons au devant des siennes, et c'est précisément ce qui les émousse pour nous. Nous sortons d'en prendre. Nous savons y faire. Dans le besoin nous les ferions. Mais qu'au courant de la plume, et peut-être, sans doute sans qu'il y ait pensé dans un article de Maurras je trouve, comme il arrive, non point comme un argument, présentée comme un argument, mais comme oubliée au contraire cette simple phrase : *Nous serions prêts à mourir pour le roi, pour le rétablissement de notre roi,* oh alors on me dit quelque chose, alors on commence à causer. Sachant, d'un tel homme, que c'est vrai comme il le dit, alors j'écoute, alors j'entends, alors je m'arrête, alors je suis saisi, alors on me dit quelque chose. Et l'autre jour aux cahiers, cet autre jeudi, quand on eut discuté bien abondamment, quand on eut commis bien abondamment ce péché de l'explication, quand tout à coup Michel Arnauld, un peu comme exaspéré, un peu comme à bout, de cette voix grave et sereine, douce et profonde, blonde, légèrement voilée, sérieuse, soucieuse comme tout le monde, à peine railleuse et prête au combat que nous lui connaissons, que nous aimons en lui depuis dix-huit ans, interrompit, conclut presque brusquement : *Tout cela c'est très bien parce qu'ils ne sont qu'une menace imprécise et théorique. Mais le jour où ils deviendraient une menace réelle ils verraient ce que nous sommes encore capables de faire pour la République,* tout le monde comprit qu'enfin on venait de dire quelque chose.

CHARLES PÉGUY

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quatorze cents exemplaires de ce douzième cahier, pour douze exemplaires sur whatman et pour trois exemplaires sur vergé teinté des papeteries d'Arches le mardi 12 juillet 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4929

Dans les seize cahiers de leur neuvième série, année scolaire 1907-1908, nos cahiers ont publié :

IX-1. — CHARLES PÉGUY. — *de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* **devant les accidents de la gloire temporelle** ..... ÉPUISÉ

IX-2. — ROBERT DREYFUS. — **Quarante-Huit,** — *essais d'histoire contemporaine* 3 50

IX-3. — ÉTIENNE BUISSON. — **le Parti Socialiste et les Syndicats** ..... ÉPUISÉ

IX-4. — ÉMILE MOSELLY. — **le rouet d'ivoire,** — *enfances lorraines* ..... 2 »

IX-5. — JEAN DECK et G. VON WENDT. — **la représentation proportionnelle et la récente loi électorale du grand-duché de Finlande,** — *texte et commentaires* ..... 2 »

IX-6. — DANIEL HALÉVY. — **un épisode** ..... ÉPUISÉ

IX-7. — RENÉ SALOMÉ. — **par le chemin des souvenances** ..... ÉPUISÉ

IX-8. — GASTON RAPHAËL. — **der Professor ist die deutsche Nationalkrankheit;** — *eine Art von bethlemitischem Kindermord* ..... ÉPUISÉ

IX-9. — ROBERT DREYFUS. — *Vies des hommes obscurs.* — **Alexandre Weill,** *ou le prophète du faubourg Saint-Honoré;* 1811-1899 ..... 2 »

IX-10. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — I. — **une journée à la cour martiale du Luxembourg.** — *Avant-Propos de* Lucien Descaves ..... 2 »

IX-11. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — II. — **un peu de vérité sur la mort des otages.** — 24 et 26 mai 1871 ..... 2 »

IX-12. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — III. — **quand nous faisions le « Père Duchêne ».** — mars-avril-mai 1871 ..... 2 »

IX-13. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — I. — **la Foire sur la Place.** — 1 ..... ÉPUISÉ

IX-14. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — I. — **la Foire sur la Place.** — 2 ..... 3 »

IX-15. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — **Antoinette,** — *épisode* ..... 3 »

IX-16. — PIERRE MILLE. — **quand Panurge ressuscita** 3 50

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; douzième cahier de la onzième série; un cahier jaune de 228 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

TREIZIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTE

LES MILLIET

I. — *jusqu'au seuil de l'exil*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

39958
4.10.10

les Milliet

A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS BIEN-AIMÉS

> *« Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte. »*
>
> PASCAL

La vieillesse est venue : la mémoire s'affaiblit chaque jour davantage ; les images fraîches ou sombres, si vivement colorées naguère, et qui semblaient si fortement gravées dans mon cerveau, s'oblitèrent, comme l'empreinte d'un cachet usé, ou se décolorent, comme une aquarelle exposée trop longtemps au soleil ; quelques-unes n'existent déjà plus.

Le vieillard voit avec tristesse l'intelligence qui s'obscurcit, la volonté qui perd son ressort, la sensibilité qui s'émousse. Mais les souvenirs les plus anciens sont les derniers à s'effacer ; hâtons-nous donc de jeter un regard en arrière vers ce passé qui fuit. Bientôt, images et conscience qui les contemple, spectacle et spectateur, tout aura disparu.

Eugène Sue eut autrefois une idée de génie, qu'il a réalisée d'une façon imparfaite dans les Mystères du Peuple : *Suivre « à travers les âges » deux familles, l'une de pauvres artisans, l'autre de personnages occupant une place privilégiée dans la hiérarchie sociale.*

C'est l'œuvre d'un romancier, et l'on peut rêver une résurrection plus authentique du passé.

De nos jours, chaque famille conserve en un album les photographies de tous ses membres à différents âges; cet usage est excellent. Si, pour compléter ces images fidèles, chaque portrait était accompagné d'une biographie indiquant le tempérament de celui qu'il représente, son caractère, ses goûts, ses maladies, les événements dont il fut le témoin ou l'acteur, ces archives familiales pourraient être consultées avec profit. Le médecin et le philosophe y découvriraient peut-être quelques lueurs pour éclairer les mystérieux problèmes de l'hérédité, l'historien y trouverait un utile complément à son récit des grandes batailles et des traités.

C'est un chapitre de cette histoire anecdotique que j'essaie de tracer ici.

A une époque fertile en révolutions, mes parents se sont trouvés en relation avec des hommes très divers, les uns célèbres, les autres obscurs, et ces derniers ne sont pas les moins intéressants. C'est ainsi qu'il y a dans nos musées d'excellents portraits de gens inconnus. Les hommes de génie eux-mêmes ne font parfois que traduire les sentiments qui règnent à leur époque, mais cette traduction, fortement imprégnée de leur personnalité exceptionnelle, est moins exacte que celle de témoins plus modestes et par là plus rapprochés du niveau moyen. Ceux-ci vibrent mieux à l'unisson avec leurs contemporains et, s'ils n'ont pas joué un grand rôle dans les événements historiques, ils nous font

connaître du moins le retentissement des faits dans les âmes. Parfois aussi ils nous montrent quelques traits de ce fonds commun et éternel que l'humanité tout entière transmet aux générations nouvelles.

« Bien plus que les vivants, les morts mènent la terre,
Dans le moi que je suis et que j'ai reçu d'eux,
La part que j'ai fournie est un grain de poussière,
Cet atome est à moi, le reste est aux aïeux.

Nous pensons leurs désirs, leurs espoirs, leurs colères,
Nous revivons ainsi tout ce qu'ils ont vécu;
C'est en vain que le temps nous a ravi nos pères,
Ils sont encore en nous, et le temps est vaincu. »

LÉONCE GUIMBERTEAU : le Devenir humain.

Lorsque nous copierons des lettres familières, quelques notes naïves d'un journal intime, des devoirs d'écoliers tout remplis de fautes d'orthographe et de français, des vers d'amateur ou de débutant, notre intention n'est pas de les proposer à l'admiration des lecteurs, mais ce sont des documents sincères et dignes de foi. Nous nous garderons bien de corriger les incorrections et les gaucheries de style, qui en garantissent la véracité. (1)

Ici, le plus souvent, chacun raconte simplement ce qu'il fait, pense tout haut, et se peint lui-même, sans

---

(1) Je suis très reconnaissant à MM. Pascal Guébin et Georges Roth, qui ont bien voulu m'aider à choisir et à classer ces documents.

s'en douter. C'est ce qui donne à la fois de la valeur et du charmé à ces analyses psychologiques : elles sont inconscientes. Les aventures abondent, mais le véritable intérêt n'est pas là. Dans un roman, les personnages sont tout d'une pièce, bons ou mauvais. Il n'en est pas ainsi dans la vie réelle ; les meilleurs ont leurs faiblesses et leurs travers. Mes parents ont été beaucoup trop confiants et trop crédules, mais j'ai été heureux, en relisant leurs lettres, d'y rencontrer plus d'une fois des preuves de courage, de désintéressement et surtout de cette noblesse d'âme qui réconcilie un peu avec la nature humaine.

Le lecteur qui fera connaissance avec ma grand mère, avec ma mère et avec tous les miens, ne refusera pas, je l'espère, à leur vaillance un peu de sympathie. Publier ces lettres, c'est élever à de chères mémoires le monument modeste auquel elles ont droit.

La famille de Tucé s'est éteinte avec mon oncle maternel, il y a vingt ans, et la plupart des personnes dont il est ici question sont mortes depuis longtemps. La première partie de ces mémoires peut donc être publiée sans inconvénient. Il n'en serait pas de même de la seconde. Divulguer des souvenirs intimes se rapportant à des personnes encore vivantes serait une véritable profanation, que je ne commettrai pas.

Dans ces mémoires, on verra tous les membres d'une famille de républicains succomber l'un après l'autre sous les coups d'ennemis puissants acharnés contre eux.

Lisez et jugez.

I. — *jusqu'au seuil de l'exil*

1811-1852

I

UN MARIAGE D'AMOUR

LA POÉSIE A L'ÉPOQUE DE LOUIS-PHILIPPE. — EN GARNISON : FÉLIX MILLIET. — PORTRAIT DE MADEMOISELLE LOUISE DE TUCÉ. — LE PRÉJUGÉ NOBILIAIRE. — DÉCOURAGEMENT PASSAGER. — DERNIÈRES ÉPREUVES.

I

UN MARIAGE D'AMOUR

La poésie à l'époque de Louis-Philippe. — En garnison : Félix Milliet. — Portrait de mademoiselle Louise de Tucé. — Le préjugé nobiliaire. — Découragement passager. — Dernières épreuves.

A l'époque de Louis-Philippe, orateurs, journalistes, romanciers et poètes avaient la manie des « grandes synthèses » où l'emphase se mêlait à la naïveté. On faisait la « philosophie de l'histoire » dont on croyait connaître les lois; le moindre rimailleur était persuadé qu'il fallait remonter aux origines du monde pour expliquer la genèse de son talent. Môssieu Prudhomme est resté la personnification de la bourgeoisie de ce temps; il en a le ton solennel et les grands mots drapés autour de maigres idées. On reconnaît quelque chose de cette tournure d'esprit même chez des hommes très éminents; l'on en découvrirait des traces chez Guizot, chez Quinet, et jusque dans la préface de *Cromwell*.

Félix Milliet était trop modeste pour ne pas éviter ce

travers. Son improvisation facile reste toujours sans prétention. Elle a des négligences, des faiblesses; les formules alors à la mode sont aujourd'hui démodées. Mais ne vous y trompez pas, regardez de plus près, écoutez bien, et vous reconnaîtrez la loyauté de l'accent et la sincérité de l'émotion.

Oh! vous trouverez aisément de plus habiles ciseleurs de vers : nos jeunes poètes contemporains, chercheurs raffinés de vocables rares, savent noyer dans une brume mystérieuse les éclairs intermittents de leurs pensées imprécises et de leurs impressions fugitives. Parlent-ils de leurs amours, qu'on devine assez prosaïques en réalité, ce sera avec les exagérations d'une sensibilité maladive. Cependant leur Muse, avec les paillettes chatoyantes de son costume débraillé, nous semble plus près du ruisseau que de l'Empyrée.

La poésie de Félix Milliet est toute simple, elle ne pose pas; ce qu'elle dit, elle le sent vivement et profondément. Ayant à choisir au milieu de productions nombreuses, — elles rempliraient aisément vingt volumes — nous avons pris de préférence celles où le poète, sans le vouloir et sans le savoir, se trouve avoir raconté sa vie. Aucun événement ne l'a frappé ou touché, sans qu'aussitôt il ait éprouvé un impérieux désir d'exprimer en vers son émotion. Il a cédé à ce besoin instinctif et probablement héréditaire; il a chanté ses peines et ses joies; en cela il est bien un véritable poète lyrique.

Le fantastique n'a pas de place dans son imagination. Ici, rien n'est arrangé à plaisir, rien n'est enjolivé, rien n'est fardé. C'est la vérité toute simple et toute nue, le portrait fidèle d'une âme.

I

Jean-Joseph-Félix Milliet naquit à Valence (Drôme) le 19 juillet 1811. Orphelin dès l'âge de neuf ans, il fut élevé par des amis de sa famille, ainsi que sa sœur Célie, âgée de quatorze ans. M. et madame de la Croix entourèrent les deux enfants de soins et de tendresse. Leur oncle, M. Vialet, colonel d'artillerie, puis Directeur de la manufacture d'armes de Saint-Étienne, s'était retiré dans sa propriété de Saint-Flour, sur la rive droite du Rhône.

Au collège de Valence, puis à Lyon, Félix ne semble pas avoir été un écolier bien studieux ni bien attentif. Sur ses livres de classe, il inscrivait lui-même sans vergogne son surnom : Milliet l'étourdi. Il fit pourtant d'assez bonnes études et obtint le diplôme de bachelier es lettres. (1)

Il avait l'esprit prompt et ouvert, de la facilité pour s'assimiler les connaissances qui lui plaisaient, une excellente mémoire; mais il aimait à passer capricieusement d'une étude à l'autre, se laissant entraîner par cette passion, à laquelle Charles Fourier a donné le joli nom de *papillonne*.

Il était à Paris en 1830 et se préparait aux examens de l'École de Droit. avec son ami M. de Montal, quand éclata la Révolution de Juillet. Déjà républicain, il accompagna le peuple, lors de la fuite de Charles X, dans la pittoresque expédition de Rambouillet.

Des idées généreuses faisaient alors battre tous les cœurs; ce fut un moment d'espoir, de rénovation sociale et artistique, de vie intellectuelle intense.

---

(1) 16 octobre 1829. Académie de Lyon.

Au théâtre, le jeune étudiant avait assisté avec enthousiasme à la première représentation de *Hernani*. Il devint dès lors un admirateur fanatique de Victor Hugo, qu'il prit pour modèle, lorsqu'il essaya d'écrire.

Les événements politiques et littéraires qui passionnaient alors tous les esprits, n'étaient pas très favorables aux études positives et pratiques. N'éprouvant que répugnance pour la carrière d'avocat, ou pour celle de médecin, Félix Milliet s'engagea dans l'armée, préférant la vie de simple soldat, avec l'espoir des aventures guerrières. Bientôt pourtant, rendu plus sage par son dur métier, il se décida à travailler, et se fit recevoir à l'École de Saint-Cyr, puis à celle de Saumur. Il en sortit avec le grade de sous-lieutenant, dans les Chasseurs d'abord, puis au 7me Lanciers.

Hardi et habile cavalier, il excellait à dresser les chevaux les plus rétifs, sans avoir recours au fouet ni à la cravache, sans la moindre brutalité. Il admirait et pratiquait la méthode enseignée par Baucher, méthode savante et raisonnée, dont la douceur l'avait séduit.

Il avait commencé l'étude du dessin et de la peinture. Bientôt l'amour le rendit poète. Équitation, art et poésie, telles furent les occupations, ou pour mieux dire, les passions qui se partagèrent son existence. A ces goûts paisibles il allait bientôt en ajouter un autre plus dangereux, celui de la politique.

2

Félix Milliet était en garnison à Montoire, lorsqu'il vit pour la première fois mademoiselle Louise de Tucé, dont il devint éperdument amoureux. Dès que le ser-

vice lui laissait un instant de liberté, il venait caracoler devant les fenêtres de la jeune fille, alors dans tout l'éclat de sa première floraison.

C'est le vieux et toujours jeune roman d'amour. Il est raconté sur un album à la mode du temps : papier vélin, grande écriture, encre jaunie, style troubadour, tout cela est vieillot, mais reste charmant. Heure par heure, ou plutôt minute par minute, Félix Milliet a noté aussi ses impressions dans un journal intime ; ce sont des instantanés psychologiques. Le lecteur excusera la minutie des détails et l'inexpérience littéraire, en faveur des sentiments qui sont sincères et profonds. Tout cela vous fera sourire, jeunes gens du vingtième siècle, ce sont des fleurs fanées, aux pétales pâlis, mais ce sont encore des fleurs. Elles conservent un reflet très doux de leurs fraîches couleurs d'autrefois, et comme une réminiscence de leur pénétrant parfum. Lisez donc, si vous voulez apprendre comment on roucoulait et comment on savait aimer en 1838.

Ceux qui ont observé les tableaux et les gravures de cette époque, se souviennent de ces jeunes filles à l'air naïf, coiffées de bandeaux plats, avec accroche-cœurs. Au bal, elles portaient une fleur plantée au sommet de la tête et retombant sur le front.

Félix Milliet a fidèlement retracé d'après nature le portrait de Louise de Tucé :

J'aime ta chevelure
Dont la noire parure
Se sépare en bandeaux,
Puis doucement s'arrange
Autour de ton front d'ange
En gracieux anneaux.

De tes seize ans parée
Et de joie enivrée,
Lorsque tu viens au bal,
J'aime la rose blanche
Dont la tige se penche
Sur ton front virginal. (1)

Ne croirait-on pas voir un portrait peint par Winterhalter? Plus loin, on dirait un croquis de Viollet-le-Duc.

Le jeune officier raconte une joute sur l'eau à laquelle il avait pris part. Ses yeux se tournaient souvent vers le rivage.

Oh! c'est qu'elle était là, la jeune demoiselle,
Assise au bord du Loir,
Son album à la main, dessinant la tourelle
Du gothique manoir.

Madame de Marescot était une de ces aimables personnes qui, lorsqu'elles ont passé l'âge des plaisirs, aiment encore assister aux gais divertissements de la jeunesse.

Elle annonçait un grand bal et le jeune officier n'y

---

(1) Ces « timides beautés » dont le front virginal est « baigné de pudeur », tous les poètes de l'époque les ont chantées et tous aussi, sauf les très grands, nous ont laissé d'elles la même image, de style Louis-Philippe.

Avec plus de préciosité, Sainte-Beuve, dans son *Joseph Delorme*, nous peint...

Sur un front de quinze ans les cheveux blonds d'Aline
Débordant le bandeau qui les voile à nos yeux,
Baignant des deux côtés ses sourcils gracieux :
Tel un double ruisseau descend de la colline.
Et sa main, soutenant ce beau front qui s'incline,
Aime à jouer autour, et dans les flots soyeux
A noyer un doigt blanc, et l'ongle curieux
Rase en glissant les bords où leur cours se dessine.

était pas invité! Enfer et malédiction! Désespoir et jalousie!

Lorsqu'au milieu des jeux, des ris, des danses folles,
Les hommes, à l'envi, vers toi se presseront,
Ton oreille entendra de bien douces paroles,
Qui feront de plaisir rougir ton jeune front.

Alors songe parfois que, loin de cette fête,
Loin de tout le bonheur que le monde promet,
Il est un cœur aimant, une âme de poète,
Qui te chante tout bas et t'adore en secret.

Il faudrait raconter les prodiges de diplomatie, les visites, les flatteries, les intrigues employées par le jeune sous-lieutenant pour se faire inviter chez madame de Marescot. Elle riait la vieille dame en faisant languir le soupirant. Sa qualité d'excellent valseur lui ouvrit enfin les portes.

Une page naïve du candide Bernardin de Saint-Pierre nous décrit des réunions de jeunes filles qui ne sont pas sans analogie avec celles auxquelles était invité notre jeune officier :

« ... Il est d'usage que les demoiselles de la même société s'invitent tour à tour à des assemblées. Elles se rendent avec leur mère chez celle qui les a invitées. Celle-ci leur sert du café à la crème, avec toutes sortes de pâtisseries et de confitures faites de sa main. Tantôt elle déroule à leurs yeux, sur une grande pièce de tapisserie, à laquelle elle travaille jour et nuit, des forêts de saules toujours verts qu'elle a plantés elle-même, et des ruisseaux de moire qu'elle a fait couler avec son aiguille. Tantôt elle marie sa voix au son du clavecin, et semble réunir dans son appartement tous les oiseaux des bocages. Elle invite ses compagnes à chanter à leur tour. C'est alors que les éloges redoublent : leurs mères, comblées de joie, s'applaudissent en secret, comme Niobé,

des louanges données à leurs filles. Quelques officiers en uniforme et en bottes, échappés furtivement de leurs exercices, viennent jouir parmi elles d'un instant de calme délicieux ; et pendant que chacune d'elles espère trouver dans l'un d'eux son protecteur et son ami, chacun d'eux soupire après la compagne qui doit adoucir un jour, par le charme des talents domestiques, la rigueur des travaux militaires. »

APRÈS LE BAL

Les flambeaux pâlissaient, et l'élégante foule,
Désertant les salons comme une eau qui s'écoule,
De la fin des plaisirs a donné le signal.
Et vous êtes partie, encor fraîche et rieuse,
Mais oubliant, hélas ! peut-être dédaigneuse,
Votre joli bouquet de bal.

Moi, je l'ai recueilli. D'une main attentive
Je l'ai mis rafraîchir dans une eau pure et vive,
Après l'avoir couvert d'un long baiser brûlant.
Et j'ai vu chaque fleur, sur sa tige flétrie,
Reprendre son éclat et renaître à la vie
Comme par un enchantement.

.....

Ce bouquet dérobé, qu'il m'eût été plus doux
De l'obtenir d'un cœur touché de ma constance,
Comme un symbole heureux de joie et d'espérance
Que l'on reçoit à deux genoux !

Puis, quand les fleurs se sont fanées, le poète continue sur un ton plus grave :

Eh bien ! je t'aime ainsi, pâle et triste relique,
Quand je tourne vers toi mon œil mélancolique,
Il s'échappe un soupir de mon cœur oppressé ;
Une larme, parfois, vient mouiller ma paupière,
C'est que je songe alors à ta splendeur première,
A ton éclat trop tôt passé.

C'est que je vois en toi la plus fidèle image
De nos illusions, des rêves du bel âge,
De ces beaux songes d'or que l'on fait à vingt ans,
Brillants comme tes fleurs, comme elles éphémères,
Et qu'on voit s'envoler, hélas ! tristes chimères,
Sur l'aile froide des autans.

3

JOURNAL DE FÉLIX MILLIET

Jeudi 12 juillet 1838. — Visite à madame de Marescot, confidence proposée et acceptée.

Dimanche 15 juillet. — Cet après-midi, de une heure à deux, madame de Marescot a rendu visite à madame de Tucé. Moment décisif ! A quatre heures visite à madame de Marescot. On colore le refus en disant qu'elle est trop jeune pour qu'on songe à la marier. Elle n'a que seize ans et demi.

Mercredi. Revue. — Le soir, promené avec M. de Launay. Nous avons parlé d'elle. (1) Il savait à peu près tout. Hélas, il en convient, la naissance est un obstacle insurmontable. Je n'obtiendrai jamais sa main ! — Lorsque les fortunes seules sont inégales, on peut espérer, on peut lutter, se faire une position sociale qui satisfasse l'amour-propre ou même l'ambition. Si pour l'obtenir il ne fallait que de l'or, j'en aurais. Je placerais tout ce que je possède dans une de ces opérations hasardeuses dans lesquelles, si on court le risque de perdre sa fortune, on peut aussi avoir la chance de la décupler. S'il ne fallait qu'une position brillante, je pourrais espérer encore ; avec du temps et une puissance de volonté comme celle que j'aurais, rien ne me serait impossible.

---

(1) Mademoiselle Louise de Tucé prenait des leçons de M. de Launay, professeur de dessin au collège de Vendôme. Félix s'empressa de lier connaissance avec cet aimable et habile artiste, auquel il demanda des conseils.

Mais il ne dépend pas de moi d'être né noble; toute puissance humaine se brise contre un pareil obstacle. Préjugé ou non, c'est une de ces barrières qu'on ne peut espérer de franchir ni de rompre.

Jeudi 2 août. — J'ai laissé mes amis à table et je suis sorti. Un heureux hasard m'a fait rencontrer madame de Tucé et mademoiselle Louise au coin de la place. *Rien ne pouvait me faire présumer* que je la rencontrerais à cette heure. Comme elle était blanche et rose! Comme son grand chapeau de paille lui sied bien! Oh, que je l'aime! Elle a un air enfant, un charme que je ne puis définir! Elle est entrée dans son appartement. Elle était souvent à la fenêtre et regardait sur la place. Ses yeux se sont tournés un instant vers le café. J'y étais, caché par les volets qui ne laissaient qu'une étroite ouverture. J'ai été bien heureux pendant ces quelques minutes. Il me serait impossible de rendre une seule des pensées qui me traversaient l'esprit; ou plutôt je ne pensais pas, j'étais absorbé dans ma contemplation... (1)

Vers six heures et demie, elles sont allées à la promenade. J'étais à cheval sur la place. J'ai supposé qu'elles allaient chez madame de M... et j'ai pris la route de Troo. Puis, je me suis ravisé et, sans savoir pourquoi, d'instinct, j'ai pris le boulevard et je suis allé aboutir sur la route qui mène aux ruines du château de Lavardin. Elles sortaient précisément d'une maison, et se dirigeaient vers le château. Craignant d'avoir l'air de les suivre, j'ai fait demi-tour, j'ai repris le boulevard au trot, puis enfilant un chemin de traverse, je suis arrivé avant elles à Lavardin. Je ne savais pas si elles viendraient jusque-là, je l'avais deviné. (2) J'allais m'approcher d'elles, quand je les ai vues entrer dans un jardin, chez M. de Clinchant; j'ai salué de loin. Mademoiselle Louise seule m'a vu. Elle était à quelques pas en arrière avec sa petite sœur Noémi. Je l'ai suivie des yeux, admirant

---

(1) Le sentiment substitué au raisonnement, c'est le chemin qui mène à l'extase.

(2) Ces intuitions ou pressentiments peuvent être interprétés comme rentrant dans ces cas de télépathie, aujourd'hui si passionnément discutés.

sa taille si gracieuse. M. de Clinchant n'était pas chez lui; elles sont revenues sur leurs pas. Mais j'étais déjà un peu loin, et je n'osais pas tourner la tête. J'ai pris le trot et j'étais déjà à Montoire pour les voir encore une fois, lorsqu'elles sont rentrées.

Vendredi. — Je viens du spectacle des marionnettes. En sortant, j'ai vu une lumière à sa fenêtre, et j'ai souhaité à l'ange qui va s'endormir un sommeil calme et pur comme son cœur, des songes tout roses comme son frais visage, et suaves comme son âme.

Samedi 4, dix heures et demie du soir. — Les marionnettes jouent tous les soirs. Je me suis mis en bourgeois et j'y suis retourné; j'avais deviné que ces dames s'y rendraient. Elles étaient déjà dans la salle. Madame de Tucé a eu la bonté de me faire place à sa droite.

Dimanche. — Oh, l'agréable journée! Je venais de descendre de cheval; il était environ huit heures, lorsque madame de Tucé et mademoiselle Louise sont allées chez madame de M... Puis, je les ai revues se rendant à la grand' messe. De deux heures à quatre heures, M. de Launay a dessiné la maison de madame de Tucé, et mademoiselle Louise avec lui. Je me suis habillé à la hâte pour me rendre chez madame de Marescot. Sept ou huit demoiselles et deux petits jeunes gens étaient autour d'une table, jouant à de petits jeux de cartes. J'ai parlé dessin avec mademoiselle Louise. J'étais un peu éloigné de la table et je pouvais sans affectation la regarder de temps en temps. J'ai pu admirer ses yeux d'un bleu sombre, si doux et si veloutés. Oh, bonheur! trois ou quatre fois, en lui donnant les cartes, j'ai effleuré le bout de ses doigts!

Non, quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oserai jamais me plaindre. Car j'ai eu des joies si vives et si douces, si inespérées, qu'elles dépassent tout ce que j'avais rêvé! Quoi qu'il m'arrive, je ne puis que bénir le sort, je ne puis que la bénir, elle, source de toutes mes joies si pures et de mon ineffable bonheur!

Mardi, sept heures un quart. — Je suis au quartier. Je porte souvent mes regards à travers les rideaux de

sa fenêtre fermée. Elle se regarde au miroir. Elle peigne ses cheveux qui tombent des deux côtés le long de ses joues. Mon cœur bat violemment dans ma poitrine. Je me reproche presque de la regarder ainsi. — Elle n'est pas seule. Est-ce madame de Tucé qui est avec elle ? Non. C'est mademoiselle Louise Mousseron. Les deux jolies cousines lissent leurs cheveux. Elles rient, les heureuses filles ! La pluie commence à tomber. Elles viennent regarder à travers les vitres. M'ont-elles vu ? La fenêtre est ouverte. Mademoiselle Louise a fait deux ou trois pirouettes, puis elle m'a vu, et a disparu soudain. — Elles viennent de partir en voiture pour Fleurigny.

4

Bientôt le jeune officier dut quitter Montoire pour aller en garnison à Vendôme. La distance entre ces deux petites villes n'est que de quelques lieues, cependant les occasions de voir mademoiselle de Tucé allaient devenir plus rares.

— Il était environ quatre heures et demie lorsque j'ai aperçu une grande calèche découverte, toute remplie de dames et de demoiselles. Cela a passé comme un éclair, mais je ne crois pas m'être trompé : robe rose : Mademoiselle de Tucé était là... Mon cœur s'est serré. Un froid subit m'a parcouru des pieds à la tête. (1) Je ne sais pour-

(1) Tous ceux qui s'occupent de psycho-physique connaissent le fait constaté ici par Félix Milliet : la connexion intime qui existe entre la sensation de froid et la tristesse ; comme inversement l'élévation de température qui accompagne la joie et l'amour.

On l'a dit : « L'amour est une augmentation de la puissance d'agir, qu'accompagne une augmentation de la puissance de penser. Une joie profonde inonde l'âme, lorsqu'elle passe à une perfection plus grande. Réciproquement, la tristesse ou la mélancolie, chez l'homme qui voit s'éloigner celle qu'il aime, est l'indice d'un véritable amoindrissement de son être. »

quoi j'ai éprouvé une impression douloureuse. C'est le regret, hélas! Bientôt je ne pourrai plus la voir... Et personne à qui confier mes peines! Les cœurs amis en qui j'espérais de verser ma douleur, m'ont paru tellement froids, que je l'ai renfermée en moi-même.

ADIEU

Plus je l'aime, ô mon Dieu! plus je suis misérable.
Dans son brillant chemin je passe inaperçu:
En vain je la supplie, elle est inexorable,
Et ce que j'ai souffert pourtant elle l'a su.

Tout bonheur ici-bas repose sur le sable;
Mon espoir du matin chaque soir est déçu;
De ses refus amers la cruelle m'accable,
Et j'aurai tout donné sans avoir rien reçu.

Je demandais si peu pour chérir l'existence,
Si peu pour être heureux : une ombre d'espérance,
Un seul mot de pitié... qui n'est venu jamais!

Ai-je pu malgré moi mériter votre blâme?
Un feu d'amour divin illuminait mon âme;
Tout va s'éteindre; adieu!... Comme je vous aimais!

Vendôme. Dimanche. Revue d'ensemble. — Je n'ai fait que penser à elle pendant toute la journée.

Depuis que j'ai quitté Montoire, mes idées sont plus tristes et plus sombres. Là-bas, le bonheur de la voir souvent m'empêchait de considérer combien mes espérances étaient peu fondées: je jouissais du présent sans trop songer à l'avenir. Maintenant mon espoir ressemble à la flamme vacillante d'une lampe qui va s'éteindre.

Mardi. — Elles viendront demain à la distribution des prix du collège. — Je suis allé chez le colonel Bignon: nous avons beaucoup parlé d'elle. Monsieur et madame ne tarissent pas d'éloges sur son compte.

Mercredi 22. — J'ai accompagné madame Bignon à la distribution des prix, gardé des places pour madame de Tucé. Quand elles sont arrivées, j'étais placé derrière elles. Obligé de donner ma place à des dames! Je ne voyais plus que son chapeau de paille.

A la sortie j'ai accompagné mademoiselle Louise pendant sa visite à l'exposition des dessins; il y avait là des mines de plomb et des aquarelles fort bien.

Pendant le concert, madame Bignon m'avait invité à passer la soirée chez elle. Madame de Tucé et mademoiselle Louise sont venues. Je lui ai donné le bras pour descendre dans la salle à manger. Au dîner j'étais près d'elle! On a fait un tour dans le jardin. Rentré de suite à cause du froid. — Je les ai accompagnées à dix heures et demie jusqu'à l'hôtel. Le hasard m'a bien favorisé aujourd'hui, mais hélas, tout ce bonheur ne fait que rendre plus amère sa perte et n'augmente en rien mes chances de succès. Elles partent décidément vendredi pour Le Mans.

Jeudi 23. — Elle part demain! J'irai samedi à Montoire. Je verrai la maison vide.

Samedi 25. — En arrivant à Montoire, j'ai aperçu les fenêtres ouvertes. On n'était pas parti. Je suis entré chez madame de Tucé, sous prétexte de lui annoncer que la fête projetée n'aurait lieu que dimanche. Elles le savaient.

Dimanche. — Dansé la première contredanse avec mademoiselle Louise pour vis-à-vis, et la seconde avec elle!... La soirée terminée, madame de Tucé m'a prié d'aller chercher le manteau de sa fille. Dans la joie mêlée de surprise que ces mots m'ont causée, je suis parti comme un fou, sans prendre, je crois, le temps de répondre. Le domestique courait après le cheval qui s'était échappé à travers les arbres en abandonnant la voiture. Les manteaux n'y étaient pas. Retourné dire cela à madame de Tucé. Puis, je suis revenu en hâte auprès du domestique qui m'a montré le manteau et le schall sur un banc de pierre. Je les ai pris, on m'a remercié, et les voilà parties. Ma voiture de louage s'est trouvée derrière la leur pendant tout le trajet... Et ç'a été la fin de mon bonheur.

SON RETOUR

Je souffrais en silence,
Maudissant son absence
Si tardive à finir;
Je la voyais en rêve,
Mais mon bonheur s'achève,
Elle va revenir.

Tout s'embellit, se dore,
S'anime et se colore
De ce rayon d'espoir.
Caché dans la verdure,
Le gai ruisseau murmure :
Tu vas bientôt la voir !...

Mon ami C... a dit à mademoiselle Ch... que j'étais très amoureux de mademoiselle de Tucé, que j'avais fait des vers pour elle, et qu'il les avait déjà mis en musique. Mademoiselle Ch... a dit que madame de Tucé tenait beaucoup au nom et à la fortune. Un nommé X... ayant vingt mille livres de rente, mais pas de *de* a été refusé. M. de B... également, lui n'était pas assez riche.

Cependant rien ne décourage le jeune officier.

Dimanche 2 décembre. — J'ai envoyé une lettre à madame de Marescot pour la prier de vouloir bien présenter ma demande en mariage.

Mardi 4. — C'est aujourd'hui ou demain que mon sort va se décider. Dois-je craindre ou espérer ?

Samedi 8. — Madame de Marescot m'envoie la réponse que lui a faite madame de Tucé :

« ... J'ai besoin, madame, de parler à cœur ouvert avec vous qui avez toujours témoigné tant d'intérêt à ma fille. Je n'ai parlé ni à Louise, ni à son tuteur de la proposition

que vous m'aviez déjà faite cet été, étant bien décidée à ne pas marier ma fille avant ses dix-huit ans accomplis. Car telle était l'intention de M. de Tucé... Vous savez aussi, madame, que ma fille appartient à une des plus anciennes familles du Maine, qui trouverait peu convenable que je fisse faire à Louise une alliance, où elle ne trouverait ni naissance ni titre. Je ne puis vous donner une réponse positive avant d'avoir de nouveaux renseignements. Mais je vous prie, madame, de dire à M. Milliet que je n'en demande ni n'en prendrai aucun, s'il ne consent premièrement à attendre jusqu'au mois de septembre ou octobre 1839, et s'il ne consent encore à prendre un titre en se mariant, car je crois qu'il n'est pas né gentilhomme. Je crains bien qu'il ne s'élève encore des difficultés relativement à l'éloignement des propriétés que peut avoir M. Milliet. J'ai entendu dire qu'il était de Valence. Je ne pourrais consentir à voir Louise s'éloigner à une aussi grande distance.

Je vous renouvelle, madame, mes remerciements pour l'intérêt que vous témoignez à Louise, et vous prie d'agréer l'assurance de mon respectueux attachement.

Votre très humble servante

De Tucé, née Huë de Montaigu »

Félix Milliet à son ami, M. de Montal :

... Dans le cas où madame de Tucé consentirait à mon mariage, on m'assure qu'elle mettrait pour condition que j'ajoutasse à mon nom celui d'une de mes propriétés, de Saint-Flour par exemple. Si l'on m'eût demandé de prendre un titre, je n'aurais pas eu besoin de te consulter pour répondre non ; mais s'il ne s'agit que de l'addition d'un nom de terre... Je crains d'être influencé à mon insu par le vif désir que j'ai de cette union. Conseille-moi, toi qui es calme et raisonnable ; dis-moi ce que tu en penses. Puis-je promettre cela sans me rendre ridicule ? Ceux qui me connaissent savent bien que je ne m'attribuerai jamais un titre qui ne m'appartient pas.

La droiture et la probité de Félix Milliet séduisirent mademoiselle Louise de Tucé ; et la sincérité de son amour triompha des absurdes préjugés nobiliaires, plus puissants alors qu'aujourd'hui. Bientôt l'affection des deux jeunes gens était devenue réciproque ; madame de Tucé eut la sagesse de ne pas s'opposer à l'inclination de sa fille. Elle écrivit à madame de Marescot :

Si je passe sur le grave inconvénient de marier Louise avant ses dix-huit ans accomplis, c'est à cause des bons renseignements que vous me donnez de la conduite de M. Milliet, auquel du reste ses chefs et ses camarades rendent justice. Pour moi, je le connais peu, mais j'ai su apprécier sa discrétion vis-à-vis de ma fille, je lui en sais gré...

5

Décembre est venu, mais l'amour brave la pluie et la neige. Le poète écrit à un ami :

Vois-tu, si tu n'as pas, une fois en ta vie,
Éprouvé de l'amour la puissante magie,
Tu ne comprendras pas l'ineffable bonheur,
L'indicible plaisir qui vous remplit le cœur.
Le Dimanche à midi, quand, quittant la *semaine*,
On s'élance à cheval tout à travers la plaine,
Au galop, plein d'espoir, ivre d'amour. Souvent
Lorsque tombe la pluie et que souffle le vent,
Pour passer, ruisselant, sur un coursier qui fume
Et qui mâche en courant son mors blanchi d'écume,
Devant une fenêtre, où l'on verra soudain
Un rideau, soulevé par une blanche main.
Puis, vous apparaîtra le gracieux visage
D'une enfant aux yeux bleus qui, de votre passage
Inquiète, attendait le moment désiré,
Peut-être hélas trop lent à venir à son gré.

Tu ne comprendras pas l'ivresse, le délire,
La volupté qu'on a de penser, de se dire
Que votre ange adorée, en vous voyant ainsi,
Vous plaindra, puis tout bas murmurera : merci.
Car elle saura bien que c'est à cause d'elle
Que sur votre manteau la pluie à flots ruisselle,
Que c'est pour elle seule et pour voir ses beaux yeux,
Pour ouïr de sa voix le son mélodieux,
Pour voir son beau cou blanc, semé de veines bleues,
Qu'au galop vous avez parcouru quatre lieues.

L'art seul peut rendre l'amoureux digne de celle qu'il aime.

Je voudrais que ma poésie
Fût harmonieuse et choisie,
Comme le chant du rossignol;
Alors mon ardente pensée,
Dans une strophe cadencée,
Jusque vers toi prendrait son vol.
Je voudrais que ma poésie
Fût harmonieuse et choisie.

Je voudrais, par un sortilège,
Avoir le pinceau du Corrège,
De l'Albane ou de Raphaël :
Ta beauté, lumineuse étoile,
Rayonnerait sur l'humble toile,
Son éclat serait immortel.
Je voudrais, par un sortilège,
Avoir le pinceau du Corrège.

Je voudrais être un statuaire
Et, donnant ta forme à la pierre,
T'asseoir sur un haut piédestal,
Dans une ravissante pose;
Puis, au socle de granit rose,
Buriner ton nom virginal.
Je voudrais être un statuaire
Pour donner ta forme à la pierre.

Je voudrais être, en mon ivresse,
Le sylphe léger, qui caresse
Ton beau front pendant le sommeil;
Puis, le matin, quand ta paupière
Ouvre ses cils à la lumière,
Être un blanc rayon de soleil.
Je voudrais être, en mon ivresse,
Le sylphe heureux qui te caresse.

Mais hélas, je suis peu de chose,
Ni grand peintre, ni sylphe rose,
Ni poète à la lyre d'or.
Qu'importe, si tu veux me prendre
Tel que je suis, rêveur bien tendre,
Avec mon cœur pour tout trésor.
Mais hélas, je suis peu de chose,
Ni grand peintre, ni sylphe rose.

6

En janvier 1839, fut enfin accordé le consentement si ardemment attendu. La joie du poète déborde et il y mêle déjà la gravité d'un serment solennel. Il promet à Louise d'embellir si bien sa nouvelle existence,

Qu'elle ne puisse pas faire la différence
De son bonheur présent à son bonheur passé,
D'être un ormeau fidèle à cette tendre vigne
Qui de la soutenir vient de me trouver digne.
Oh, lorsqu'un nœud divin unira pour toujours
Et mon âme à ton âme et mes jours à tes jours,
Comme un fleuve aux flots d'or s'écouleront les heures.
Si tu veux, nous fuirons loin des tristes demeures,
Loin du bruit, de la foule, insupportable essaim,
Et nous irons ensemble, en nous donnant la main,
Promener lentement sur la verte colline,
Près de la vieille tour, d'où le regard domine
Le vallon calme et frais, sillonné par le Loir.
. . . . . .

jusqu'au seuil de l'exil

Je te dirai combien tristes étaient mes jours,
Avant que ta présence en vînt charmer le cours,
Comme péniblement s'écoula mon enfance,
Comment, bien jeune encor, je connus la souffrance,
Et plus tard, dans le monde où j'essayai mes pas,
Combien je rencontrai d'amertumes, hélas!
Du jour où je t'aimai, je te dirai mes craintes,
Puis mes éclairs d'espoir, mes soupirs et mes plaintes,
Et mes jours sans repos et mes nuits sans sommeil,
Et les vœux insensés que j'adressais au ciel.
Enfin tu m'entendras dire que je t'adore,
Te le dire cent fois, puis te le dire encore.

Avril 1839.

Félix Milliet avait 27 ans au moment de son mariage, Louise de Tucé en avait 17.

II

VIE FAMILIALE

1840-1851

PORTRAITS DE MES PARENTS. — NAISSANCE DE FERNAND, D'ALIX ET DE PAUL. — M. MILLIET DONNE SA DÉMISSION D'OFFICIER. — MÉLIOTTE. — FANTAISIE ET RÉALITÉ. — VISION MERVEILLEUSE. — ENFANTILLAGES. — UN MÉFAIT IMPUNI. — ÉDUCATION SELON MONTAIGNE. — DIATRIBE CONTRE LE TABAC. — UN CHIEN ENRAGÉ.

II

VIE FAMILIALE

1840-1851

Portraits de mes parents. — Naissance de Fernand, d'Alix et de Paul. — M. Milliet donne sa démission d'officier. — Méliotte. — Fantaisie et réalité. — Vision merveilleuse. — Enfantillages. — Un méfait impuni. — Éducation selon Montaigne. — Diatribe contre le tabac. — Un chien enragé.

1

Mon père, dont la famille était originaire de Savoie, rappelait par ses traits l'ancien type des Allobroges : cheveux châtains, qui ne blanchirent jamais, et grande moustache d'un blond roux. Sa taille était un peu au-dessous de la moyenne ; son teint coloré et ses yeux gris extrêmement vifs marquaient un tempérament à la fois sanguin et nerveux. Son caractère primesautier était sensible, passionné, bouillant, irascible, mais sans rancune, franc, loyal, affectueux et bon. La probité lui était si naturelle qu'il ne concevait même pas la possibilité de la moindre atteinte à la délicatesse. Son désintéres-

sement absolu et son dévouement à ses principes lui attirèrent de nombreuses et durables sympathies.

Le visage de ma mère respirait à la fois la douceur et la fermeté. Ses yeux étaient d'un bleu foncé, ses cheveux bruns, presque noirs, ses joues d'une fraîcheur éblouissante; des bandeaux plats encadraient l'ovale très pur de son visage. Ses belles mains ressemblaient à celles de la Joconde, dont elles avaient souvent la pose. La noblesse naturelle de ses manières, le charme de son sourire et la finesse de ses traits justifiaient pleinement sa réputation de beauté. Mon père en était très fier, mais elle ne semblait pas s'en douter. Elle attachait plus de prix au renom que lui méritaient son intelligence, sa droiture et son inépuisable bonté.

Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vue en colère, ni même maussade. Cette constante sérénité d'humeur témoignait du rapport harmonieux qui unit la santé morale à la santé physique dans une nature bien équilibrée.

Habituée dès son plus jeune âge à soigner les malades, ma mère avait l'instinct de la médecine. Combien de fois nous a-t-elle guéris! Et son dévouement ne se limitait pas à l'égoïsme familial. Dans une épidémie de choléra, elle fit preuve d'un grand courage, n'hésitant pas à porter secours à ceux qui étaient frappés autour d'elle.

M. et madame Millicet passèrent gaiement leurs premières années de mariage. Le régiment, qui changea plusieurs fois de garnison, resta quelque temps à Pontivy, puis à Alençon. Louise dut aller faire ses couches au Mans, et la séparation parut bien cruelle aux deux jeunes gens.

Mon frère Fernand naquit le 6 août 1840.

La vie militaire en province n'offrait pas grand attrait à des esprits avides de liberté et de vie intellectuelle. Aussitôt qu'un fils lui est né, Félix songe à quitter le service :

PROJETS

Veux-tu nous faire une existence
Fraîche comme un beau jour d'avril,
Et que jamais ne recommence
Pour nous la douleur de l'exil ?

Dis-moi, veux-tu que loin du monde
Injuste, méchant et pervers,
Nos jours s'écoulent, comme l'onde
D'un ruisseau, sous des arbres verts ?

Viens avec moi dans ma patrie,
Où le soleil sourit toujours,
Douce compagne de ma vie,
Là, nous passerons d'heureux jours.

Et ne crains pas que je regrette
De n'entendre plus le clairon,
De ne plus voir mon épaulette
Briller au front d'un escadron ;

De ne pouvoir plus ceindre encore
Le reluisant sabre d'acier
Qui vient, avec un bruit sonore,
Battre les flancs de mon coursier.

Ah, sans regret je saurai dire
Aux armes mes derniers adieux,
Car ma gloire est dans ton sourire
Et mon bonheur est dans tes yeux.

Tout près du torrent qui s'épanche,
Non loin du Rhône aux grandes eaux,
Nous avons une maison blanche
Qui s'élève au pied des coteaux.

Tu ne seras pas châtelaine;
Elle n'a ni donjon ni tour,
Mais elle domine la plaine
Et les villages d'alentour.

Mais dans cet asile modeste
Avec nous viendra le plaisir,
Et puis l'amour fera le reste,
Car l'amour sait tout embellir.

Un peu plus tard Félix écrivit la jolie romance intitulée « Le Rêve » (musique de madame Magnin). Il ne faisait que traduire en vers une page de prose composée par Louise.

LE RÊVE

Mon bien-aimé, j'ai fait un rêve
Que je veux te conter tout bas;
Viens sur le sable de la grève,
L'écho ne nous entendra pas.

Tu partais pour un long voyage;
Moi, sous la forme d'un nuage,
Je nageais dans l'éther serein;
A mes flancs portant ta pensée,
Je suivais ta marche pressée,
Et donnais l'ombre à ton chemin.

Suspendant ta course lointaine,
Tu t'arrêtais à la fontaine
Aux bords verdoyants et fleuris;
Et moi, soudain, trois fois heureuse,
Je devenais l'onde amoureuse,
Baignant tes pieds endoloris.

Puis, le ciel s'étant voilé d'ombre,
Tu rencontrais, près du bois sombre,

Un ennemi provocateur ;
J'étais alors ta bonne épée,
Prompte, fidèle et bien trempée,
Ma pointe allait le mordre au cœur.

Mon bien-aimé, voilà mon rêve,
Ma bouche te l'a dit tout bas,
Viens en mes bras pour qu'il s'achève,
L'écho ne nous entendra pas.

Le rêve a été réalisé : ce que la jeune femme voulait être, l'admirable épouse l'a été.

Lors de la naissance de son fils aîné, Félix exprima d'une façon charmante les sentiments délicats et tendres d'un jeune homme étonné d'être père pour la première fois. Il ose à peine toucher le nouveau-né, il reste plongé dans une contemplation délicieuse :

Et mon âme s'arrête, en extase, ravie...
C'est que tu m'apparais auprès de son berceau,
Auprès de notre enfant dont le premier sourire
Fut pour toi, la première, ô mère au cœur divin,
Qui lui donnas le jour au prix d'un long martyre,
Et qui, pour le nourrir, donnes encor ton sein.
Alors d'un bonheur pur mon triste front s'éclaire,
Comme un sombre horizon aux rayons du soleil ;
Et je baise mon fils et je bénis sa mère,
Et j'adresse pour eux une prière au ciel.

A LA MÈRE DE MON ENFANT

Mère, petite mère !... oh, comme à ton oreille
Ce mot harmonieux paraîtra bien plus doux,
Lorsqu'il s'échappera de la bouche vermeille
De ton petit Fernand, assis sur tes genoux.

.....
Mais dans ce livre blanc toi seule encor sais lire;
Tu lis dans son regard, tu lis dans son sourire,
O mère, ainsi que Dieu lit dans le fond du cœur.

Oh, quelle poésie et pure et sans mélange
Doit rayonner pour toi sur ce visage d'ange
Qui pour les autres yeux n'exprime rien encor!
Et dans les sons confus de sa voix enfantine,
Langage bégayé que toi seule devines,
Quelle douce harmonie et quel céleste accord!

Dis-moi ce que tout bas son haleine murmure,
Lorsque sur tes genoux tu berces son sommeil;
Sans doute, quand vers lui tu penches ta figure,
Ton oreille recueille un son qui vient du ciel.

Dis-moi ce que son œil, miroir de sa jeune âme,
Reflète de divin, de pur et d'enivrant;
Dis-moi ce qu'en ton cœur et de mère et de femme
Verse de volupté ce sourire d'enfant.

Oh, dis-moi tout cela, je saurai te comprendre,
Dis-moi tout ton bonheur, je t'en prie à genoux,
Car je te porte envie et, si j'étais moins tendre,
Et si je t'aimais moins, j'en deviendrais jaloux.

Pontivy, octobre 1840.

2

Ma sœur Alix naquit le 18 mai 1842. Elle était toute fluette, et l'ordonnance de M. Milliet, un colosse, la portait à bras tendu dans le creux de sa main.

M. Milliet, atteint d'une maladie du larynx, qui l'empêchait de bien faire entendre les commandements militaires, se décida un peu étourdiment à donner sa

démission. Les connaissances spéciales qu'il possédait auraient pu lui procurer, dans les haras, une place qui lui eût permis d'attendre sa retraite. Il préféra s'installer au Mans. C'est là que je vins au monde, le 6 mars 1844. (1)

J'étais un gros blondin paisible, facile à élever, comme tous les enfants bien portants. On me confia aux soins affectueux d'une jolie et excellente petite bonne de quinze ans, Émilie, que nous appelions Méliotte. Je ne crois pas que celle-là ait oublié une seule fois sa tâche de gardienne, même lorsque, à la promenade, elle rencontrait — oh, bien par hasard! — un beau gars de vingt ans, Charles Delaporte, habile ouvrier mécanicien, qu'elle ne tarda pas à épouser. J'ai conservé un vague mais charmant souvenir de cette idylle, à laquelle j'assistais sans la comprendre.

3

En vieillissant, j'ai oublié bien des choses intéressantes et utiles, qui m'avaient cependant coûté de longs efforts pour les apprendre, mais je me souviens encore des bizarres chansons dont Méliotte nous berçait le soir. Comme beaucoup de musiciens, elle n'attachait aucune importance aux paroles et les estropiait si bien, qu'elles finissaient par n'avoir plus aucun sens.

Mais ce qui nous charmait encore plus, c'étaient les

(1) Au début de sa grossesse, madame Milliet avait consulté un médecin ignorant qui, ne devinant pas la cause de son indisposition, avait ordonné des sangsues. La malade, oubliée par sa garde, avait été trouvée sans connaissance, baignée dans son sang. Telle fut peut-être la cause de la prédisposition à l'anémie dont j'ai souffert plus d'une fois.

contes de fées, de géants ou de brigands qui frappent si vivement, trop vivement peut-être, les jeunes imaginations. Méliotte avait une histoire de pendu, dont je ne me lassais jamais. Elle me prenait à califourchon sur ses genoux, dont les mouvements variaient suivant le sens du récit :

Le cavalier s'avance d'abord tout doucement, au pas, dans une forêt sombre. Le soir vient, il est triste, il se désole d'être tout seul; depuis trois jours il n'a pas mangé. Trouvera-t-il un gîte pour dormir? Sera-t-il réduit à mourir de faim?

Allons, courage! trottons un peu : hop! hop!

Soudain le cheval hennit et s'arrête court! stop!... Quel est ce grand fantôme qui se balance au bout d'une branche et qui barre le chemin? C'est un pendu qui tire une longue langue. — Et Méliotte imitait le pendu. — La faim est mauvaise conseillère. Le cavalier se dresse sur la selle, tire son grand coutelas, et coupe une jambe au pendu.

Vite, vite, le voilà reparti, au trot! au trot! Quel bon pot-au-feu nous allons faire à l'auberge prochaine! La nuit vient, hâtons-nous! au galop! patatras! patatras! Le vent siffle à travers les branches et emporte son chapeau. N'importe! Patatras! patatras! Le tonnerre gronde dans le lointain. Le cavalier prend peur. Sa conscience n'est pas tranquille, et le remords parle en lui. Patatras! patatras! haletant, à grands coups d'éperons, il accélère le galop de sa monture. C'est en vain! aucune maison sur la route. Le cheval épuisé de fatigue se remet au pas.

Peu à peu, aux gémissements de la rafale se mêle une petite voix, qui tout bas, tout bas, lui parle à

l'oreille. Elle est lente et suppliante. Que dit-elle? — « Bon cavalier, je t'en prie, rends-moi ma gigue! » — Mais non. Le pendu est là-bas, bien loin, c'est sans doute le vent qui gémit dans les feuilles sèches! — Hop! hop! Le cheval trotte, et les genoux s'agitent de nouveau. Mais voici que la voix devient plus sévère et plus forte : « Rends-moi ma gigue, allons! rends-moi ma gigue! » La voix grossit, menaçante mais encore contenue, basse et sourde. — Tout d'un coup, plouf! un grand saut brusque, et une voix de tonnerre crie très vite, à tue-tête : « Rends-moi ma gigue!!! »

L'effet était saisissant! — Quels bons rires, après le premier frisson! Encore! encore! — j'ai malheureusement oublié la fin de l'histoire.

L'homme se souviendra toute sa vie des premières impressions reçues. On devrait profiter de cette faculté pour graver, sur la page blanche de la mémoire, des images belles et bonnes, qui y laisseraient une empreinte ineffaçable.

A l'exemple de plus d'un savant illustre, Méliotte était très crédule, et les légendes auxquelles elle ajoutait foi n'étaient pas toujours très orthodoxes. La poésie des contes de nourrices, comme celle des religions venues d'Orient, fait excuser leur absurdité.

Chaque jour les miettes de pain que nous mettions sur la fenêtre, attiraient les petits oiseaux. Ils venaient par bandes, picoraient avec des piaillements joyeux, et semblaient nous remercier par leurs petits airs de tête. J'ignorais alors ce que sont ces jolis moineaux et je suis sûr que vous l'ignorez aussi. Méliotte me l'apprit : ce sont les âmes des petits enfants morts au berceau.

Cette métempsycose ne m'étonnait nullement; je la

trouvais aussi vraisemblable que les histoires de démons cornus et d'anges gardiens.

Madame Milliet comptait au nombre de ses amies une personne d'une rare intelligence et d'une inépuisable bonté, mademoiselle Marie Carpentier, qui, en 1849, devint madame Pape. Directrice de la Salle d'asile du Mans, elle inaugurait en France ce nouveau système d'enseignement, dont on connaît le succès très grand et très mérité. Dès lors la *leçon de choses* se substitua peu à peu à l'instruction purement livresque. Les contes de fées furent avantageusement remplacés par l'observation de la nature, dont les merveilles sont bien propres, elles aussi, à éveiller l'imagination d'un enfant.

Parfois, le dimanche, Méliotte nous conduisait au Musée. La plupart des habitants de nos villes de province ne se doutent pas qu'ils ont chez eux une excellente école d'art, où ils auraient grand besoin d'aller prendre des leçons de goût. Ils ne voient pas quelle source délicieuse de pures jouissances ils négligent ainsi, par une dédaigneuse et regrettable ignorance.

Savez-vous ce qui, dans le beau petit Musée du Mans, piquait le plus notre curiosité enfantine? Ce n'était ni le célèbre émail qui conserve l'image héroïque de Godefroy de Bouillon, ni l'admirable tableau de famille, chef-d'œuvre de Louis David; c'était... la momie! Cette princesse lointaine qui s'était fait embaumer, il y a quatre ou cinq mille ans, dans l'espoir de reprendre vie au jour du Jugement, je la croyais simplement endormie, et la mort m'apparaissait comme un long sommeil. Parfois je voyais en rêve la momie ressuscitée; elle me prenait par la main, et je la suivais avec ravissement dans son étrange pays.

Ma mère, en nous montrant quelques belles images, nous avait décrit l'Égypte « présent du Nil », le grand fleuve majestueux et vénérable, à la source inconnue, aux inondations fécondantes; les sphinx de granit rose; les monuments énormes, puissamment assis dans leur calme solennel, sous un ciel d'un bleu intense, sous les flèches de feu d'un soleil implacable; le simoun terrible qui dessèche tout; et, dans la solitude immense, désolée, sans verdure, sans eau, dans les sables torrides de l'interminable désert, les longues caravanes défilant au loin, bercées par le pas infatigable de leurs chameaux calleux; les brillants mirages qui apportent un espoir décevant au voyageur mourant de soif; puis les bouquets de palmiers à l'élégant panache; les oasis délicieuses, rares comme les jours de bonheur dans la vie.

Ces réalités nous paraissaient aussi intéressantes que les légendes les plus fantastiques.

4

L'instruction reçue par Louise à Montoire ne pouvait être que celle des jeunes filles catholiques, mince bagage assurément. Elle fut heureuse de trouver chez son mari un esprit plus ouvert et plus cultivé. Quel plaisir de s'initier ensemble aux questions d'art, de littérature, de philosophie et de politique, à une époque où fermentaient tant d'idées nouvelles et généreuses.

Malgré son calme apparent, sa sympathie souffrait des misères inhérentes à notre mauvaise organisation sociale. Elle apportait une ardeur juvénile à toutes les

nobles causes. — Un savant professeur de mathématiques, M. Chassevant, avait communiqué à mes parents son admiration enthousiaste pour les doctrines de Fourier, cet utopiste de génie. Le phalanstère, avec l'harmonieuse organisation du travail attrayant, au moyen des séries, leur semblait être le remède qui allait régénérer le monde. Avec la logique d'une conviction profonde, ils mirent toujours en pratique ces doctrines et laissèrent à leurs enfants la plus entière liberté dans le choix des travaux et des plaisirs. Si mon frère fut soldat, si je fus peintre, c'est parce que *« les attractions sont proportionnelles aux destinées »*.

Nous habitions au Mans, rue Marengo, une jolie maison entre cour et jardin, construite sur les plans de mes parents. Dans ce nid paisible, entre mon grand frère et ma petite sœur dont j'étais la poupée, choyés tous trois de nos parents, nous eûmes le bonheur de recevoir, sans nous en douter, la meilleure des éducations, celle des exemples quotidiens d'affection dévouée, de respect mutuel et d'accord constant.

Les jeunes plantes poussent bien dans cette douce chaleur du foyer domestique. J'apprenais que l'union de la famille est la condition principale du bonheur, et je me berçais de cet espoir enfantin que ma vie tout entière ne serait qu'une longue joie. Ces douces illusions font un douloureux contraste avec les amertumes dont j'ai été depuis abreuvé.

5

Ma mère m'apprit de bonne heure à lire et à écrire, sans fatigue, en jouant. Je récitais déjà quelques vers,

que je ne comprenais qu'à moitié; mais ce qui me remplissait d'orgueil, c'était d'avoir pénétré les mystères de l'addition. J'aimais à me glisser sous une petite chiffonnière en bois de rose, derrière laquelle on rangeait mon tableau noir, et là, gravement accroupi comme un petit Bouddha, je me posais à moi-même de difficiles problèmes, avec des nombres de deux et même de trois chiffres! Quand j'avais réussi à trouver le total qui, chose étonnante, avait parfois jusqu'à quatre chiffres, j'étais émerveillé de ma science et aussi content qu'Archimède. On me complimentait, et j'aimais beaucoup cela. J'avais, comme disaient alors les phrénologues, la bosse de l'*approbativité*.

Mes parents ne s'inquiétaient pas trop de cette tendance, sachant de quel secours peut être la gloriole dans les études d'un enfant.

« Les passions, disait Fontenelle, sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des tempêtes; si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. »

Cette idée juste est à la base du système d'éducation inventé par Fourier et qu'il expose de si charmante façon.

Nous allions souvent goûter chez ma grand mère dont la maison était voisine de la nôtre, rue Auvray. Les enfants jouaient dans le jardin, les dames, assises à l'ombre d'un magnolia, travaillaient à quelque tapisserie. Ma mère avait entrepris de tricoter un grand couvre-pied qui faisait mon admiration, et elle me chargeait de porter sur mon épaule le précieux ouvrage roulé autour de ses longues aiguilles de bois. Vêtu

d'une petite blouse de velours noir, une cravate de soie rouge nouée autour d'un grand col blanc rabattu, je m'avançais d'un air important, je me croyais un voyageur partant en mission pour un long voyage, et j'étais persuadé que je contribuais un peu à la fabrication du chef-d'œuvre.

Ma mère encourageait ces illusions. L'enfant qu'on a félicité pour un petit service, cherche l'occasion d'en rendre d'autres; il prend l'habitude d'être obligeant et de penser à autrui. Qui donc, d'ailleurs, n'eût pas été heureux de rendre service à ma mère ?

6

Pendant les vacances, et il y en avait souvent, nous allions chez ma grand mère à Fleurigny, près de Montoire. La villa, bâtie à mi-côte d'une colline boisée, a pour dépendances des caves voûtées très spacieuses, creusées dans le tuf, comme les habitations des anciens Troglodytes. (1) — Le voisinage de la ferme nous

(1) Non loin de Fleurigny, le village de Troo présente un aspect vraiment singulier : Qu'on se figure une colline rocheuse, étagée en gradins irréguliers, comme les marches d'un escalier colossal, taillé par des géants. Dans sa partie verticale, chaque degré est creusé de grottes spacieuses qui servent de demeures à de nombreuses familles, de granges pour leurs récoltes, d'étables pour leurs bestiaux. Là, il n'est besoin ni de maçon, ni de charpentier ; quelques coups de pioche dans le tuf calcaire, et voilà une maison créée. La naissance d'un enfant rend-elle utile de l'agrandir, on creuse une nouvelle chambre à côté des précédentes. Les cheminées des grottes inférieures semblent pousser dans les jardins que l'on cultive sur les terrasses du premier étage. La vigne et les rosiers grimpants encadrent gracieusement les portes et les fenêtres. Les habitants de ce village se plaisent dans ces demeures fraîches en été, chaudes et sèches en hiver, grâce à leur orientation au plein midi.

ravissait : poules, canards, moutons, chèvres et vaches étaient nos amis intimes, sans parler de *Bas-rouges*, le chien du berger.

Au printemps, j'avais été très étonné de voir de petites boules jaunes sortir des œufs, en ouvrant un grand bec, et non moins surpris d'apprendre que ces poussins se transformeraient bientôt en belles poules et en grands coqs aux vives couleurs. Désirant faire une expérience, je demandai à ma grand mère quelques plumes roses, ornement défraîchi d'un vieux chapeau, et je les plantai dans mon jardin. Précoce partisan des doctrines transformistes, j'avais l'espérance de voir, au printemps suivant, pousser quelques poulets roses. Qui sait? La vie a tant de mystères. Maintenant encore, ses énigmes n'ont pas cessé de m'intéresser.

Ma grand mère avait donné à Alix une génisse nommée Néra, à Fernand une petite voiture et un âne. Notre bonheur était de nous *berlauder* dans des sentiers tout creusés d'ornières, et surtout de nous verser tout exprès dans les fossés, ce qui est, comme chacun sait, très amusant.

Comme beaucoup de petites filles, Alix aimait à imiter la tournure et les manières des vieilles personnes. Elle savait retrousser sa robe d'un geste particulier, à la façon de sa grand mère, elle se redressait et s'avançait comme elle d'une démarche décidée, en frappant un peu du talon. Il était divertissant de reconnaître dans cette gamine la caricature de madame de Tucé. Celle-ci était la première à s'en amuser, se souvenant qu'elle aussi, dans son jeune âge, avait eu ce même talent. Il dénote à la fois le goût de l'observation critique et ce don précieux : deviner ce qui peut faire

rire les autres. Quand elle est exempte de méchanceté, la gaieté est une si bonne chose !

Nos jours s'écoulaient doucement, et il me semble que nous avions conscience de notre bonheur.

L'hiver suivant, le Préfet du Mans organisa une grande fête avec bal costumé. Ma mère devait être vêtue en Cérès. On fit venir de Paris, de chez Froment-Meurice, une superbe couronne d'épis d'or. J'avais grande envie de voir cette toilette, dont on parlait tant. Hélas, on m'envoya coucher à l'heure ordinaire. J'obéis, le cœur bien gros. J'avais une mine si désolée que ma mère dut promettre de me dire adieu avant de partir.

Je dormais profondément, quand un baiser sur mon front vint m'éveiller : j'entr'ouvre les yeux, croyant rêver encore et, dans une gloire de lumière, la Déesse m'apparaît, toute resplendissante de diamants, souriante et majestueuse sous sa couronne d'épis d'or.

J'étais en extase, ce fut une vision du ciel ! Depuis ce moment-là, je sais très nettement ce que veulent dire ceux qui parlent du Beau idéal.

Et je connus aussi en cet instant ce que c'est que le bonheur d'être aimé. Cette jeune femme, merveilleusement belle et admirablement parée, c'était ma mère. Elle se penchait vers moi, elle souriait, et son sourire exprimait à la fois la joie d'être admirée et la tendresse maternelle. — Elle m'embrassa et disparut... Je m'endormis de nouveau, mais des rêves divins berçaient mon sommeil.

7

Je ne voudrais pas donner à entendre que des méditations profondes sur la destinée des êtres ou sur

l'esthétique fussent l'état ordinaire de ma pensée. Pour un futur ascète, j'étais bien gourmand, et ma plus grande ambition était de devenir pâtissier. (1)

Méliotte m'appelait « ma colombe » ou « mon Saint-Esprit », mais elle dut reconnaître à maintes reprises que ce Saint-Esprit-là était bien *imparfait*. Ce terme philosophique est employé au Mans pour désigner un enfant turbulent, malicieux ou étourdi.

Je crains même d'avoir été quelque peu complice d'un crime, commis par un ami de mon frère, Émile Magnin, et d'être allé chercher les bûches que ces méchants gamins jetèrent sur la serre du propriétaire voisin. Les vitres volèrent en éclats et les plantes rares furent écrasées. — Ce bombardement était, paraît-il, l'effet d'une vendetta. Il y avait là-dessous quelque tragique histoire d'oreilles tirées.

Nous croyions le voisin absent. Mais soudain éclate une voix irritée. Nous fuyons épouvantés.

A notre grand étonnement, Émile, au lieu de se

---

(1) Il faut lire dans le *Nouveau-Monde* de Fourier (1829) les chapitres sur la gourmandise. Que de progrès sociaux ne réaliserait-elle pas en Harmonie? Par elle, la jeunesse reprendrait intérêt aux travaux agricoles; le consommateur s'informerait en quel terrain et selon quelle méthode un légume a été cultivé : les falsifications, ces « fourberies de l'esprit commercial », seraient impossibles : les ouvriers recevraient des aliments salubres et suffisants pour réparer leurs fatigues : l'intempérance disparaîtrait, car « une gastronomie raisonnée est le meilleur préservatif contre les abus de la table ». « C'est la nature qui donne aux enfants de tous pays un goût si général pour les confitures fines, crèmes sucrées, limonades, etc. » Eugène Sue a écrit un de ses meilleurs romans pour montrer les heureux effets de la gourmandise. D'ailleurs les idées de Fourier ne sont-elles pas déjà en partie réalisées par les coopératives de production, les ligues sociales d'acheteurs, les restaurants coopératifs, les cantines scolaires et, dans certaines écoles maternelles, l'enseignement de la théorie des fractions ne se fait-il pas avec des fruits et des gâteaux?

cacher, va tout droit à sa mère. — Madame Laure Magnin, excellente musicienne, était une jeune veuve, qui cherchait une consolation à son chagrin dans la lecture des poèmes les plus romantiques et des romans les plus romanesques. Vivant ainsi dans un monde imaginaire, qui surexcitait sa sensibilité d'artiste, elle ne voyait plus très sainement les choses réelles. Aveuglée de plus par l'amour maternel, son fils lui apparaissait comme le plus beau, le plus intelligent et le meilleur des êtres, ses sottises étaient des traits de génie, et elle avait communiqué à Émile son exaltation. Nous le vîmes donc se jeter en pleurant aux pieds de sa mère, lui baiser les mains avec transport, et s'écrier : « O ma mère, nous sommes perdus ! M. X... va nous donner des gifles ; protège-nous, sauve-nous ! » Et la mère de lui répondre, en couvrant sa tête de baisers : « O mon fils bien-aimé, calme-toi, ne crains rien ! Je suis là pour te défendre. Qu'il vienne donc, ton ennemi ! Bien hardi qui oserait lever la main sur mon enfant ! »

Elle était superbe comme une grande tragédienne. Nous autres, simples petits bourgeois, habitués au calme bon sens de notre mère, nous restions abasourdis. Très penauds, nous nous attendions à être sévèrement punis. — Point du tout ! C'était le voisin qui avait tort.

Il entre enfin, rouge de colère, bégayant, il se plaint des méfaits de ce gamin, de ce polisson...

— « Arrêtez ! s'écrie madame Magnin, avec la majesté d'une reine offensée. Je ne permettrai pas que l'on insulte mon enfant ! » — Les verres cassés furent payés avec un dédain suprême. Le voisin n'était-il pas trop honoré qu'un pareil enfant eût daigné se divertir à ses dépens !

En ma qualité de moraliste en herbe, j'avais déjà la manie, fréquente chez mes grands confrères, de critiquer les défauts des autres, plutôt que de me réformer moi-même. — La fille du docteur Barbier, Euphémie, était une jolie enfant, mais on le lui disait trop, et elle le savait trop bien. Comme son *approbativité* la poussait à se regarder fréquemment dans la glace et à s'attifer de quelques rubans, mon austérité stoïcienne blâmait ces mondanités en longues remontrances qui finirent par produire un déluge de larmes. Fernand me fit d'amers reproches sur la dureté de mon cœur; moi-même je restai très confus des effets imprévus de mon éloquence.

D'autre part, je puis dire que mon caractère débonnaire m'attira plus d'une fois les malices de mes camarades. J'étais leur souffre-douleurs, et ma bonne me disait en soupirant : « Tu ne seras jamais qu'un pâtiras. » (1)

Elle avait raison. La lutte est une nécessité de la vie. Il faut résister à l'injustice. Malheur à ceux qui sont trop doux et trop bons!... Et pourtant, faudra-t-il répondre aux injures par d'autres injures, aux coups

---

(1) Je suppose qu'un philosophe, rencontrant un enfant inoffensif, trop résigné à la méchanceté humaine, lui aura fait cette prédiction : « Pauvre petit, tu seras toujours victime et, si tu n'apprends pas à te défendre, partout et toujours tu pâtiras. » De ce verbe le peuple fit un substantif et, comme le mari sert bien souvent de souffre-douleurs à sa femme, on chantait au Mans sur un air de carillon :

Pâtiras est mô (mort),
Sa femme en hérite,
D'la cuiller à pot,
Et d'sa vieille marmite,
Sonnez haut, sonnez bas,
Pâtiras ne r'viendra pas.

par d'autres coups, aux calomnies par d'autres mensonges, raviver sans cesse les haines par de perpétuelles vendettas ?

8

Mes parents élevaient leurs enfants sans sévérité, comme sans faiblesse. Montaigne leur semblait être le véritable initiateur de l'éducation moderne : la plupart des réformes proposées par Rousseau et par Fourier lui-même se trouvent en effet, tout au moins en germe, dans les *Essais*.

Ce serait perdre son temps que de diriger un enfant vers un but qu'il n'est pas capable d'atteindre. Fernand, par exemple, n'avait aucun goût pour le dessin ni pour la musique. Il fallait donc chercher à reconnaître nos vocations ou « propensions naturelles ». « On ne loge rien dans la tête par simple autorité. — Qui suit un autre, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. — Savoir par cœur n'est pas savoir. »

Ma mère s'efforçait de développer notre initiative : Par ses questions, elle savait nous amener à dire ou à faire ce qu'il fallait, et même à trouver quelques bonnes règles de morale, « au lieu de nous les plaquer en la mémoire, comme des oracles ».

Nul ne possédait mieux qu'elle l'art « de faire parler un bouvier, un maçon, un passant, et tirer profit de leurs connaissances spéciales ».

Elle nous menait à la science « par des routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes ».

Avant Fourier, Montaigne concevait déjà la vertu comme la mère nourricière des plaisirs humains : « en

les rendant justes, elle les rend sûrs et purs; les modérant, elle les tient en haleine et en appétit. Elle aime la vie, elle aime la beauté et la gloire, et la santé, mais son office propre et particulier, c'est de savoir user de ces biens-là réglément et de les savoir perdre avec constance ».

« Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme. Il faut les conduire également, comme un couple de chevaux attelés à même timon. »

Ni pensum, ni férule. Ma mère avait-elle sujet de nous réprimander, elle nous disait *vous,* nous appelait *monsieur,* ou bien nous condamnait à manger notre tartine à l'envers, ce qui est, en vérité, bien humiliant. Mais, autant par douceur naturelle que par principe, nos parents ne nous ont jamais frappés. Les coups avilissent, et font perdre à l'enfant cette fleur de fierté qui fera un jour sa dignité d'homme.

« Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurcissez pas; endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser : ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. »

Libéré des fausses doctrines d'un spiritualisme ascétique, M. Milliet pensait que les jeux, aussi bien que les classes, peuvent et doivent concourir au développement intégral de l'enfant. Il avait installé dans notre jardin un gymnase assez complet, et dirigeait lui-même nos exercices.

Les traditions séculaires de dureté et de barbarie ne sont pas encore assez complètement abandonnées dans

certaines écoles. Déjà du moins, à côté de l'éducation de la mémoire, très importante, on commence à instaurer celle du jugement.

Peut-être quelques-uns des éducateurs modernes vont-ils un peu loin dans leur désir de rendre la science attrayante. Il ne faudrait pas supprimer l'effort. (1) L'habitude de rencontrer à chaque pas des obstacles et de les surmonter est l'un des bienfaits de l'éducation scolaire. Elle exerce l'enfant à vaincre ses répugnances, à accepter courageusement d'ennuyeuses besognes, en vue d'un but utile et élevé.

Quant à l'optimisme de Rousseau et à la bonté native de l'homme, il a bien fallu reconnaître que c'est une erreur. A de longs siècles de barbarie ont succédé des siècles de civilisation factice qui ont déformé pour longtemps la nature humaine. Dans quel pays, d'ailleurs, à quelle époque trouverons-nous cette âme vierge de tous les préjugés, de toutes les superstitions, de tous les mauvais instincts qu'ont enracinés en nous les fautes ancestrales? — La théorie de l'évolution nous montre l'humanité continuant avec effort de génération en génération des essais d'adaptation de moins en moins imparfaits. C'est l'enfant actuel, malade et parfois méchant, l'enfant réel, qu'il faut prendre, pour essayer de le guérir et de l'amender, et non pas un homme idéal qui n'exista jamais. La tâche est difficile, les obstacles sont grands; ils ne sont pas insurmontables.

---

(1) « Tantôt on essaie d'arracher les passions, tantôt on néglige d'apprendre à l'enfant à les dominer. » Ellen Key. *Le Siècle de l'Enfant,* page 84.

9

Fernand était plus batailleur que moi; d'ailleurs, excellent camarade, très gai, très liant, il se faisait aimer de tous. Il se laissait aussi facilement entraîner par l'exemple. Pour faire l'homme, il essaya de fumer; ce qui lui donna mal à la tête et mal au cœur. Cependant il finit par s'aguerrir et, fier de ce beau succès, il crut me faire beaucoup d'honneur en m'offrant de tirer quelques bouffées de son cigare. J'essayai, cela me fit tousser, et le goût âcre du tabac me parut aussi déplaisant que son odeur. C'est la seule fois de ma vie où j'aie fumé.

J'eus le bon sens de comprendre qu'il ne pouvait être utile ni agréable à personne que je prisse cette habitude qui ne me plaît pas. — Quelle sottise de se croire obligé d'imiter ceux qui agissent sottement!

A quoi bon surmonter la répugnance naturelle que tous éprouvent pour ce stupéfiant nauséabond? La force de volonté qu'on dépense pour atteindre ce résultat peu enviable, pourrait être dirigée vers un meilleur but.

Mes parents recevaient souvent à dîner quelques amis, gens instruits et spirituels, dont l'aimable conversation, bien qu'elle fût au-dessus de ma portée, me faisait plaisir à entendre. A la fin du dîner, il fallait renoncer à ces agréables causeries; les dames restaient seules, les messieurs étaient *obligés* d'aller fumer.

J'étais choqué de leur impolitesse.

Plus tard, j'ai appris et essayé de pratiquer un principe généralement admis, mais dont les fumeurs ne

paraissent pas se douter, c'est que la liberté individuelle a pour limite la liberté d'autrui. Il me semble inadmissible qu'un fumeur, pour satisfaire son goût personnel, m'oblige, moi qui n'aime pas l'odeur du tabac, à avaler par politesse sa fumée infecte, qu'il se permette d'en imprégner pour longtemps les vêtements de ses voisins; c'est un attentat à la liberté d'autrui.

Les pianistes, dira-t-on, nous condamnent aussi au supplice d'entendre leurs gammes. Cela est vrai; ils peuvent du moins faire plaisir aux autres, s'ils parviennent (chose rare) à avoir du talent. Mais si vous remarquez que les fumeurs crachent salement partout, que leur gosier desséché réclame des rafraîchissements, qui sont le plus souvent des boissons alcooliques, que le cigare mène à l'estaminet, que les connaissances faites dans ce lieu ne sont pas toujours très recommandables, vous avouerez comme moi que les fumeurs sont des gens bien désagréables et qui ne s'en soucient guère.

Il en est qui jettent à terre des allumettes mal éteintes, au risque d'incendier une forêt. J'ai vu près de Rambouillet de vastes espaces, autrefois couverts de magnifiques ombrages, ravagés en quelques heures par le feu; j'ai vu aussi d'horribles brûlures causer la mort d'une jeune fille, dont les vêtements avaient été mis en flammes par l'imprudence d'un fumeur.

Plus tolérante que moi, ma mère ne se plaignait jamais de cette odeur de tabac, qui pourtant l'incommodait.

Quelles qualités n'avait-elle pas, ma mère? Elle était aussi courageuse que bonne; en voici une preuve, entre beaucoup d'autres.

Nous avions un gros chien de garde, avec lequel nous aimions à jouer, et qui acceptait pacifiquement nos taquineries enfantines. Depuis quelques jours ce chien semblait malade. Tout d'un coup, son œil farouche, son poil hérissé, la bave qui découlait de sa gueule devinrent des signes inquiétants. Ma mère vit avec effroi ses trois enfants jouant dans le jardin, tout près de la bête enragée.

Si, de loin, elle nous eût ordonné de fuir, le chien se fût précipité sur nous. Sans hésiter une minute, elle alla droit à la pauvre bête qui l'aimait beaucoup, elle la prit par son collier et, doucement, l'amena jusqu'à la niche, où elle l'attacha solidement. Par un reste d'habitude, le chien se laissa faire. Nous étions sauvés.

Bientôt la rage se manifesta par des signes évidents. Mon père prit son fusil et tira un premier coup. Blessé seuemlent, le chien lança sur son maître un regard de reproches si suppliant que la main de mon père tremblait. Il lui fallut un violent effort pour se décider à achever la malheureuse bête.

Nous étions si jeunes alors que l'action héroïque (1) de notre mère nous sembla toute naturelle, mais c'était là un de ces exemples de courage qui restent gravés dans la mémoire. Les plus beaux sermons sont moins efficaces pour élever les cœurs.

---

(1) Il faut songer qu'à cette époque le virus antirabique était encore inconnu.

III

1848-1851

QUELQUES RÉPUBLICAINS DU MANS. — CHANSONS POLITIQUES : HAINE DE LA TYRANNIE. — PITIÉ. — RÊVES DE JUSTICE SOCIALE. — FOI DANS L'AVENIR. — UN DUEL.

III

1848-1851

Quelques républicains du Mans. — Chansons politiques : Haine de la tyrannie. — Pitié. — Rêves de justice sociale. — Foi dans l'avenir. — Un duel.

1

Mes parents avaient de nombreux amis qui leur sont restés fidèles dans le malheur; je citerai M. Choinet qui, plus d'une fois, prouva son dévouement à la cause républicaine; M. Fontana, réfugié polonais; M. et madame Trahan, phalanstériens; de la Boussinière, que mon père retrouva à Genève et qui, depuis, fut le très honnête héros d'un très bizarre procès; le savant M. Silly; Napoléon Gallois, historien et journaliste de talent; M. Chassevant, professeur de mathématiques.

Ce dernier avait un fils et une fille à peu près du même âge que mon frère, et qui tous deux montraient déjà de remarquables dispositions pour la musique. (1)

---

(1) Mademoiselle Marie Chassevant est aujourd'hui professeur au Conservatoire de Genève.

Mais le plus intime ami de mon père était le docteur Barbier. Sa femme, bien qu'un peu dévote, s'accordait avec ma mère, parce qu'elle était intelligente, bonne et dévouée. Elle avait un tour d'esprit quelque peu sentimental, qui lui valut le surnom de « Chère et tendre ». Sa fille, Euphémie, du même âge que moi, était notre habituelle compagne de jeux.

Souvent, le dimanche, les familles Chassevant, Milliet et Barbier se réunissaient pour un pique-nique dans quelque auberge des environs du Mans. M. Chassevant, très gai et très spirituel, pérorait avec une faconde inépuisable, avec une verve endiablée. Il aimait à scandaliser la galerie par les paradoxes les plus osés. Rien ne le divertissait autant que de voir les mines effarées des paysannes, lorsque, avec une gravité plaisante, il exposait les terribles théories de Fourier sur l'amour et le mariage.

Le docteur Barbier était un homme d'une haute valeur intellectuelle et morale. Il possédait une qualité qui devient rare chez les médecins, l'ardeur dans la lutte contre la maladie. La sûreté et la promptitude de son diagnostic ressemblaient à de la divination. Il questionnait peu ses malades, un coup d'œil lui avait suffi pour savoir ce qu'ils éprouvaient et... il les guérissait.

Son jugement droit et la finesse de son sens littéraire en faisaient un critique à la fois sévère et bienveillant. Mon père, très modeste, tenait grand compte de ses avis. Tous deux s'étaient affiliés à la franc-maçonnerie, où leur avancement fut rapide; tous deux collaboraient avec zèle à un vaillant journal républicain, le *Bonhomme manceau* et au *Jacques Bonhomme,* auquel Joigneaux donna d'intéressants articles sur l'agriculture.

2

C'est là que parurent d'abord les chansons que F. Milliet improvisait au jour le jour. Lorsqu'elles furent réunies en un petit recueil, Napoléon Gallois leur fit une charmante préface qui mérite d'être rappelée ici :

Que fait le peuple, demandait Mazarin ? — Il chante. — Il chante ! Alors il paiera. Mazarin avait raison, Mazarin avait tort : Il avait raison, car le pauvre peuple payait, en effet; il avait tort, car la chanson n'est pas toujours l'indice de la résignation. Ce proverbe né en France : Tout finit par des chansons, a cessé d'être une vérité, depuis 1789.

La chanson, c'est, dans les temps où nous vivons, aussi bien que sous Mazarin affamé d'impôts, la gaîté dans la souffrance, la richesse de l'esprit dans la misère physique, le rayon du soleil au milieu des frimas : que d'espérances elle a bercées, que de douleurs elle console !

Aussi, voyez-la se glissant partout où règne la franchise du cœur : à l'atelier, elle rend le travail plus doux; à la caserne, elle amoindrit les rigueurs de la discipline; dans la prison, elle est le reflet de la liberté; au foyer domestique, elle s'assied sur l'escabeau comme les bonnes fées d'autrefois; au banquet patriotique, elle élève l'âme jusqu'au sentiment de l'égalité; au combat, elle précède la victoire. Enorgueillissons-nous de ce que la chanson est éminemment française.

Elle se glisse partout, disais-je ? Hélas ! non; elle s'arrête au seuil du palais, des aristocratiques hôtels; elle sait que là n'est pas sa place, qu'elle s'y étiolerait, inaperçue, elle si humble, si simple, si bonne fille, à côté de sa sœur adultérine la romance, minaudière, parée, guindée, fardée, coquette, comme les grandes dames que les beaux du monde préfèrent à l'aimante et modeste grisette. Repoussée du salon, elle entre au cabaret, y trempe sa croûte de pain

dans un doigt de vin, et y trouve le peuple qui la comprend et qui l'aime. La compensation ne doit-elle pas la rendre fière ?

Voilà pourquoi la chanson est populaire en France ; voilà pourquoi les chansonniers qui savent chanter aux masses leur langage, leurs souffrances, leurs aspirations, leur vider un peu de joie et d'oubli dans le calice d'amertume, prennent leur légitime part de cette popularité.

Les chansons que voici sont l'œuvre d'un nouveau venu, après Désaugiers, après Émile Debraux, après Béranger, après le prolétaire P. Dupont. Trouvera-t-il à son tour une petite place au banquet ? Il a chanté d'abord pour lui, avec son cœur, et quand on chante ainsi, l'on chante pour tout le monde. Mon amitié indiscrète adressa un jour au juge suprême en matière de goût, à celui dont les vers sont les odes de la rue, à Béranger, une des productions de Félix Milliet, ayant, je crois, pour refrain : « Plus de chansons ! » Béranger répondit ainsi à cet envoi :

« La chanson de M. F. Milliet est très spirituelle et bien tournée ; j'engage ce jeune auteur à ne pas accorder crédit à son refrain. Qu'il fasse des chansons et beaucoup. »

Cet encouragement du maître a porté ses fruits ; Félix Milliet a oublié son refrain ; il a chanté et voici ses œuvres. Populaires au fond de la province qu'il habite, elles le deviendront à Paris aussi, car un seul sentiment les a dictées : l'amour de la République, la foi dans notre immortelle devise : Liberté, Égalité, Fraternité.

NAPOLÉON GALLOIS

Ces chansons eurent au Mans un vrai succès. Un jeune ouvrier mécanicien, Charles Delaporte, qui avait une très belle voix, les chantait dans les réunions populaires, et la foule, charmée d'entendre exprimer ses propres pensées, reprenait en chœur les refrains. (1) Le

(1) Ch. Delaporte devint ingénieur, construisit un chemin de fer en Roumanie, puis de retour au Mans, fut élu conseiller municipal.

progrès marche lentement; depuis cette époque lointaine les aspirations du peuple et les promesses du parti républicain n'ont pas beaucoup changé. Il faut croire que ce programme n'est pas inutile à rappeler, puisqu'il soulève encore l'opposition violente de nombreux aveugles, restés les défenseurs attardés d'un passé qui va mourir.

Béranger était alors le plus populaire des poètes. F. Milliet lui dédia une de ses chansons :

... Le peuple souffre, adoucissez sa peine,
Chantez encore, ô Béranger.

N'êtes-vous pas la muse qui console ?
Des parias l'ange libérateur ?
De l'ouvrier n'êtes-vous pas l'idole ?
Ne sait-il pas tous vos refrains par cœur ?
Hélas ! en vain les pauvres prolétaires
D'un joug fatal voudraient se dégager,
Le capital les étreint dans ses serres !
Chantez encore, ô Béranger.

La guerre sainte en Europe s'apprête;
La liberté recrute ses soldats.
Partout l'esclave a relevé la tête
Et devant lui tremblent les potentats.
Contre les Rois, au signal de la France,
Voyez, voyez nos frères s'insurger !
Sonnez pour eux l'heure de délivrance,
Chantez encore, ô Béranger.

ENVOI

Doux souvenir ! votre bouche indulgente
Daigna sourire à mes modestes vers.
Et votre voix m'a dit : jeune homme, chante,
Chante au soleil et même dans les fers;

Et j'ai rêvé, mais j'étais en délire,
De devenir un jour l'écho léger,
Vague et lointain de votre grande lyre.
Chantez encore, ô Béranger.

15 avril 1849.

Le poète répondit :

« Je vous remercie, monsieur, de la charmante chanson que vous m'adressez. Je vous ai dit chantez, et ce mot vous le répétez de la façon la plus flatteuse pour moi.

« J'ai une réponse bien simple à faire à vos couplets, double inspiration du cœur et de l'esprit. J'ai soixante-neuf ans, monsieur, et quand vous serez arrivé à cet âge, la raison qu'on a alors de se taire ne vous apparaîtra que trop clairement.

« Heureusement pour vous et pour vos amis, vous avez longtemps à chanter encore. Profitez-en, monsieur, et conservez bon souvenir au vieux chansonnier qui vous prie de croire à sa considération bien cordiale.

« BÉRANGER

« Passy, 18 avril 1849 »

3

Nous ne donnons ici que quelques spécimens des nombreuses chansons composées par Félix Milliet. D'un bout à l'autre de ce recueil, ce sont les mêmes sentiments qui animent le poète : la haine de la tyrannie, la pitié pour ceux qui souffrent, l'aspiration vers une orga-

nisation plus équitable de la société, la foi dans un avenir de paix et d'harmonie mondiale.

VIVRE LIBRE OU MOURIR

Air du *Dieu des bonnes gens*

Républicains, la lutte recommence !
Déjà voyez tous nos blancs ennemis
Insolemment déployer sur la France
Leur labarum semé de fleurs de lis.
Cet étendard est celui de l'Église ;
Le nôtre, amis, drapeau de l'avenir,
Déploie au vent cette noble devise :
Vivre libre ou mourir !

Pour comprimer la foi socialiste,
Le pouvoir fait un inutile effort ;
Debout, toujours, la foi sainte résiste,
Bravant les fers et l'exil et la mort.
La vérité cesse d'être incomprise,
Flambeau sacré, rien ne peut la ternir ;
A sa clarté nous lisons la devise :
Vivre libre ou mourir !

Vous oubliez, ministres en démence,
Qu'un jour le peuple a reconquis ses droits !
Ce que son bras pèse dans la balance,
Vous l'apprendrez, ô jongleurs maladroits ;
Car aujourd'hui, non, rien ne le divise,
Comme un seul homme on le voit accourir,
Sous le drapeau qui porte pour devise :
Vivre libre ou mourir !

Pour raviver du *Lion* les blessures,
Lancez sur lui tous vos traits à la fois !
Le fier Lion méprise vos piqûres,
N'espérez pas le réduire aux abois.

Dans vos filets, s'il tomba par surprise,
D'effroi bientôt il vous fera pâlir,
En rugissant son antique devise :
Vivre libre ou mourir !

Avril 1849.

La Commission exécutive était alors composée de Lamartine, Arago, Ledru-Rollin, Marie et Garnier-Pagès, républicains timides, dont la politique ne répondait plus aux aspirations des démocrates et des socialistes. La misère était grande. On avait essayé d'y remédier par la création d'ateliers nationaux, où cent mille ouvriers presque inoccupés faisaient semblant de travailler. C'était une dangereuse armée de mécontents.

Le 15 mai, une première émeute fut aisément réprimée; on emprisonna Blanqui, Barbès et Raspail. Mais lorsque le Gouvernement licencia brusquement les ateliers nationaux, les ouvriers abandonnés sans ressources, s'insurgèrent. Ce mouvement dura trois jours (du 23 au 26 juin). Les ouvriers ne furent vaincus qu'après une lutte sanglante. La dure répression qui suivit cette émeute arracha à Félix Milliet ce cri de pitié :

COURAGE ET FOI

Air nouveau de madame Laure Magnin

Sur les pontons un prolétaire,
Courbé sous le poids des malheurs,
En songeant à sa vieille mère
Sentait ses yeux mouillés de pleurs.
Soudain, de sa lèvre pâlie
S'échappe ce cri plein de foi :
Liberté, rêve de ma vie,
Il est doux de souffrir pour toi.

Quand j'entendis la fusillade,
O Liberté, rempli d'espoir,
Je montai sur la barricade,
Afin de mieux t'apercevoir.
Blessé, pas une main amie,
Hélas, ne s'étendit vers moi.
Liberté, rêve de ma vie,
Il est doux de souffrir pour toi.

On me garrotte, on m'emprisonne,
On m'exile sans jugement.
Plus tard, l'espérance rayonne,
La France nomme un président.
Il avait promis l'amnistie,
Hélas, il mentait comme un roi.
Liberté, rêve de ma vie,
Il est doux de souffrir pour toi.

Une fièvre ardente me mine,
Bientôt je ne souffrirai plus.
Voilà que la brise marine
S'élève, on sonne l'angélus,
C'est le glas de mon agonie ;
O Mort ! Je te vois sans effroi.
Liberté, rêve de ma vie,
Il est doux de mourir pour toi.

Le même sentiment est exprimé dans une autre chanson qui a pour refrain :

Gloire aux martyrs, honte aux bourreaux!
Voilà le cri du peuple en France.

Bien avant que Zola eût écrit son beau roman intitulé *Travail*, F. Milliet voulut attirer l'attention sur une des plus criantes injustices sociales. Un capitaliste, dont la fortune n'a pas toujours une source très pure, achète, par exemple, quelques actions de charbon-

nages. De ce fait, ses descendants seront à jamais exemptés de tout travail, tandis qu'une famille d'honnêtes ouvriers n'aura aucune part dans la plus-value que son travail seul aura produite. Elle verra ses enfants, affaiblis par la misère, s'étioler par la prolongation de travaux excessifs et insalubres.

LE MINEUR

Complainte inédite

Enfant conçu dans le délire
D'un mutuel et saint amour,
Pour lui commence le martyre
Avant d'avoir reçu le jour,
Et, dès le ventre de sa mère,
Déjà marqué d'un sceau fatal,
Il trouve au bout de sa carrière
La froide morgue ou l'hôpital.

Travaille, travaille, travaille!
Loin du soleil qui luit si beau,
Travaille, travaille, travaille!
Dans la mine, sombre tombeau.

Hélas! le jour de sa naissance
Sa mère n'osa le bénir;
On la vit pleurer en silence :
Elle songeait à l'avenir.
A son premier cri dans ce monde,
Il n'eut, pour apaiser sa faim,
Rien qu'une mamelle inféconde
Où sa bouche s'attache en vain.
Travaille, etc...

Le père, au retour de l'ouvrage,
Prend l'enfant dans ses bras nerveux,
Et dit à sa femme : Courage!
Je travaillerai comme deux.

La pauvre mère que déchire
La maladie et les douleurs,
A répondu par un sourire
Encor plus triste que ses pleurs.
Travaille, etc...

O puissance de la nature !
L'enfant croît dans ce triste lieu,
Comme une plante sans culture
Qui pousse à la grâce de Dieu.
Sa faible main soulève à peine
La pioche et la pince de fer,
Que le père avec lui l'emmène :
Ils se plongent dans leur enfer.
Travaille, etc...

Dans les entrailles d'une mine,
Séjour à la tombe pareil,
Là travaille l'homme-machine,
Manquant d'air pur et de soleil.
Enseveli dans sa retraite,
Il fouille du matin au soir
Et, de temps à autre, l'on jette
A sa faim un peu de pain noir.
Travaille, etc...

Il grandit, nouveau sacrifice !
Il entend l'appel du tambour;
L'État le prend pour le service.
Sors de ces lieux, affreux séjour,
Où ton corps chétif se déforme,
Allons, conscrit, redresse-toi !
Tu vas revêtir l'uniforme
Et devenir soldat du Roi.
Travaille, etc...

Embrasse ton père et ta mère,
Puis sous les drapeaux prends ton rang;
Va donc, enfant du prolétaire,
Tu n'as pas d'or, donne ton sang !

Car, vois-tu bien, l'or seul exempte
D'avoir du courage et du cœur.
Celui qui possède une rente
N'a pas besoin d'autre valeur.
Travaille, etc...

Du riche ayant payé la dette,
Tu reviens, las de guerroyer;
Mais la mort, hôtesse muette,
S'est assise au pauvre foyer.
Ta mère n'est plus et ton père
Gît sur une paille en fumier;
Bientôt il meurt. Pour qu'on l'enterre,
Tu donnes ton écu dernier.
Travaille, etc...

Doux miracle de la jeunesse!
L'amour a fait battre ton cœur,
Et, même au sein de la détresse,
Il te fait rêver au bonheur.
Hâte-toi, prends une compagne,
Sois heureux avant de mourir,
Car le mal du mineur te gagne...
Il ne fait pas longtemps souffrir.

Travaille, travaille, travaille!
Loin du soleil qui luit si beau,
Travaille, travaille, travaille!
Dans la mine, sombre tombeau.

Mars 1851.

L'atténuation de la misère, tel est le grave et urgent problème auquel s'attachent avec passion tous les socialistes. Évidemment, l'inégalité actuelle dans la répartition des richesses et des joies de la vie est excessive et intolérable. Une société dans laquelle on voit, à côté de nombreux fainéants qui s'amusent, de

courageux travailleurs réduits à mourir de faim, n'est pas une société bien organisée.

Félix Milliet se fait l'écho des revendications ouvrières :

LA FAIM

Du pain, du pain !
Voilà le refrain
Que chante la faim.
Vive le pain !

Rois de notre république,
Occupez-vous un peu moins
De la grande politique,
Un peu plus de nos besoins.
Du pain, du pain, etc...

Chefs de sectes et d'écoles,
Ce travers vous est commun
De n'avoir que des paroles
Pour les estomacs à jeun.

La jalousie inféconde
N'excite pas nos désirs,
Gardez, ô puissants du monde,
Votre luxe et vos plaisirs.

Et cependant, quand la fête
Vous enivre de ses bruits,
Sur l'aile de la tempête
La faim entre en nos réduits.

Quand vos filles et vos femmes
S'épanouissent au bal,
Les nôtres, les pauvres âmes,
Tremblent d'un frisson fatal.

O vous qui dansez, légères,
Aux sons d'accords enivrants,
Savez-vous ce qu'à leurs mères
Disent nos petits enfants :
Du pain, du pain, etc...

Près des palais, la misère
A planté son étendard;
Riches, des biens de la terre,
Chacun doit avoir sa part.

Modernes Sardanapales,
Que direz-vous, lorsqu'enfin
Surgiront nos faces pâles,
Au beau milieu du festin. (1)

Il sera trop tard, mes princes,
Pour faire de beaux discours;
Quand leurs ventres sont trop minces,
Les hommes deviennent sourds.

Du pain, du pain!
Voilà le refrain
Que chante la faim,
Vive le pain!

Cependant le jeune poète reste rempli d'espoir et prédit un avenir meilleur :

CHANTONS

Air : *A l'automne de la vie*

.....
Pour l'artisan, jeune fille,
Vois comme le ciel est beau!
Allons, quitte ton aiguille
Et mets ton petit chapeau;

(1) Ces vers annoncent le drame de Marsolleau *« Mais quelqu'un troubla la fête... »*

Clos ta fenêtre entr'ouverte,
Viens sur la pelouse verte
Où tourbillonne le bal;
De l'orchestre bruyant entends-tu le signal ?
C'est la danse
Qui commence
Ses joyeux festons;
Pour mieux suivre la cadence,
Chantons, chantons,
Ma charmante, chantons.

Que fais-tu là dans la rue,
Jeune femme au teint fardé,
Montrant ton épaule nue
A ce passant attardé ?
Ah! c'est la faim qui te presse,
Et tu mets de ta jeunesse
Tous les trésors à l'encan;
La prostitution te rive à son carcan!
Vierge folle,
Dieu console,
Il a des pardons.
Souffrance est une auréole,
Chantons, chantons,
Pauvre femme, chantons. (1)

Le parti démocratique
Pleure de vaillants soldats;
Héros qu'un destin inique
Confond avec les forçats;
Mais ils souffrent sans murmures,
Et Dieu met sur leurs blessures
L'espoir, baume souverain;

---

(1) Le docteur Barbier critiquait, avec raison, ce refrain, qui paraît célébrer l'insouciance. Cependant les grands musiciens et les grands artistes ont aussi chanté leurs douleurs.

Amis, chantons comme eux ce consolant refrain :
Prolétaire,
La misère
Que nous combattons,
Disparaîtra de la terre;
Chantons, chantons,
Prolétaires, chantons.

Septembre 1849.

Il n'eût pas fallu chanter, mais veiller, et frapper vigoureusement les conspirateurs et les traîtres.

A NOS ENFANTS

Air nouveau de madame Laure Magnin

Le monde ancien tombe en décrépitude,
C'est le vieillard aux portes du tombeau,
Qui, du manteau de notre servitude,
Voudrait encor retenir un lambeau;
Sa main se crispe et sa bouche flétrie
A l'avenir jette un défi jaloux;
Nous qui hâtons son heure d'agonie,
Enfants chéris, nous travaillons pour vous.

Nous aiguisons la faux socialiste
Qui doit bientôt faucher les vieux abus;
Privilégiés que le progrès attriste,
Résignez-vous, car les temps sont venus.
Aux yeux troublés de vos prétendus sages
Nous sommes tous des rêveurs et des fous;
La foi nous fait mépriser leurs outrages,
Enfants chéris, nous travaillons pour vous.

Vous fonderez l'ère du nouveau monde!
Courage, enfants! vos jeunes bataillons
Récolteront cette moisson féconde
Dont nos labeurs creusèrent les sillons;

Mais, sans atteindre à la terre promise,
Nous, vos aînés, nous succomberons tous;
Nous remplissons le rôle de Moïse,
Enfants chéris, nous travaillons pour vous.

Novembre 1849.

Socialiste convaincu, F. Milliet n'était pas partisan de la « guerre des classes ». Pour lui, le peuple est composé de tous les citoyens, riches et pauvres, Français et étrangers. Déjà les haines de races tendent à disparaître; l'internationalisme et l'antimilitarisme rendront de plus en plus rares les guerres de conquêtes, mais non la guerre sociale entre patrons et ouvriers. Une répartition plus équitable des richesses entre le capital, le travail et le talent peut seule arrêter cette lutte fratricide, aussi folle et aussi condamnable que le chauvinisme d'autrefois. (1)

MARCHONS EN FRÈRES

Air nouveau de P. Garreaud

Trop longtemps attisant les haines,
Divisant pour mieux asservir,
Des maîtres ont rivé nos chaînes;
L'union va nous affranchir.
Dans les campagnes, dans les villes,
Sous le chaume, dans les palais,
Le tocsin des guerres civiles
N'aura plus d'échos désormais.

(1) « L'erreur où sont tombés nos philosophes civilisés, c'est de croire qu'il faut travailler au bonheur des pauvres, sans rien faire pour les riches. On est bien loin des voies de la nature quand on ne travaille pas pour tous. » *Manuscrits de Fourier, page 24.*

Bourgeois, soldats et prolétaires
Se sont enfin serré la main;
Marchons en frères
Sous l'étendard républicain.

Nous sommes faits pour vivre ensemble,
L'harmonie est l'état normal;
Allons, qu'un seul lien rassemble
Travail, talent et capital.
Qu'à l'œuvre désormais commune
Chacun apporte avec ardeur
L'un ses bras, l'autre sa fortune,
L'autre son génie et son cœur.

Notre société marâtre
A tous ne donne pas du pain;
Il faut encor lutter, combattre
Contre la misère et la faim.
Mais des cœurs la haine s'efface
Comme l'ombre au lever du jour;
Au banquet chacun aura place
Sous la nouvelle loi d'amour.

La guerre homicide et cruelle
N'exercera plus ses fureurs,
Et de la paix universelle
Nos fils savourant les douceurs,
Au foyer suspendront le glaive
Dont la rouille éteindra l'éclair;
Et l'enfant qui joue et qui rêve
Dira : Mère, à quoi sert ce fer ?

4

Au Mans, l'artillerie de la garde nationale était acquise tout entière aux opinions avancées; elle élut mon père capitaine. Mais un vent de réaction commen-

çait à souffler. Dans une revue, Félix Milliet, défilant à la tête de sa compagnie, leva son sabre et parut un instant guéri de son extinction de voix, tant il cria avec conviction : Vive la République! Tous les artilleurs et la foule entière firent retentir la place des Jacobins d'une formidable acclamation.

Pauvre République! elle était bien près de sa fin.

Un journal réactionnaire du Mans ayant insulté la garde nationale, dix officiers envoyèrent un cartel aux dix membres de la rédaction. Après quelques pourparlers, les témoins convinrent que, seul, M. Vallée, directeur du journal, se battrait avec Félix Milliet. Celui-ci, en sa qualité d'offensé, avait le choix des armes. Il prit l'épée. — La rencontre eut lieu.

Madame Milliet, malgré les précautions prises pour lui cacher ce duel, en eut connaissance et en attendait l'issue avec angoisse. Madame Barbier accourut auprès d'elle pour la soutenir dans cette épreuve; mais cette excellente amie n'avait pas l'énergie courageuse qui n'abandonna jamais ma mère au milieu des plus graves dangers.

L'heure fixée pour la rencontre venait de sonner. Les deux jeunes femmes confondaient leurs larmes; toutes deux étaient enceintes. Madame Barbier, vaincue par l'émotion, pâlit et tomba en syncope. En un pareil moment, madame Milliet n'avait guère besoin de ce surcroît d'inquiétude.

Sur le terrain, M. Vallée, peu versé dans l'art de l'escrime, se défendait en ferraillant brutalement, mais en se découvrant de la façon la plus imprudente. Félix Milliet, assez bon tireur, se vit aussitôt maître de la situation. Il pouvait tuer son adversaire, mais il avait

horreur du meurtre, et se contenta de punir l'insolent par une légère blessure au poignet.

M. Vallée s'écria dramatiquement : « Voilà le premier sang que je verse pour la Patrie! » comme si la Patrie avait quelque chose à voir dans les grossières injures d'un journaliste. (1)

Le lendemain matin, la musique de la garde nationale venait sous nos fenêtres donner une joyeuse aubade à son vaillant défenseur.

Une amie de madame Milliet, madame Clémentine Giédroyck, lui écrivit :

Louise, sans frémir il a joué sa vie
Celui que tu chéris et que nous admirons!
Ah, désormais, pour toi, pour nous, pour la Patrie,
Qu'il ménage l'*espoir* qu'en toi nous possédons.

Et j'étais loin de toi...
Mais j'ai su qu'au départ, sublime de courage,
Ta main avec amour avait pressé la main
De celui qui, bravant une perfide rage,
Pouvait laisser, hélas, ton cœur sans lendemain.

Assez, assez de sang! Ce préjugé barbare
En despote sur nous trop longtemps a régné.
France, de tes enfants montre-toi plus avare,
Ne permets le combat que pour la liberté!

Et toi, charmante sœur, toi qu'en un jour de fête
Le ciel en souriant se plut à modeler,
Si parfois des chagrins viennent courber ta tête,
N'as-tu pas ton poète et nos cœurs pour t'aimer?

Juillet 1851.

---

(1) On m'assure que M. Vallée était un parfait honnête homme, et je veux le croire : mais il avait gardé de son éducation catholique un certain manque de scrupules dans la polémique, et une prédilection bien spéciale aux dévots pour l'arme de Basile.

Félix Milliet répondit :

... Vous dont la main charmante
Versa l'huile et le vin
A ma muse gisante
Au revers du chemin ;
Vous dont la voix est pleine
De charme et de douceur,
Bonne Samaritaine,
Merci du fond du cœur.

Qu'il inonde notre âme,
Nos sens ou notre cœur,
C'est toujours d'une femme
Que nous vient le bonheur.

ANNEXE AU CHAPITRE III

Pour ceux qu'intéresse l'histoire du parti républicain socialiste en 1848, nous donnerons encore, à titre de documents, quelques vers de F. Milliet, qui nous semblent être un écho fidèle de cette opinion, en province, à cette époque.

LES ÉLECTIONS DE 1848

Démasquons bien le Jésuite,
Car il se glisse partout,
Ce gueux à face maudite
Chez nous est encor debout;
Pour en purger à jamais
Le territoire français,
    Citoyens, citoyens,
Nommons des Républicains,
    Citoyens, citoyens,
Mais de vrais Républicains.

Le Jésuite se transforme
Comme un vrai caméléon,
Il endosse l'uniforme
Quand cela lui semble bon,
Mais, soldat ou général,
Pour qu'il ne fasse aucun mal
    Citoyens, etc...

jusqu'au seuil de l'exil

Le parti légitimiste
N'a pas encore abdiqué :
Dans son erreur il persiste,
On dit qu'il s'est convoqué !
Rions de son fol espoir
Et souhaitons-lui bonsoir.
Citoyens, etc...

Ami des joies de la famille, F. Milliet n'avait pas la moindre ambition personnelle. Porté comme candidat à la députation, il avait des chances d'être élu, mais il se retira très correctement devant la candidature du grand orateur, Ledru-Rollin. (1)

---

(1) Ledru-Rollin (1807-1874), avocat à la Cour de Cassation, défendit un grand nombre de journalistes et de républicains, poursuivis par le Gouvernement de Louis-Philippe, et se fit une popularité, en revendiquant la souveraineté nationale basée sur le suffrage universel. Malheureusement l'éducation politique du peuple était encore bien insuffisante ; « faire voter des ignorants, lui disait-on, c'est mettre un rasoir entre les mains d'un singe ». Elu député du Mans en 1841, il devint, par son éloquence virile, l'orateur le plus entraînant de l'extrême gauche ; on l'a comparé à Danton. Il s'élevá contre l'usage immoral des fonds secrets, souleva l'indignation contre les mauvais traitements infligés aux prisonniers politiques, et combattit le projet des fortifications de Paris présenté par Thiers. Un mariage romanesque lui avait apporté une grande fortune ; il la mit au service de l'opposition la plus avancée et fonda le journal *La Réforme*, où il formula avec énergie et clarté les justes revendications des ouvriers.

Lorsque, le 24 février 1848, il eut été nommé membre du Gouvernement provisoire et chargé du ministère de l'intérieur, il s'efforça vainement d'amener une entente entre une bourgeoisie égoïstement aveugle et des prolétaires impatients. Il fit renvoyer devant le jury les insurgés des journées de juin et prit courageusement la défense de Louis Blanc et de Caussidière, accusés de complicité avec eux. A la Chambre, l'éloquent tribun défendit la liberté de la presse, s'opposa au rétablissement inique du cautionnement des journaux, et essaya d'empêcher l'intervention française à Rome. Promoteur de la campagne des banquets, il fut candidat à la Présidence de la République, obtint 370 mille voix et, en 1849, fut élu député dans cinq départements. Les calomnies odieuses répandues

AUX REPRÉSENTANTS DE LA MONTAGNE

Chanson dédiée au citoyen Ledru-Rollin, et chantée au banquet qui lui fut offert le 22 avril 1849

... L'heure a sonné, commencez la campagne,
Arrachez-nous au joug des oppresseurs,
Tribuns ardents de la sainte Montagne,
De tous nos droits soyez les défenseurs.

Du capital qui nous écrase
Brisez le pouvoir malveillant;
Il faut enfin prendre pour base
Le droit de vivre en travaillant...

Voyez! le parti monarchique
A déployé ses étendards;
Au secours de la République
Accourez, vaillants montagnards...

ENVOI

O vous! sur qui la calomnie
Longtemps distilla son poison,
Courage! la ligue ennemie
Se brise contre la raison.

---

contre lui ne firent qu'accroître sa popularité. Plus tard, lors de l'expédition romaine en faveur du pape, il protesta énergiquement, et demanda la mise en accusation du Président Louis-Napoléon et de ses ministres. Puis, sa proposition ayant été repoussée, il se mit à la tête d'une insurrection qui fut réprimée promptement. Il se réfugia alors en Angleterre, où il resta vingt années: il y forma avec Mazzini, Kossuth et quelques autres chefs républicains, un comité révolutionnaire international. Napoléon, qui lui gardait une rancune personnelle, l'excepta de l'amnistie de 1859 et même de celle de 1869; il avait été jusqu'à demander son extradition, mais le Gouvernement anglais s'honora en la refusant. Ledru-Rollin ne put rentrer en France qu'en 1870. Son âge et sa mauvaise santé ne lui permirent plus de jouer qu'un rôle effacé.

jusqu'au seuil de l'exil

La vérité, jusque dans la campagne,
A fait tomber le bandeau de l'erreur.
Ardent tribun de la sainte Montagne,
De tous nos droits soyez le défenseur.

Le Prince Président avait promis de ramener en France le crédit et la richesse. C'est sur l'air de Cadet-Roussel *que l'on chantait cette chanson :*

MONSIEUR CRÉDIT

Monsieur Crédit, dans son exil,
Longtemps a dit : Ainsi-soit-il !
Pour qu'on le tire enfin de peine,
Il a fait dire une neuvaine.
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment
Monsieur Crédit est bon enfant.

Monsieur Crédit serait content
D'être choisi pour Président.
Mais hélas ! qu'on le lui pardonne,
C'est en attendant la couronne. (1)
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment
Monsieur Crédit est bon enfant...

Monsieur Crédit nous a promis
Que l'on serait de ses amis,
Pourvu que l'on aille à la messe,
Et que surtout l'on se confesse.
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Monsieur Crédit est bon enfant.

On dit que de ces lieux divins
Les nobles seront chérubins,

(1) Poète, prophète.

Les jésuites seront archanges,
Et tous les *Blancs* de petits anges.
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment ;
Monsieur Crédit est bon enfant.

Il y a seize couplets, je ne puis tout citer.

N'ES-TU QU'UN RÊVE ?

Ignorance, fléau du monde,
A ton joug on veut nous plier ;
Aux traits de la presse féconde
Le fisc oppose un bouclier.
Le droit de penser et d'écrire
Dans son essor est arrêté ;
Bientôt l'on ne pourra plus lire :
N'es-tu qu'un rêve, ô liberté !

De tout républicain sincère
Faisant un vil conspirateur,
Chaque journal du ministère
Se transforme en accusateur.
Déjà commencent les poursuites...
Puis, on met l'Université
Sous l'éteignoir des bons Jésuites,
N'es-tu qu'un rêve, ô liberté !

Au travailleur, au prolétaire,
On remet le bât sur le dos,
Loin de soulager la misère,
On forge de nouveaux impôts.
Et le peuple, qui sert d'enclume,
Voyant son espoir avorté,
Redit, hélas ! plein d'amertume :
N'es-tu qu'un rêve, ô liberté !

Qu'on me permette d'ajouter encore une très belle chanson qui fut souvent attribuée à mon père. Ce récit vivant et enthousiaste des « trois glorieuses » journées et de la chute de Louis-Philippe eut un succès retentissant qui durait encore sous le second Empire. A Genève, tout enfant, j'ai plus d'une fois crié à tue-tête ma partie dans le chœur des jeunes proscrits, lançant à plein gosier ces énergiques paroles que fait si bien valoir une musique entraînante. Grâce à la conviction profonde des chanteurs, l'effet était d'une puissance dont les chœurs guerriers de nos plus célèbres opéras n'approchent assurément pas. La police genevoise si débonnaire en était quelque peu effarouchée.

LE GAMIN DE PARIS

Air de *Charlotte la Républicaine*

Je suis le gamin de Paris,
Enfant de la sainte canaille;
Bravant le fer et la mitraille,
Des tyrans je me ris.

Lorsque de Février
Brilla le jour magique,
Sur la place publique
On me vit le premier;
Je n'avais à la main
Sabre ni carabine,
Et j'offrais ma poitrine
Au soldat incertain.

Je suis, etc...

Criant : Ne tirez pas!
Devant vous sont des frères,
Déposez vos colères
Et venez dans leurs bras;

Marions en ce jour
L'uniforme et la blouse,
Que la haine jalouse
Fasse place à l'amour !

Je suis, etc...

On entendit ma voix,
On releva les armes ;
Point de sang, ni de larmes
Du moins pour cette fois.
Mais les municipaux,
A mes cris de « Réforme ! »
Fondent en masse énorme
Au galop des chevaux.

Je suis, etc...

Ces lâches, sans péril,
Nous ont livré bataille !
Ah, pour la représaille
Armons-nous du fusil.
Et que, de toutes parts,
Les grandes barricades
Contre leurs cavalcades
Nous servent de remparts !

Je suis, etc...

Alors l'arbre géant
Succombe sous la hache,
Ce pavé qu'on arrache
Se dresse triomphant.
Mais sur le boulevard
La fusillade éclate ;
Nous accourons en hâte,
Hélas, c'était trop tard !

Je suis, etc...

Aux marches du palais
Où Guizot se prélasse,

Des cadavres en masse
Gisent amoncelés...
Promenons aux flambeaux
Cette horrible hécatombe;
Que tout ce sang retombe
Sur les lâches bourreaux!

Je suis, etc...

A tous les carrefours
Où le convoi s'avance,
L'écho redit : Vengeance!
De la ville aux faubourgs.
Du peuple et des bourgeois
La formidable armée,
En un clin d'œil formée,
Marche au palais des rois.

Je suis, etc...

En vain le vieux renard
Qui gouverne la France
Proclame la régence,
On répond : C'est trop tard!
A bas les endormeurs
Du parti monarchique,
Vive la République!
Fut le cri des vainqueurs.

Je suis le gamin de Paris,
Enfant de la sainte canaille;
Bravant le fer et la mitraille,
Des tyrans je me ris.

IV

1851 - 1852

MONSIEUR RÉAC. — LE COUP D'ÉTAT. — LES COMMISSIONS MIXTES. — VISITE DOMICILIAIRE. — DÉPART POUR L'EXIL.

IV

1851 - 1852

Monsieur Réac. — Le Coup d'État. — Les commissions mixtes. — Visite domiciliaire. — Départ pour l'exil.

1

Ceux qui désirent connaître la tournure d'esprit particulière aux hommes de 1848 feront bien de consulter la *Revue comique,* spirituelle publication à laquelle mes parents étaient abonnés, et qui fit longtemps nos délices. Elle mérite son sous-titre « à l'usage des gens sérieux », parce qu'elle reflète, sans trop la déformer, l'opinion publique de ce temps-là.

A toutes les époques de l'histoire, on observe la même lutte éternelle entre deux tendances opposées : L'une aspire au repos, et cherche l'ordre dans le maintien immuable des institutions établies, ou même dans un vain effort vers le retour à d'antiques traditions ; l'autre, sachant bien que le mouvement est la condition nécessaire de la vie, nous porte à croire que tout changement est un progrès, et rêvant de réformes possibles ou chi-

mériques, elle se hâte, un peu trop parfois, dans sa marche vers le mieux.

C'est la première de ces deux tendances que Nadar a ridiculisée dans une série d'amusantes caricatures intitulée : *La vie publique et privée de Môssieu Réac*. Les dessins, que nous voudrions pouvoir reproduire, sont d'une drôlerie pleine d'esprit.

L'introduction est une parodie des prétentieuses synthèses historiques alors à la mode, et Nadar y démontre très savamment que Môssieu Réac a toujours existé : « C'est lui qui fit consommer par un vautour Prométhée, pour avoir volé le feu du ciel et l'avoir donné aux hommes. — N'est-ce pas lui qui, délivré d'esclavage par Moïse, regrettait amèrement les oignons d'Égypte ? — Et qui donnait la ciguë à Socrate. — Et qui exilait Aristide. — Qui regrettait les Tarquins, vantait la continence de Sextus et poussait le peuple à les rappeler, etc... »

Môssieu Réac vint au monde en retard, sa mère l'ayant porté onze mois. — Comme première éducation, sa bonne lui donne les renseignements les plus complets sur tous les Croquemitaines passés, présents et à venir. — Ses études historiques se bornent à apprendre que l'Inquisition était une institution philanthropique et modérée... — Puis, jaloux d'obtenir quelque palme, M. Réac achète la composition d'un camarade. — Ce stratagème réussit. Il est le premier et dîne avec M. Petdeloup, homme sévère mais juste. — Ses parents, enchantés, le font habiller de neuf, avec une redingote de toute beauté... — ... Le temps des chemins de fer étant venu, un usurier de ses amis le lance sur le baron de Vaumorné de Courtevue, gentilhomme angevin. —

Celui-ci réalise sa fortune placée en mauvaises rentes 5 o/o et verse le montant dans la caisse du Chemin de fer de Cracovie à Monaco, avec embranchement sur Madagascar. — Les jolis petits actionnaires arrivent en foule. Les actions montent rapidement. — Cependant M. Réac, dans un rapport fort remarquable, annonce qu'une montagne à percer occasionne quelques retards. Les ingénieurs ont rencontré la mer Atlantique, qu'ils avaient oubliée dans les premiers devis; mais on surmontera aisément la difficulté au moyen de rails dits marins, posés sur des coussinets en liège. — Cependant les actions commencent à baisser. — Révolté de tant d'ingratitude, M. Réac se retire avec indignation... et le sac.

Pour utiliser ses loisirs, M. Réac invente le bousepain, et jette les bases de la grande Société philanthropique pour l'exploitation de la farine de crottin de cheval. — Une commission de savants est nommée par le ministre : « Attendu que le bousepain renferme moins de parties nutritives que le pain ordinaire; attendu qu'en raison des difficultés d'extraction, le prix de revient est plus élevé, elle déclare qu'il y a lieu d'adopter le bousepain pour le service des hôpitaux... »

Précurseur des opportunistes et des modernes pragmatistes, M. Réac passe par toutes les nuances d'opinion politique; les scrupules de conscience ne le gênent pas; il n'a pas d'autre morale que celle du succès. Candidat à la députation, nous le voyons plein de bonhomie et de déférence auprès de ses électeurs, puis hautain et dédaigneux après l'élection. Toute cette satire n'a pas beaucoup vieilli, et il faut reconnaître que, pour faire d'amusantes caricatures, il suffit bien souvent de tracer d'après nature des portraits ressemblants.

2

Pour tout homme clairvoyant, les projets de cet autre M. Réac, qui avait nom Louis Napoléon, étaient faciles à deviner : Aux paysans, il promettait de diminuer les impôts ; aux ouvriers, il rappelait habilement les tendances socialistes qu'il avait manifestées dans sa jeunesse; mais combien les actes étaient loin des paroles ! M. de Falloux venait de livrer les instituteurs à l'autorité des préfets et la direction de l'Instruction publique aux Jésuites. Toute réunion politique était sévèrement interdite. Soutenu déjà par les tendances rétrogrades du clergé et d'une bourgeoisie pusillanime, Napoléon gagnait à sa cause quelques-uns des chefs de l'armée. Il se peut que des naïfs se soient laissé tromper par ses belles promesses, mais la véritable force du parti bonapartiste, ce fut le troupeau des âmes vénales.

Par un serment solennel, le Prince Président avait juré fidélité à la République; mais un parjure ne pèse guère à un ambitieux. Criblé de dettes, comme la plupart de ses complices, il ne pouvait plus reculer.

Victor Hugo, dans l'*Histoire d'un crime,* a raconté la lutte suprême des républicains contre l'usurpateur. Le droit fut vaincu par la force.

Napoléon avait trois complices principaux : M. de Saint-Arnaud, ministre de la guerre ; M. de Morny, député, et M. Maupas, préfet de police. — Les conspirateurs combinèrent leur plan avec habileté. Trois opérations devaient être exécutées simultanément : arrestation des chefs du parti républicain, investissement de la Chambre des Députés, distribution des troupes dans Paris.

Tout fut préparé secrètement et accompli à l'heure fixée.

J'emprunte quelques détails au récit publié à la fin de l'année 1851 par Granier de Cassagnac. C'est une apologie du crime, mais c'est en même temps un aveu :

A six heures un quart, les arrestations s'opéraient; à six heures et demie, les troupes arrivèrent à leurs postes; à sept heures, le décret de dissolution et les proclamations partaient de la Préfecture de police pour aller couvrir les murs de Paris.

Sans consulter les Chambres et de sa propre autorité, de Morny, accompagné de 250 chasseurs de Vincennes, avait pris possession du ministère de l'Intérieur.

A minuit, une compagnie de gendarmes s'emparait de l'Imprimerie nationale. — Huit cents sergents de ville, réunis à la Préfecture de police, en partaient pour aller commencer les arrestations. — Ils n'avaient point pour mission d'emprisonner quelques malfaiteurs, mais les hommes les plus modérés, les plus honnêtes, les plus respectés : les généraux Changarnier, Cavaignac, de Lamoricière, Le Flô, Bedeau, vice-président de l'Assemblée, le colonel Charras, etc... Tous ceux qu'on supposait devoir rester fidèles à leur mandat furent arrêtés, en violation flagrante de la loi.

M. Thiers, qu'on fera difficilement passer pour un farouche révolutionnaire, ne put échapper aux griffes de la police corse :

Lorsque le commissaire de police Habaut aîné pénétra dans la chambre à coucher de M. Thiers, place Saint-Georges, n° 1, M. Thiers dormait profondément. Le commissaire écarta les rideaux en damas cramoisi, doublés de

mousseline blanche, réveilla M. Thiers, et lui notifia sa qualité et son mandat.

M. Thiers se mit vivement sur son séant, porta la main à ses yeux, sur lesquels s'abaissait un bonnet de coton blanc, et dit : De quoi s'agit-il ? — Je viens faire une perquisition chez vous ; mais soyez tranquille, on ne vous fera pas de mal ; on n'en veut pas à vos jours. — M. Thiers était atterré.

Conduit d'abord à Mazas, il fut bientôt expédié sur la rive droite du Rhin, au pont de Kehl.

Le colonel Espinasse, à la tête du 42e de ligne, investit la Chambre des Députés. Le Président Dupin, homme sans caractère, dit à ses collègues : « Messieurs, la Constitution est violée ; nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je vous engage à vous retirer. »

Le lendemain de nombreuses affiches officielles annonçaient que l'état de siège était proclamé, l'Assemblée dissoute, ainsi que le Conseil d'État.

La proclamation de Napoléon à l'armée est un chef-d'œuvre de tartuferie. Après les flatteries d'usage, il ajoute :

Aujourd'hui, en ce moment solennel, je veux que l'armée fasse entendre sa voix. Votez donc librement comme citoyens. Mais comme soldats, n'oubliez pas que l'obéissance passive aux ordres du chef du gouvernement est le devoir rigoureux de l'armée, depuis le général jusqu'au soldat.

Autrement dit : Vous êtes libres, mais si vous ne votez pas pour moi, vous aurez à vous en repentir.

En vain deux cents députés, réunis à la mairie du dixième arrondissement, votèrent la déchéance du Président et nommèrent le général Oudinot commandant

de la garde nationale, avec Tamisier pour chef d'état-major. A la tête de troupes nombreuses, le général Forey s'empara de la mairie et conduisit les représentants à la caserne du quai d'Orsay.

A la tombée de la nuit, les 217 représentants arrêtés dans la journée furent transférés à la prison de Mazas, au Mont Valérien et à Vincennes.

La haute cour de justice, réunie au Palais, fut également dispersée par la force.

Les hommes qui essayèrent d'organiser la résistance étaient l'élite du parti républicain : Michel de Bourges, Schœlcher, Leydet, Mathieu de la Drôme, Jules Favre, E. Arago, Madier de Montjau, Eugène Sue, Esquiros, de Flotte, Chauffour, Brives, etc... — Quelques barricades furent élevées; le sang coula; il y eut des actes d'héroïsme admirables : le député Baudin se fit tuer sur la barricade du faubourg Saint-Antoine, et Madier de Montjau fut blessé à ses côtés.

Le 4 décembre, la lutte s'annonçait comme devant être terrible, mais la résistance fut impossible. Quatre brigades, combinant leurs mouvements, couvrirent les barricades de monceaux de cadavres. On tuait même les passants inoffensifs qui s'étaient imprudemment hasardés hors de leurs maisons.

Le ministre remercia les meurtriers par une proclamation.

Il est juste de flétrir ici les noms des chefs qui sont le plus responsables de ces crimes devant l'histoire; ce sont : MM. de Turgot, de Morny, de Saint-Arnaud, Fould, Rouher, Fortoul, Magne, Lefèvre-Duruflé, Ducos, etc...

Prise à l'improviste, la province ne sut pas organiser une résistance efficace. Douze départements montrèrent

un peu d'énergie dans cette lutte du droit contre la force brutale, ce furent : l'Aude, la Saône-et-Loire, la Drôme, l'Yonne, la Sarthe, le Gers, l'Hérault, le Jura, la Nièvre, l'Allier, le Var et les Basses-Alpes.

Partout, disposant de l'armée, les préfets choisis par Morny furent investis du droit monstrueux de « remplacer immédiatement tous les fonctionnaires dont le concours ne leur semblait pas assuré ». Les juges de paix eux-mêmes furent révoqués.

Granier de Cassagnac raconte tout cela avec une incroyable inconscience. Il fallait une forte dose de crédulité à ses lecteurs pour accepter ses mensonges impudents. Voici, par exemple, comment ce bonapartiste dépeint les défenseurs de la loi :

> Les rouges, en prenant les armes, en tuant les soldats, en pillant les caisses publiques, en violant les femmes, en *brûlant vifs les enfants*, se sont eux-mêmes dénoncés aux magistrats, aux honnêtes gens et à la force publique.

Puis il encourage à la délation :

> Tout le monde se connaît à trois ou quatre lieues de rayon, dans le département. On va donc rechercher, poursuivre, traquer, arrêter un à un, partout où ils se réfugieront, ces malfaiteurs.

Ainsi toutes les lois étaient suspendues. Le militarisme et le cléricalisme s'étaient donné la main.

La lâcheté du peuple acheva l'œuvre néfaste qui allait livrer la France pendant vingt ans à une bande de gens tarés, âpres à la curée. — Cependant pour donner à l'iniquité une apparence de justice, on nomma des tribunaux d'exception, composés chacun d'un géné-

ral, d'un évêque et d'un préfet. Leur œuvre est comparable à la révocation de l'Édit de Nantes. La portion la plus éclairée et la plus honnête de la population fut chassée de notre pays.

L'exil, dit Victor Hugo, le bannissement, la déportation, la ruine, la nostalgie, la mort, le désespoir de quarante mille familles, c'est là ce que l'histoire appelle *les commissions mixtes.*

Ce fut un grand désastre. Quelques républicains, ne pouvant supposer que leurs juges fussent avilis à ce point, s'étaient constitués prisonniers. Ils furent jugés sommairement et expédiés à Cayenne. On comptait sur le climat meurtrier pour débarrasser promptement l'usurpateur de ces hommes intègres, en qui s'incarnait la conscience de la Patrie.

Un de nos amis, M. Pierre, qui cherchait à se cacher, fut pris, traîné menottes aux mains, attaché par les gendarmes à la queue d'un de leurs chevaux. Sa faible constitution ne put résister aux mauvais traitements qu'il subit en Afrique, à Lambessa. Il succomba, laissant dans la misère sa femme et ses enfants.

3

Félix Milliet souffrait d'être obligé de se cacher comme un criminel; il se serait constitué prisonnier, si ma mère, très sagement, ne l'en eût dissuadé.

De courageux amis lui offrirent alors une hospitalité qui n'était pas pour eux-mêmes sans danger; aussi changea-t-il fréquemment d'asile.

Tout au fond de notre jardin, une petite porte abandonnée, à demi dissimulée sous un manteau de lierre, donnait sur une ruelle déserte. Vers minuit on aurait pu voir cette porte s'entr'ouvrir et se refermer vivement, après avoir laissé sortir une vieille pauvresse dont un bâton soutenait les pas chancelants. Sa tête baissée disparaissait sous le grand capuchon d'une de ces lourdes mantes comme en portent les *plorants* sur les tombeaux sculptés du quinzième siècle. Bientôt cependant, l'allure de la prétendue vieille devenait plus rapide : madame Milliet avait hâte d'aller porter au fugitif le réconfort de son dévouement et de sa tendresse.

Très actif d'ordinaire, mon père s'irritait de l'immobilité oisive à laquelle il était réduit.

Pour lui faire prendre patience, ses enfants lui écrivaient souvent; voici une de leurs lettres :

Mon cher petit père,

Nous serons bien heureux de te voir, cependant nous voudrions bien que tu sois obligé d'aller à l'étranger pour y aller aussi. Moi et Alix nous voudrions beaucoup aller à Genève, voir ce beau lac bleu, puis grimper sur les montagnes, sur le Mont Blanc; Fernand voudrait aller à Taïti pour manger des ananas; et toi petit père, où aimerais-tu mieux aller ? Nous avons tous grande envie d'aller voir les chemins de fer, les montagnes, les bateaux à vapeur. — Fernand t'a marqué je pense que j'étais premier en calcul. J'ai composé cette semaine en histoire sainte et géographie.

Adieu, cher petit père. Ton petit Paulo qui t'embrasse de tout son cœur.

Janvier 1852.

Un désir intense de revoir ses enfants fit oublier à mon père toute prudence. N'y tenant plus, il se rasa la

moustache et, affublé d'une fausse barbe, se dirigea de grand matin vers son logis. Un excellent ami, M. Morancé, menuisier, fit preuve d'un rare dévouement dans ces circonstances critiques. Il avait apporté à mon père des vêtements d'ouvrier et les deux menuisiers cheminaient en portant sur leurs épaules une longue planche.

On devine avec quelle effusion notre père embrassa ses enfants chéris. La matinée fut employée à essayer et à perfectionner une cachette que M. Morancé avait préparée au fond d'un de ces vastes réduits qui servaient alors de débarras. De vieux papiers avaient été collés sur les planches, des vêtements pendus dissimulaient les rainures de l'entrée.

Après le déjeuner, les deux amis fumaient tranquillement leur pipe, lorsque Méliotte, la femme de chambre de ma mère, entra tout effarée : « C'est la police ! » On frappe à coups redoublés au portail de la cour : « Ouvrez au nom de la loi! »

Des voisins, étonnés de voir deux menuisiers travailler de si bon matin, s'étaient empressés de les dénoncer. — Allez ouvrir, dit ma mère avec calme. Les agents entrèrent précipitamment, tout joyeux, et croyant tenir déjà la récompense promise pour une telle capture. Bien vite remise de son émotion, Méliotte conduisit obligeamment ces importuns à travers toute la maison, de la cave au grenier, sur les toits, sous l'escalier, elle ne leur fit pas grâce du moindre cabinet. Cependant ma mère marchandait à M. Morancé le prix d'une facture. — Les agents devinaient bien qu'on se moquait d'eux ; ils avaient vu les deux tasses de café inachevées, ils avaient senti l'odeur du tabac. M. Milliet était là, ils en

étaient sûrs. Aussi s'obstinaient-ils à fureter partout, et ne se décidaient-ils pas à se retirer.

Toujours calme, madame Milliet leur avait ouvert l'un après l'autre tous les placards, y compris celui au fond duquel s'ouvrait la cachette. Son sang-froid et son assurance étaient tels que les agents finirent par supposer que l'oiseau s'était envolé.

Quel soupir de soulagement quand ces visiteurs peu sympathiques montrèrent enfin les talons! Ma mère était brisée par l'émotion. Le départ de mon père restait d'ailleurs très dangereux.

Les commissions mixtes expédiaient vivement leur méprisable besogne. L'abbé Lottin, ennemi personnel de notre famille, était secrétaire général de l'évêché ; il eut assez de crédit sur monseigneur Bouvier, évêque du Mans, pour faire exiler mon père. Le 27 mars 1852, un passeport était remis à M. Milliet, avec un itinéraire obligatoire et une mention spéciale *à l'encre rouge* qui plaçait le condamné sous la surveillance de la haute police. Mon père était envoyé à Nice, qui faisait alors partie du Royaume de Sardaigne; il eût préféré Genève, mais le gouvernement impérial lui avait refusé ce séjour, craignant de voir se former, près de la frontière et dans un pays libre, un centre important d'opposition, un foyer de révolte.

Cependant, après quelques jours passés à Valence où ses affaires l'avaient appelé, le proscrit se dirigea secrètement vers Genève. Des francs-maçons l'avaient confié au conducteur d'une diligence qui transmit à un autre la recommandation, si bien que M. Milliet, échappant à la police impériale, parvint à gagner la frontière suisse. Il était à l'abri.

4

J'allais avoir sept ans et je suivais une classe enfantine au Collège du Mans. Un jour, à propos de géographie, le professeur nous racontait un voyage en Suisse. Il décrivait avec admiration la belle situation de Genève au bout du Léman, la pureté des eaux bleues du Rhône, quand il sort du lac, et le panorama grandiose dont on jouit du haut du Mont Salève. — J'écoutais de toutes mes oreilles, et mon sourire inconscient disait : « Je verrai bientôt tout cela. »

Avant notre départ, nous fîmes une visite d'adieu au professeur : « Je sais où vous allez, nous dit-il, je l'ai deviné en voyant briller les yeux de Paul, lorsque j'ai parlé de Genève. »

Je fus très étonné et très confus de mon indiscrétion involontaire, mais frappé aussi d'apprendre qu'il existe plus d'un langage. J'ai retenu cette leçon, et bien souvent j'ai essayé de deviner ce qu'on pense, derrière ce qu'on dit. Pourtant l'interprétation des gestes et de la physionomie reste imprécise et conjecturale. Sans doute, c'est à l'intuition que l'on doit de belles découvertes, mais cette méthode est trop séduisante pour n'être pas dangereuse.

La tâche qui restait à ma mère était lourde : Il fallait s'occuper du déménagement de notre cher logis, vendre ce que nous ne pouvions pas emporter en exil, louer la maison, etc... Et tous ces embarras venaient l'accabler au moment où elle allait donner le jour à son quatrième enfant. Heureusement ma grand mère était là pour lui

venir en aide. On verra plus loin qu'elle aussi était une vaillante.

Ce fut un grand chagrin pour madame Milliet de ne pas allaiter sa petite Jeanne, comme elle avait fait pour ses trois premiers enfants. Les émotions l'avaient épuisée. Jeanne fut mise en nourrice près de Fleurigny.

Nous partîmes. Je me souviens de la diligence peinte en jaune qui de la place des Halles nous amena à la gare, toute nouvelle alors. Là, une immense grue saisit et souleva voiture et voyageurs qu'elle déposa sur un camion du chemin de fer. A Paris, semblable opération, et la même diligence nous conduisit près du Palais Royal.

Ainsi ma mère dut quitter ses amis, sa famille, sa fille en bas âge, sa ville natale, ce pays où elle laissait tant de chers souvenirs. Quel crime avait-elle commis? Elle avait épousé un républicain.

Ce fut encore une diligence qui nous transporta de Lyon à Genève. Pour nous autres enfants, l'exil n'était qu'un voyage d'agrément. Nous étions à cet âge heureux où l'on joue, où l'on rit de tout et partout. Tout était nouveau, tout nous charmait sur notre passage. Nous approchions de la terre hospitalière qui avait déjà accueilli notre père.

Lorsque nous passâmes la frontière, ce furent des cris d'allégresse; nous sautions, nous frappions des mains, nous criions : Vive la Suisse! Vive Genève! Vive la Liberté! Vive la République démocratique et sociale! au grand ébahissement de nos compagnons de route.

Bientôt nous nous jetions en pleurant de joie dans les bras de celui qui fut le plus doux, le plus honnête des hommes, le plus dévoué des amis et le plus tendre des pères.

III. — 1848-1851 63

Quelques républicains du Mans. — Chansons politiques : Haine de la tyrannie. — Pitié. — Rêves de justice sociale. — Foi dans l'avenir. — Un duel.

Annexe au chapitre III 87

IV. — 1851-1852 95

Monsieur Réac. — Le Coup d'État. — Les commissions mixtes. — Visite domiciliaire. — Départ pour l'exil.

Table de ce cahier 113

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce treizième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 2 août 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4523

Dans les treize cahiers de leur dixième série, année scolaire 1908-1909, nos cahiers ont publié :

X-1. — PIERRE MILLE. — **l'enfant et la reine morte.** 3 50

X-2. — PIERRE HAMP. — **dix contes écrits dans le Nord** ..... ÉPUISÉ

X-3. — PIERRE HAMP. — *la peine des hommes.* — I. — **marée fraîche** ..... ÉPUISÉ

X-4. — PIERRE HAMP. — *la peine des hommes.* — II. — **vin de Champagne** ..... ÉPUISÉ

X-5. — SUARÈS. — **le portrait d'Ibsen** ..... ÉPUISÉ

X-6. — RENÉ SALOMÉ. — **plus près des choses** ... ÉPUISÉ

X-7. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — IV. — **quelques-uns de la Commune** ..... 2 »

X-8. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — V. — **par la ville révoltée** ..... 2 »

X-9. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — II. — **dans la maison.** — 1 ..... 2 »

X-10. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — II. — **dans la maison.** — 2 ..... 3 »

X-11. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — VI. — **au large** ..... 2 »

X-12. — DANIEL HALÉVY. — **le travail du Zarathoustra** ..... 2 »

X-13. — CHARLES PÉGUY. — **à nos amis, à nos abonnés** ..... 2 »

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris et départements....	**vingt francs**
	Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie, colonies françaises...	**vingt-deux francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs pour tous pays**

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; treizième cahier de la onzième série; un cahier jaune de 116 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

QUATORZIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

II. — *les adieux*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

134964
D 116
A

les Milliet

II. — *les adieux*

1852-1857

I

1852 - 1853

PREMIER SÉJOUR A GENÈVE

NOSTALGIE. — BATAILLE D'ÉCOLIERS. — UN PRIX DE BONNES NOTES. — JOLI DÉBUT POUR UN FUTUR PHILOSOPHE. — NOUVELLES CHANSONS. — NOUVEL EXIL.

I

1852 - 1853

PREMIER SÉJOUR A GENÈVE

Nostalgie. — Bataille d'écoliers. — Un prix de bonnes notes. — Joli début pour un futur philosophe. — Nouvelles chansons. — Nouvel exil.

1

A peine arrivé en Suisse, F. Milliet reçut des francs-maçons le plus cordial accueil. Le colonel Humbert, en particulier, ne tarda pas à devenir un de ses amis les plus dévoués.

Les proscrits français étaient nombreux à Genève et mes parents eurent le plaisir d'y trouver plusieurs de leurs amis du Mans. Ces féroces républicains, ces prétendus buveurs de sang, que les bonapartistes représentaient comme mangeant tout crus les petits enfants, étaient, je vous l'assure, les hommes les plus doux du monde, instruits pour la plupart et aussi distingués par le cœur que par l'intelligence.

M. Silly, par exemple, était un vrai savant. Dans les leçons d'histoire qu'il donnait à ma sœur, il essayait

déjà de mettre en pratique la méthode qui a donné une si haute valeur aux ouvrages de mon ami, le docteur Letourneau : il étudiait l'évolution de chaque grande idée morale, religieuse ou politique, dans tous les temps et dans tous les pays. Programme trop vaste assurément, mais préférable aux sèches énumérations de dates, de batailles et de traités.

M. Silly avait épousé une jeune et charmante petite paysanne, dont il s'efforçait de compléter l'instruction un peu sommaire. Fille d'un meunier, elle n'avait jamais quitté son village.

Condamné d'abord à l'internement dans je ne sais plus quelle bourgade, et obligé de se présenter chaque matin à la mairie, M. Silly n'avait pu se résigner à vivre dans cette espèce de prison : ses promenades mêmes ne devaient pas dépasser une certaine zone. Il préféra l'exil avec la liberté. Il eut l'idée de se déguiser en prêtre et parvint ainsi à gagner la frontière. Son visage à l'expression ascétique, et la gravité naturelle de ses manières ne démentaient pas son costume. Il voyagea quelque temps avec un officier de gendarmerie qui, le voyant lire dévotement son bréviaire, lui aurait volontiers demandé sa bénédiction.

A Genève, M. Silly trouva à grand peine quelques leçons à donner, et pourtant il eût été capable de professer avec honneur dans une chaire d'Université.

Sa jeune femme ne tarda pas à le rejoindre, amenant ses deux fils jumeaux, encore à la mamelle. Elle ne parvint pas à s'acclimater dans ce pays où tout était nouveau pour elle. Pendant des heures, elle restait immobile, rêvant à sa mère, à sa famille, à ses amies, au ruisseau bordé de saules et au joli moulin, où elle

avait passé son heureuse enfance. Ces souvenirs devinrent pour elle une obsession. La nostalgie est une maladie grave, que la médecine est impuissante à combattre.

Madame Silly dépérissait. Son mari s'étant décidé à l'envoyer passer quelque temps chez ses parents, elle emmena ses fils; et ce pauvre savant, si peu expert aux choses de la vie pratique, se retrouva seul.

Arrivée en France, madame Silly ne cessait pas de pleurer. Elle aimait son mari avec une sorte d'adoration religieuse, que méritait bien sa haute valeur morale. Elle se reprochait d'avoir abandonné cet homme si bon, qui avait si grand besoin d'elle. Se croyant guérie, elle revenait à Genève, mais au bout de peu de temps, le mal du pays la gagnait de plus belle, et le médecin lui ordonnait de partir de nouveau. Grosses dépenses et chagrin plus grand encore!

Ceux qui n'ont pas connu l'exil auront peine à comprendre ces sentiments peu raisonnables, mais dont certaines âmes tendres ne parviennent pas à repousser l'obsession.

Qui dira combien de souffrances inavouées, combien d'existences brisées doivent peser sur la mémoire des criminels auteurs du coup d'État!

2

Nous avions pour voisins d'autres exilés : M. Plissonnier, grand corps sec et maigre, sorte de Don Quichotte loyal et franc. Un camarade maladroit lui avait, à la chasse, envoyé dans l'œil un grain de plomb, et il était

resté borgne, ce qui ne l'empêchait pas d'être un excellent ouvrier horloger. Sa jeune femme, charmante de visage, avec ses yeux bruns et ses cheveux châtains ondulés, avait la physionomie la plus avenante. Douce et ferme, d'une humeur enjouée et toujours égale, elle élevait très bien ses deux fils. L'aîné, Julien, grand ami de Fernand, savait profiter des leçons de dessin que nous donnait mon père; il est devenu un sculpteur de talent et un excellent professeur. Le temps n'a pas eu de prise sur lui; il a conservé cette bonne gaîté communicative qui est l'explosion spontanée et irrésistible de l'esprit naturel. A cette époque, l'aimable Gavroche avait une verve intarissable; il inventait mille drôleries imprévues, comme de pêcher à la ligne avec des hameçons, du haut de la promenade de Saint-Antoine, les chapeaux des paysans venus au marché.

Il y avait alors à la Servette de vastes chantiers de construction. De grandes planches, entassées en piles énormes, formaient de hautes tours carrées, avec un espace vide au milieu. Personne ne nous observait, nous grimpions comme des chats, et nous redescendions dans les profondeurs de la tour. Pour Fernand et pour Julien, il s'agissait de fumer un bout de cigare en cachette, au risque de mettre le feu à tout le quartier. Pour les autres enfants, cet asile avait quelque chose de mystérieux. Évidemment personne n'aurait l'idée de nous chercher là, c'était notre caverne des mille et une nuits. Les mamans, bientôt inquiètes, nous appelaient de tous côtés, mais nous nous gardions bien de répondre; immobiles, accroupis par terre, parlant bas, nous nous regardions les uns les autres avec des yeux émerillonnés. Ce qui nous charmait c'était le danger d'être

surpris. Ce fut là qu'un jour Julien montra à Fernand quelques passages d'un livre dont on lui avait interdit la lecture : *Daphnis et Chloé*. Le mal n'était pas grand, mais l'ouvrage eût-il été plus licencieux, il aurait eu le même attrait : celui du fruit défendu.

Quelle inconséquence dans les jeunes esprits ! Aie confiance en moi, dit le père, tu le sais, je ne veux que ton bien. L'enfant se laisse diriger. Ne mange pas ce mets, il est indigeste et te rendrait malade. L'enfant obéit. Prends garde à ce banc, il est fraîchement peint, tu tacherais ton vêtement ! L'enfant obéit encore. Ne lis pas ce livre, ne regarde pas cette image, ils saliraient ton imagination, ils corrompraient ton jugement. L'enfant n'obéit plus. Il guette avec impatience la première occasion de lire en cachette le livre défendu, de regarder à la dérobée l'image malpropre. Quel inconcevable attrait le pousse à rechercher pour son esprit une nourriture malsaine ? La propreté de l'âme est-elle donc moins importante que celle des habits ?

Quelques familles genevoises ou d'origine française, les Baud, les Darier, les Reynaud, accueillirent mes parents avec une cordialité dont je leur garde un reconnaissant souvenir.

3

Genève était encore une toute petite ville, enserrée dans ses vieilles fortifications que l'on commençait seulement à démolir, et les mœurs de la cité de Calvin conservaient aussi toute la rigidité puritaine. Nous habitions hors de la ville, à la Servette, et quatre fois par jour,

nous devions faire, mon frère et moi, un assez long trajet pour nous rendre au Collège.

Fernand fut, en quatrième, un écolier indiscipliné. Il se fiait à la vivacité de son intelligence et à son heureuse mémoire pour se dispenser d'étudier longuement. Plus d'une fois, en compagnie de son ami Julien, il fit l'école buissonnière. Avaient-ils quatre sous en poche, la leçon d'allemand était agréablement remplacée par une promenade en canot. Le lac était si bleu, l'air si pur! Nos classes n'étaient pourtant pas bien longues, toujours interrompues par un quart d'heure de récréation. La cloche sonne, les portes s'ouvrent avec fracas tout autour de la grande cour, et de chacune d'elles s'échappe, avec des cris de sauvages, une volée de gamins endiablés.

A droite ce sont les *lapins*, à gauche les *francs-chiens*, c'est-à-dire ceux qui étudiaient seulement la langue française, et des luttes épiques commençaient : Un lapin saisissait la poignée de fer d'une porte de classe et là, le dos courbé, la tête baissée, il ne lâchait pas ce poste d'honneur. La victoire appartenait au parti qui restait maître de la porte. Fièrement groupés autour de leur champion, les jeunes *lapins* bravaient le camp adverse, en aboyant sur un rythme martial : A bas les francs-chiens! à bas les francs-chiens! Ceux-ci répondaient sur le même air : A bas les lapins! Les chefs réunissaient leurs soldats, excitaient leur courage, la clameur s'élevait de plus en plus nourrie, sur un rythme de plus en plus précipité, et une troupe compacte se ruait à l'assaut.

C'était alors une bousculade indescriptible; on eût dit un énorme paquet de serpents, un grouillement de bras

et de jambes entrelacés. Les gamins grimpaient sur cette masse monstrueuse, tapant, tirant, poussant, hurlant.

J'ai toujours eu peu de goût pour les jeux brutaux et, d'ordinaire, avec les petits, nous assistions en simples spectateurs à ces luttes héroïques, où nos grands frères se signalaient par d'admirables prouesses. Un jour pourtant j'eus l'honneur d'être choisi pour tenir la poignée de la porte. J'étais *lapin* dans l'âme. Pourquoi? J'aurais été bien embarrassé de le dire, mais je me serais fait hacher en morceaux plutôt que de lâcher prise. D'ailleurs mon frère était là, me faisant un rempart de son corps. La victoire était incertaine ; nous allions être écrasés par le nombre, quand soudain, sortant de sa loge, le portier, le petit père Leuba, s'avance, solennel dans sa longue *lévite,* qui lui descendait jusqu'aux talons. Il essaye de prononcer le *Quos ego!* Mais aussitôt, changement de front subit ! Les deux armées font volte-face et s'unissent contre l'ennemi commun : Huées, sifflets, lazzis sont couverts par un chœur formidable à l'unisson : Pipelet, Pipelet, Pipelet pon pon fifi ! *(ter).* Le digne agent de l'autorité ne parvenait pas à faire entendre ses remontrances paternelles. Heureusement la cloche rappela en classe tous les combattants.

Nous rentrions très échauffés, haletants, et encore tout frémissants des émotions de la lutte. Il y eut bientôt un tel nombre de contusions, de foulures, d'yeux pochés, que la police dut intervenir. Elle mit fin à ces jeux de sauvages, survivance des époques primitives et apprentissage de la vie. L'atavisme peut seul expliquer les mauvais sentiments qui animaient ces écoliers, senti-

ments qui n'étaient pas, en somme, plus absurdes que les haines entre deux nations voisines ou entre des races sœurs. Les uns étudiaient le latin, souvent à contre-cœur, les autres ne l'étudiaient pas. Beau motif de haine! Ainsi les nationalistes détestent tous ceux qui ne parlent pas français. Faut-il désespérer de voir les mœurs s'adoucir, et les frères ennemis se tendre la main? Serons-nous toujours aussi sots et plus cruels que des écoliers? Sous le premier Empire, en dix ans, un million sept cent mille Français sont morts sur les champs de bataille. Et il y a des gens qui mettent leur espoir dans le retour d'un aussi glorieux régime!

Les jeux des écoliers sont parfois un apprentissage de la vie : le noble jeu de barres, par exemple, procure à l'enfant des émotions très saines. Plus tard, dans les affaires, en politique, en religion, partout, il retrouvera cette division en deux camps, cette émulation, ce désir ardent de remporter la victoire. Mais ici du moins la lutte n'est pas brutale, ni haineuse, et elle reste soumise à des règles. L'enfant peut y apprendre déjà à connaître un peu les hommes : il observera que les uns se soumettent loyalement aux conventions acceptées d'un commun accord, tandis que d'autres cherchent à les éluder. Certains écoliers, contre toute évidence, nieront d'avoir été pris, et cette mauvaise foi native est un de ces traits de caractère qui sont difficiles à corriger. La joie de faire des prisonniers, celle plus noble de délivrer ses camarades, la honte de la défaite, l'espoir du succès, tous ces sentiments sont pris au sérieux par de jeunes esprits. Ils trouvent dans ce petit drame un exercice aussi utile à la culture du sens moral, que la

gymnastique peut l'être au développement des muscles et à la circulation du sang.

L'étude ne m'a jamais ennuyé. De plus, la bosse de l'*approbativité* continuait à pousser et à me donner de sages conseils. Obtenir le prix de bonnes notes, tel était le but que se proposait mon ambition. Mais cette haute récompense n'était accordée qu'à celui dont la conduite, pendant toute l'année, n'avait pas mérité un seul mauvais point. Or, un de mes voisins de classe ayant commis je ne sais quelle incongruité, nul d'entre nous ne voulut le dénoncer; le banc tout entier fut puni d'une mauvaise note. Adieu mes rêves de gloire!

Le cœur très gros, je racontai à Fernand cette triste nouvelle. Aussitôt le voilà indigné. Il dédaignait pour lui-même les bonnes notes et les prix, mais il prenait à cœur la réputation de sagesse de son petit frère. Il n'hésite pas, m'essuie les yeux, me prend par la main, et bravement me mène tout droit chez le Principal, M. Bétant, l'illustre helléniste.

Nous sommes reçus très paternellement; Fernand, très digne, raconte avec feu; il dit ma longue existence de travail assidu, ma douceur, mon innocence; il laisse entrevoir le prix glorieux auquel aspire ma juste ambition; il s'indigne qu'on ait osé me demander une délation: nous sommes Français, nous sommes des proscrits, mais non des jésuites, nous n'avons jamais dénoncé personne, est-il juste d'être puni pour cela? J'écoutais étonné, ravi d'admiration, ému de reconnaissance pour mon excellent frère. De son côté le bon M. Bétant souriait, touché lui aussi de l'ardeur persuasive qu'apportait mon éloquent avocat à la défense d'une aussi

belle cause. Il promit que la mauvaise note serait effacée. Et c'est ainsi que, grâce à mon frère, je possède encore un superbe livre rouge, où sont expliqués tous les jeux des écoliers.

4

De toutes les personnes amies restées en France, celle qui nous regrettait le plus était assurément madame de Tucé. Elle avait une tendre affection, bien partagée d'ailleurs, pour ma mère, en qui semblait revivre ce Louis de Tucé qu'elle avait perdu trop jeune et qu'elle n'avait jamais cessé de pleurer. C'était bien son charmant visage, sa vive intelligence et sa rare bonté. Très active et très économe, madame de Tucé avait trouvé dans sa fille une collaboratrice dévouée, mais il lui fallait maintenant suffire seule à la gestion de ses propriétés, et la charge commençait à lui sembler lourde. La vieillesse approchait; un aide deviendrait nécessaire, et pourtant elle était trop jalouse de son autorité pour consentir aisément à la partager. Lorsque sa fille cadette serait mariée, elle se trouverait dans un isolement absolu, à l'âge où l'on a besoin de se sentir entouré de soins et d'affection. Le plus grand désir de ma grand mère eût été de garder auprès d'elle ses petits-enfants. Elle eût pris volontiers un précepteur pour nous faire continuer nos études chez elle. Lorsque ma mère nous conduisit à Fleurigny, elle n'épargna rien pour nous en rendre le séjour agréable. A Fernand, elle donna une petite voiture avec un âne; à Alix, une jolie génisse noire; à Paul, un chevreau et un pigeon. Ne

voulant pas se laisser oublier, elle nous écrivait souvent; voici une de ses lettres :

Madame de Tucé à Alix

Fleurigny, ce 23 août 1852.

Je me plais à songer que toutes les belles choses que vous avez vues ne vous font point oublier cette pauvre grand'mère qui, l'année dernière, à cette époque, vous attendait, comptant les jours qui restaient avant de vous voir arriver. Fleurigny était bien joli, bien gai, quand vous étiez tous réunis...

Noémi arrive de Blois, elle s'y est amusée et a appris à faire des fleurs artificielles.

Je veux aussi, chère Lilise, te parler de ta Jeanne. C'est une grosse dodon qui te ressemble un peu, elle est en robe, se tient droite comme sa chère grand'mère ; elle a les yeux effrontés, le bec serré, la mine un peu pasle ; prend quand elle veut un air très gracieux, mais elle réserve cela aux gens des Coutils qu'elle connaît mieux que nous. Je lui fais une belle robe bleue en mousseline de laine pour la mener à Montoire, où l'on vaccine.

L'année suivante, madame Milliet fit un nouveau voyage à Fleurigny, afin de revoir sa mère et de reprendre la petite Jeanne à sa nourrice.

Madame de Tucé nous reçut avec sa tendresse accoutumée, mais avec une nuance de tristesse. Elle eût voulu nous garder tous les quatre et maudissait la politique. Son irritation contre M. Milliet était extrême.

Fernand écrivit à son père :

Je me trouve très bien à Fleurigny. Décidément, je ne suis propre qu'à faire un paysan; c'est aujourd'hui la *louée* et je vais me louer à ma grand'mère qui me demande. Je n'aurai plus de thèmes à faire et je serai toujours bon à

charger du fumier, à aller chercher l'herbe et à toucher les chevaux. Mieux vaut, dit-on, être le premier dans un village que le second à Rome, et j'espère être de première force dans ces travaux manuels et peu spirituels. Je voudrais bien avoir quelque chose de spirituel à te dire, mais je ne suis pas fort sur le spirituel. Cela n'empêche pas que je serai bien heureux quand je te reverrai et que je pourrai t'embrasser.

En attendant, je suis toujours ton fils respectueux.

Fernand-Félix MILLIET

Chaque année, madame Milliet aidait sa mère dans la fabrication de quelques bouteilles de liqueur d'orange, de cassis et de brou de noix, cadeaux destinés à ses amis et à ses fermiers. Elle en donna aussi à chacun de ses petits-enfants un flacon minuscule, sur lequel notre nom était inscrit et qui, soigneusement déposé sur la plus haute planche d'un placard, fut réservé pour les dînettes de l'année prochaine.

Fernand et moi nous avions trouvé à ces liqueurs un goût exquis. Un jour que nous n'étions pas surveillés, il grimpa sur une chaise, je grimpai moi-même sur son dos et je saisis les précieux flacons. N'étaient-ils pas notre propriété personnelle? Nous voilà partis pour le hameau voisin, avec l'idée abominable de faire goûter à notre petite sœur ce breuvage délicieux. Chemin faisant, nous bûmes chacun une toute petite gorgée, puis nous échangeâmes nos flacons; c'était doux comme le miel, et cela réchauffait intérieurement! Encore une gorgée! Fernand chantait à tue-tête, mais moi, je ne riais déjà plus. D'un trait, j'avais vidé la fiole tout entière. L'effet fut foudroyant. Je roulai ivre-mort dans le fossé. — Épouvanté, Fernand court à la mai-

son : Venez vite! Paul est mort! — Quel émoi! On me transporte dans mon lit, où je restai longtemps gravement malade.

J'étais trop puni pour qu'on me grondât. J'avais vu le désespoir des miens. Toute ma vie j'ai conservé une invincible répugnance pour les boissons alcooliques.

5

Le métier de chansonnier est rarement avantageux. Mon père avait eu l'exil pour toute récompense, mais cela ne l'empêcha pas de continuer. — A Genève, les cœurs des réfugiés étaient encore saignants des malheurs et des hontes de la Patrie; mon père se fit leur interprète dans un petit recueil de chansons qu'il publia sans nom d'auteur. Ces chansons eurent un réel succès; on les chantait dans les rues de Genève. Leur style violent était bien d'accord avec les sentiments qui animaient alors tous les proscrits. L'histoire jette sur les événements un voile qui en atténue l'horreur, mais la force régnait seule : Hugo était à Jersey, Quinet à Bruxelles, Michelet chassé de sa chaire du Collège de France, la presse bâillonnée ; le pays semblait décapité. Il est peu enviable le calme égoïste de ceux qui assistent avec résignation à de pareilles hontes. Mon père n'était pas de ceux-là.

Nos amis restés en France ne nous oubliaient pas ; leurs lettres nous apportaient le précieux témoignage de leur fidèle affection. — C'est en vers que mon père répondit à la jeune Muse qui lui avait envoyé quelques-unes de ses nouvelles poésies.

les adieux

A madame Clémentine Giedroyck

O ma sœur, votre voix est douce,
A notre oreille, à notre cœur;
Lorsqu'on l'entend, de la douleur
L'aiguillon acéré s'émousse.

Chantez encor, charmez nos jours!
A votre lyre fraternelle,
Comme un écho simple et fidèle
La mienne répondra toujours.

Vous avez de votre main pure
Du proscrit essuyé le front
Et, de lui détournant l'affront,
Couvert de honte le parjure.

Merci pour vos accords touchants!...
Mais ces divins élans de l'âme
La France en deuil vous les réclame :
Pour elle vos pleurs et vos chants!

Pour m'aider à porter les peines,
Le ciel a mis sur mon chemin
Une compagne au cœur divin
Tout rempli de vertus sereines.

Près d'elle je trouve toujours
La joie au fond de la tristesse,
Et, d'un regard, l'enchanteresse
Sait dorer mes plus sombres jours.

De la nostalgie au front blême
Son sourire efface les plis,
Il transforme en un paradis,
La terre d'exil elle-même.

Mais avec des larmes de sang,
Pleure, pleure sur la patrie,
Cette noble mère flétrie,
Dont un bandit étreint le flanc.

Que ta pitié grave et sereine
S'étende, comme un blanc manteau,
Sur le martyr dans le tombeau,
Sur le captif portant sa chaîne.

De l'iambe flagellateur
Arme-toi, muse courroucée,
Et que l'éclair de ta pensée
Fasse pâlir notre oppresseur.

Il faut, vois-tu, que sans relâche
Tout chant qui n'est pas baillonné,
Tout bras qui n'est pas enchaîné
Le soufflette et le nomme lâche.

Puis enfin, lasse de punir,
Chante de ta voix prophétique
Le retour de la République,
Cette aurore de l'avenir.

Août 1852.

L'EMPIRE

L'Empire! c'est la guerre homicide, inféconde,
Sous les pieds des chevaux écrasant les épis;
C'est le torrent fougueux ne laissant que débris;
Naguère il déborda, stérilisant le monde.

. . . . . .

L'Empire! c'est l'horrible avec le ridicule,
C'est la bande à Mandrin qui pille le trésor;
Généraux, magistrats et prélats, gorgés d'or,
Se vautrent dans le sang, le vin et la crapule.

L'Empire! c'est la France au pouvoir d'un gredin,
C'est l'échafaud, l'exil, la prison et les larmes,
Nos soldats transformés en geòliers, en gendarmes,
Le bancal qui sert d'aide à l'ignoble gourdin!

. . . . . .

O bandit! l'avenir ne se poignarde pas!
Immortel il s'avance; à son front magnifique,
On voit briller ces mots : Liberté! République!
Et les peuples vers lui tendent leurs mille bras.

A NÉMÉSIS

Viens, Némésis, déesse vengeresse,
Toi qui punis tous les êtres pervers
Que de nouveau ton fouet sanglant se dresse;
A l'œuvre, à l'œuvre, ô fille des enfers!
Ne vois-tu pas ces phalanges altières
De criminels qu'il faut épouvanter?
Allons, refais des nœuds à tes lanières,
Il est toujours des méchants à fouetter.

Vit-on jamais déborder sur la France
Plus d'infamie et de corruption,
Jamais poltrons montrer tant d'arrogance,
Jamais faquins plus fière ambition?
Jamais enfin, sortant des jésuitières,
Tant de hiboux le soleil affronter?
Allons, refais des nœuds à tes lanières,
Il est toujours des fourbes à fouetter.

Contraste affreux, digne de nos tristesses,
Iniquité, honte du genre humain!
Vois ces palais regorgeant de richesses
Près des taudis où l'on crève de faim.
Pour les petits les lois sont des barrières,
Mais par-dessus les grands peuvent sauter.
Allons, refais des nœuds à tes lanières,
Il est toujours des maîtres à fouetter.

Mais c'est en vain que traîtres et despotes,
Se ligueront contre la liberté;
Oui, nous verrons leurs soldats et leurs flottes
Fondre au soleil de la Fraternité.

Plus de tyrans ! Les peuples seront frères,
Alors, alors ils pourront répéter :
Va, Némésis, jette loin tes lanières,
Car il n'est plus de méchants à fouetter.

6

Comment la ville de Genève qui se glorifie d'une longue et généreuse tradition d'hospitalité, eut-elle le triste courage de renoncer au droit d'asile, et de repousser cette famille de républicains qui vivait chez elle si paisiblement? Des chansons! Quel grand crime! Les francs-maçons de Genève avaient fait à Félix Milliet un fraternel accueil; les Jésuites du Mans le dénoncèrent au gouvernement impérial qui exigea un nouvel exil; et les autorités genevoises, trop faibles pour résister à l'empereur des Français, crurent devoir lui obéir. — De grand matin des agents de police entrèrent chez nous, saisirent les papiers qui se trouvaient dans le secrétaire, et emmenèrent mon père en prison. Le *Journal de Genève* publia un article perfide dans lequel F. Milliet était représenté à la fois comme un conspirateur dangereux et comme un agent provocateur, « allié à la noblesse française ». On cherchait à le rendre suspect à ses amis.

Le colonel Humbert était indigné. Il menaçait de délivrer le proscrit et de faire une émeute. On fit partir mon père en secret.

Ma mère n'hésita pas : elle confia ses enfants à des amis, et munie de quelques lettres de recommandation, alla à Berne plaider auprès des autorités fédérales la cause de son mari. Le délégué aux affaires étrangères

la renvoya au Président du Conseil fédéral, celui-ci à d'autres hauts fonctionnaires. L'un d'eux donnait ses audiences dans une brasserie, où ma mère le trouva fumant sa pipe et absorbant un nombre de chopes prodigieux. Il écouta la requête avec beaucoup de bienveillance, s'excusa sur les nécessités de la politique plus fortes que les devoirs de l'hospitalité. Le gouvernement suisse ne pouvait pas, pour un simple chansonnier, se brouiller avec son puissant voisin.

Sous la garde d'un seul agent de police, F. Milliet fut expédié à Anvers et embarqué pour l'Angleterre.

Le poète qui venait d'exprimer si énergiquement son indignation et qui sentait si vivement les malheurs de son pays, accepta avec une résignation attristée sa propre infortune. C'est à son ami dévoué, au colonel Alexandre Humbert, qu'il dédia les vers suivants, d'une inspiration si noble et si émue :

LES ADIEUX

Lorsque, banni du doux pays de France,
Sous d'autres cieux j'errais en fugitif,
Suisse, je vins, le cœur plein d'espérance,
Sur ton beau sol poser mon pied furtif.
Je m'écriai : Salut et sois bénie,
Terre de Tell!... Je me sens abrité.
Et cependant, chassé de l'Helvétie,
Je vais au loin chercher la liberté.

Depuis un an, dans un modeste asile,
Cherchant le calme et l'oubli de nos maux,
Je respirais... De l'exil on m'exile.
Pour le proscrit il n'est point de repos.

Je ne voulais, pour renaître à la vie,
Rien qu'un peu d'ombre et de sécurité,
Et cependant, chassé de l'Helvétie,
Je vais au loin chercher la liberté.

Qu'ai-je donc fait ?... En songeant à la France,
Ma lyre, un jour, fut l'écho de mon cœur;
Elle vibra l'hymne de la vengeance,
Elle maudit l'Empire et l'Empereur.
Mais, en pleurant sur la France asservie,
Ai-je forfait à l'hospitalité ?
Et cependant, chassé de l'Helvétie,
Je vais au loin chercher la liberté.

Puisqu'il le faut, adieu, belle Genève,
Avec regret je quitte ton ciel pur.
Adieu, Léman... j'ai fait plus d'un beau rêve,
Les yeux fixés sur ton limpide azur.
J'entrevoyais la divine Harmonie
De ses bienfaits comblant l'humanité.
Et cependant, chassé de l'Helvétie,
Je vais au loin chercher la liberté.

Et vous, amis, qui d'un destin funeste
Auriez voulu conjurer le pouvoir,
En vous quittant, l'espérance me reste;
Au lieu d'adieu, je vous dis : Au revoir!
Car l'heure est proche où la démocratie
Luira pour tous, soleil de vérité;
Lors je viendrai dans la belle Helvétie,
Chanter encor l'hymne de liberté.

(De Mayence à Cologne, à bord du
Gutenberg, le 16 mai 1853)

II

1853-1854

SÉJOUR A SAMOENS

LE BÉROUZE. — LE DOCTEUR POLLET. — MAGIE AMUSANTE. — BAL MASQUÉ. — LETTRES ENFANTINES. — PREMIÈRE COMMUNION.

II

1853-1854

SÉJOUR A SAMOENS

Le Bérouze. — Le docteur Pollet. — Magie amusante. — Bal masqué. — Lettres enfantines. — Première communion.

1

Ma mère était revenue à Genève en grande hâte, mais elle n'avait nulle envie de nous emmener en Angleterre. Elle redoutait la nostalgie; l'Anglais était resté pour elle l'ennemi héréditaire. Dès son enfance on lui avait fait lire, dans une rue du Mans, l'inscription gravée sur *la pierre de Tucé;* la province du Maine avait été délivrée autrefois du joug de l'étranger par un de ses ancêtres.

Le docteur Pollet, exilé comme nous, s'était installé à Samoëns, gros bourg perdu dans une des hautes vallées des Alpes. La Savoie appartenait alors au roi de Piémont. C'est par l'intermédiaire du docteur que ma mère obtint la permission de venir avec sa famille dans ce nouveau refuge. Le syndic de Samoëns, M. Orsat, notaire, était un homme très distingué par l'intelligence

et par l'instruction ; il nous accueillit avec beaucoup de bienveillance. M. Pollet était censé avoir acheté notre mobilier, qui fut expédié chez lui au Bérouze, où il prépara notre appartement.

La description que M. Pollet nous avait faite de sa résidence, comme d'un vieux château mystérieux, avait excité vivement notre curiosité et le trajet paraissait bien long à notre impatience. Huit mortelles heures de voiture ! La route était alors assez mal entretenue. Nous avions d'un côté une muraille de rochers abrupts, de l'autre un abîme, avec le Giffre qui grondait au fond. De nombreux ruisseaux descendaient en cascades à travers la route, et une pluie d'orage avait suffi pour les changer en torrents.

Par le mauvais temps, rien n'est plus lugubre que ces gorges sauvages, ces rochers gris où la pluie ruisselle en traînées d'encre, ces forêts de sapins, ici à demi noyés dans les nuages, là détachant leur sombre verdure sur un ciel de plomb. Le bruit des cascades, le grondement sourd des cailloux roulés par les torrents grossis, tout cela produit une impression à la fois triste et grandiose. La nature n'apparaît plus comme une mère bienfaisante, mais comme une ennemie pleine de menaces.

A Taninges, le cocher paraissait inquiet et indécis. Enfin, il avala un grand verre de vin : En route ! Plusieurs passages difficiles furent franchis sans trop de peine. Mais voici qu'un torrent roulait sur la route d'énormes pierres ; le cocher fouette ses chevaux et la voiture s'engage dans l'eau avec imprudence. Arrivée au beau milieu du courant, elle s'arrête ; un rocher barre le chemin ; nous ne pouvions plus avancer ni reculer. Anxieux,

nous consultions le visage du cocher, comme les passagers d'un navire en détresse observent les yeux du capitaine. Lançant alors un gros juron, il descendit dans le torrent qui lui montait jusqu'à la ceinture et, prenant une branche d'arbre en guise de levier, il parvint enfin à déplacer l'obstacle. La nuit était venue, quand nous arrivâmes au Bérouze, où M. et madame Pollet nous attendaient, non sans inquiétude.

Un feu clair brillait dans la haute cheminée seigneuriale, illuminant de lueurs fantastiques la vaste salle aux poutres apparentes. Le lendemain, nous visitâmes toute la maison; j'admirai la bibliothèque circulaire aménagée dans une tour. Malheureusement les in-folio poudreux étaient pour la plupart des ouvrages de théologie ou de jurisprudence. Le jardin était encore en fleurs; plus loin, un grand verger se prolongeait en prairies jusqu'à la rivière.

Dans la cuisine, où brûlaient des troncs d'arbres tout entiers, nous fîmes connaissance avec la Liaudaine (Claudine), vieille fée qui paraissait avoir le même âge que le château. Mais le plaisir de voir de nouvelles choses et de nouvelles gens ne pouvait pas nous faire oublier le vide laissé par l'absence de notre père.

Il ne fit pas à Londres un bien long séjour. Les francs-maçons lui fournirent un passeport et, sous le nom de Félix, il recommença en sens contraire, le trajet qu'il venait de faire à travers l'Allemagne.

Partout, même en Suisse, au risque d'être reconnu et arrêté, il eut l'imprudence de descendre dans les hôtels où il avait passé déjà. Ne se fiant pas au secret des lettres, il n'osait pas donner de ses nouvelles. Ma mère l'attendait avec angoisse.

Une nuit, nous dormions profondément, quand ma mère nous réveilla par un cri joyeux : Levez-vous, mes enfants, et venez vite ! — Nous sautons en chemise à bas du lit et nous nous jetons dans les bras de notre cher père qui nous couvre de baisers. Ce fut un moment de joie indicible.

Alors commença pour mes parents une période de calme qui leur sembla bien douce. Nous habitions, il est vrai, au milieu des montagnes, loin de toute ressource intellectuelle, mais chez de braves gens, pleins de bienveillance, qui vivaient entre eux dans une paix patriarcale.

M. Pollet n'était pas un savant. Modeste médecin de campagne, il se dévouait entièrement à la guérison de ses malades et sut bien vite se faire aimer de tous.

Ses longs cheveux roux commençaient à s'éclaircir et à grisonner; il avait un bon et fin sourire, des lunettes d'or derrière lesquelles brillaient des yeux pétillants d'esprit, et ne se croyait nullement tenu à la gravité solennelle des docteurs en renom.

Sa gaîté était, je crois, l'un des secrets de ses cures merveilleuses, avec cette sympathie qui réconforte et ranime les courages.

Plus d'un, parmi les pauvres habitants de ces montagnes arides, n'était malade que d'épuisement, excès de travail et nourriture insuffisante. A ceux-là un bon bouillon, un morceau de viande, une bouteille de vieux vin, gracieusement offerts, profitaient mieux que les drogues coûteuses des pharmaciens.

C'était une fête pour ma sœur et pour moi d'accompagner parfois le docteur dans ses visites. Sa bonté, les soins qu'il donnait impartialement aux pauvres comme

aux riches, nous apprenaient l'égalité des hommes devant la douleur. Au retour, sa conversation était un feu roulant d'anecdotes drôlatiques, d'histoires cocasses, qu'il improvisait avec une imagination inépuisable, et qu'il débitait avec une verve burlesque.

Malgré les tristesses et les soucis de l'exil, mes parents subissaient, eux aussi, l'influence de cette gaîté. Mon père, doué d'une vive sensibilité, se mettait presque à l'unisson de l'aimable docteur. C'est à cette époque qu'il composa une joyeuse chanson intitulée :

LA VIE EN ROSE

Ennemi de notre repos,
Plus d'un ennuyeux moraliste
Perd son temps à dresser la liste
De nos travers et de nos maux.
Foin du penseur morose
Qui nous peint tout en noir !
Pour moi j'aime mieux voir
La vie en rose.

Un vieux garçon sur le retour,
Par Vénus mis en pénitence,
Dit : Croyez mon expérience,
Ménagez les feux de l'amour !
Foin du vieillard morose !
Aimons matin et soir !
La femme nous fait voir
La vie en rose.

J'entre au salon et j'aperçois
Un portrait, laid comme nature, (1)

(1) La grande vogue de Courbet et de Zola commençait. Les Romantiques de 1830, novateurs téméraires dans leur temps, n'acceptaient pas les innovations de la jeune école, qui s'affirmait comme une réaction contre la fantaisie idéaliste.

On s'extasie outre mesure
Devant le vrai nez du bourgeois.
Réalisme morose
Au diable ton miroir !
L'idéal nous fait voir
La vie en rose.

Un médecin, docteur savant,
Au nom du fameux Esculape,
Nous défend le jus de la grappe,
Dont, en cachette, il boit souvent.
Foin du docteur morose,
Qu'importe son savoir !
Buvons, le vin fait voir
La vie en rose.

Si vous voulez qu'au paradis,
Dit un curé, monte votre âme,
Fuyez la science et la femme
Qui perdirent l'homme jadis !
Foin du cafard morose !
Laissons-lui l'éteignoir,
Qui l'empêche de voir
La vie en rose.

2

L'hiver était venu; l'aspect de la vallée est en cette saison d'un caractère étrange et saisissant. On se croirait transporté dans le voisinage du pôle. Le manteau de neige qui recouvre la terre a souvent plus de deux mètres d'épaisseur et, sur cette blancheur immaculée, le soleil brille, sans parvenir à la fondre, à cause des gelées de la nuit.

C'est par un étroit sentier de neige tassée qu'Alix et moi nous nous rendions chaque matin à l'école; elle,

chez les sœurs, moi chez le jeune vicaire qui essayait d'inculquer quelques notions de grammaire à une douzaine de petits paysans peu dégourdis. Il avait fallu nous séparer de mon frère Fernand, envoyé comme interne au Collège Royal de Bonneville.

Un brave maçon, qui jouait à Samoëns le rôle d'architecte, me donna quelques leçons de dessin linéaire. Les habitants de la vallée du Giffre sont presque tous tailleurs de pierres. Chaque année au printemps, ils partent pour la Suisse, le Piémont ou la France, et reviennent en hiver dans leur pays, qu'ils aiment avec passion. Travailleurs honnêtes et sobres, ils amassent souvent quelques économies, achètent un champ et s'y construisent un chalet.

M. Pollet ne fabriquait pas de l'oxygène comme le Docteur Ox de Jules Verne, mais sa bonne humeur était communicative. Les bergers rêveurs, les silencieux chasseurs de chamois, le notaire, le juge, le greffier, tous semblaient s'éveiller d'un long sommeil. Il n'était plus question de procès, ni d'arrêts contradictoires, mais de bals et de fêtes. M. Pasquier organisait une fanfare, une société chorale. Au Bérouze, on dansait et l'on jouait des charades.

Les tables tournantes étaient alors à la mode et le docteur leur faisait dire mille drôleries. Il exécutait avec adresse quelques tours de prestidigitation et de magie amusante. Grâce à sa puissance de magnétiseur, un petit arlequin, découpé dans du carton et suspendu par un fil de soie noire, invisible aux profanes, dansait à son commandement. Puis ce fut le tour du chapeau du percepteur, homme simple, qui ne savait trop ce qu'il fallait croire de ces curieuses expériences. Soulevé

peu à peu par le fluide, le chapeau, sur un grand geste du magnétiseur, s'envola tout d'un coup par la fenêtre. Seuls, quelques incrédules incorrigibles firent observer qu'Alix jouait en ce moment dans le jardin. Depuis lors, chaque fois que le naïf percepteur apercevait de loin M. Pollet, il assujettissait sur sa tête le chapeau enchanté.

Dressé par un maître aussi habile, je devins un médium d'une étonnante lucidité. Je devinais la carte choisie par une personne de l'aimable société, puis nous passions à l'étude scientifique des merveilleux phénomènes de seconde vue, si importants comme démonstration des doctrines spiritualistes.

J'étais assis, les yeux bandés, et préalablement plongé dans un sommeil hypnotique. Le docteur conduisait alors le percepteur dans la bibliothèque et lui faisait choisir, « au hasard! », un livre quelconque, celui-ci par exemple, ou bien celui-là. « C'est un livre de théologie, pourra-t-il lire ces vieux caractères? Tant pis! essayons! »

Le livre était présenté tout grand ouvert dans le dos du médium et derrière le dossier du grand fauteuil. Mais l'âme n'a pas besoin d'yeux pour voir. Péniblement d'abord, j'épelais quelques lignes, puis on approchait la lampe, et moi, naïf enfant de neuf ans, je lisais couramment un texte difficile, tout hérissé de mots rébarbatifs. Je les avais appris par cœur et ces exploits de mon jeune temps m'ont rendu quelque peu sceptique.

A l'époque du carnaval, M. Pollet organisa un grand bal masqué. Les vastes salles du Bérouze, éclairées brillamment, s'emplirent d'une foule joyeuse et bigarrée. Les danses étaient interrompues par de nombreux

intermèdes comiques. Je n'en raconterai qu'un seul : Une grosse cloche sonne et carillonne. A ce signal, la musique s'arrête, les danseurs se rangent en cercle; une plaque de tôle fait entendre à la cantonade les roulements d'un tonnerre lointain. Vêtu d'un maillot écarlate, un grand diable fait son entrée : ses yeux flambent sous d'énormes sourcils noirs, il allonge ses griffes et brandit un trident, dont il menace les fillettes effarouchées.

Mais voici que l'orchestre commence une marche mystérieuse. Un magicien à grande barbe blanche s'avance avec solennité. C'est le docteur, revêtu d'une longue robe noire, semée de signes cabalistiques en papier doré. Le diable et le magicien sont rivaux et commencent par se disputer. Mais au plus fort de la querelle la musique devient lugubre, un moine amène brutalement une pauvre vieille chargée de chaînes, encapuchonnée dans un grand manteau. Le magicien explique au diable que cette brave femme a été ensorcelée par le méchant moine; il lui propose de la délivrer. Saisi de pitié, le bon diable se réconcilie avec le sorcier; à eux deux, ils briseront les chaînes de l'infortunée captive. Scènes de magnétisme, exorcismes du moine, etc... Enfin, tandis que le diable lutte contre le moine, le magicien pose sa baguette sur la tête de la vieille. Le manteau tombe avec les chaînes, et la fraîche madame Pollet apparaît sous un pimpant costume de Liberté, en satin rouge. La musique prend un rythme joyeux et triomphal, la Liberté danse avec le sorcier, le bon diable avec le moine effaré, qu'il fait tournoyer dans une valse folle, et qu'il entraîne par l'escalier de la cave jusqu'en enfer.

3

Plus robustes que nous sans doute, nos pères n'avaient pas encore constaté les tristes conséquences de l'alcoolisme. A l'exemple de Béranger et de Désaugiers qui célébraient le doux jus de la treille et l'ivresse enchanteresse, mon père avait composé quelques chansons à boire, à l'occasion des banquets patriotiques. Cette poésie-là nous semble aujourd'hui bien démodée. On fera grâce pourtant à quelques couplets écrits en l'honneur du docteur Pollet :

AU DOCTEUR POLLET

Chantons la science sublime
D'un docteur joyeux et dispos;
Par la vertu de son régime
On peut guérir de tous les maux.
Avec lui, point de boisson fade :
Du vin, du rhum, de la liqueur !
Ah, qu'il est bon d'être malade
Lorsqu'on a Pollet pour docteur !

Sans crainte cassez-vous la tête,
Les reins, les jambes et les bras :
Sancho lui légua la recette
De son baume de Fier-à-bras.
Fussiez-vous en capilotade,
D'un souffle, il vous rend la vigueur.
Ah, qu'il est bon d'être malade
Quand on a Pollet pour docteur.

Comme il a guéri de la rage
Une dévote du quartier,
Les bonnes âmes du village
Disent tout bas qu'il est sorcier.

Mais moi je dis : Le camarade
N'est qu'un savant de belle humeur,
Ah, qu'il est bon d'être malade
Quand on a Pollet pour docteur.

4

Les joyeuses fêtes du Bérouze ne nous faisaient pas oublier notre cher Fernand, le pauvre interne, qui aurait été si heureux de participer à nos plaisirs. Sa mère lui écrivait :

Je pense, mon cher enfant, que tu auras reçu le petit paquet que je t'ai fait passer et qui se composait d'une paire de chaussons, de mitaines *à quatre pouces*, deux caleçons et une fiole d'eau-de-vie camphrée.

J'avais appris avant ta lettre l'incendie du Collège, et j'ai été contente de savoir que tu t'étais conduit comme tu devais le faire dans cette circonstance; (1) car il est bien à craindre que ceux qui manquent de cœur étant jeunes n'en manquent toute leur vie. Ceux qui évitent les occasions de se rendre utiles restent des égoïstes à charge à la société et à eux-mêmes..... Ton père a commencé des épreuves de daguerréotype, mais elles sont encore assez imparfaites. Le portrait de Paul est à peine visible.

Samoëns, mardi (23 novembre 53).

..... Je t'envoie la Grammaire de Lhomond et les Fables de Fénelon, accompagnées de pommes (que tu désirais vivement, à ce qu'il paraît), de noix et d'un pot de beurre. J'aurais désiré que ton père te vît avec ton uniforme *de toute beauté* pour savoir s'il t'allait bien.

(1) Fernand n'avait rien fait de bien extraordinaire, cependant on avait remarqué son ardeur à porter secours et son mépris du danger.

Ton père a vu tous tes professeurs qui ont été fort aimables et bien disposés pour toi. Domine donc, mon cher enfant, ton penchant à la légèreté. Le plaisir que procure une espièglerie est bientôt passé et ne compense point l'ennui d'une punition ? Outre cela, on se fait une mauvaise réputation, et le maître est ensuite tenté de vous attribuer toutes les sottises qui se commettent. C'est à toi de t'en faire une bonne dès le commencement de l'année. Puis c'est ainsi que l'on apprend à devenir un homme, en s'habituant à dominer son caractère par sa volonté.

La neige couvre déjà Criou et descend jusqu'à Verclan... Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse un million de fois ; ton père t'embrasse aussi bien tendrement.

Ta mère qui t'aime,

L.

Alix à Fernand

..... Je vais chez les sœurs ; elles ne sont pas trop sévères. M. l'abbé Bétrix qui nous fait le catéchisme, est bête à manger du foin. L'autre jour, il demandait qui est-ce qui enseignerait si les *rouges* étaient prêtres et une foule d'autres bêtises. Il prend du tabac toutes les cinq minutes. Pour se moucher, il met un coin de son mouchoir dans sa bouche, et, chaque fois qu'il se mouche, il dit : Mâ couette !...

Adieu, ta sœur très bigote,

ALIX

Mon premier essai littéraire eut pour titre : *Lorsque j'aurai vingt ans*. Les enfants sont de petits singes, ils imitent tout ce qu'ils voient faire à leurs parents, et rêvent de les surpasser. J'avais donc inventé la photographie en couleurs et je demandais en mariage une belle jeune fille dont j'avais fait le portrait. Je racontai cela à mon frère et je signai : Paul, savant en herbe. — je n'étais pas bon prophète, je n'ai rien inventé du tout, et, chose plus regrettable, je ne me suis pas marié.

Nous avions surnommé ma mère La Bonti; sa fleur préférée était la pervenche et, déjà symboliste, je cherchais la cause de ce goût dans une certaine concordance entre le doux parfum, la couleur tendre, la modestie de la fleur et les vertus de ma mère.

Mes premiers vers furent une sorte de prière mystique où mon âme d'enfant réunissait, dans une seule personnification, la fleur que j'admirais et la mère que j'aimais plus que tout au monde.

A LA BONTI-PERVENCHE

Pervenche de douceur,
A ta tige fleurie
Abandonner ma vie
C'est pour moi le bonheur.

Dès le lendemain, j'avais hâte de faire part à Fernand de mon nouveau talent, je lui écrivis :

..... J'ai bien souvent pensé à toi et je m'impatiente en cherchant mes mots latins, c'est bien long. Tu dois avoir bien du mal à traduire Virgile. Tu disais que tu allais devenir poète latin ; moi, je suis déjà poète français, ainsi qu'Alix; tu verras que nos vers égalent ceux de Victor Hugo, du reste en voici la preuve.

Et je citais le fameux quatrain.

En classe, c'est moi qui suis le plus savant, mais les autres sont assez ignorants; il y en a un qui ne comprend rien. Alix a eu la croix à cause de sa sagesse. Nous avons tous crié au miracle. M. le curé lui a donné une belle image ; elle a cependant dévergondé plusieurs petites filles...

En effet, l'abbé lui ayant demandé : « Quelles sont les trois vertus théologales ? » elle prit un petit air naïf pour

répondre : « La Liberté, l'Égalité et la Fraternité. » Le lendemain le curé dissertait contre la colère, ce vilain péché. Alix, assise auprès de la fille du maçon, lui souffla cette question : Pourquoi Dieu s'est-il mis en colère, contre le peuple d'Israël ? — Le curé, un peu interloqué tout d'abord, eut recours à ma sœur : « Alix, dit-il, (il prononçait *âli),* répondez ! » — « Ce n'était pas de la colère, dit adroitement la rusée gamine, c'était de l'indignation. » Cette distinction subtile, si bien dans le goût jésuitique, lui avait valu une belle image.

Fernand à son père

Bonneville, 17 décembre 1853.

..... Le paquet que maman m'a envoyé m'a fait grand plaisir. Je me suis frotté mes engelures avec l'eau-de-vie camphrée et elles disparaissent. Nous sommes moins bien nourris qu'au commencement, le pain est mal fait... J'ai été un peu malade et je suis resté au lit *à jeun !* Nous faisons maintenant un fort en neige; nous nous sommes fait des boucliers en carton pour nous défendre des boules de neige...

Je veux maintenant répondre à Paul :

J'ai trouvé tes vers très jolis. La Bonti-Pervenche est très tendre. La *Vengeance* d'Alix est sublime. Je ne suis pas si bon poète que vous, je ne fais encore que scander les vers d'Ovide. Je suis bien aise d'apprendre que tu es l'oracle de ta classe; tâche de vaincre Tercis, il n'est pas invincible, malgré son beau nom. Je crois que par ta muse et ton léger chalumeau tu le surpasses déjà. Quant à Alix j'ai été on ne peut plus étonné de savoir qu'elle avait eu la croix à cause de *sa sagesse.* Pour ce qui est d'avoir dévergondé plusieurs petites filles, cela ne m'étonne pas du tout, car elle est bien capable de dévergonder toutes les petites filles et les bonnes sœurs aussi.

M. Félix Milliet à Fernand

29 décembre 1853.

..... J'ai appris que tu avais enfin ton uniforme, j'aurai donc le plaisir de te voir en costume. Ta mère se figure qu'il doit t'aller très bien; Paul et Alix sont de son avis.

Nous étions en admiration devant notre grand frère.

Dans ta prochaine lettre dis-nous si tu as repris tes études d'allemand; tu sais que nous attachons beaucoup d'importance à ce que tu continues à apprendre cette langue...

Autant que le temps me le permet, je m'occupe de peinture; j'ai fait le portrait de madame Pollet et commencé celui de M. Hippolyte Deplace, le chasseur de chamois. Je l'ai représenté en pied, assis sur un rocher, avec sa carabine et tout son attirail de chasseur. Je peindrai à ses pieds un chamois mort... dès qu'il m'en aura apporté un. J'ai travaillé hier et aujourd'hui au portrait de madame Orsat qui a accepté d'être la marraine d'André... ou de Louise, avec M. Pollet pour compère.

Alix à Fernand

1er janvier 1854.

..... J'ai été la veille de Noël à la messe de minuit. Paul y a dormi un bon somme; c'étaient les chanteuses de la basse qui l'avaient endormi; j'en étais... Nous avons été l'autre jour à un bal donné par les maçons. M. Pollet a fait un discours de toute beauté. Comme j'étais un peu enrhumée, maman n'a pas voulu que je reste longtemps au bal, mais je n'ai pas manqué une danse. Madame Pollet a dansé aussi avec souplesse et élasticité; elle s'est délectée de vin chaud et est revenue avec son « doux-doux » à trois heures du matin. — Le curé a demandé à Paul pourquoi je n'allais pas en classe. Paul a répondu que j'étais enrhumée. — « Ah ! c'est, sans doute, au bal qu'elle a attrapé cela. C'est très mal à une enfant de son âge d'aller danser. » J'en ai fait pénitence en prenant de la tisane et du réglisse.

Paul à Fernand

Je te souhaite une bonne année, une parfaite santé et le paradis à la fin de tes jours : Il faut bien se conformer aux usages de la Savoie ! Tu me demandais de nouveaux vers, mais je me suis livré aux sciences de l'*Epitome*. Je vais commencer le *De Viris*. J'espère te faire honneur et je n'entends pas qu'on dise que tu as un petit ânon de frère. J'ai été obligé d'abandonner ma verve poétique pour essayer de vaincre Tercis ; nous allons composer tous les deux en version, je crois qu'il sera vaincu, car mon courage est héroïque. J'ai donné au curé un petit oiseau que j'avais dessiné. Il m'a dit qu'il ne voulait pas assister aux séances de magnétisme, parce qu'il y avait de la diablerie; il m'a chargé de dire à M. Pollet de demander à son pantin ce qu'il était, parce que toutes les tables étaient l'esprit du démon.

Il faudra que tu nous envoies le programme des livres que l'on traduit en sixième; les élèves de cette classe sont-ils bien forts ? car je voudrais pouvoir y entrer à Pâques. Tu nous diras tes places, je voudrais bien les savoir, car nous nous y intéressons beaucoup.

Madame Milliet à Fernand

Samoëns, 24 mars 54.

J'ai reçu ta lettre, mon cher enfant, elle nous a fait plaisir, sans cependant nous satisfaire entièrement. Nous avons été bien aises de te savoir reçu pour tes examens, mais tu aurais dû être le premier et non pas le second en narration et en version; M. Fleury te l'a dit devant nous. Si tu te négliges, tu verras les autres te passer devant et tu manqueras les prix. Pour nous, tu sais bien que nous ne te manquerons pas de parole. Indépendamment de ce que nous t'avons promis, songe un peu au bonheur que tu auras à nous rendre heureux, ton père et moi. Tu le sais, cher enfant, rien ne nous coûte quand il s'agit de votre avantage et même de votre plaisir, nous mettons en vous

tout notre bonheur, nous ne vous demandons que deux choses : nous aimer et travailler à devenir des hommes. Je crois que la première vous est facile, quant à la seconde, tu sais ce que nous entendons par être des hommes, c'est-à-dire des êtres ayant développé toutes leurs facultés et pouvant être utiles à eux et à leurs semblables. Pour atteindre ce but, il faut s'instruire d'abord, puis on arrive ensuite à l'application de son instruction et de ses facultés. Nous causerons de tout cela quand nous nous verrons, ce qui sera bientôt, je pense. Nous avons arrêté un appartement à Bonneville, mais les conditions ne sont point réglées, il nous faut y aller pour cela.

Paul et Alix sont reçus pour leur première communion, ils la feront de dimanche en huit, le 2 avril.

Si je trouve une occasion, je t'enverrai du miel, mais renvoie-moi les deux pots vides.

Adieu, cher enfant, travaille et porte-toi bien. Tu sais ce que je t'ai promis si ton maître d'allemand est content de toi. (1) Je te préviens que je ne me paierai d'aucune mauvaise raison, donnant, donnant...

5

J'avais dix ans, lorsque naquit ma sœur Louise (1854). A cette époque, en Savoie, il n'y avait pas de registres spéciaux pour l'état-civil; les déclarations de naissance se confondaient avec les actes de baptême. Il fallait donc faire baptiser l'enfant. L'orgue était tenu de magistrale façon par M. Pasquier. Louise fit son entrée dans l'église aux sons de la *Marseillaise*. Quand le prêtre lui versa l'eau bénite sur le front, elle poussa des cris perçants, comme pour manifester d'avance ses opinions violemment anticléricales.

(1) Un voyage à Annecy.

Les idées religieuses de mes parents étaient celles de Victor Hugo, de Michelet, de George Sand, de Victor Considérant. Pour eux, Dieu s'identifiait avec l'Idéal. Dans un cahier de notes écrites par ma mère, je trouve cette citation de Lamartine : « Une conscience sans Dieu, c'est un tribunal sans juge. La lumière de la conscience n'est autre chose que la réverbération de l'idée de Dieu dans l'âme du genre humain. Éteignez Dieu, il fait nuit dans l'homme. »

Tout cela est fort bien dit, mais ne remplace pas une démonstration. Mes parents n'eurent pas trop de peine à se conformer aux usages du pays, et, pour éviter un scandale, ils décidèrent que nous ferions, ma sœur et moi, notre première et dernière communion. J'ai donc étudié le catéchisme.

Dans les bizarres doctrines qui s'y trouvent résumées, je distingue aujourd'hui trois parties de valeurs inégales : la première, mystique, qu'un homme sensé ne peut plus guère admettre ; la seconde, philosophique, bien discutable ; la troisième enfin, relative aussi, comme toutes les choses humaines, mais pourtant beaucoup plus solide. Cette dernière formule assez bien les principes généraux d'une morale qui progressera assurément, mais qui a été depuis de longs siècles celle des Égyptiens, des Indous, des Perses et des Grecs, et qui durera probablement longtemps encore.

Nos parents nous expliquèrent le sens élevé de la communion, symbole de fraternité entre les hommes. Ils nous firent comprendre aussi les beaux sentiments qui animaient les premiers chrétiens, lorsqu'ils venaient confesser publiquement leurs fautes.

La plupart des gens qui restent attachés à la religion

confondent dans une même vénération des erreurs historiques, des hypothèses cosmologiques et la culture très saine du sens moral.

Élevée dans la religion catholique, ma mère avait cessé de la pratiquer peu de temps après son mariage.

Pour moi, lorsque je m'agenouillai devant le vicaire qui était aussi mon professeur, j'éprouvais un sincère repentir de mes peccadilles d'enfant. J'admirais le Christ comme un idéal de pureté morale, et mon confesseur m'apparaissait comme son représentant sur la terre. Il parlait si bien, avec tant de gravité et de conviction, avec un désir si vrai de nous rendre meilleurs, que j'éprouvais pour lui un respect mêlé de reconnaissance.

Mon étonnement fut grand lorsque, pour toute réprimande, je le vis fondre en larmes et s'écrier comme malgré lui : « Seigneur, puissé-je n'avoir rien de plus grave à me reprocher ! » Par un renversement imprévu des rôles, c'était lui qui semblait se confesser à mon innocence. Peu à peu cependant il se ressaisit et me donna l'absolution.

J'avais assez d'honneur pour ne raconter à personne, pas même à ma mère, cette exclamation étrange, qui m'avait pourtant fait une vive impression. J'ai su depuis que le malheureux jeune homme avait séduit une petite paysanne, ou plutôt s'était laissé séduire par elle, et qu'elle allait avoir un enfant.

L'abbé fut envoyé au loin en disgrâce, sa carrière était brisée. Trompé par les faux préceptes d'une religion immorale, il se croyait obligé d'abandonner la mère de son enfant.

Que ne s'est-il trouvé là un honnête homme pour lui

dire : Ne pleure pas, ami, ta faute est excusable, tu as obéi aux lois éternelles de la nature, plus fortes que les conventions sociales. Épouse la femme que tu as choisie. Élevez vos enfants dans l'amour de la justice, et vivez en paix.

6

Mes parents auraient prolongé volontiers leur séjour à Samoëns, mais cette bourgade ne présentait pas des ressources suffisantes pour notre instruction. Le Collège de Bonneville venait d'être réorganisé, et le Conseil municipal y avait appelé toute une pléiade de jeunes professeurs français qui devinrent nos maîtres et nos amis.

Le 4 novembre 1853, M. Milliet recevait la lettre suivante :

Monsieur, d'après ce qui m'a été dit par des personnes très capables d'en juger, et d'après ce que j'ai vu par moi-même de vos talents pour la peinture, je serais heureux de vous attacher au Collège comme professeur de dessin, avec l'autorisation de M. le Proviseur Royal.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations empressées et l'assurance de ma parfaite considération.

HÉGUIN DE GUERLE,
Recteur du Collège.

Mon père accepta avec grand plaisir ces nouvelles fonctions; mais ce ne fut pas sans regrets que nous quittâmes le Bérouze et nos excellents amis qui savaient exercer d'une façon si cordiale l'hospitalité.

III

1853-1857

SÉJOUR A BONNEVILLE

M. MAZON. — VOYAGES D'AFFAIRES. — MORT DE JEANNE. — UN ESSAI PHALANSTÉRIEN AU TEXAS. — LES ENFANTS; LEURS CARACTÈRES; LEURS ÉTUDES.

III

1853-1857

SÉJOUR A BONNEVILLE

M. Mazon. — Voyages d'affaires. — Mort de Jeanne. — Un essai phalanstérien au Texas. — Les enfants; leurs caractères; leurs études.

1

La direction du Collège de Bonneville avait été confiée à M. Héguin de Guerle, fin lettré, qui avait traduit pour la collection Nisard quelques auteurs latins. (1) C'était un homme du monde, un homme de goût, un spirituel causeur, mais il ne semble pas avoir eu les qualités d'ordre, nécessaires à un administrateur.

Les professeurs de mathématiques, de rhétorique et de philosophie étaient de jeunes licenciés français, aimables et intelligents.

Notre vie s'écoulait paisiblement. Nos parents avaient la sagesse de ne se mêler jamais aux mesquines

(1) Pétrone, entre autres.

querelles qui divisent les habitants des petites villes. Le dimanche nous faisions de longues promenades dans ce beau pays, en compagnie des professeurs du Collège. De temps en temps quelques amis de Genève, les Reynaud, les Plissonnier, venaient nous rendre visite et adoucir notre exil.

Bonneville, située près de la frontière de France, avait aussi donné asile à quelques réfugiés politiques. Je me souviens d'un singulier original, le docteur Mazon, qui n'exerçait plus la médecine, mais, transformiste convaincu, faisait des expériences sur les lapins. Il les soumettait à une pénible gymnastique, ayant placé leurs râteliers à une telle hauteur que les pauvres bêtes devaient faire de grands efforts pour atteindre leur nourriture. M. Mazon espérait parvenir à créer ainsi à la longue une espèce géante. Il ne lui manqua pour réussir que quelques siècles d'existence.

Lorsque mourut sa femme, le docteur eut le courage d'ouvrir le cadavre pour en retirer le cœur. Cette relique trônait dans un bocal d'esprit-de-vin, sur la cheminée du salon.

M. Mazon, qui se moquait du diable et plaisantait sur le culte idolâtrique de la Vierge et des Saints, croyait à la télépathie et aux sciences occultes. Je ne sais s'il n'essaya pas les pratiques de l'envoûtement pour débarrasser le monde de Napoléon III. Parfois, il gravissait le Môle, montagne énorme qui domine toute la vallée, puis à minuit, seul, debout sur le plus haut sommet et tourné vers la France, il appelait à son aide tous les esprits du ciel et de la terre. A la façon des anciens prophètes d'Israël, il prononçait des imprécations solennelles, écrasant sous ses anathèmes

l'empire et l'empereur, qui ne s'en portaient pas plus mal.

S'il manquait un peu de bon sens, M. Mazon n'en faisait pas moins beaucoup de bien autour de lui. Il était aussi inoffensif que ses lapins, et l'on se demandait pourquoi il avait été proscrit.

Autant M. Mazon était exalté et excentrique, autant M. Morizot montrait de calme sagesse et de méthodique raison. Les beautés de l'art échappaient à son esprit positif, mais sa manière d'enseigner les sciences était pleine d'intérêt et de vie.

Extraire une racine carrée ou même faire une simple division, cela devenait une sorte de drame, dont nous suivions avec émotion les péripéties, les alternatives de doute et d'espérance. La vérité doit toujours se défendre contre de multiples erreurs; il s'agit de passer adroitement entre le trop grand et le trop petit, tel un navire entre Charybde et Scylla. C'était avec joie que nous assistions au triomphe de la lumière sur les ténèbres, quand la racine ou le quotient brillait enfin, comme le soleil de la certitude.

2

Ce qui nous paraissait bien dur, c'était l'obligation où se trouvait notre mère de se rendre alternativement auprès de madame de Tucé, ou à Valence pour ses affaires. Dans ces nombreux voyages, elle était accompagnée, tantôt d'un seul de ses enfants, tantôt des trois aînés.

Tout occupé d'art et de poésie, F. Milliet n'entendait rien aux affaires d'argent qui l'ennuyaient profondément,

et il avait été heureux de donner à ma mère une procuration générale.

Madame de Tucé avait gardé la dot de sa fille et lui en servait irrégulièrement la rente. Le métayer de Saint-Flour, propriété de mon père, ne payait que rarement et incomplètement son fermage. Mes parents se décidèrent à vendre leurs terres, et placèrent une partie de leur fortune chez M. Reynaud, qui leur en servait de beaux intérêts. (1)

Le caractère de madame de Tucé ne ressemblait guère à celui du poète. Faire valoir ses terres était pour elle un plaisir, et c'est avec une activité inlassable, comme avec une véritable compétence, qu'elle surveillait et dirigeait les travaux de ses fermiers.

Madame de Tucé à sa fille

Le Mans, ce 7 août 1854.

..... Demain, j'irai passer deux ou trois heures à La Mousserie, où je fais bâtir une écurie. Je serai de retour ici pour dîner, et je retournerai vite à Fleurigny, où j'ai dix moissonneurs. J'aurais grand besoin de Fernand pour m'aider à conduire tout cet embarras, qui ne sera pas fini avant le premier septembre.

Dans un voyage que nous fîmes au Mans, un phrénologue, ami du fils Chassevant, avait tâté mes *bosses*, décrit mes aptitudes et tiré mon horoscope. Il me donnait libéralement : « les réflectives, toutes les facultés qui servent à former le jugement sain. » Il me gratifiait

(1) M. Milliet ne savait pas refuser un secours d'argent à ceux de ses amis qui s'adressaient à lui. M. C..., parmi beaucoup d'autres, lui fit perdre une assez grosse somme dans l'exploitation de mines d'anthracite.

même de la mémoire des mots dont j'avais si grand besoin. — « Plus de profondeur que de brillant; combativité peu développée. Secrétivité, acquisivité presque nulles. Approbativité et curiosité développées, etc... » Tel était donc le tréfonds de mon caractère! Quelle science merveilleuse! Ainsi le simple examen des formes extérieures du crâne allait nous révéler les dispositions naturelles d'un enfant, sa vocation, mettre à nu les penchants, les instincts et les passions d'un homme, ses vertus et ses vices les plus cachés! J'étais enthousiasmé!

Du Mans à Paris et de Paris à Valence je me plongeai avec ardeur dans la lecture d'un manuel de Phrénologie, et je fus étonné après cela de ne pas encore connaître très bien les hommes. Cependant cet effort ne me fut pas complètement inutile; la classification des « facultés de l'âme » était une introduction à l'étude de la psychologie.

Paul à sa sœur

Chère Alix. — Je suis bien isolé à Valence, Laure Montal est allée rejoindre son frère à Cette... J'étudie la phrénologie avec rage. Le livre que maman m'a acheté est très joli, il est fait à un point de vue phalanstérien. (1) Le docteur Marquet m'a donné un crâne sur lequel j'étudie; c'est un crâne de brigand, à ce qu'il me semble. — A Vienne, la famille Hugerot nous a fait très bon accueil; ils ont tous quelque chose de sympathique, il me semble les avoir connus dans le monde aromal.

Au milieu des plus graves chagrins et des soucis d'affaires, madame Milliet n'oubliait pas ses pauvres

(1) La psychologie de Fourier est une des parties les plus remarquables de son système.

abandonnés; elle pensait à tout et faisait mille recommandations à sa fille.

Madame Milliet à Alix

Fleurigny, 22 septembre.

..... S'il fait froid, mon enfant, il faut t'occuper de faire venir du bois bien sec; prendre deux moules de fayard (hêtre), un de gros, un de petit, et tu le feras scier de la dimension de la cheminée, en trois. Il y avait des haricots dans le jardin, ils doivent être mûrs, il te faut les resserrer. Je te charge de cela avec Paul. Je pense, ma chère enfant, que tu as bien soin de ce bon petit père et de ton Paulo, que tu veilles à ce qu'il ne se mouille pas les pieds, et que tu fais la petite mère avec ton Lili. Je vois que je vais trouver un vrai lutin.

Ton père ne m'a pas parlé du fameux cheval blanc (une enseigne qu'un aubergiste lui avait demandée).

Adieu, ma bonne petite fille, embrasse bien tes deux enfants pour moi. Ta petite mère qui t'aime.

L'année suivante, madame Milliet conduisit ses trois aînés à Fleurigny et ramena la petite Jeanne.

Madame Milliet à son mari

Saint-Flour, 15 avril 1856.

Décidément, mes pauvres amis, vous êtes crispants avec vos lettres adressées à Crest. Vous croyez sans doute que nous sommes là à nous prélasser, à faire des visites à tous les Montlovier, (1) à tous les Moustiers, et des promenades en voiture. Détrompez-vous, nous sommes installés à Saint-Flour, où nous avons un mal de chien du matin au soir. J'ai pris Jeannette pour me servir; ton filleul et Louison

(1) Célie, sœur de M. Milliet, avait épousé le docteur de Montlovier.

ont travaillé toute la journée avec Clavière pour transporter dans la cour tout le mobilier, et demain, s'il fait beau, la vente se fera dehors. L'huissier est un républicain, ce qui m'a raccommodée un peu avec lui, car il a l'air souverainement déplaisant.

Je ne t'ai pas remercié, mon bon petit homme, de ton aimable lettre; quand je t'ai répondu, j'étais bien maussade; c'est pourquoi je t'écris aujourd'hui sur du papier rose, afin de donner à mes idées un peu de cette couleur; je désire qu'elle déteigne sur toi aussi. Ce qui m'exaspère, c'est ta race de Dauphinois et de bedeaux, qui sont bien l'engeance la plus retorse, la plus fausse, la plus grippe-sous qu'il y ait au monde. Saint-Flour est envié par tous les gros marchands de biens du pays. Heureusement qu'ils se détestent entre eux et qu'une alliance n'est guère à craindre. Ils viennent m'offrir des prix dérisoires.

Lundi :

La vente a assez bien marché.

Madame Milliet dut faire la même année un second voyage à Valence.

..... Nous sommes arrivés à Lyon à huit heures du matin : en sortant du wagon, on monte dans un omnibus qui conduit au bateau à vapeur, et nous sommes arrivés à Valence à trois heures. Les Montal nous attendaient sur le pont. Jeanne a été très sage en chemin de fer, elle appelle cela de beaux carrosses, elle s'y plaît beaucoup et demande à y retourner, mais le voyage l'a éprouvée... heureusement j'ai Alix qu'elle ne veut plus quitter.

M. et madame Canot, nos acheteurs, ont dîné hier chez Montal et nous allons dîner dimanche *chez eux* à Saint-Flour. Il paraît que la maison est admirablement tenue, M. Canot y a fait pour 800 francs de réparations, il travaille à tout, même à tes tableaux... — Célie est arrivée hier avec Jenny (sa fille).

Les enfants vont bien. Paul et Fernand font avec le docteur Marquet une grande tournée. Quoiqu'ils s'amusent, ils soupirent presque autant que moi après le jour qui nous

réunira. Et moi, mon chéri, je suis comme un corps sans âme. Je voudrais bien retrouver cette âme, elle est à Bonneville, n'est-ce pas? A bientôt.

L'exilé ne négligeait pas une occasion d'offrir à madame Milliet de nouveaux vers. En 1853 il avait écrit pour l'anniversaire de leur mariage :

A Louise

Ange qui m'as suivi sur la terre étrangère,
Qui dans les temps mauvais te montres tour à tour
Ferme comme la Foi, tendre comme une mère,
A toi mes vœux fervents, à toi tout mon amour.

Une autre année il composa ce rondeau :

Le mois d'Avril est le mois des amours;
Les vieux Romains le vouaient à Cythère,
Et, de tous ceux que le temps en son cours
Vient arracher au livre de nos jours,
C'est encor lui que tout haut je préfère.
Aux nudités de la nature austère
Qui vient jeter un manteau de velours,
Et le parer de verdoyants atours?
Le mois d'Avril.

Mais est-ce en lui tout ce qui sait me plaire?
Non, et je vais m'expliquer sans détours;
Un mot souvent en dit plus qu'un discours :
De notre hymen songe à l'anniversaire,
Et tu sauras pourquoi j'aime toujours
Le mois d'Avril.

Cependant Fernand allait avoir 14 ans, il éprouvait une grande répugnance pour la vie sédentaire, et l'étude du latin l'ennuyait profondément. Ses parents lui demandaient, non seulement de choisir une carrière, mais de motiver son choix. L'espoir des longs voyages et d'une

vie d'aventures le poussa alors vers la marine. A l'occasion du premier janvier 1855, l'adolescent écrit à sa mère, et c'est avec une certaine gravité qu'il lui fait part de ses projets. Le jeune étourdi semble deviner l'avenir qui l'attend.

Chère mère. — Dans un an peut-être, je serai livré à moi-même, et abandonné à mes propres forces. Je ne tarderai pas à entrer dans la carrière que je me suis choisie. A qui devrais-je de pouvoir occuper un rang dans la société et de ne pas être un homme inutile à lui-même et aux autres ? N'est-ce pas surtout à toi, ma mère? Comment énumérer les peines, les fatigues que tu t'es données pour moi? A force de recevoir des soins, on s'y habitue; on finit même par penser qu'ils nous sont dus, et on deviendrait facilement ingrat. Mais maintenant que je commence à réfléchir, je ne crains pas de tomber dans cet écueil. Quand je retourne en arrière, quand je vois que c'est toi qui as veillé sur mon enfance, qui m'as nourri, qui as pris soin de mon éducation, de ma santé, comment te témoigner toute ma reconnaissance? Jamais elle ne pourra égaler ce que tu as fait pour moi. Ce serait maintenant à moi de t'entourer de soins, et pourtant il faut que je parte. Aujourd'hui, je ne peux te témoigner les sentiments de mon cœur que par des paroles; bientôt, j'espère que ma conduite te montrera que j'ai profité de tes conseils. Je serais pourtant bien plus heureux de rester à tes côtés, de ne m'occuper que de toi et de mon père à qui je dois tant. Mais cette séparation, ma carrière l'exige. Je ne me dois pas seulement à ma famille, il faut aussi que je me rende utile à la société.

Mais, à qui dois-je le plus, si ce n'est à mes parents? C'est de vous que j'ai appris tout ce que je sais : éducation, devoirs envers les autres, idées larges et généreuses, que n'avez-vous pas fait pour cultiver mon intelligence et poser les fondements de mon avenir!

Ce jour de l'an qui devrait être si heureux, puisque je le passe auprès de toi, ma mère, une idée vient l'attrister, je songe que ce sera bientôt le dernier que je fêterai en famille.

Qui sait où je serai dans quelques années? Combien de lieues me sépareront de toi? Oh, que le jour de l'an sera triste alors; mon frère, mes sœurs pourront t'embrasser, et moi je ne pourrai que t'écrire. Je serai seul au milieu d'étrangers qui tous, avec leurs familles, passeront joyeusement ce jour du renouvellement de l'année; je n'aurai personne à qui confier mes peines ou mes joies, et à qui parler de mes parents bien aimés.

Mais écartons ces tristes idées; le moment de la séparation n'est pas encore venu, ne songeons qu'à la joie de passer cette nouvelle année ensemble. Je ne veux penser qu'au bonheur d'être près de toi, ma mère chérie, de pouvoir t'embrasser et t'exprimer toute la reconnaissance que je ressens.

Ton fils,
F.-F. Milliet

3

Un chagrin bien cruel allait frapper notre famille. Ma mère avait ramené à Bonneville sa fille Jeanne. C'était la plus ravissante enfant que j'aie jamais vue. Ses cheveux blonds, son admirable teint, frais comme une rose, ses yeux vifs et doux, d'un bleu de pervenche, sa petite mine ouverte et bonne nous faisaient prévoir qu'elle deviendrait le vivant portrait de sa mère. Je ne saurais dire quelle grâce exquise avait notre Jeanne dans tous ses mouvements, quel charme dans son sourire, quelle intelligence précoce et quelle bonté dans son regard. Elle faisait notre admiration et notre joie. L'inquiétude fut grande quand elle tomba malade, quand nous la vîmes dépérir rapidement!

Bonneville ne possédait alors qu'un seul médecin, vieux bonhomme qui avait été intelligent et instruit autrefois, mais que l'intempérance avait amoindri, plus encore que les années. Il ne comprit rien à la maladie

de Jeanne : un vermifuge aurait suffi pour la sauver... Et notre pauvre ange mourut, par la faute d'un vieil ivrogne. (Novembre 1854)

Notre chagrin fut profond. Mon père n'a rien écrit sur la mort de sa fille. Je lui en sais gré.

Cette première vision de la mort me hanta longtemps. Je ne pouvais passer près d'un convoi funèbre sans un serrement de cœur. Je voyais ma petite sœur pâle et inanimée dans son berceau. Il me semblait que quelque chose en moi s'était brisé... Assurément si Jeanne eût vécu, elle m'aurait aimé comme je l'aimais, nous nous serions protégés réciproquement ; elle ne m'aurait pas abandonné.

Une consolation nous restait, notre petite sœur Louise âgée d'un an. Pendant toute sa première enfance, son visage était extraordinaire : un grand front proéminent, démesuré, à la Victor Hugo, de grands yeux sombres, d'un bleu profond, une mine grave et méditative. Son calme ne se démentait jamais, mais elle manifestait déjà une volonté de fer.

4

UN ESSAI PHALANSTÉRIEN AU TEXAS

Quel est le socialiste qui a proposé à notre pays cet admirable programme de travail et de paix ?

Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemins de fer à compléter. Nous avons, en face de Marseille, un vaste royaume à assimiler à la France. Nous avons tous nos grands ports de l'Océan à rapprocher du conti-

nent américain par la rapidité de ces communications qui nous manquent encore. Nous avons partout enfin des ruines à relever, des *faux dieux* à abattre, des vérités à faire triompher.

Ainsi parlait Napoléon III dans son fameux discours de Bordeaux : « L'empire c'est la paix. » Telles étaient les promesses; voici les faits : Guerre de Crimée, guerre d'Italie, guerre du Mexique, Metz, Sedan, l'invasion, la honte, la ruine.

Cependant, M. Milliet ne pouvait plus se faire d'illusions; la popularité de l'empereur auprès de la classe ouvrière était indéniable. Madame de Tucé écrivait, par exemple, à sa fille à l'occasion du percement d'une rue nouvelle :

Il y a deux cents ouvriers qui ouvrent la rue; elle a 36 pieds de large; ainsi vois-tu les omnibus qui traversent mon jardin, les roulages qui entrent dans ton potager, les curieux qui vont au débarcadère passant sur mes beaux arbres. Enfin, il y a là du bon et du mauvais : regrets de l'agrément d'un beau jardin, et valeur en plus pour nos propriétés si bien placées. La ville a voté 170 mille francs pour nous indemniser.

On travaille à force, on manque de bras; les ouvriers gagnent jusqu'à trois francs par jour, aussi tous crient : « Vive l'Empereur! » à plein gosier.

Les Chassevant font de très brillantes affaires, ils ont au moins *trois mille* ouvriers, obligés d'aller en chercher dans la Mayenne et en Bretagne. Et malgré cela Julien (leur fils) va au Texas ainsi que son ami Montreuil.

En effet, notre excellent ami Victor Considérant, (1)

---

(1) Né à Salins en 1805, Victor Considérant fut admis à l'École Polytechnique et devint capitaine du génie. Il donna sa démission pour se consacrer tout entier à répandre les doctrines de Ch. Fourier. C'est dans ce but qu'il publia les journaux *le Nouveau*

s'occupait alors d'organiser une colonie phalanstérienne en Amérique. Les disciples de Fourier avaient l'espoir de réaliser sur cette terre lointaine les conceptions de leur maître.

Dans une brochure intitulée *Au Texas*, Considérant commençait par raconter le voyage qu'il avait fait aux États-Unis en 1853, et sa visite à la North-American Phalanx, société qui existait déjà depuis dix années.

Le personnel trop peu nombreux (120 à 130 membres) ne permettait pas de tenter la savante organisation par séries combinées qu'on nomme un phalanstère. Selon Fourier, toute association doit être conçue, non pas seulement comme une agglomération d'individus juxtaposés, mais comme un être social, dont chaque élément coopère à la vie de l'ensemble, d'une manière intégrale et harmonique. Sans cet organisme sériaire, l'association tend à noyer les individus dans la substance collective, l'entrain et l'attrait manquent au travail.

Cependant dans la Phalange américaine, quelques-uns des problèmes sociaux semblaient résolus : la suppression de la domesticité, par exemple. « Les visiteurs sont charmés de se voir servir, dès leur premier repas, par des jeunes filles, de jeunes garçons et des dames, qui sont les enfants et les femmes des maîtres de l'établissement, et qui, bientôt après, ont à leur tour pour serviteurs ceux aux ordres de qui ils étaient tout à l'heure. »

Monde, puis *la Démocratie Pacifique*, et enfin la revue intitulée *la Phalange*. En 1837, à la mort de son maître, il fut reconnu comme chef de l'Ecole phalanstérienne. Elu député en 1848, il siégea à la Montagne. Ses livres *Destinée Sociale* et *le Socialisme devant le cieux monde* restent avec celui d'Hubert Bourgin *(Fourier*, Paris 1905) parmi les meilleurs résumés du vaste système de Fourier.

Les femmes prennent une part active aux délibérations et votent comme les hommes. — Aucun travail n'est obligatoire. Pas l'ombre d'une autorité pour enjoindre, réprimer, punir.

Lorsqu'on objectait à Considérant l'insuffisance des capitaux dont il pouvait disposer pour la réalisation de son entreprise, il répondait que la valeur des terrains est une fonction proportionnelle à la population qui s'y porte. Amener du monde sur une zone déterminée est donc l'équivalent d'une création de valeur.

Considérant faisait du Texas une description féerique : La nature a tout fait, tout est disposé ; il n'y a qu'à élever des constructions, que l'œil s'étonne de ne pas trouver. Le sol est d'une richesse supérieure ; la prairie offre des pâturages de premier ordre : « Des espaces considérables sont exclusivement occupés par du blé sauvage, par de l'orge ou par de l'avoine, sauvages aussi, mais qui n'en avaient pas moins toute l'apparence de champs cultivés.

« Les pêches, les melons, les raisins et autres fruits des climats tempérés y viennent à profusion, tandis que les figues, les oranges, les citrons, les dattes, les ananas, les olives et les autres fruits des tropiques abondent dans les parties méridionales. — Les produits de la grande culture sont les cotons à longue soie, le maïs, le blé, le seigle, l'orge et les autres grains, la canne à sucre, les pommes de terre, les patates, etc. Le riz et le tabac croissent sur plusieurs points, et parmi les plantes indigènes on compte l'indigo, la vanille, la salsepareille et nombre de produits médicinaux. »

Fernand écoutait de toutes ses oreilles la lecture de passages tels que celui-ci :

Des quantités considérables de bétail, de chevaux, de mulets, de moutons et de cochons s'engraissent sur les prairies, sans réclamer aucun soin. D'énormes troupeaux de buffalos et de chevaux sauvages parcourent les prairies, les cerfs, les ours et plusieurs autres espèces de gibier s'y montrent à profusion.

Le territoire est encore infesté par des hordes d'Indiens dont la plupart subsistent d'incursions et de déprédations, et montrent souvent les dispositions les plus destructives et les plus sanguinaires.

Le climat est délicieux et d'une salubrité remarquable. L'hiver n'est jamais rigoureux. La chaleur de l'été, quoique intense, est grandement tempérée par les brises régulières et rafraîchissantes qui se lèvent tous les jours avec le soleil et ne tombent pas avant trois heures de l'après-midi.

Chaque année, quand les grandes herbes ont été desséchées par l'hiver, l'incendie y promène ses nappes de flamme et de fumée, lancées quelquefois dans la plaine plus vite qu'un cheval au galop.

L'incendie est l'allié de la prairie contre la forêt. Celle-ci gagne du terrain si les populations agricoles, régularisant l'incendie, le gouvernent de manière à favoriser l'extension des bois.

On conçoit quel attrait devaient exercer sur de jeunes imaginations ces primitifs procédés de culture :

« On met la charrue sur la prairie, on sème du maïs, et l'on donne un coup de herse. Le maïs s'élève de deux mètres à trois mètres et demi de hauteur, et donne une récolte considérable. » Après cette opération, la

prairie est devenue un champ où tout ce que l'on voudra semer viendra à souhait. Le blé rend jusqu'à quarante-cinq grains pour un, les betteraves atteignent jusqu'à quatre-vingt-deux centimètres de circonférence. — Considérant proposait à Brisbane, son compagnon, d'en rapporter une, à l'instar des deux émissaires hébreux, qu'on représente chargés de la grappe de raisin coupée par eux dans la terre promise.

« De telles récoltes s'obtiennent par un labeur des plus facile et sans fumier. La couche d'humus mesure quelquefois jusqu'à cinq mètres de profondeur. »

Victor Considérant proposait aux phalanstériens de « s'associer d'esprit, de cœur et de volonté, pour fonder une société s'établissant en pleine conscience de son but et de ses moyens ; ce serait un foyer de liberté, de lumière, de puissance pacifique, d'attraction souveraine et de prospérité rayonnante et libératrice. »

L'enthousiasme est contagieux. Mes parents se hâtèrent de prendre des actions dans cette entreprise hasardeuse.

De toute la famille, Paul était peut-être celui que tentait le moins l'émigration au Texas. Il entrevoyait vaguement une absence regrettable de musées et de bibliothèques, seules régions vers lesquelles il fût dirigé par ses attractions et ses destinées.

M. Milliet, profondément attaché au sol natal, ne se résignait qu'à regret à quitter l'Europe. Forcé de reconnaître que le régime impérial se consolidait en France, et très attristé de voir se prolonger l'exil, il fut pris de découragement. Au moment de partir, il composa les vers suivants ; « les plus désespérés sont les chants les plus beaux » :

LES ADIEUX AU VIEUX MONDE

Le vaisseau va quitter la terre ;
Les passagers sont sur le pont,
Et dans leurs yeux et sur leur front
Passe un éclair de joie amère.
Pourquoi fuient-ils sous d'autres cieux ?
Ils vont chercher une patrie...
Du sein de la foule attendrie,
Leur arrivent ces mots d'adieux :

LE CHŒUR

Pionniers de l'avenir, pleins d'une foi profonde,
Vous qui veillez, quand Paris dort,
Partez ! et que la mer vous berce sur son onde,
Qu'un bon vent vous conduise au port.

Mais eux, chercheurs du grand problème,
Inébranlables dans leur foi,
De leurs cœurs dominant l'émoi,
Font entendre un adieu suprême :

UNE VEUVE

Je te quitte, ô terre natale,
Et sans remords je puis partir :
Garde la pierre sépulcrale
De mon époux, vaillant martyr...

Si je restais dans ces parages,
Un jour mes fils, devenus grands,
Des soldats, assassins à gages,
Par force iraient grossir les rangs.

Non, je les tiens, je les emmène
Vers des bords, où la Liberté,
Au souffle pur de son haleine,
Fait reverdir l'Humanité !

La lionne au tigre vorace
Sait arracher ses lionceaux :
Napoléon, je mets l'espace
Entre mes fils et tes bourreaux.

LE CHŒUR

Ravissantes métamorphoses
Qu'accomplissent les temps nouveaux !
Les cyprès se changent en roses,
L'arbre mort pousse des rameaux.
L'Amour est seul maître du monde;
On sent la terre tressaillir,
Du sein de la tombe féconde
Voyez la vie à flots jaillir.....
La déesse des temps antiques,
La divine Hospitalité,
A des autels en Amérique,
Où triomphe la Liberté !

UN PROSCRIT
(c'est mon père qui parle)

Depuis quatre ans, banni de France,
Je traîne au loin mes tristes jours,
Cherchant à saisir l'Espérance...
Le fantôme échappe toujours...
Mais un bruit vient à mon oreille!
Est-ce Paris qui se réveille?
Non, ce n'est qu'un royal sabbat :
Le peuple de la grande ville
Fait le beau comme un chien servile
Et lèche la main qui le bat.
Adorant le dieu de la force,
Le vil César du faux serment,
Il laisse en paix ce tigre corse
Broyer la France sous sa dent.
Que dis-je? En son ivresse étrange,
Il se trouve heureux dans sa fange,

Pourvu que le maître ait souri.
Hugo, laisse là tes ïambes !
Paris chante les dithyrambes
De Belmontet et de Méry.
Que venez-vous troubler ses fêtes?
Demeurez dans l'oubli, vaincus!
Taisez-vous, proscrits et poètes,
Cache ton glaive, ô Spartacus!
Tout est fini. La France entière
Courbe sa tête, jadis fière,
Devant les crimes triomphants,
Marâtre oublieuse et frivole,
Elle danse, comme une folle,
Sur la tombe de ses enfants. (1)
Et je dis : Malheur, anathème,
A qui n'entend pas le tocsin!
O France, courtisane blême,
Demeure au bras de l'assassin.
Prodigue à ce hideux vampire
Et les perles de ton sourire,
Et l'or tressé de tes cheveux;
Va, tu n'es plus qu'un corps sans âme,
Je te laisse avec ton infâme
Et je vous maudis tous les deux!

LE CHŒUR
(c'est la voix de ma mère)

Que ta plainte amère
Meure sans échos,
Pour qui désespère
S'enfuit le repos.
Que la foi divine
S'allume en ton cœur!
Méprise l'épine,
Ne vois que la fleur.

(1) Lorsque mon père nous lisait ces vers, sa voix s'altérait, des larmes lui montaient aux yeux et nous pleurions tous de voir pleurer cet homme si brave et si bon.

UNE JEUNE FILLE

La France a beau me traiter en marâtre,
Elle est ma mère, et devant sa douleur,
Je ressens mieux combien je l'idolâtre,
Et j'ai des vœux fervents pour son bonheur.
Oh, que bientôt cesse ton long martyre,
Pays aimé... Lorsqu'à mon avenir
Le bonheur rit de son plus doux sourire,
L'espoir me vient que tes maux vont finir.

.....

Elle chantait encor quand, sur la plaine humide,
Le navire soudain a pris un vol rapide.
La terre disparaît, et, dans le bruit des flots,
S'éteignent les adieux, les chants... et les sanglots.

Fernand écrivait pour la fête de son père :

22 juin 1855.

Cher Père. Tu as déjà largement payé ta dette à la société en sacrifiant ton repos, ton bonheur personnel pour la réalisation de ton idée, la régénération sociale. Tu y as employé toutes tes veilles, c'est pour cela que tu as été banni. Si tu avais été égoïste, tu aurais lâchement courbé la tête et tout aurait été dit. Mais tu avais des enfants et tu voulais leur donner l'exemple du courage. Ton sacrifice n'aura pas été inutile. Sois-en sûr, cher père, après l'exemple que tu nous as donné, il est impossible que nous ne suivions pas tes traces. Oui, nous suivrons ta noble devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Oh non ! nous ne courberons pas la tête, nous ne suivrons pas l'exemple des civilisés (1) qui se font les valets du premier fripon venu. Nous ferons comme toi, cher père, nous marcherons droit au but et nous ne fléchirons jamais. C'est à vous, hommes libres, que nous devons d'entrevoir l'aurore du bonheur. Ce sont vos enfants qui récolteront les fruits de

(1) Terme auquel Fourier et ses disciples donnent un sens de mépris.

votre travail. Gloire vous soit rendue! vous serez bénis par les générations futures pour avoir conçu et entrepris le bonheur universel. Et pour qui avez-vous tant travaillé? Pour ce monde qui a eu Socrate, et qui l'a empoisonné, qui a eu Jésus-Christ, et qui l'a crucifié, qui a eu Galilée, et qui l'a emprisonné, qui a eu Fourier enfin, et qui l'a bafoué et méconnu. C'est pour régénérer ce monde vil et méprisable, ce monde qui méprise tout ce qui est saint, tout ce qui est pur, tout ce qui est grand. Mais il faut que les destinées s'accomplissent, que le progrès marche et que la science éclaire.

Cher père, tu as toujours été en avant pour les idées, tu veux aussi être en avant pour l'exécution. Au Texas des amis partageant tes convictions jettent les bases d'une nouvelle société, allons les retrouver. Là-bas, délivré de toutes les misères dont la vue t'afflige en Europe, tu trouveras des amis dont les idées te seront sympathiques, tu y trouveras le bonheur, le repos, mais non pas l'inaction qui ne saurait te convenir. C'est à la jeunesse de travailler et de continuer ce que vous avez si bien commencé.

C'était un grand chagrin pour madame de Tucé de penser que sa fille et ses petits-enfants allaient quitter l'Europe. La voyant si triste, un vieux serviteur dévoué, père de la nourrice de Jeanne, écrivit à ma mère. Sa lettre manque d'orthographe, mais elle est pleine de sincère affection et de cet esprit positif, un peu terre à terre, qui caractérise le paysan français : (1)

Saint-Rimay, ce 26 juillet 1854.

Ma cher dame Millet,

Il ne faut pas que vous soyez inquète de votre petite Janne, elle se porte trés bien, elle est bien forte pour son âge. Nous la voyons le moins une ou deux fois par semaine; je l'embrasse de tout mon cœur pour vous ma cher dame,

(1) Les paysans de cette région prononcent *moué* pour moi, *couér* pour voir, etc.

lui disant qu'elle voira bien tôt sa maman, ses fréres et sa sœur. Votre maman n'est pas bien portante, par l'âge qu'elle a et par l'inquétude. Ce qui fait une grande partie de la souffrance de votre maman c'est qu'elle se trouve contrariée de vous voir si aloignée d'elle. Ce qui fait qu'elle ne vous répond point à vos lettres, ma cher dame, le bruit court que vous voulez vous éloigné encore plus loin.

Puisque vous dites que vous avez confiance en moi, je vais vous dire ce que j'en panse. Je me trouverais heureux si je pouvais vous détourné de vous éloigné de votre famille, parceque je trouve que cela n'est point avantageux pour vous et vos enfants. Il vaudrait bien mieux, ma cher dame, pour votre maman, vous voir auprés d'elle, auprés votre frère, et auprés votre sœur, et aussi revenir en france auprés vos biens, et vos amis; allons, ma cher dame, j'espére que votre maman vous tendra lé bras pour vous recevoir avec amitié et vos enfants qu'elle désire voir depuis longtemps, et moi j'ai un désir éde vous voir qui et sans fin. Quand à Monsieur Milliet, mon désiré serait de le voir aussi, mais si cela est impossible je l'ambrasse de tout mon Cœur en lui disant à dieu et mille foi à dieu.

Recevez la lettre de votre tres cher et obéissant serviteur.

CHEVET LEGRET.

Évidemment ce brave homme ne pouvait pas comprendre qu'on risquât sa fortune pour le triomphe d'une idée généreuse. Sa sagesse à courte vue n'apercevait pas ce qu'il y avait d'égoïstement cruel dans le conseil qu'il donnait à une jeune mère d'abandonner à la triste solitude de l'exil le mari qu'elle aimait profondément et dont elle admirait le grand cœur.

Madame de Tucé cherchait par tous les moyens à retenir son gendre et à sauver la dot de sa fille. M. Milliet écrivait à celle-ci :

J'ai peine à comprendre comment on remplira les conditions du contrat qui te dotent en argent comptant. Je vais

attendre tes explications, après quoi, il faudra bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Ma plus grande crainte dans tout cela, c'est le retard qui peut en résulter pour l'exécution de nos projets. Je crois que nous pourrons partir dans douze ou quinze mois. Les renseignements de ces Messieurs sur les chevaux m'ont fait plaisir, ils me donnent un aperçu de ce que l'on peut faire là-bas pour l'élève des chevaux. Aussi je commence à bâtir des haras... au Texas.

Fernand s'exerçait déjà à jeter le lasso pour capturer des chevaux sauvages, selon la méthode enseignée par Fenimore Cooper dans ses romans.

Puis, supposant nos beaux rêves déjà réalisés, il écrivait, comme exercice de style :

UNE VISITE AU TEXAS

(J'abrège un peu le récit)

Émile Reynaud et Léon Blanc, deux de ses amis d'Europe, venaient visiter la Colonie et Fernand leur en faisait les honneurs : « Voici l'écurie aux vaches; dans ce compartiment vous voyez les veaux, dans celui-ci les génisses; là-bas, sont les vaches pleines; voici les vaches laitières; ici, séparés par une cloison, sont les taureaux. Ce bâtiment contient huit cent bêtes à cornes. — Mais pour soigner tout ce bétail, il faut un personnel énorme, cela doit vous coûter beaucoup. — Pas du tout. Chez nous, il n'y a point de domestiques. Chacun s'occupe selon ses goûts. Les personnes que tu vois sont rétribuées, mais elles n'ont dans les bénéfices qu'une part proportionnelle à leur travail. » — Les visiteurs admirent tour à tour le parc aux moutons, le domaine réservé aux chèvres, et enfin le haras : « Nous avons

de magnifiques étalons et ils sont soignés d'une façon toute particulière, leur entretien nous coûte cher, mais ils donnent de magnifiques produits. Ceci est le manège couvert, plus loin le champ de courses, vous verrez demain dans un carrousel que nous avons de hardis cavaliers et d'habiles écuyers. »

Du haut d'une colline, la vue s'étend sur la campagne : « Tout ce que vous apercevez au loin, nous appartient. Voyez quel mouvement dans ces champs, comme tous ces troupeaux épars dans la prairie animent le paysage, et quel air fier ont ces jeunes gardiens qui, accompagnés de leurs chiens, sont montés sur des petits chevaux à la crinière flottante. Ces places de gardiens sont très recherchées par les jeunes garçons, et comme elles sont données à l'élection, il y a autant de cabale pour les obtenir qu'il y en aurait en Europe pour être nommé sénateur ou député. Là-bas coule la rivière; voici les pêcheurs qui reviennent; leurs filets sont pleins; nous aurons du poisson à dîner. — Écoutez ces coups de fusil, ils partent de ce bois, à droite sur la colline. Les chasseurs sont en train de remplir leurs carniers. Je voudrais vous faire assister à une chasse bien curieuse, celle des buffles, mais on ne les rencontre qu'assez loin d'ici, dans la prairie, il faut se réunir en caravane pour faire cette chasse.

— Où va, dit Léon, cette troupe de jeunes filles et de jeunes garçons? Ils ont un air de fête, et que signifient ces voitures enrubannées dont ils sont suivis? — Ils vont chercher les foins, répondis-je, pour les mener dans cette immense grange que vous voyez derrière les écuries. Ici tous les travaux pénibles sont exécutés par des machines, les autres travaux se font comme

vous le voyez : une troupe de tout âge et de tout sexe se réunit, et l'ouvrage est terminé en un instant, sans fatigue et sans peine. Mais je crois que l'heure du dîner approche.

— L'air est si pur, si vif que je me sens bien disposé pour apprécier votre cuisine, dit Émile en entrant dans le restaurant. — Eh bien, à quelle table voulez-vous aller? Voici la table des raffinés, celle des anachorètes, celle des carnivores, et là-bas est le carré des légumistes. Choisissez d'après votre appétit. — Je suis étonné de voir comme tout le monde s'exprime correctement, jusqu'à cet homme vêtu de grossiers habits. — Je crois bien, repris-je en riant, c'est Eugène Nus, célèbre poète et auteur dramatique. Mais il aime aussi les travaux des champs. Vous verrez ce soir si c'est un homme d'esprit. Quand il cause avec de Pompéry et Toussenel, c'est plaisir de les entendre. — Et toi, reprit Léon, que fais-tu ici? — Mon cher ami, je suis négociant, je me charge de l'exportation d'une partie des produits de la Colonie. A mes moments de loisir, je fais un peu de menuiserie, ou bien je monte à cheval. »

Les trois amis visitent les ateliers d'horlogerie, de bijouterie et d'orfévrerie : « C'est une des branches les plus importantes de notre commerce. M. Plissonnier et M. Reynaud envoient des montres, des pendules et des bijoux dans presque tous les États d'Amérique. Puis voici les usines. Il y a une raffinerie de sucre, les fabriques de draps et de toiles de M. Boucicaut, (1) les

(1) Fondateur des Magasins du Bon Marché.

hauts-fourneaux pour la fonte des métaux sont dirigés par M. Godin. » (1)

Après une soirée passée dans les salons en compagnie des artistes, les deux voyageurs furent très satisfaits de cette organisation. — « Ma foi, dit Léon, je resterais volontiers ici. Tout ce que j'y vois m'enchante et m'attache. En aucun endroit, je n'ai vu des gens si heureux. Si nous terminions ici notre voyage? — J'allais te le proposer, dit Émile. »

Et c'est ainsi que mes hôtes devinrent membres de la Colonie. (2)

Les premiers émigrants au Texas, hommes pleins d'illusions, n'étaient pas des agriculteurs. Les débuts de la colonie furent difficiles. En 1857, V. Considérant écrivait à ses amis :

Une grande partie des fonds de la Société de Colonisation, dont j'étais le fondateur et le chef, ont été engloutis sous mes yeux, dans des opérations non pas peu conformes, mais formellement contradictoires au plan proposé par moi, adopté par vous tous.

Émigration prématurée, en mode précipité et confus, ruine certaine de toute entreprise de colonisation ; ces deux idées n'en faisaient qu'une dans mon esprit...

Ce qui faisait le poids du mal accablant pour mes forces, c'était la nature même de ses causes : vos espérances, vos intérêts, notre but commun, tout ce que j'avais cru servir et qui croulait sous moi!

---

(1) Fondateur du Familistère de Guise. L'organisation de ces deux beaux établissements prouve que tout n'est pas utopie dans le système de Fourier. La Colonie de Condé-sur-Vègre et toutes les sociétés coopératives, fondées sur le principe de la participation aux bénéfices, sont des applications partielles de sa doctrine.

(2) Voir l'annexe au chapitre III.

Après quelques alternatives de découragement et d'espérance, l'affaire finit par sombrer définitivement. Ce fut pour mes parents et pour leurs enfants une grande déception.

Pourtant M. Milliet ne s'abandonnait jamais tout à fait à la tristesse.

ESPOIR

Notre vie est un mélange
D'amertume et de douceur,
C'est un assemblage étrange
De misère et de bonheur.

On y voit l'or et la fange;
Le ver y souille la fleur;
Le démon est près de l'ange;
Du plaisir naît la douleur.

Pour supporter l'existence,
Il faut la foi, l'espérance
Et l'Amour, divin flambeau.

Malheur à celui qui doute,
Il suit à tâtons la route
Qui nous conduit au tombeau.

5

Ma sœur Alix, de deux ans plus âgée que moi, recevait les mêmes leçons que ses frères. Gaie, spirituelle et moqueuse, elle trouvait moyen d'introduire dans ses devoirs de style quelques descriptions de choses et de gens dessinés d'après nature, avec une verve caricaturale qui nous divertissait par la justesse malicieuse de l'observation. Pour donner une idée de sa tournure d'esprit, je copie quelques fragments de ses compo-

sitions; elles amuseront les enfants de son âge, s'il s'en trouve qui lisent ces lignes :

J'ai à faire une narration sur la variété infinie des aspects de la nature. Commençons par une invocation :

Divine inspiration, viens seconder mes vains efforts, tu connais le cœur dévoué qui t'implore; hélas, ne laisse pas tomber les sévères remontrances de mon digne professeur sur mon front pensif! Mes yeux ardents regardent par la fenêtre si tu ne viens pas... Mais je ne vois que la vieille Prospère qui branle la tête en tricotant. L'inspiration est sourde, elle ne vient pas. En revanche, la transpiration accourt, car, toujours douce et compatissante, voyant mes gestes et mes efforts, elle répand le baume et la sueur sur mes membres fatigués.

Lorsque M. Fleury lisait ces calembredaines, il avait bien de la peine à conserver la gravité professorale; d'ailleurs la vieille demoiselle Prospère était à sa fenêtre, de l'autre côté de la rue, comme pour démontrer la vérité de la description.

PORTRAIT DE SUZANNE

... Tu me demandes de te faire le portrait de mon amie Suzanne, le voici : Figure-toi un grand corps maigre, surmonté d'une tête qui paraît très grosse, surmontée qu'elle est elle-même d'une forêt de cheveux crépus, châtains et revêches. On dirait une rose mousseuse sur le point de s'épanouir. Elle a des yeux bleus, auxquels elle sait donner un air aimable, quoique leur expression habituelle soit la malice. Sa bouche a un sourire très doux, parfois moqueur, qui laisse voir des dents qui ne sont pas précisément d'ivoire; enfin elles auraient pu l'être! Elle aime la musique avec passion, aussi la nature l'a-t-elle douée de grandes pattes d'araignée qui jouent très bien. Je crois même qu'elle chante un peu (Suzanne, pas les pattes). Tu ne peux imaginer un caractère plus charmant; elle est enfant avec les

enfants et raisonnable avec les gens raisonnables. Comme elle est artiste jusqu'au bout des ongles, elle pose ses grandes mains sur tous les pianos, clavecins ou crincrins qui se trouvent à sa portée. Pour capricieuse, elle l'est un peu, et pour fantasque, elle l'est beaucoup. Il est impossible de trouver une meilleure amie, plus attachée, plus aimante; pour moi je la trouve parfaite comme elle est.

LES OIES DU PÈRE MAZON (1)

Le père Mazon est un drôle d'homme, au physique comme au moral. Imaginez un corps long et d'une maigreur qui effraye, une figure osseuse, de petits yeux gris presque imperceptibles, qui brillent comme du phosphore; ses moustaches rudes sont grisonnantes. Il raconte des choses fabuleuses, s'anime en les débitant, et finit par les croire lui-même. Il est tout à la fois docteur, jardinier, éleveur d'animaux, magnétiseur, amateur de tables tournantes, etc... Dernièrement le père Mazon se fit bâtir un chalet pour le moins aussi baroque que son propriétaire. Lapins et poulets furent transplantés dans des huttes rangées autour de la cour; puis deux oies vinrent augmenter sa ménagerie. Mais, la nuit, un des ouvriers, qui connaissait les détours de ce manoir, s'y introduit, saisit une oie, et lui serre le cou pour l'empêcher de crier. Heureusement sa compagne se précipite sur le voleur et, s'aidant du bec et des ailes, fait si bien que l'infâme ravisseur doit lâcher prise, et se sauve en abandonnant sa proie. Le père Mazon ne manqua pas de comparer ses oies à celles du Capitole, pour leur donner la palme de l'héroïsme.

Ces deux animaux s'attachèrent à leurs maîtres et devinrent des gardiens plus fidèles que des chiens. Nul n'approchait du chalet sans que leurs cris perçants n'avertissent de son entrée; elles mordaient les talons des intrus, poursuivant de préférence ceux qui semblaient les craindre.

Parmi ceux-ci était le facteur, petit nain, toujours habillé

(1) Cette petite histoire enfantine n'a pas d'autre mérite que d'être absolument vraie jusque dans les moindres détails.

de jaune caca d'oie, sans âge, marche dandinante, voix de belette enrhumée, voilà le portrait de l'individu.

Assailli plus d'une fois par les deux terribles oies, il n'osait plus entrer dans le jardin et criait de loin : « Monsieur Mazon ! une lettre ! »

M. Mazon faisait la sourde oreille. Le gnome, craignant pour ses petites triques et pour son pantalon jaune, agitait sa casquette pour effrayer ses adversaires, mais dans le combat les oies avaient presque toujours le dessus. M. Mazon arrivait alors comme un ange gardien pour sauver l'infortuné facteur.

Madame Mazon fut obligée de partir pour la France et d'abandonner sa basse-cour. Son mari avait grand'peine à faire rentrer les oies dans l'obéissance. Tantôt il les prenait par la douceur, les appelait mes petites amies, mes chers enfants ! tantôt par la menace, les traitant d'ingrates et de canailles !

Madame Mazon revint, mais les oies lui en voulaient de leur abandon. On en tua une, ce qui mit l'autre dans une grande fureur. Elle s'acharna contre sa maîtresse, la meurtrit de ses coups d'ailes et la piqua de son bec. M. Mazon était persuadé que c'était l'âme d'un de ses ennemis qui poursuivait sa femme, et il nous pria d'acheter la bête féroce. Le marché conclu, il s'attendrit, s'apitoie sur le sort de son oie, il nous prie de ne pas la faire souffrir et de la manger aux olives. Ma mère aurait voulu l'engraisser, mais comme elle refusait de manger, sa perte fut résolue. La cuisinière en avait peur ; la bonne n'était pas plus brave, elles allèrent donc chercher un aide, et à eux trois, ils lui coupèrent la tête. Ainsi finirent ces deux pauvres bêtes qui, après avoir vaillamment gardé la maison, furent mangées par des maîtres carnivores, peu reconnaissants.

Priez pour leurs âmes ! Ainsi soit-il ! !

6

M. Fleury, notre jeune professeur de rhétorique, composait péniblement des vers corrects, ce qui ne veut pas dire qu'il fût poète. Ses collègues se moquaient un

peu de son style à la Delille. Dans une description des arbres en hiver, je trouve par exemple :

Les blancs frimas, glissant sur leur jaune feuillage,
Étaient pour nos enfants une attrayante image
De ces fruits saupoudrés d'un sucre généreux
Dont le premier Janvier nous voit friands comme eux.

On peut être un excellent professeur, et un médiocre écrivain.

Suivant en cela des préceptes surannés, il voulait partout et toujours simplifier, classer, trouver des formules. C'est ainsi qu'il prétendait résumer d'un mot le caractère de chacun de ses trois élèves : « Fernand, c'est le cœur, Alix, l'esprit, Paul, l'imagination. »

Toute flatteuse qu'elle fût pour nous, cette façon de résumer un être humain dans une « faculté maîtresse » m'a toujours paru fausse et superficielle, parce qu'elle est beaucoup trop simple.

Fernand et Paul restèrent toujours fraternellement unis. Jamais entre eux la moindre querelle. Et pourtant il est difficile d'imaginer deux tempéraments plus opposés : A l'âge de quinze ans, Fernand était un beau garçon aux proportions élancées, aux yeux bleus un peu saillants, signe de myopie. Il avait les belles mains de sa mère et son teint d'une fraîcheur éblouissante. Son caractère rappelait, mais par certains points seulement, celui de M. Milliet. Écolier léger et inattentif, bien que doué d'une vive intelligence, il ne continua pas ses études de grec et de latin, mais son heureuse mémoire lui permit dans la suite de parler assez couramment l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol et l'arabe.

Il chantait faux et ne profitait guère des leçons de dessin que lui donnait son père; mais il excellait dans tous les exercices physiques : nage, gymnastique, escrime, équitation. Il devint un hardi et élégant cavalier. Il aurait aussi pu faire un orateur éloquent, tant les paroles coulaient aisément de sa bouche. Sa gaîté, son audace poussée jusqu'à la témérité, sa loyauté, sa franchise, le plaisir visible qu'il trouvait à rendre service, le rendaient sympathique à tous ses camarades. Sa personne résumait assez bien les qualités et les défauts qu'on a coutume d'attribuer au caractère français. Son charme séduisant lui valut auprès des femmes de précoces et trop nombreux succès.

Paul était maigre et peu robuste. — Le docteur Pollet l'avait surnommé *Secco*. Maladroit, timide, sans vivacité dans la répartie, mais travailleur et réfléchi, porté à la rêverie et déjà mélancolique, il préférait la lecture aux jeux enfantins, la solitude aux réunions bruyantes. Pacifique, il apaisait les querelles entre écoliers, mais obstiné, lorsqu'une cause lui paraissait juste, il la défendait avec opiniâtreté, en poussant la logique jusqu'à ses conséquences extrêmes. Fait plutôt pour la défense que pour l'attaque, il ne chercha jamais la lutte, mais le danger ne lui fit jamais perdre son sang-froid.

Toujours un peu pédantesquement, M. Fleury comparait les deux frères à deux héros homériques : Fernand, c'était le bouillant Achille, Paul, le prudent Ulysse. Il remarquait qu'Achille aux pieds légers a les jambes longues pour mieux courir, c'est l'homme d'action; il est vif et emporté; Ulysse, avec son long torse et ses jambes courtes, paraissait plus grand quand il était assis, c'était l'homme du conseil.

Je proteste cependant contre cette comparaison ; non pas pour mon frère qui était très brave, mais pour moi, qui ne fus jamais ni rusé, ni artificieux, ni menteur. Nous n'étions d'ailleurs ni l'un ni l'autre des héros.

Écolier docile et consciencieux, je fus bien vu de tous mes professeurs ; j'ai eu de bons camarades qui sont restés de fidèles amis. Les vieilles dames avaient pour moi une prédilection qui fut rarement partagée par les jeunes. Peu aimable, je fus peu aimé.

Nous avions pourtant mon frère et moi une passion qui nous était commune, celle de la lecture. Nous avons dévoré de nombreux volumes pris dans la belle bibliothèque de notre ami et condisciple Michel Rey. Mon père nous avait transmis son admiration un peu fanatique pour Victor Hugo dont il possédait les œuvres complètes. Nous étions abonnés aux *Entretiens* de Lamartine, publication mensuelle, dans laquelle le poète ruiné et vieilli brodait des variations brillantes à propos des principaux chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps. Je me laissais séduire par ces longues phrases harmonieusement cadencées, où l'ampleur majestueuse de la forme dissimule mal ce qu'il y a de superficiel dans les jugements.

Je lus à cette époque toutes les œuvres de Shakespeare, nourriture beaucoup trop forte pour mon âge. J'étais absolument incapable d'apprécier la vérité profonde des caractères, mais je devinais pourtant que j'avais affaire à un puissant génie, et je le comprenais assez pour être fortement ému.

Au collège, le niveau des études était si peu élevé qu'à l'âge de douze ans, on me fit entrer en rhétorique. J'apprenais par cœur les oraisons funèbres de Bossuet. Là

encore ce qui me charmait, c'était l'ampleur sonore des belles périodes : semblables aux grandes vagues de la mer, elles s'élèvent l'une après l'autre avec ordre et symétrie, font briller au soleil leur panache d'écume, puis retombent majestueusement dans un mouvement cadencé.

J'apprenais aussi des passages du *Télémaque,* et j'admirais beaucoup la simplicité noble et ornée de Fénelon, la douceur et l'harmonie de son style poétique, si richement semé d'images qui font voir ce qu'il peint, son tour d'esprit généreux et un peu chimérique.

Ajoutez à cela quelques pages de Chateaubriand, et vous excuserez peut-être le défaut dont je ne me suis jamais bien corrigé, une tendance à l'emphase. Comme un enfant qui veut se guinder au rôle d'un grand personnage et qui s'empêtre dans des vêtements trop amples pour sa taille, dans mes devoirs de style, à propos des choses les plus familières, je prenais un ton solennel. L'ordre et la vigueur des pensées me semblaient choses secondaires, si je parvenais à rappeler de loin la musique des longues périodes oratoires. (1)

---

(1) Voici un spécimen de ce ton lyrique :

LES QUATRE AGES DE LA VIE

Avant l'aurore, c'est la nuit; avant le printemps, l'hiver; avant la naissance, un état inconnu qui est, pour ainsi dire, la nuit et l'hiver de l'âme.

Le soleil se lève, la nature s'éveille, l'enfant naît.

Fuyez obscurité, frimas, tristesse! Voici la lumière, voici la verdure, voici l'enfant!....

.....

Le jeune homme a pour soleil l'espoir et la confiance, l'avenir s'ouvre devant lui, etc.....

Pourquoi, froide raison, viens-tu glacer l'ardeur de cette âme généreuse?

.....

Le vieillard aime à faire part à ses enfants, de l'expérience que

Oscar Orsat, l'aîné des neuf enfants du syndic de Samoëns, avait écrit sur mon album une pièce de vers. Les écoliers se prennent aisément au sérieux. Je saisis donc aussitôt ma lyre et je le remerciai par un acrostiche. Excusez-moi si la *bosse de l'approbativité* m'entraîne à copier ici la réponse flatteuse faite par mon ami :

Plein de parfums, de douceur et de vie,
Au milieu d'un jardin que sa fleur vient orner,
Un lys candide et pur croît, beau de poésie ;
Lis, et tu me diras qui j'ai voulu nommer.

Oscar serait devenu, sans aucun doute, comme ses frères, un homme distingué. Il fut tué pendant la guerre de 1870.

Si M. Fleury idéalisait un peu trop ses élèves, Alix était là pour les peindre d'une façon plus réaliste.

SUR BONNEVILLE ET SES ENVIRONS, MAIS OU L'ON PARLE DE TOUT AUTRE CHOSE

Parmi les charmantes vallées de la Savoie, celle de l'Arve est l'une des plus gracieuses. D'un côté, les montagnes sont couvertes de verdure, parsemées de petits chalets d'un aspect gai et souriant; de l'autre côté, au contraire, ce ne sont que de grands rocs presque toujours couverts de neige. C'est sur la rive droite de l'Arve que se trouve Bonneville, toute petite ville, quoiqu'elle soit le chef-lieu de la province et la résidence de l'Intendant. Les établissements qu'on y rencontre le plus souvent sont des cafés, presque toujours pleins. Les habitants sont d'ordinaire très altérés, la

---

les ans lui ont donnée, et entouré de soins, il finit par s'éteindre au milieu des larmes de ceux qu'il avait chéris. Mais pourquoi pleurer? Après la nuit viendra l'aurore, après l'hiver, le printemps, après la mort, une vie nouvelle.

moindre émotion leur dessèche le gosier. Perdent-ils un procès, un de leurs parents passe-t-il de vie à trépas? Aussitôt leur gosier devient brûlant. Leur arrive-t-il quelque bonne nouvelle, font-ils un héritage? Le même effet se produit. Enfin, il n'est point de réjouissance publique qui ne soit largement arrosée.

Dans un si petit endroit, il semble qu'on devrait savoir s'entendre et former des réunions agréables, mais non; les gens sont divisés en partis; ils se regardent par-dessus l'épaule, quand ils se rencontrent, et se déchirent à belles dents dans toutes les occasions. En général on n'y estime les gens qu'en raison du nombre de leurs écus...

Une famille de proscrits français vint un jour s'établir au milieu de cette population casanière et chicanière. Les cancaniers cancanèrent et en firent bientôt leur proie. Elle se composait du chef qui passait pour un républicain farouche, et qui pourtant n'avait que des habitudes fort innocentes, telles que la peinture, la pipe, la poésie et le vermouth; d'ailleurs, le meilleur époux et le plus tendre père qu'on pût trouver. Sa femme était une personne aimable et gaie (1) que les dames de Bonneville appelaient *philosophe* parce qu'elle n'allait jamais à la messe. De temps à autre elle devait quitter sa famille pour aller en France où ses affaires la réclamaient, et malgré sa philosophie, la pauvre mère ne partait jamais les yeux secs; à son retour c'étaient toujours des serments de ne plus se quitter. Puis venaient les enfants : L'aîné était un grand garçon qui commençait un peu tard à devenir raisonnable; il ne savait que faire de ses jambes qui, ayant poussé tout à coup, le gênaient énormément. Ensuite une petite fille un peu trop moqueuse, peu respectueuse envers ses professeurs, leur faisant volontiers des malices, mais d'ailleurs pas méchante du tout et sans prétention aucune. Après, était un petit poète-mathématicien crasseux, se roulant volontiers par terre, et ayant horreur de la brosse; le susdit gamin était

---

(1) La qualité qu'Alix admirait le plus, c'est la gaîté, et elle avait raison, car c'est une force.

toujours pendu aux jupons de sa mère. Puis une toute petite fille, gâtée et tripotée par tout le monde, surtout par son père, le précité ennemi de la famille.

Suit une série de portraits-charges des professeurs du collège.

Les plaisanteries de la petite moqueuse blessaient d'autant plus M. Fleury qu'elles portaient juste. (1)

Mais je crains que la soussignée finisse par vous endormir avec ses biographies, puis il faut qu'elle s'occupe de trouver une morale, chose importante, car sans cela elle passerait pour une fille immorale !

Pourquoi aussi le ci-devant professeur ne s'est-il pas marié ? J'aurais eu d'abord à raconter sa noce, puis j'aurais ajouté en manière de morale que celui qui cherche finit toujours par trouver. Enfin, n'y pensons plus.

L'hiver était long et froid, malgré cela les exilés ne connaissaient pas l'ennui. C'est qu'ils admiraient la nature, les montagnes couvertes de neige leur paraissaient aussi imposantes qu'elles avaient été riantes en été. C'est surtout que tous les membres de cette famille étaient unis, qu'ils ne restaient jamais oisifs, dessinant, faisant des vers, et s'occupant, les enfants de s'instruire, les parents de surveiller leurs études.

Le bonheur peut aussi bien se trouver dans une petite ville de Savoie que dans une capitale avec des bals et des théâtres, il suffit de savoir le faire naître, et où peut-il mieux aimer à se loger qu'au milieu d'une famille bien unie, avec de bons amis autour d'elle ?

Alix, le 1er janvier 1857.

---

(1) Il faut savoir ne pas tout dire, surtout lorsqu'on a une disposition naturelle à observer de préférence les défauts ou les travers d'autrui. Ils sont rares les gens d'esprit qui savent sacrifier une plaisanterie mordante à la crainte de faire de la peine à leurs amis.

ANNEXE AU CHAPITRE III

RÊVES PHALANSTÉRIENS

La description enfantine de la Colonie du Texas écrite par Fernand ne donnant qu'une idée bien incomplète de ce que rêvaient les phalanstériens, j'ajouterai quelques traits à ce tableau imaginaire, en m'aidant des textes de Fourier et de ses disciples. On verra que l'organisation d'un phalanstère est aussi éloignée de la contrainte communiste que du désordre anarchique; c'est un système savamment combiné de séries hiérarchisées.

Les passions humaines sont des forces qu'il suffit de diriger pour les rendre utiles. « L'immortel Désir est l'Énergie unique qui soulève les mondes, le foyer intérieur de volonté et de puissance qui donne à chaque être le pouvoir d'agir. Privé d'une passion, l'homme serait mutilé, comme s'il était privé d'un sens. Ses instincts refoulés, écrasés jusqu'ici ainsi que des bêtes mauvaises, ne seront plus, libérés enfin, que les besoins de l'universelle attraction tendant à l'unité, travaillant parmi les obstacles à se fondre dans l'harmonie finale, expression définitive de l'universel bonheur. » Le

travail remis en honneur, librement accepté de tous, réparti suivant les goûts et les natures, sans cesse varié au choix des ouvriers volontaires, deviendra la santé, la gaîté, la loi même de la vie.

Lorsque l'organisation sociale sera assez parfaite pour donner libre essor à toutes les passions individuelles, lorsque l'égoïsme aura obtenu ainsi toutes les satisfactions légitimes, alors s'épanouira une passion nouvelle, la plus noble de toutes, celle de l'Unitéisme et de l'Harmonie : chaque être éprouvera un ardent désir de concilier son bonheur individuel avec celui de l'Humanité.

L'homme ne saurait vivre sans le concours de ses semblables, et les services qu'il en a reçus créent pour lui des devoirs. A côté des instincts qui lui enseignent sa conservation personnelle, il en a d'autres, supérieurs, qui lui commandent la perpétuation et le perfectionnement de l'espèce. Écoutons cette voix : C'est elle qui commande notre choix en amour; c'est elle qui nous inspire la pitié, la sympathie, la bienveillance internationale, la solidarité universelle; c'est elle qui peut nous conduire aux plus beaux actes d'entr'aide et de dévouement.

Fourier a observé le goût des enfants pour les brillants spectacles, et aussi l'esprit d'imitation qui les porte à reproduire toute évolution mesurée, qu'il s'agisse de militaires à l'exercice, de lévites dans une procession, de bergers dans un ballet de théâtre. « Rassemblez cent bambins pris au hasard, faites-leur voir ces différentes manœuvres, et ils s'empresseront de les imiter. — Que si on leur fournit de petits fusils, petits encensoirs, petites houlettes, vous les verrez

transportés de joie, écoutant avec une docilité respectueuse les leçons qu'on voudra bien leur donner sur les évolutions. »

Pour la Phalange, l'Opéra ne sera plus un simple divertissement, il va devenir un véritable théâtre du peuple, l'école naturelle et attrayante des Beaux-Arts.

« C'est dans les chœurs de l'Opéra que l'enfant acquerra la justesse de la voix et de l'oreille, la précision des mouvements, l'obéissance passionnée dans les manœuvres d'ensemble, et par-dessus tout l'amour de l'Unité, dont l'Opéra harmonien lui présentera toujours l'image. »

Dans ces fêtes où chacun est tour à tour acteur et spectateur, tout enseigne l'ordre et la mesure : Le chant et les instruments mesurent les sons ; la poésie, c'est la parole mesurée ; la gymnastique et la danse ne sont que des mouvements mesurés ; la peinture, c'est la mesure des formes et des couleurs.

Ainsi l'Opéra peut devenir à la fois la représentation et le modèle d'une vie sociale dont toutes les manifestations seraient harmonieusement combinées. Il sera l'école d'éclosion des instincts artistiques, qui tous convergent vers un idéal de beauté et d'union fraternelle : peintres, musiciens, chanteurs, chorégraphes, mécaniciens, architectes et poètes, tous agiront en effet de concert. Et voilà, employée au bien, cette puissance des grands spectacles sur les masses, puissance réprouvée, non sans raison, dans la société actuelle, par des moralistes sévères, parce qu'elle entraîne trop souvent aux folles dépenses et à la débauche.

LA FÊTE DE L'UNITÉISME

Fernand avait annoncé à ses hôtes pour le lendemain une grande fête qui devait célébrer l'accord harmonieux des hommes sur la planète enfin consciente de son unité. Levés de grand matin, Émile et Léon virent la bande joyeuse des enfants se répandre dans les prairies, comme un essaim d'abeilles, pour y cueillir à l'envi blanches marguerites, roses sauvages, coquelicots, bluets, nielles et myosotis.

Bientôt la foule s'achemina vers un vaste cirque naturel, entouré de gradins et recouvert d'immenses velums qui garantissent les spectateurs du soleil ou de la pluie. — Au centre, sur un roc élevé, se dresse le temple circulaire de l'Harmonie, édifice en marbre blanc, chef-d'œuvre de l'architecture nouvelle. — Sur les marches du temple sont groupés les nombreux ambassadeurs envoyés des plus lointaines contrées pour prendre part à cette solennité. Ils ont revêtu leurs riches costumes nationaux et vont s'asseoir devant l'autel, aux places d'honneur.

Le défilé commence par le troisième sexe, la troupe naïve des Chérubins et Chérubines, suivis des Séraphins et Séraphines, véritables petits anges aux blonds cheveux. Leurs joues et leurs lèvres sont aussi fraîches

que les fleurs nouvelles qu'ils puisent à pleines menottes dans de petites corbeilles suspendues à leur cou par un ruban bleu de ciel. Gauches et graves, ils cherchent des yeux l'approbation de leur mère qui, de loin, leur sourit avec ravissement.

Puis viennent les petits bergers et bergères, vêtus d'une simple peau de chevreau. Ils conduisent le troupeau des agneaux de l'année, qui déjà portent au cou une clochette ou un grelot. Au signal donné, plusieurs chiens, agitant chacun son collier de sonnettes, rallient autour d'eux les jeunes moutons dressés à leur note. Les sonnettes se succèdent par tierce, afin que le signal propre à chaque peloton s'accorde avec la note du peloton qui précède et de celui qui suit. Enfants et animaux ont été dressés dès leurs premiers jours à exécuter des manœuvres au son d'un instrument et au commandement de quelques brèves paroles. Les enfants de cinq à neuf ans se font ainsi obéir par les animaux qu'ils aiment avec passion. Les troupeaux en marche forment une symphonie mouvante et la plaine s'emplit de frémissements harmonieux.

Allegro ! Les gracieuses Gymnasiennes font leur entrée, vêtues de jupes courtes en mousseline rose, à la façon de nos danseuses d'Opéra. Légères comme des libellules, elles passent et repassent sous des guirlandes de roses, dressées en berceaux par douze Gymnasiens, choisis parmi les plus beaux jeunes garçons. Fièrement campés, ils n'ont pour tout costume, comme aux nouveaux jeux Olympiques, qu'une ceinture couleur de chair.

Les violons résonnent et, sous ces allées fleuries, défilent à leur tour les Damoiseaux et Damoiselles

somptueusement parés des plus riches étoffes, soie, satin et velours, rehaussés d'or, de bijoux et de pierres précieuses. Ce sont les jeunes fiancés et les jeunes époux. Ils dansent par couples, tendrement enlacés, au son des flageolets et des flûtes; une sorte de valse voluptueuse les entraîne dans ses tourbillons rythmés, et se termine par un baiser du danseur sur le front de sa danseuse.

Cette corporation des précoces amours forme contraste avec la suivante, la tribu des Jouvenceaux et Jouvencelles, de 18 à 20 ans.

Tout se tait... C'est au milieu d'un silence solennel que s'élève vers les cieux un hymne sacré. Les harpes et tous les instruments à cordes accompagnent ce chant grave et enthousiaste, musique véritablement céleste. Un murmure d'admiration et de sympathie salue l'entrée des Vestales, chastes vierges aux longs péplos de lin d'une blancheur immaculée. Des fleurs de lis couronnent leur front, et c'est un grand lis qu'elles portent religieusement à la main. Leurs doux visages au regard franc et pur reflètent la modestie simple de la vraie pudeur. Elles s'avancent à pas lents et semblent glisser sur le sol.

Près d'elles, quelques Vestels, jeunes savants et jeunes ascètes thuriféraires, vêtus de bure blanche, portent une palme verte et font osciller des encensoirs. Ce sont les saints et les saintes de la Phalange; assez maîtres de leurs sens pour garder le célibat jusqu'à l'âge de vingt ans. Leur chasteté doit assurer à leur race une vigueur plus grande, mais prolongée plus tard, elle serait considérée comme une faute contre l'hygiène sociale et comme une sorte de péché.

Tout à coup éclate un tintamarre infernal : tocsin, tambours, trompettes, cymbales et tous les cuivres déchaînés. Cheveux au vent, faisant moulinet avec leurs bras, et poussant des hurlements aigus, les garçons endiablés des petites hordes s'élancent comme un ouragan. De la voix et de l'éperon, ils excitent leurs petits chevaux noirs hennissants. Quelques jeunes amazones semblables à des Walkyries, se sont mêlées aux mauvais gars. Fernand a été choisi par elles pour être leur Kan; il passe au grand galop, debout sur son poney ébouriffé, aux crins couleur d'ébène, et fait le tour de l'autel en agitant triomphalement au bout d'un pieu la dépouille du serpent à sonnettes qu'il a tué le matin même. Puis les jeunes sauvages de la petite horde se rangent en demi-lune, selon la manœuvre tartare, aux acclamations de la foule. Leurs costumes aux couleurs éclatantes sont mi-partie jaunes et rouges; l'on dirait un parterre de tulipes richement panachées.

L'un des druides, le vénérable M. Chassevant, dont la longue barbe blanche ressemble à celle du Moïse de Michel-Ange, explique aux hôtes de Fernand que les petites hordes sont affectées aux travaux répugnants et dangereux. Ainsi se trouvent employés utilement des instincts que l'ancienne morale cherchait en vain à comprimer, le goût de la saleté, l'orgueil, l'impudence, l'insubordination. Beaucoup de garçons aiment à détruire, à briser, à tuer même; ils obéissent sans doute aux instincts légués par de lointains ancêtres. Un tiers seulement a le goût des fonctions paisibles, tandis qu'un tiers de filles garçonnières se joint aux petites hordes pour le service des fumiers, des triperies, le curage des

égouts, la poursuite des reptiles et des bêtes malfaisantes.

A ces goûts de destruction, les petites hordes joignent d'ailleurs les plus hautes vertus civiques : l'abnégation, le mépris des richesses, le dévouement. Elles se font un devoir de braver les intempéries et les dangers pour le bonheur de la société. Aussi les plus hautes récompenses et les plus grands honneurs sont-ils réservés à ces jeunes sauvages.

Après eux, comme autrefois à Sparte, s'avança un chœur de vieillards vénérables. Leurs voix un peu chevrotantes entonnèrent en mineur un chant de regrets qui commençait ainsi :

Quand la jeunesse en fleurs roulait nos gais printemps,
Nous volions au secours des faibles, des esclaves;
Si vous aviez pu voir comme nous étions braves,
Amoureux, généreux!... Ah, c'était le beau temps,
Notre joyeux printemps! *(bis)*

Et les voix vibrantes des jeunes gens répondirent sur un ton majeur, avec une mâle fierté :

Ce qu'alors vous étiez, aujourd'hui nous le sommes,
Nous aussi nous aimons, nous bravons le danger.
Nous portons dignement le superbe nom d'hommes :
Rien d'humain, rien de grand ne nous est étranger,
Qu'importe le danger! *(bis)*

Puis, semblables à de jeunes coqs, les enfants se redressèrent pour s'écrier de leurs voix aiguës :

Bientôt vous nous verrez marcher sur votre trace;
Nous aussi de l'honneur nous savons le chemin.
Vous n'êtes pas si grands que l'on ne vous surpasse,
Meilleurs que vous seront les hommes de demain.
Nous, hommes de demain! *(bis)*

Nous ne décrirons pas les trente-deux chœurs de la Phalange qui défilèrent tour à tour, déployant tout le luxe de leurs costumes et de leurs décorations, toute la magnificence de leurs oriflammes, de leurs bannières ornées de broderies et de devises.

Lorsque toutes les corporations eurent pris place, un chœur général retentit, célébrant l'unité du genre humain et la fraternité universelle.

Les voix harmonieusement mêlées étaient soutenues avec puissance par tous les orchestres réunis.

« Représentez-vous, dit Considérant, la fête ainsi célébrée le même jour sur toute la terre, l'encens, les fleurs, les hymnes et les cantiques montant au ciel de tous les points du Globe : le Globe entier, d'un pôle à l'autre, pavoisé de sa grande humanité, mariant toutes ses voix, ralliant ses peuples et ses races en un immense accord, en un seul hymne chanté dans la même langue, la langue d'amour et de bonheur... Ah ! c'est à ravir l'âme au ciel ! Vous croiriez que les Phalanges et les Jérusalem célestes sont descendues d'en haut sur cette Terre bénie et radieuse ! Terre paradisiaque, qui communies maintenant dans l'harmonie mesurée des sphères, Terre radieuse, qui roules dans le Ciel comme un diamant étincelant sous les feux du soleil ; Terre, tu es dans le ciel ; qu'as-tu maintenant à envier au ciel ? »

Utopies ! dira-t-on. A ce reproche j'ai répondu ainsi :

A Charles Fourier

Féconde illusion, j'admire ton pouvoir :
Trop heureux d'ignorer ses tristes destinées,
Colomb s'en va, cherchant les Iles Fortunées,
Merveilleux paradis qu'il croit apercevoir ;

Et son rêve, hippogriffe éblouissant à voir,
Déployant dans l'azur ses ailes effrénées,
D'un vol puissant l'entraîne aux plages erronées...
Le génie égaré vaut plus qu'un froid savoir.

Acceptez vaillamment les douleurs éphémères,
Hardis navigateurs, vers la gloire emportés,
Voguez, voguez gaîment sur les ondes amères !

Oui, vos illusions furent souvent des mères,
Oui, dans leurs flancs divins germent les vérités ;
Hommes de peu de foi, respectez nos chimères !

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

II. — les adieux 5

1852-1857 7

I. — 1852-1853. — PREMIER SÉJOUR A GENÈVE 9

Nostalgie. — Bataille d'écoliers. — Un prix de bonnes notes. — Joli début pour un futur philosophe. — Nouvelles chansons. — Nouvel exil.

II. — 1853-1854. — SÉJOUR A SAMOËNS 31

Le Bérouze. — Le docteur Pollet. — Magie amusante. — Bal masqué. — Lettres enfantines. — Première communion.

III. — 1853-1857. — SÉJOUR A BONNEVILLE 53

M. Mazon. — Voyages d'affaires. — Mort de Jeanne. — Un essai phalanstérien au Texas. — Les enfants; leurs caractères; leurs études.

Annexe au chapitre III 93

Rêves phalanstériens 93

La fête de l'unitéisme 96

Table de ce cahier 105

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce quatorzième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 16 août 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6031

Les **cahiers** *ne veulent se recommander que de la simple énumération des œuvres et des travaux qu'ils ont publiés depuis douze ans.*

*Sous le nom d'*éditions antérieures, *ou, plus complètement, d'*éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers, *les* catalogues *et les* index *des cahiers n'ont jamais cessé de porter un certain nombre, un très petit nombre d'éditions qui n'ont jamais cessé de faire partie intégrante de notre maison.*

Écrits par les auteurs qui devaient devenir les auteurs des cahiers, imprimés par les imprimeurs qui devaient devenir les imprimeurs des cahiers, gérés et administrés par le gérant qui devait devenir le fondateur et le gérant des cahiers, ces volumes et cette brochure doivent être considérés non pas seulement comme un essai, comme une ébauche, comme une esquisse, mais littéralement déjà comme une série antérieure de cahiers. Ces volumes et cette brochure sont à la vérité des **cahiers** antérieurs.

Dans les neuf volumes et brochure de nos cahiers antérieurs, nos cahiers ont publié :

MARCEL ET PIERRE BAUDOUIN. — **Jeanne d'Arc.** — *Domremy; les batailles; Rouen* ..... 10 »

PIERRE DELOIRE. — **de la cité socialiste**..... » 10

PIERRE BAUDOUIN. — **Marcel,** — premier dialogue *de la cité harmonieuse* ..... 2 »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **le Coltineur débile.** 2 »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **la Lumière** ..... 1 »

ROMAIN ROLLAND. — **Aërt,** — *trois actes*..... ÉPUISÉ

ROMAIN ROLLAND. — **le Triomphe de la Raison,** — *trois actes*..... ÉPUISÉ

ROMAIN ROLLAND. — **les Loups,** — *trois actes.* ÉPUISÉ

JEAN JAURÈS. — **Action Socialiste.** — *le Socialisme et l'Enseignement; le Socialisme et les Peuples* ÉPUISÉ

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; quatorzième cahier de la onzième série; un cahier jaune de 108 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

AP
20
C15
sér.11
no 10-14

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY